

alan warner

le dernier paradis de manolo

ALAN WARNER

LE DERNIER PARADIS DE MANOLO

Manolo Follana, séducteur espagnol de quarante ans, s'est aménagé une existence confortable dans sa ville natale. Quand son médecin lui annonce qu'il est atteint d'une grave maladie, le temps s'accélère et le sursis l'incite à se pencher sur ses souvenirs. Au milieu de sa solitude mélancolique débarque Ahmed, un immigré clandestin qu'il invite à habiter chez lui et qui l'aidera à enfin s'ouvrir au monde. Ceci jusqu'au cruel coup de théâtre final où Manolo le vaniteux subira une prodigieuse métamorphose.
Cette « chronique d'une mort annoncée » mêle avec un rare brio l'émotion, l'humour, le travail méticuleux d'une mémoire implacable, des anecdotes hilarantes et des évocations mélancoliques, le comique de la gaucherie adolescente et des prétentions provinciales, la profondeur humaine et la compassion. Alan Warner est l'un des plus grands romanciers anglais actuels et ce livre est sa plus belle réussite.

« Après avoir été choisi par la prestigieuse *Granta* comme l'un des meilleurs écrivains britanniques, il signe le livre de la maturité : ce *Dernier paradis de Manolo* risque d'être le meilleur roman de cette rentrée littéraire, le plus ambitieux, et le plus impressionnant, le plus poétique et le plus politique, le plus maîtrisé. » *Vogue*

OceanofPDF.com

du même auteur

MORVERN CALLAR (ÉDITIONS JACQUELINE CHAMBON, 1998)
CES TERRES DÉMENTES (ÉDITIONS JACQUELINE CHAMBON, 1999)
LES SOPRANOS (ÉDITIONS JACQUELINE CHAMBON, 2000)

OceanofPDF.com

ALAN WARNER

LE DERNIER PARADIS DE MANOLO

Traduit de l'anglais
par Brice MATTHIEUSSENT

CHRISTIAN BOURGOIS ÉDITEUR

OceanofPDF.com

Alan Warner est né en 1964 à Oban, au nord-ouest de l'Écosse, où il a grandi et effectué nombre de petits boulots.

C'est en 1995 qu'il a fait son entrée dans le monde littéraire avec la parution de *Morvern Callar* (que Lynne Ramsay a adapté au cinéma en 2002 avec un succès international) pour lequel il a reçu le prix Somerset Maugham. Il a ensuite publié *Ces terres démentes*, récompensées par le prix Encore. En 1998, *Les Sopranos* sont distingués comme le meilleur livre écossais de l'année par le jury du prix Saltire. L'adaptation cinématographique de ce roman est en cours.

Alan Warner a également fait partie de la sélection Granta des meilleurs jeunes romanciers britanniques en 2003.

Il vit à présent entre l'Irlande et l'Espagne et se consacre à l'écriture.

OceanofPDF.com

Pour Hollie,
ce sombre traité

OceanofPDF.com

Table des matières

Livre premier

- La maladie
- Notes préparatoires à ma chronique nécrologique
- Mes petites cloques
- L'amateur chanceux
- Un mendiant
- DC-8-61 stretch series
- Le palmier du Cena's
- À propos des Phases Zone 1
- La haine des voyages
- À propos des événements
- Loin, vers le Kilomètre 4
- La tanière du Maure
- Ahmed Omar le Maure

Livre II

- Ce film de Hollywood avec le requin !
- Addendum
- Nager avec de jeunes Vietnamiennes
- L'enterrement d'oncle Luis
- Apprendre à nager
- Un chapitre supplémentaire Titre : Le réservoir d'eau

Ahmed aux Phases

Les livres me sont devenus superflus

Un hommage à Sagrana, mon comptable

Notre Côte d'Agrumes

La fête de Tenis, le 17

Notre service militaire

Le Christ incrusté

Une hallucination ?

Pourquoi oui ?

Les Solielian

Ann Green et la jeune-femme-qui-surveillait

Aracelli

Livre III

Le plongeur fou

L'ultime cocktail de M. Malheur

Dernier chapitre Titre : Dernier chapitre

OceanofPDF.com

Le traducteur tient à remercier Thomas Brochier ainsi que ses amis Claire et Robert Scott-Shala, pour le brainstorming de deux jours à la Grande Bastide concernant un passage bref mais obscur du texte d'Alan Warner.

OceanofPDF.com

Livre premier

« Il y avait alors en la maison une religieuse souffrant d'une maladie très grave et douloureuse. Elle exhibait des plaies ouvertes sur le ventre, provoquées par des obstructions et hors desquelles s'écoulait tout ce qu'elle mangeait. Elle en mourut très vite. Je constatai alors que sa maladie effrayait toutes les sœurs, mais quant à moi je lui enviai seulement sa patience et priai Dieu de m'envoyer toute maladie qu'il Lui plairait, pourvu qu'Il me dépêche autant de patience qu'à cette malheureuse... Eh bien, Sa Majesté entendit ma prière et, moins de deux ans plus tard, je tombai à mon tour malade... »

La Vie de sainte Thérèse d'Avila,
par elle-même

OceanofPDF.com

La maladie

Ce fichu temps était bizarre, lui aussi. Le soleil, qui ne chauffait pas, diffusait seulement une éblouissante lumière argentée. Nous avions pris rendez-vous au Cena's. J'étais assis à ma table préférée de la terrasse, devant un verre d'eau gazeuse. J'avais envie d'un café, mais selon les nouvelles que devait m'apporter le docteur Tenis peut-être n'avais-je plus droit au café. C'était sans doute le cœur. J'essayais depuis des années de me mettre au décaféiné. J'essayais aussi de remplacer l'eau gazeuse par de l'eau plate depuis environ... vingt ans. Je crois que l'eau gazeuse perturbe ma digestion.

Tenis, mon médecin, qui est aussi un vieil ami, marchait d'un pas vif dans son costume clair, les mains au fond des poches de son pantalon, la tête baissée comme s'il était constamment plongé dans ses pensées. Quand il leva les yeux, il parut surpris de me voir là, comme si notre rencontre était due au hasard. Il se comportait toujours ainsi. Même gamin, il était déjà ainsi. Je me suis dit tout à coup qu'il semblait vieux : et moi, quel effet lui faisais-je donc ?

« On marche ? »

J'ai adressé un signe de tête au maître d'hôtel, et des signes de la main censés signifier que je paierais plus tard. Le maître d'hôtel a tranquillement acquiescé.

« Drôle de temps, fit Tenis.

— Oui, bizarre. Ce soleil ne dispense aucune chaleur », marmonnai-je avant de me racler la gorge.

Tenis choisit de marcher le long de la plage, près des balustrades (peintes en argent et jaune à cette époque), au-delà de la fontaine et de l'hôtel Impérial, dont mes parents furent jadis propriétaires.

Tenis s'arrêta pour que nous puissions tous deux lever les yeux vers la nouvelle et ridicule sculpture cinétique, un machin abstrait couvert de similirouille, financé par l'hôtel de ville. Elle avait provoqué un tollé dans le minable journal local. Cette sculpture arborait autrefois des carillons à vent que la brise marine agitait. Le bruit nocturne était si fort que les résidents des appartements situés de l'autre côté de la route nationale, munis d'une échelle et d'une scie à métaux, ôtèrent les carillons et les cachèrent afin de pouvoir dormir en paix. Nous nous arrêtâmes brièvement pour regarder la lugubre charpente allégée de cette sculpture.

Tenis, pensai-je alors, n'avait sans doute pas arpenté le front de mer depuis notre adolescence, depuis ce dernier été avant que nous n'entrions tous deux à l'université de la capitale... plus de vingt ans auparavant. L'année où nous avions remporté la course de la neige, Tenis au volant du vieux van de son père.

Selon une tradition de notre ville, nous filions dans les montagnes dès l'annonce de la première neige, nous construisions un bonhomme de neige sur le plateau du van ou parfois même sur le toit d'une voiture, puis nous redescendions en ville à toute vitesse pour parader dans les rues brûlantes en klaxonnant et en lançant sur les plus jolies filles des boules d'une neige qui fondait très vite ! Voilà des années qu'il n'y avait pas eu de neige sur les montagnes, pensai-je.

Le docteur Tenis manifestait un intérêt distrait, une sorte d'étonnement, face aux gens installés sur la plage.

« La Maladie », cria-t-il presque.

J'ai bondi. « La Maladie ?

— *Ta* Maladie.

— Je suis malade ? » J'ai dégluti ; un bourdonnement m'envahissait les oreilles, comme chaque fois que je me sens très gêné. Hypocondriaque, je me suis toujours préparé à avoir une maladie grave. Impossible d'y échapper. J'ai compris, horrifié, que ma terreur n'allait pas sans une certaine excitation, oui, une curiosité manifeste. Comme dans ces films d'action de mon enfance où la victime regarde bêtement son membre sectionné. Toute ma vie, j'avais fait en sorte que les choses arrivent, mais quelque chose m'arrivait maintenant malgré moi. La maladie que j'avais toujours redoutée était enfin là, tel un nouveau régime politique.

« La prise de sang que nous avons effectuée l'autre soir, à la fête, pour nous amuser, dit Tenis. Bien sûr, je n'y ai pas cru, j'ai donc procédé à un deuxième test, puis à un troisième.

— C'est quelle maladie ?

— Lolo, fit-il, comme pour essayer les sonorités de mon surnom.

— De quoi s'agit-il ?

— D'une de ces maladies qui n'osent pas dire leur nom.

— J'ai vraiment le cancer ? » J'ai hoché la tête.

Il m'a regardé. « Comment ça, *vraiment* ?

— Je suis hypocondriaque. Tu m'as annoncé que j'avais le cancer... il y a vingt ans quand on était à l'université. Un jour, dans ton appartement. Pour blaguer. Tu ne blagues pas en ce moment ?

— J'ai fait ça ? Pour blaguer ! » Il souriait ! Il avait oublié.

« Oui, tu m'as fait cette blague. Pendant quelques minutes, quand on était étudiants. » Ma voix sombrait, j'ai remarqué que je tremblais.

« Tu n'as pas le cancer. Tu as l'autre maladie qui refuse de dire son nom. Dans notre ville.

— C'est impossible.

— Elle n'a pas les mêmes conséquences qu'autrefois.

— Qu'autrefois ?

— Cette Maladie n'entraîne plus la fin de la vie. En médecine, tant de choses l'entraînaient jadis. C'est d'ailleurs ma définition de la médecine : réduire et réduire encore ce qui provoque la fin de la vie. Je sais que tu m'as souvent donné tes propres définitions du design. » Il haussa les épaules. « Désolé. Je les ai oubliées. Il y a seulement dix ans, cette maladie impliquait la fin de la vie, mais plus maintenant. Ce n'est pas encore la fin pour toi, Lolo. Seulement la Maladie. » Il se tourna pour me regarder dans les yeux. « Seulement le temps de changer quelques petites choses. C'est important. Les pauvres sont toujours en danger. Mais pas un homme aussi fortuné que toi. Il faut simplement que tu procèdes à quelques changements dans ta vie. » Il poursuivit, mais en regardant de nouveau la plage. « Il s'agit d'un simple désagrément, en comparaison d'autres maladies. C'est presque une maladie qu'on peut souhaiter contracter, en comparaison de celles que j'ai vues ! Il faut seulement s'occuper des conséquences. Tu es un homme libre qui ne s'est jamais soucié de ce que pense la société. Ce qui nous laisse les causes. Bien sûr, il faudra que tu procèdes à des changements. Que tu regardes en face, je crois, ta vie privée. »

De quoi parlait-il ? « C'est impossible, dis-je.

— La drogue, Lolo ?

— Non !

— Pas de seringues ? »

J'ai secoué la tête, en partie parce que j'avais les oreilles qui tintaient.

« As-tu donné ton sang, comme Aracelli ?

— C'est quand même toi, mon médecin ! Pour rien au monde. J'ai toujours été trop névrosé pour ça.

— Les prostitués maures ?

— Les prostitués maures ?

— Ça ne me regarde pas, mais toi, Sagrana et ses copains ? Des garçons ? Ou bien des hommes, ou encore des garçons et des hommes ? »

J'ai regardé le front de mer à gauche et à droite. Je me suis retourné pour m'assurer que personne n'était assis à l'une des tables en métal du café saisonnier. C'était dans ce même café – malgré des modifications

structurelles – qu'en 1978 je m'étais endormi sur une table, tellement je m'étais levé tôt par un lumineux matin d'été.

Tenis haussait un seul sourcil, ainsi qu'il le faisait jadis lors de la fête de l'Épiphanie, quand on récitait la liste des cadeaux qu'on venait de recevoir. Comme la fois où j'ai eu la maquette du DC-8 *stretch series*, le jeune Tenis était resté incrédule devant tout ce que nos camarades de classe de l'institution avaient reçu pour l'Épiphanie. Il avait haussé un seul sourcil en une mimique de profond scepticisme, tandis que nous énumérions nos cadeaux inespérés. Et puis, une année, j'ai enfin compris que les doutes de Tenis étaient feints. Le moyen de se faire inviter à jouer avec les cadeaux tout neufs de chacun, simplement pour prouver au sceptique Tenis qu'ils existaient bel et bien. Nous avions tant d'estime pour son opinion ! Et voilà l'explication de ce terrible sourcil haussé, que toutes les femmes sans exception trouvaient irrésistible et que j'avais toujours détesté.

« Je ne suis pas un papillon. Si c'est ce que tu sous-entends.

— Lolo. » Il se tourna vers moi. « Même pas une fois ?

— Tu es ridicule. » J'ai marqué une pause. « Il y avait des fois, à l'école, où comme tous les autres garçons, on...

— Avec Sagrada, alors ? » Il a éclaté de rire ! Puis dit tout à trac : « Bon, enfin, tout ça est sans importance, car comme tu le sais, cette Maladie est seulement apparue après la fin de notre jeunesse. Tu peux laisser de côté toute ton activité sexuelle, et peu importe sa nature (il sourit), pendant notre jeunesse. »

Avant même de réfléchir, j'ai posé cette question : « Tu en as parlé à Lupe ? »

Il a pris un air grave. J'avoue qu'au fil des ans et selon une gradation pathétique j'avais clairement manifesté que j'adorais sa splendide épouse. « Oui. » Il a marqué une pause, pris un étui à cigares, m'en a offert un.

« J'ai arrêté, dis-je. Sur tes conseils.

— Ah oui. Très sage. » Il tourna le dos au vent pour allumer un mince cigarillo. « Tu es le parrain des filles, dit-il.

— Je sais. Ça compte beaucoup pour moi. » J'entendais ma voix peu convaincue. J'ai tendu la main pour lui toucher le bras, mais je ne ressentais rien.

« Lupe te recevra toujours à bras ouverts.

— J'ai l'impression de vous avoir laissés tomber. J'ai merdé comme d'habitude.

— Ne fais pas ton bourgeois. Je comprends beaucoup de choses. Et je ne suis pas une grenouille de bénitier. » Il a exhalé un panache de fumée bleue. Je

l'ai regardé, tel un enfant observant un adulte faire une chose que lui-même mourrait d'envie de faire, mais sans le pouvoir. Comme les mensonges que la vie essaie de vous raconter sous forme d'histoires : un gamin contemple la lune, fasciné, décide de devenir astronaute, et le devient. Mais la vie n'est pas ainsi, sauf dans le cinéma américain.

Tenis poursuivait. J'étais vraiment las de cet échange déprimant. Je désirais seulement continuer de mourir. « La Maladie, répéta-t-il plusieurs fois. La Maladie est contagieuse. » Peut-être me rappelait-il ainsi de rester à l'écart de son épouse, même si Lupe ne s'intéressait nullement à moi.

J'ai acquiescé. « Je comprends. » Maintenant, je commençais à tout comprendre. Nous avons tous deux acquiescé.

Toutes ces informations m'ont frappé de plein fouet, comme une bonne idée au travail. « Je l'ai depuis quand ?

— Impossible à dire tant que tu ne sauras pas par qui. » Il s'arrêta. « La Maladie peut rester au stade latent jusqu'à ce qu'elle... Je ne suis pas spécialiste de cette Maladie, mais sache que je te recommande auprès du meilleur du pays. Tu as rendez-vous à la capitale. Ils te contacteront confidentiellement. Tu verras le meilleur.

— À la capitale ?

— Il te prescrira des médicaments. En attendant, je dois te dire ceci, Lolo : il faut que tu *réfléchisses*. Tes petites amies. Je sais, j'en ai rencontré certaines. Procède par élimination. Tu comprends ? Aracelli ne compte pas. Elle donnait son sang.

— J'aurais pu l'attraper par Veroña ou Aracelli ?

— Pas Aracelli. C'est ce que je te dis. Elle était négative. C'est dans son dossier. Mais tu n'as pas attrapé cette Maladie sur un siège de toilettes, Lolo. Et puis il ne suffit pas de savoir *par qui* tu l'as attrapée. Tu l'as peut-être aussi *transmise*. Des gens l'ont peut-être héritée de toi. Tu vas avoir du mal à assimiler toutes ces informations, alors appelle-moi. Voici une copie des résultats. » Il m'a tendu une enveloppe officielle que j'ai saisie malgré moi.

Il a soufflé un nouveau panache de fumée, emporté par le vent. « J'ai envoyé ton échantillon sanguin à un autre labo, pour une confirmation indépendante des résultats. Tu as parlé du cancer. S'il s'agissait du cancer, tu aurais quelques années devant toi. Moi, je te donne plusieurs décennies.

— Tenis. Est-ce une blague ? Une mauvaise blague ?

— Désolé, Lolo. Fais-toi faire un autre test. Bien sûr. Mais le résultat sera positif.

— À la fête l'autre soir, tu as peut-être confondu mon sang avec celui de quelqu'un d'autre. Lupe a critiqué ta désinvolture avec les étiquettes.

— C'était également ce que j'espérais. Aussi cruel que ce soit pour quelqu'un d'autre. Mais ce n'est pas arrivé, Lolo. Nous devons faire face à l'inévitable. Réfléchis donc à tes autres conquêtes. La réponse est là, dit le docteur Tenis. Il faut que j'aille à l'hôpital. On reste en contact. N'hésite pas à me poser des questions. Sinon, je t'appelle bientôt. »

Après son départ, aussi discrètement que possible j'ai plusieurs fois plaqué un doigt contre mon cou pour trouver la confirmation de mes battements de cœur précipités. Seigneur, j'avais vraiment besoin d'une cigarette, mais je n'en fumerais plus jamais aucune. Je devais rester dans une forme physique impeccable.

Je ne voulais pas prendre le train de banlieue jaune, à voie étroite, que nous autres les habitants de la région surnommions avec cynisme le citron express, pour rentrer chez moi, dans mon appartement situé en bord de mer, au dernier étage de la résidence Phases Zone 1. Après avoir bichonné mon *home* durant des années, j'en redoutais maintenant le silence confortable et la familiarité calculée.

J'ai ressenti le besoin pathétique et irrépressible de me trouver en compagnie d'autres êtres humains dans des cafés et des restaurants, mais en même temps j'étais trop inquiet pour rester assis. L'idée d'un long déjeuner m'a paru insupportable. J'ai marché, sans but mais paniqué, sur l'esplanade.

J'ai alors repéré l'un des cireurs de chaussures de notre ville, que je connaissais tous de vue. Une curieuse démocratie existe entre les bourgeois de notre ville et les cireurs de chaussures. Selon une règle tacite, ils peuvent aborder tous les sujets avec nous – affirmer leur point de vue (d'habitude communiste radical) – et nous avons le droit de leur répondre. Je suppose que nous, membres de la communauté des gens d'affaires, nous servons d'eux comme d'une pierre de touche permettant l'expression des derniers sentiments indignés du public envers nous autres, les profiteurs.

« Un cirage, s'il vous plaît. »

Il a posé sa boîte, ouvert le couvercle – on apercevait à peine l'intérieur, tapissé de velours rouge, bourré de brosses et de petites boîtes en fer-blanc, les côtés maculés de taches de cirage noir et marron.

Il a sorti quelques boîtes circulaires, des brosses et des chiffons, refermé le grand couvercle, avant de s'asseoir sur le coussin intégré en peluche rouge, tandis que je levais mon pied et le mettais en position. Il s'est penché en avant, le visage dans une proximité intime avec mon entrejambe fatal, une position qui selon moi leur accorde l'avantage dans la discussion. Il s'est mis au travail sur ma chaussure.

« Beau modèle. Italien ?

— Oui. Quelles nouvelles en ville ?

— C'est calme. Temps bizarre.

— Oui. Il fait froid un jour, chaud le lendemain.

— Le temps a bien changé depuis notre jeunesse. »

J'ai acquiescé. Je ressentais le besoin de continuer de parler, de dire n'importe quoi. « C'est vrai. Autrefois, on avait un hiver froid, une semaine sainte chaude, la pluie, un été brûlant et un hiver bien froid. Maintenant, on a de la pluie n'importe quand, même en août ! Incroyable, non ?

— Oui. Le climat est détraqué ; quand il mourra, notre ville mourra aussi, et vous savez à qui c'est la faute ?

— L'Amérique du Nord ?

— Je vous le fais pas dire. Le plus gros pollueur de la planète. Les Américains. Ils polluent la terre entière, provoquent toutes les guerres, prennent tous les emplois. Et pour couronner le tout, ils ont inventé les chaussures de sport. Liquidé mon gagne-pain. Autre chaussure, s'il vous plaît.

— Ah.

— Oui. C'est la fin du monde. C'est la faute à tout le monde, mais surtout aux Américains. Le climat ment pas. Y a vraiment quelque chose de détraqué.

— Oui.

— Voilà.

— Merci. Joli coup de cirage. Gardez la monnaie.

— Merci. Très généreux de votre part.

— Pas de problème. À bientôt. » J'ai parcouru une vingtaine de mètres avant de me retourner et de revenir sur mes pas. Il rangeait dans sa boîte ses cirages et ses ustensiles. « Hé, cireur de chaussures, lui lançai-je, venez donc boire un verre avec moi ! On parlera un peu ? »

Il a levé les yeux, l'air vaguement gêné. « Désolé, monsieur. Faut que je travaille. Y a plus personne qui porte des chaussures en cuir.

— Bien sûr. Je comprends.

— À la prochaine. »

Ahuri, j'ai fait demi-tour vers la gare de chemin de fer. Je me suis arrêté au kiosque devant l'hôtel Impérial pour acheter ma première cartouche de cigarettes depuis deux ans. Complètement seul, en essayant de ne pas pleurer. J'ai pris le tortillard pour retourner dans mon luxueux appartement des Phases Zone 1 et fumer.

OceanofPDF.com

Notes préparatoires
à ma chronique nécrologique

Assez vite après mon retour dans mon très grand appartement, le téléphone a sonné dans les pièces. La voix inquisitrice de Kiko Bonzas, le directeur de mon agence de design, et ses accents à la fois suppliants et insistants sont sortis du répondeur que j'ai relié à un petit système stéréo commandant des haut-parleurs sans fil et à antenne dans quatre pièces (je n'aime pas la musique, ne possède aucun C.D.). Une voix qui ne prenait jamais la moindre responsabilité, malgré l'argent que je versais à son propriétaire. Je n'ai pas bronché. Elle semblait déjà venir d'un autre monde.

Deux fois l'an j'invite mon personnel au restaurant Le Dauphin ou éventuellement aux Rivières Calmes, mais au téléphone ils ont tous peur de moi. J'ai appris à raccrocher dès que j'ai transmis ce que je voulais dire. J'essaie de garder tous mes coups de fil sous la barre des trois minutes. Je savais que mes employés me surnommaient « le bref » à cause de mon comportement au téléphone, mais ce surnom les obligeait à ne pas outrepasser leur temps de parole. Kiko profitait de son mieux de la générosité mécanique de mon répondeur, et la bande magnétique est arrivée à son terme.

Ma mère aurait été fière d'apprendre que depuis son décès ma note de téléphone annuelle avait diminué de moitié.

Je fumais cigarette sur cigarette, installé sur mon long balcon qui dominait la mer au-dessus de la plage déserte. Il y eut de soudaines éclaboussures, l'éclat de quelque chose qui plongeait dans l'eau bleue et limpide, au pied de notre immeuble. L'ordinateur portable serré entre les mains, je tendis le cou pour mieux voir, mais l'animal marin, quel qu'il ait été, avait disparu. Les cigarettes me causaient un vertige délicieusement nauséeux – ou peut-être s'agissait-il des premiers symptômes ? Je venais de créer sur mon ordinateur une liste timide et objective.

Car tous les hommes restent un jour assis beaucoup trop longtemps – bien avant la plénitude du coucher de soleil de leur vie – pour dresser l'inventaire mental des femmes et des filles ainsi que des choses qui leur ont été faites et qu'elles ont faites. Seul un menteur pourrait nier pareille faiblesse.

La somme de mes jours se réduisait-elle seulement à cette sèche énumération ? Était-ce là le fil galant où s'enfilaient mes perles pâles ? Jeune

homme, je me complaisais dans l'illusion d'être un grand pécheur, mais selon les critères contemporains j'étais d'une vertu éclatante. Si mes statistiques atteignaient Rome, j'étais peut-être bon pour la canonisation ! Les Petites Sœurs du Foulard de Véronique allaient m'accueillir dans leur presbytère caverneux comme orateur spécial durant le repas. « Mon chemin de vertu », par Manolo Follana.

J'ai trouvé insupportablement dégradant ce besoin subit d'autopsier jusqu'au moindre détail de ma vie amoureuse. On ne devrait jamais livrer le plaisir à l'analyse. Comment puis-je tuer quelqu'un en lui faisant l'amour ?

Il paraît incroyable qu'un homme aussi conscient que moi, et marié depuis des années, se découvre incapable de se rappeler clairement un seul de ses épisodes sexuels – même les incidents les plus incongrus sont devenus fragmentaires dans mon souvenir –, ce qui m'apparaissait comme des repères cruciaux a pâli pour se réduire à quelques scènes érotiques brouillées, mal éclairées, qui sont de plus en plus subjectives et sans doute inexactes. Un exemple : la couleur ocre du bras d'une femme, éclairé par la lueur d'un abat-jour étranger (je me rappelle cet abat-jour avec davantage de précision que le bras bronzé) – une femme aux sourcils foncés et sa toison soudaine, étonnamment drue, de poils pubiens inconnus, l'intimité absolue des énormes paupières closes de cette fille luttant pour le plaisir – le regard parfaitement calme et insondable de l'autre fille, qui surveille.

Les souvenirs de mes partenaires sont-ils aussi confus ? Tous (!?) ces rapports que j'étais incapable de trouver anodins, que je jugeais absolument essentiels, étaient désormais réduits à de simples images. Vraiment, j'aurais dû les engranger avec soin pour les savourer tous – ou du moins certains – à loisir.

Quelle situation... La seule chose qui accordait dorénavant une réalité et une consistance à mon passé, c'était cette Maladie qui coulait enfin dans les veines bleues et visibles de mes poignets.

J'ai pris une autre cigarette entre mes doigts fuselés et je l'ai allumée. Ces mains qui ont touché ces filles et ces femmes avaient jadis signalé à leur manière la fin de mes deux mariages. Après Aracelli, ma seconde épouse, ç'avait été pire car j'avais reconnu ces mêmes symptômes manuels que durant les longs mois similaires qui avaient suivi la fin de mon premier mariage, avec Veroña. Je souffrais de la même nostalgie pour le cliquètement caractéristique de mon alliance parmi les assiettes et l'eau savonneuse de l'évier quand le soir je faisais la vaisselle, seul dans mon appartement. Parce que je salissais désormais quelques assiettes seulement, je n'utilisais plus le lave-vaisselle tout neuf. À mon doigt, l'alliance n'entamait plus le morceau de savon quand je me

lavais les mains, alors qu'autrefois il m'arrivait de découvrir sous l'or une lunule claire et glissante. Lorsque je travaillais à l'agence sur des projets de design, mes doigts tintaient rapidement sur le clavier de mon ordinateur portable, car je ne me coupais plus les ongles une fois par semaine afin de pouvoir caresser la partie la plus sensible du corps de mon épouse.

Je ne pouvais tout bonnement pas accepter que ma carrière d'amoureux fût terminée – une telle nouvelle fait le désespoir de n'importe quel homme, mais surtout celui des hommes de ma région qui, malgré l'évidence du contraire, tiennent à ce qu'on les considère comme des locomotives du plaisir féminin.

J'ai eu honte en pensant qu'à cause de ma Maladie les hommes sains qui écument les avenues de notre ville exerceraient désormais sur moi une oppression constante, soudaine. L'existence ne se résume pas à la sexualité, loin de là, mais au moins la possibilité et l'espoir d'une rencontre fouettent le sang d'un homme tel que moi. Vous pouvez nous croire, ce genre d'espoir permet aux hommes que nous sommes de nous lever très souvent le matin avec enthousiasme. Tous les jours nous avons la chance infime de faire l'amour à une femme de notre ville, rencontrée tout au long du ruban estival de nudités presque absolues, allongées sur le sable, ou dans une discothèque bondée ; les jambes et les bras bruns, bleus dans la lueur des boutiques de luxe. Les surprises antérieures prouvent que toutes les femmes sont de vagues possibilités, mais ni plus ni moins que les cinquante-deux cartes portant des noms d'écolières de mon institution, griffonnés au stylo-bille dans ma jeunesse : la possibilité, à elle seule, suffit. L'illusion quotidienne de cette modeste éventualité de rencontre était dorénavant et définitivement morte.

J'avais contracté la Maladie à cause de l'un des noms de la liste, il n'y avait aucun doute là-dessus. Comme disait Tenis, on n'attrape pas cette Maladie sur un siège de toilettes. Plus je réfléchissais à ses paroles, plus je m'inquiétais de ce qu'on *pouvait* attraper sur les sièges des toilettes, et je me suis bien promis de ne plus jamais avoir recours aux W.-C. publics.

Au cours de mes derniers voyages honnis en avion, avant que je renonce à mes déplacements professionnels et que j'envoie Kiko à ma place, j'avais remarqué que les systèmes de déclenchement tactile des chasses d'eau, qu'on repère très souvent dans les aéroports européens, souffraient de nombreux défauts fondamentaux de design. Propulsées par les variations locales de pression de l'eau, de petites gouttelettes jaillissent du réservoir pour éclabousser une zone non négligeable de la cabine, y compris bien sûr le pantalon de l'usager ! Par malheur, ces défauts de design excèdent le cadre de ce compte rendu.

J'ai de nouveau regardé, avec une fierté penaude, la liste qui s'affichait sur l'écran de mon ordinateur. Cette nécessité d'une autopsie brutale, d'une remémoration de détails intimes, aurait dû éveiller le plaisir, mais elle ne provoquait à présent en moi que du dégoût. Dans le plus grand désordre et à seule fin d'atténuer un peu toute cette vulgarité, j'ai essayé de me rappeler à la place, avec toute la puissance de ma mémoire, les baisers de chacune :

(Mon comptable Sagrana : à l'école il me séduisait criminellement tous les après-midi consacrés au sport pour m'entraîner parmi les mausolées du cimetière frais et obscur, certains aussi vastes et labyrinthiques que des maisons ; perdu en leur sein, je me laissais guider par sa main, de pièce en pièce. Il était si mince alors : semblable à une fille, insisterais-je. Je me rappelle un baiser très baveux, noyé de salive – fantasque et incapable de me concentrer longtemps.)

Enilia Bonvillan : fut-ce moi qui imposai un concept bourgeois d'élégance, de grâce et de lenteur, à la technique nonchalante, suffocante, de cette femme de la bonne société ?

Cinzia Carrasco : dans le style de Hansa Deprano, mais ponctué de pauses inattendues qu'on sentait aménagées pour mes commentaires appropriés, tels que : « Tu es incroyable », « Tu es vraiment merveilleuse », « Je suis si heureux avec toi », etc.

Ann Green : les Anglaises, les femmes les plus érotiques du monde... Elles ne se servent pas de bidet ! Leur pâleur fantomatique, leur réservoir immense de *vraies* blondes, leurs conceptions libertaires dès qu'elles sont soûles, un état qui les mène parfois jusqu'à la perte de conscience. Et ces baisers : immenses, gourmandes, vertigineuses plongées avaricieuses, comme lorsque enfant on mord dans la pomme un jour de fête religieuse !

Thinh : une langue si menue qu'on aurait dit un petit doigt qui remuait à peine, se levait tout juste.

La jeune-femme-qui-surveillait : nous nous sommes à peine embrassés, mais ces quelques brefs baisers : stupéfaits, chacun accordé comme un test, une tentative étonnée, à croire que j'étais la première femme ou le premier homme doté d'une langue !

Quynh : n'a jamais embrassé un garçon avant moi. Un infime sifflement de résistance émis par de minuscules narines, dû à la seule fréquentation des écoles privées pour filles.

Aracelli : elle n'a jamais aimé embrasser. Ses baisers s'accompagnaient d'un mouvement avorté de la langue, d'une expression douloureuse, perceptible dès qu'on ouvrait les yeux, mais quand elle achevait un baiser, elle gardait les lèvres légèrement ouvertes, comme pour goûter, hésitante, même après des années ! On voyait alors sa langue rose et c'était érotique.

Veroña : des baisers méthodiques / manquant de variété... vaguement sensuels... oui, sois honnête : bruyants.

Hansa Deprano : ridiculement dramatiques.

Madelaine : des baisers d'affamée, accordés avec un mouvement métronomique de la tête, de gauche à droite puis de droite à gauche, comme pour marquer la mesure avec précision : la langue dardée avec excitation, sans doute à la recherche de belles couronnes dorées !

Il ne pouvait y avoir qu'elles : l'une de ces femmes m'avait contaminé. La science ne m'était pas entièrement étrangère ; ce ne pouvait pas être mes liaisons antérieures – mon comptable Sagrana, par exemple. Dieu merci. La Maladie n'avait pas encore atteint notre ville à cette époque. C'était donc une de mes liaisons les plus récentes, sans doute Hansa, l'artiste cinglée. Mais il y avait quand même Cinzia, et pourquoi pas cette snob d'Enilia Bonvillan ? Qui aurait pu dire ce qui incubait en elles ? Il fallait aussi tenir compte de l'imbroglio que j'avais concocté cette nuit-là avec l'Anglaise Ann Green et la jeune-femme-qui-surveillait. Quelle panade...

Si je prenais la peine de m'intéresser aux détails vulgaires, Veroña aurait souligné que les probabilités statistiques pour que quelqu'un transmette la Maladie augmentaient au fil des ans – comme Tenis l'avait suggéré, certaines pouvaient bel et bien l'avoir héritée de moi.

Déjà mon esprit se mettait en branle à mon insu : donner ou recevoir – elles ne pouvaient nier mon importance envers elles, elles seraient à jamais liées à moi ; et pour l'heureuse élue, quel lien indestructible ! Rien à voir avec mes mariages brisés, mes résolutions chancelantes, mes vœux éphémères ou mes espoirs haletants. Ce lien était réel. Celle qui m'avait infecté et moi-même, ou vice versa, ne pourrions-nous fonder notre petite léproserie ici même, au bord de la mer, et y faire l'amour avec la conviction que chacun ne peut causer nul tort à l'autre ?

J'ai frissonné en m'apercevant que je commençais à avoir des préférences quant à celles que j'espérais avoir contaminées.

J’ai pris ma décision en me dégoûtant moi-même. Avec chacune d’entre elles j’allais faire vœu de silence. Je ne rechercherais ni n’avertirais aucune de ces femmes.

J’ai ouvert une fenêtre juste en dessous de la liste et j’ai appuyé sur la touche SUPPRIMER.

OceanofPDF.com

Mes petites cloques

Mon père, alors qu'il était ivre, m'a dit que j'avais été conçu le jour de l'assassinat du président nord-américain, J.F. Kennedy.

Je suis né avec un toupet de cheveux sur la tête, le signe d'une chance exceptionnelle dans notre minuscule région. La chance ne m'a jamais abandonné, mais, comme pour rétablir l'équilibre, j'ai aussi reçu en partage à la naissance une peau à la cicatrisation si étrange et si sensible aux allergies que je suis devenu une curiosité scientifique dans le monde mystérieux de la dermatologie.

Selon la mode des années soixante et sans doute pour conserver toute sa séduction au buste féminin, je n'ai pas été allaité par ma mère et seulement brièvement par une nourrice. Enfant de mon temps, j'ai eu droit au lait en poudre. J'ai été l'un des premiers de ma génération à être exposé aux produits chimiques et à la pollution. Ma peau, aujourd'hui drapée de soie, de lin délicat et des meilleurs cotons, me cause de rares problèmes, elle est aussi satinée et douce que celle d'une riche écolière. Mes anciennes femmes, petites amies et même d'autres hommes remarquent son aspect lisse et soyeux. Mais, comme si je m'étais jadis dressé vaillamment face à une bombe à hydrogène sur un atoll lointain, les vestiges de ma sensibilité cutanée provoquent toujours chez moi, une ou deux fois par an, des cloques isolées. Une bulle, du diamètre d'un cigare numéro 3, gonfle sur mon menton ou parfois sur une oreille. Je n'ai jamais réussi à identifier la cause de ces cloques. Est-ce le stress ou le contact physique avec quelque chose ? Ou suis-je simplement trop vulnérable à toute la rudesse d'un monde que nous avons ruiné ?

Quand mon oreille exhibe une telle cloque, je peux la cacher sous un chapeau de paille, en été ; quand j'ai une cloque au menton, je peux toujours m'absenter du bureau et me laisser pousser la barbe durant une semaine.

Je suis allergique – et non phobique – à l'herbe coupée et à l'odeur des tondeuses à gazon, aux fragments de laine de verre et à certains types de fromages bon marché qui m'irritent le palais. Je suis allergique à *toutes* les fibres artificielles (et au prêt-à-porter classique, râlerait Veroña, ma première femme), même si je supporte les chaussettes en coton mélangé ! Je peux porter de la laine rêche, voire de la laine d'agneau, au-dessus du coton. Seules me plaisent les écharpes en cachemire. Si du polyester ou du nylon entre en contact avec

ma peau, des rougeurs se forment très vite au creux du coude. Ma peau se desquame, puis se met à saigner quand je me gratte : au poignet, sur le mollet, en travers des épaules, sur le dos des mains. Ma mère poussait alors une exclamation saisissante qui réussissait à me faire grimacer : « Sa peau vient de s'ouvrir ! »

Mes petites cloques sont tout à fait intéressantes. Elles ne sont pas particulièrement douloureuses, mais elles commencent par une sensation acérée de brûlure. Il faut que j'évite de les toucher, mais je le fais toujours, en proie à un pressentiment lugubre : la minuscule protubérance rouge apparaît et, dans l'heure, en suinte un liquide clairet. Ces cloques en forme de têtes d'épingle se répandent, semblent encourager une irritation contiguë, si bien que l'inflammation se propage, tête d'épingle après tête d'épingle, durant l'heure qui suit, comme l'anthrax, puis, par bonheur, elle s'arrête. Lorsque la cloque est établie et qu'on la fait éclater, il s'en échappe une faible quantité d'un liquide orangé, et tout s'achève trois ou quatre jours plus tard par une petite croûte couleur terre cuite. J'ai repoussé d'une semaine la cérémonie civile de mon second mariage, avec Aracelli, pour permettre à une petite cloque au menton de disparaître. Je suis un homme vaniteux qui s'épie dans le miroir. Bizarrement, car ces cloques sont profondes, elles ne laissent jamais la moindre cicatrice sur ma peau guérie.

Quand j'étais un bébé de six mois, ma première cloque, l'unique cadeau offert par Dieu, prospéra. Elle se répandit dangereusement et plus de cinquante pour cent de ma peau fut cloquée, comme si dans les cuisines de l'hôtel Impérial on m'avait baptisé dans une des plus grandes casseroles à homard du chef.

Je fis un séjour à l'hôpital des Enfants Malades. Dans les années soixante, notre ville ne comptait aucun spécialiste, si bien qu'une dermatologue réputée dut prendre le train à la capitale pour rejoindre ma salle provinciale et m'examiner. Mon cas fascinait cette spécialiste. Aujourd'hui encore, il n'existe pas le moindre diagnostic officiel de mon état dermatologique, ni aucune explication satisfaisante de l'absence de toute cicatrice sur ma peau. Je reçois toujours des demandes de la part de futurs docteurs en dermatologie qui ont étudié mon cas dans les archives de la capitale et sont tout prêts à me rendre visite si j'accepte de me soumettre à une batterie de tests afin de les aider dans leurs recherches. Malgré tout, il faudrait synchroniser leur venue avec la rare apparition d'une de mes petites cloques, et puis toutes ces lettres sont signées exclusivement par des étudiants de sexe *masculin*, alors à quoi bon ?

Au cours de l'hiver 1964-1965, la dermatologue, fascinée par mon cas, vint presque toutes les semaines de la capitale en train, durant les mois de mon hospitalisation ; elle m'examinait et procédait à des tests. Des années plus tard, ma mère m'expliqua que la doctoresse dormait sur un lit dans ma chambre individuelle, avant de retourner à la capitale. Elle lisait souvent ses manuels de médecine dans ma chambre, sur un bureau équipé d'une lampe électrique, tout près de mon lit. Ma mère me confia que le mari de la dermatologue fut bientôt convaincu qu'elle avait une liaison dans notre ville de bord de mer, et un jour lui aussi prit le train pour la surprendre. On l'installa dans l'une des suites de l'Impérial qui faisaient face à la mer, tandis que son épouse dormait tout près de moi à l'hôpital. Toujours insatisfait, le mari passa également une nuit sur un lit de camp dans ma chambre d'hôpital. Il commençait à y avoir beaucoup de monde chez moi.

Enfin convaincu de la fidélité de son épouse, il repartit pour la capitale. Déjà, bébé, je rendais les maris jaloux, plaisanta ma mère.

Je n'ai jamais été un pleurnicheur. Je restais parfaitement tranquille malgré mon petit corps tout luisant de vaseline, mes membres courtauds et grassouillets remuant sans cesse sur le coton gras d'un blanc immaculé, arrachant des plaques entières de peau desquamée.

Adolescent, je demandai un jour à ma mère si cette doctoresse était réellement blonde, car chez nous très peu de femmes le sont naturellement. En imagination, je la vois dénouer et laisser tomber ses cheveux dorés, s'asseoir sur l'unique châlit en fer à côté de ma couche, se pencher pour me parler, s'approcher, mais bien sûr pas pour me prendre dans ses bras. Incapable de m'étreindre, incapable de toucher. Ces mois cruciaux expliquent-ils pourquoi dans mon âge mûr je suis invinciblement attiré par les égards que peuvent me manifester les femmes ? Suis-je toujours allongé dans la fraîcheur de cette chambre d'hôpital, en compagnie de cette doctoresse blonde qui se penche vers moi d'un air adorateur, moi qui désire tant qu'elle me touche, sa frange dorée oscillant vers ma chair cloquée, les doigts de cette femme toujours réticents à entrer en contact ?

Puis, tout d'un coup, j'ai été guéri de mes démangeaisons nocturnes. Au fil des ans, ma peau est devenue plus ou moins normale, hormis une petite cloque par-ci, par-là. Lorsque j'ai ensuite accordé ma confiance au docteur Tenis, je lui ai montré une cloque. Tenis l'a observée avec gravité, puis il m'a griffonné une ordonnance. Une fois sorti de son cabinet de consultation, tandis que je marchais dans le grand soleil vers la pharmacie, j'ai enfin jeté un

coup d'œil à son ordonnance qui, ainsi que j'aurais dû m'en douter, se résumait à :

Job II, 8

L'érudition biblique de Tenis m'a vraiment impressionné, car elle semblait contredire son goût des apparences et son mode de vie passablement immoral – les petites amies plus jeunes, les vestes en cuir, le hors-bord noir.

En rentrant vers mon appartement aux Phases, il m'a fallu passer chez ma mère sur la place de l'Hôtel-de-Ville pour chercher Job II, 8 dans sa vieille et énorme bible.

> Et il choisit lui-même un tesson pour se gratter ; et il s'assit parmi les cendres.

J'ai ensuite fait un saut jusqu'à la terrasse du café de l'Impérial où l'on gardait un gros dictionnaire derrière le bar pour les amateurs de mots croisés. J'y ai cherché « tesson ».

OceanofPDF.com

L'amateur chanceux

Après avoir fumé ma dernière cigarette en cette première nuit aux Phases Zone 1, il ne me restait plus rien à faire. Je me suis servi un whisky avec de la glace dans mon verre préféré à fond épais, puis je suis allé me coucher pour essayer de dormir, convaincu de la vanité de mes efforts. Bizarre, car j'ai goûté à un excellent sommeil sans rêves qui dépassait l'entendement. Je ne saurais l'expliquer, sinon peut-être seulement par le fait que je comprenais enfin, après toutes les tergiversations, après la souffrance de l'exclusion et une acceptation confuse, que j'allais vivre une disparition organisée. Cette angoisse due à la nature exacte de mon décès, et que j'ai toujours connue, s'était apparemment envolée.

Le lendemain matin, j'ai rejoint notre ville en train, ainsi que je le fais chaque jour ouvrable, en regardant les cheveux des plus jolies secrétaires sécher dans l'air chaud et changer de couleur – passant souvent du brun au blond.

Le samedi matin et la plupart des jours fériés, je travaille, parfois seul, dans les bureaux de mon agence de design Follana, 41 Grande Avenue.

C'était un mardi, et à côté de l'hôtel Impérial le modeste marché d'« antiquités » était installé comme à l'ordinaire sous le portique de la place de l'Hôtel-de-Ville, en contrebas du petit balcon de l'ancien appartement de trois pièces de ma mère. Fidèle à mon habitude du mardi, je m'y suis promené en chinant, tandis que la cloche de l'hôtel de ville – seule musique de mon existence – sonnait ses éternels et harmonieux quarts d'heure.

J'éprouve une affection malicieuse pour les vieux guides touristiques mal écrits de notre ville, leur grammaire étrangement pompeuse, leurs ridicules détails pittoresques et la répétition de textes traduits en anglais, en français et en allemand – des langues que je suis incapable de parler ou de lire, même si j'en comprends quelques rares mots.

Sur un vieux stand des Anciens, j'ai découvert une beauté de 1964. Alors que j'étais en train de mourir, je me suis demandé quelle logique pouvait bien présider au désir de poursuivre ma collection. À quoi bon ? Mais tout compte fait, à quoi bon collectionner depuis si longtemps des guides touristiques surannés ?

J'ai lu dans ce dernier guide :

> Parmi les ravins, dans les endroits secs situés au-delà des faubourgs les plus éloignés de notre ville, pousse la fougère commune qu'il faut rechercher sur les pentes très escarpées. Là, l'amateur chanceux doit s'asseoir pour voir comment les petites fleurs s'ouvrent aux premières lueurs de l'aube, après quoi les souhaits de cet amateur chanceux seront exaucés.

Sous le charme, debout devant le stand, je me suis répété cette expression délicieuse : « l'amateur chanceux ». J'ai très certainement remué les lèvres pour prononcer ces mots. Une idée soudaine et romantique m'a traversé l'esprit : si seulement je pouvais une fois encore entraîner une femme avec moi vers ces « faubourgs les plus éloignés » et lui imposer cette nouvelle homélie.

Toutes ces expressions, les « endroits secs », les « pentes très escarpées », m'ont rappelé la vieille ferme rurale de mon père avant qu'il ne vende ses terres du bas aux promoteurs de l'autoroute.

Quand j'avais une dizaine d'années, mon père et moi marchions au crépuscule parmi les orangers et les citronniers de sa vieille ferme. D'un coup de machette, mon père tuait tous les serpents qu'il rencontrait dans ces ravins. Je me suis rappelé que les mâchoires des serpents décapités continuaient à s'agiter follement. Parfois, lorsque la lame s'était abattue assez près de la tête, on voyait le jour entrer derrière leur gueule. Pour blaguer, mon père m'affirmait que le serpent continuait à faire claquer ses mâchoires sans s'arrêter, jusqu'à ce que la lune monte dans le ciel. « Tu espères lui faire faire des cauchemars ? » lui reprochait alors ma mère. Mais à cette époque je dormais comme une souche.

Mon père me faisait sans arrêt des blagues. Une autre fois, à Madère : nous étions tous deux en vacances, il s'était sans doute disputé une fois de plus avec ma mère. Sous une brusque averse, mon père me donna un léger coup de coude, me commanda de traverser la rue pour demander à ce taxi de faire demi-tour et de venir le chercher sous l'auvent de l'hôtel. Je traversai timidement la rue. Le chauffeur faisait fonctionner ses essuie-glaces. Il abaissa la vitre pour m'écouter. Quand je lui parlai, moi dans ma langue et lui répondant en portugais, il dut saisir le mot « taxi ». Alors le chauffeur de taxi se mit à rire, dénudant ses dents blanches sous la moustache, puis il pivota sur son siège vers mon père qui riait lui aussi aux éclats et qui hochait vigoureusement la tête comme si les deux hommes se connaissaient ! Mon père était là, de l'autre côté de la chaussée mouillée sous l'auvent rose du Reid's Palace, dans son beau manteau gris qu'il m'arrive encore de porter en hiver. J'examinai d'un peu plus près ce taxi noir et découvris qu'il s'agissait d'un

corbillard. Je sentis le rouge me monter aux joues. Quand j'eus retraversé la rue, la pluie dissimulait mes larmes.

Dans le silence du marché du mardi, j'entendais toujours le rire de mon père, dans cette lumière métallique où le mince quartier de lune restait caché quelque part derrière les pics broussailleux qui surplombaient sa ferme.

Je me suis soudain exprimé dans notre dialecte :

« Combien pour ceci ? »

Lentement, l'Ancien a pris le guide touristique et il en a feuilleté les pages rectangulaires, comme si le prix était relié à sa supposée compétence d'antiquaire.

« Cinq mille ? »

J'ai levé la tête vers le petit balcon du logement vide de ma mère, dont j'étais toujours propriétaire, au-dessus de la place de l'Hôtel-de-Ville, derrière l'hôtel Impérial. « Alors que j'ai grandi dans cet appartement et que, tout gamin déjà, je baissais les yeux vers ce marché, vous voulez me faire payer un prix que vous extorquez aux touristes ? »

Il m'a regardé. « C'est un bel appartement. Et un document historique ! ajouta-t-il.

— 1964. L'année de ma naissance. Est-ce moi qui deviens historique ? » J'avais élevé la voix, mais nous comprenions tous deux que cet échange verbal était un jeu. J'ai écarté les bras, comme le font les gens de ma région. J'ai porté la main gauche à ma mâchoire, approché les doigts de mon nez et humé l'odeur de mon after-shave. Je me suis penché vers l'Ancien timide et souriant.

Ses marchandises étaient disposées sur une table à tréteaux recouverte d'un tapis bleu déchiré, qui de toute évidence venait du casino récemment réaménagé. Ces articles étaient identiques à ceux des autres marchands installés sous le portique : de fausses pièces de monnaie romaines, voire phéniciennes, oxydées avec une batterie de voiture et patinées avec de l'eau – proposées à des touristes convaincus de faire une vraie découverte. Il y avait là de banals timbres-poste des années mille neuf cent quatre-vingt, des journaux vieux d'un an, des revues pornographiques étrangères soigneusement enveloppées, aux titres impressionnants. Il y avait des ouvrages spécialisés et superflus, par exemple *Origine du moteur à refroidissement par air*, mais je regardais surtout les quantités incroyables d'albums de photos qui contenaient des devises obsolètes sous forme de billets de banque et de pièces de monnaie.

C'était tellement typique de notre ville. Le dimanche ou les jours fériés, on les voyait : les grands-pères et les veufs penchés au-dessus de tables pliantes pour échanger des pièces et rassembler d'anciennes devises sous des lampes de

camping-gaz après la tombée de la nuit, tandis que leurs dents serraient et faisaient rouler des cigares bon marché. Ces Anciens : chaussons, pantalon trop court, veinules éclatées, tels des bacilles sur leurs chevilles pâles, grommelant des estimations et des trocs au-dessus de plateaux couverts de pièces et de billets. En possédant d'inutiles billets de cinq ou dix mille d'une monnaie n'ayant plus cours, depuis cette saleté d'euro, ces vieillards s'assuraient une revanche désespérée sur la tyrannie à laquelle l'argent les avait soumis durant toute leur existence de travailleurs.

L'Ancien me regardait. Il a annoncé : « Je connaissais Mme Follana et votre père du temps où ils avaient l'Impérial. »

J'ai grogné.

« Je me rappelle la vente aux enchères quand vos parents ont vendu l'endroit. »

Alors j'ai acquiescé.

Je détestais ce souvenir. Malgré mes seize ans, j'avais pleuré, caché dans l'appartement aménagé tout en haut de l'hôtel, pendant qu'en bas toute l'argenterie, les ustensiles de cuisine, le linge, les lits et le mobilier de ma jeunesse étaient vendus aux enchères dans l'immense salle à manger au lustre gigantesque, qui faisait face à la fontaine et à la mer. Parfois, au hasard de mes dîners en ville, en grimaçant sur le chemin des toilettes durant un repas en compagnie de vagues relations d'affaires, je rencontre encore le mobilier de l'hôtel Impérial : une vitrine de la réception, un lit de plage jadis installé sur le palier de l'escalier principal, un fauteuil de la salle de télévision où, allongé sur le sol carrelé, j'écoutais les discours de notre chef s'adressant à des clients. (Je me souviens du carrelage froid contre mon ventre à l'endroit où ma chemisette en coton éponge était remontée, quand j'ai regardé le président nord-américain Ford lors d'une chaleureuse visite à notre chef fasciste en 1975.)

Parfois je découvrais une écritoire provenant des chambres donnant sur la mer, comme cette nuit passée dans les champs, quand j'ai rencontré ma première femme, Veroña, parmi les pieds de lavande et les ruches aux couleurs insensées de son père, professeur de mathématiques, le parfum flottant comme une brume autour de sa taille dénudée. Allongé sur son lit à une place après notre fornication experte et silencieuse, j'étais incapable de dormir, comme c'est toujours le cas quand je couche pour la première fois avec une femme. Je regardais le visage délicat de Veroña, jusqu'à ce que l'aube naissante me révèle peu à peu, dressée sur ses six pieds près de la fenêtre de sa chambre, la table aux têtes d'éléphant sculptées de la chambre 88, qui enfant m'avait tant fasciné ! Évidemment, le père de mon amante avait assisté à la vente aux

enchères de l'Impérial quelques années plus tôt. Veroña était certes une beauté, mais je crois que cette table ridicule et laide constitue l'une des raisons de mon mariage. Et Veroña l'a gardée après notre divorce, même si elle savait très bien que ce meuble avait appartenu à mes parents.

Dès que je repense à cette table, mes yeux s'emplissent invariablement de larmes et le désespoir m'étreint. En cette vie, seuls les objets restent fidèles, ont pitié de nous et survivent à nos rapports détruits. Nos émotions sont fantasques et nous oublions vite ce que nous ressentions autrefois, alors nous voyons quelque objet surgi du passé – un beurrier – dont on avait oublié l'existence, et il inverse pour nous le cours du temps, il nous ramène aux promesses non tenues. En fait, j'aurais bien aimé retrouver cette table maintenant que j'étais malade, et j'ai pris bonne note de téléphoner à Veroña ! Ce mobilier d'hôtel dispersé dans toute ma ville ressemblait à quelque éden perdu qu'on me mettait au défi de rassembler.

« Ah, la grande vente aux enchères, opinai-je, injustement furieux. Ainsi, comme moi, vous dormez dans des draps brodés aux initiales de mon père ? » J'ai ri afin d'atténuer la cruauté de mes insinuations, mais il a paru inquiet et légèrement blessé.

« Votre père : un vrai gentleman », marmonna l'Ancien.

Aussitôt, sa réplique a semblé sous-entendre que je ne l'étais pas. Il s'en est aperçu avec gêne. Je savais qu'il essayait de trouver les paroles adéquates, susceptibles d'effacer toute allusion insultante. Je ne pense même pas qu'il avait eu cette intention, mais c'était trop tard. Ma main a quitté mon visage pour bien montrer que mon sourire avait disparu. Je me suis redressé de toute ma taille, car je suis grand et me sers volontiers de cet avantage. Cédant à ce mouvement instinctif propre aux riches, j'ai pris mon portefeuille dans la poche intérieure de mon veston. Je sais depuis longtemps qu'autant d'agressivité rôde dans l'acte de dépenser de l'argent que dans celui de l'adultère. J'ai sorti un billet de cinq mille et l'ai agité devant lui. Le dialecte, c'était fini :

« Puis-je avoir un reçu ?

— Un reçu ? » répondit-il, en renonçant lui aussi au dialecte. Pas une seule fois depuis qu'il venait sur ce marché, il n'avait délivré le moindre reçu.

« Oui. Ne remplissez-vous pas une feuille d'impôts ? » Je renonçais aussi au mode informel. « Il est tout à fait illégal de pratiquer la moindre transaction financière sans reçu. Je suis propriétaire d'une agence : les livres et autres fournitures similaires sont déductibles de mes impôts. Pourquoi devrais-je

encore donner de l'argent aux socialistes ? Il me semble que les socialistes ont besoin de plus d'argent que les autres. »

Décontenancé, l'Ancien venait de trouver un bout de carton, mais il regardait autour de lui d'un air effaré. Ma main a de nouveau plongé dans la poche intérieure de mon veston pour en sortir le stylo-plume Aurora que Veroña elle-même m'avait offert pour un anniversaire et que j'utilise toujours pour signer les contrats et les bordereaux d'expédition importants.

« De l'autre côté. »

Il a ôté le capuchon, s'est penché, a griffonné quelque chose, puis m'a tendu le bout de carton. J'ai lu :

Livre, 5000.

Il m'a rendu mon stylo. J'ai senti une violente bouffée de chagrin. Il n'avait pas précisé la date. Je pourrais toujours l'ajouter plus tard. « Merci bien.

— De rien. » Maintenant il souriait.

Je me suis demandé si je ne m'étais pas montré trop susceptible. Peut-être avait-il autrefois été en termes amicaux avec mon père, qui après tout n'était pas un snob et qui, sortant d'une soirée en costume noir, s'appuyait au bar de la terrasse de l'Impérial pour bavarder avec le premier venu, en se nettoyant généralement les interstices dentaires avec un banal fil noir trouvé dans la boîte à couture de ma mère.

Un jour que je me tenais timidement à côté de mon père, tandis qu'il saluait gaiement certains de ses associés et échangeait quelques paroles avec eux sur la Grande Avenue, il s'est penché pour me chuchoter : « Manolo, les gens détiennent tous les secrets de cette ville. Si tu ne parles pas avec eux, tu ne découvriras jamais le moindre de ces secrets. »

J'ai tenu un moment le bout de carton entre mes doigts. Pour m'assurer que l'encre de mon stylo avait entièrement séché. Mes costumes d'été n'ont pas de doublure, ceux d'hiver ont une très fine doublure en soie. Le contact d'une encre de couleur sombre avec la soie risque d'aboutir à un vrai désastre ! Quand j'ai été sûr que l'encre avait séché, j'ai glissé ce carton dans mon portefeuille.

Je suis reparti, en tenant le guide dans ma main gauche et en le caressant du pouce, mon large ongle plat si semblable à celui de mon père. J'allais de l'avant, en prenant grand soin de ne pas regarder le guide pendant que je me déplaçais entre les voitures en stationnement des employés de l'hôtel de ville, et que je me tenais à bonne distance de leurs carrosseries poussiéreuses. J'ai ainsi rejoint l'autre côté de la place, au-delà du marchand de tabac.

Ce guide de voyage, publié l'année de ma naissance, était une formidable trouvaille. Une vraie découverte et peut-être le joyau de ma collection : aussi large qu'un calendrier dépliable ; sous le nom de notre ville, composé en *Helvetica sans serif*, on lisait dans un corps plus gros cette mention rassurante : MANUEL, car, à en croire ce guide, tout dans la vie était maintenant bien assuré, simplement parce qu'on le tenait dans sa main ! Sur la couverture figurait la très mauvaise reproduction d'une aquarelle montrant l'esplanade : la mosaïque du pavé, le kiosque à musique en béton et en forme de coquille Saint-Jacques, les rangées de palmiers dattiers, et les chaises éparses, peintes de couleurs vives, offertes par l'hôtel de ville aux Anciens. Mais le plus excitant se trouvait entre les couvertures : les coloris brillants des encres, dont l'essentiel provenait certainement d'une Gestetner manuelle. J'ai étudié le design à l'université et la typographie m'intéresse. J'ai beau avoir écrit ma thèse sur le design défectueux, ce sont toujours les plans parfaits, ainsi que la signalisation des autoroutes, des aéroports et des hôpitaux, qui me fascinent.

Je me suis mis à la recherche d'un café. À de rares exceptions près, je me rends invariablement au Cena's. Le Cena's se trouve sur l'esplanade, tout près de l'hôtel Impérial et de la fontaine, mais c'était un peu trop loin à mon goût. Je cherchais un endroit où normalement je n'entrais jamais.

Une bonne tasse de café constitue l'un des totems majeurs de ma région miniature et, incroyable mais vrai, on a beaucoup de mal à en obtenir une. Ces petits cafés ne nettoient pas leur machine correctement, si bien que le café a un goût de brûlé et qui, lorsqu'on l'a remué, de petites particules de marc y tourbillonnent.

Juste avant la Grande Avenue, sur la voie piétonne située en face du magasin de nougat, j'ai avisé le bouge de ce vieux cinglé d'Alléluia. Depuis l'époque où j'allais à l'école, c'est une sorte de célébrité de notre ville. J'ai remarqué que devant le café les chaises en plastique blanc appartenaient au modèle le moins cher, certes faciles à soulever pour les rentrer le soir, mais dépourvues de toute évacuation : ainsi, durant l'orage, l'eau de pluie s'accumule au fond de chaque assise ! Et en été, quand les nuages rouges en provenance d'Afrique traversent la mer, je voyais très bien comment, à cause de ce design défectueux, les contours des petites flaques presque aussitôt évaporées sur ces chaises rappelaient les minuscules taches de fertilisation ferreuse qu'on trouve dans les œufs de poule. Et puis, je ne pouvais pas manquer de remarquer les croissants argentés de salive sur le trottoir, juste devant la porte du café, les crachats matinaux des habitués qui hésitaient malgré tout à se soulager à l'intérieur. Je suis entré.

« Alléluia ! » a crié le propriétaire fou derrière le bar, en levant un bras nu, la manche roulée jusqu'à l'épaule, pour tirer sur une ficelle. Tout un réseau de cloches de chèvre, accrochées aux poutres du plafond, s'est alors mis à osciller et à sonner.

J'ai dit, mais pas dans notre dialecte : « Un café avec un nuage de lait. »

Il y avait en tout et pour tout deux autres clients, assis au bar sur des tabourets, chacun penché sur le journal du matin de notre bonne ville, ouvert aux pages sportives ; les bords des deux journaux se touchaient presque et il aurait suffi à l'un ou à l'autre des deux hommes de se pencher un peu pour lire le journal de son voisin et économiser ainsi le prix du sien.

J'ai levé les yeux en grimaçant ; certaines clochettes, reliées par des ficelles nouées et tendues, étaient d'authentiques et fort rouillées clochettes de chèvre, mais d'autres étaient neuves, en forme de testicules de taureau ou de sein féminin. J'ai époussеté les épaules de mon costume car, avec toutes ces sonnailles, de menues écailles de rouille venaient de tomber de l'intérieur des clochettes accrochées aux poutres basses. Quel taudis !

Alignée sur une étagère derrière le bar se trouvait une collection de godemichés arborant de grotesques visages peints ; on découvrait aussi les classiques collages de billets de devises étrangères et, comme d'habitude, des éditions commémoratives de notre propre monnaie, qui remontaient jusqu'à l'époque où les fascistes étaient encore au pouvoir, le crâne chauve de notre chef bien visible, le tout collé parmi les bouteilles. Accrochée au-dessus du bar, une cage impressionnante contenait un perroquet vert empaillé ; cette cage abritait aussi une carte ambiguë écrite à la main : *Toutes les doléances au maire*. Le lieu tout entier empestait le bois mouillé qu'on tente de faire brûler.

Deux haut-parleurs diffusaient très fort la radio. C'était la station locale – à plein volume –, le timbre grave de la voix énervante du présentateur, qu'il croyait évidemment irrésistible pour toutes les femmes et fascinante pour tous les hommes, tonnait des baffles accrochés dans les angles du plafond.

Je trouve sinistres les stations de radio populaires d'aujourd'hui. Elles me rappellent l'époque fasciste. Derrière toutes leurs fanfaronnades et leur intense bêtise plane un immense et troublant silence. Pareilles banalités dissimulent les sombres machinations du monde. Le bruit absurde d'une station de radio est une forme élémentaire de censure. Tous ces gens parlent avec enthousiasme pour ne rien dire. Ce bavardage haletant entre deux chansons populaires semble destiné à couvrir les cris de torture dans la pièce voisine.

J'imagine souvent ma station de radio idéale. Il y aurait de très longues plages de silence absolu ; une sorte d'attente électriserait l'espace de votre appartement ; puis le présentateur ou la présentatrice, quand il ou elle aurait

quelque chose d'important à dire, énoncerait une pensée pleine de sens. Peut-être quelqu'un d'autre réagirait-il ? Peut-être une nouvelle plage de silence ? Peut-être un simple tintement, comme une cloche bouddhiste ?

Le présentateur radio a éclaté de rire. J'ai espéré que lui aussi abrite en secret de graves et troublants problèmes personnels.

J'ai pris le petit verre de café sur la soucoupe tendue par la main d'Alléluia, au-dessus du présentoir vide et plastifié des amuse-gueules, puis j'ai rejoint la vitrine qui donnait sur la rue. Il y avait une table à côté d'une vieille affiche de l'équipe de football de la ville, à l'époque où ce Salvador, qui ne quittait jamais les boîtes de nuit, occupait le poste de goal. J'ai posé le guide sur la table, après avoir vérifié qu'elle était propre, de la paume j'ai époussété la chaise, puis je me suis assis.

Je me suis mis à fumer des Marlboro Light avec délectation. Depuis deux ans que j'avais arrêté de fumer à la terrasse des cafés, un plaisir énorme avait été soustrait à mon existence. En fait, durant une brève période, sans fumer, les cafés m'avaient semblé être la dernière absurdité en date dans mon existence, une absurdité que je pourrais jeter aux orties, telle une devise obsolète, tout comme j'avais supprimé de ma vie les voitures de luxe (je ne sais pas conduire), les voyages, la musique, le cinéma, les livres, et enfin les histoires d'amour. Mais je crois dur comme fer aux cafés et à la philosophie des terrasses de café. J'ai davantage appris sur les citoyens de notre ville en restant assis à la terrasse des cafés que sur les bancs de la faculté ou durant toute mon activité professionnelle.

À ma sortie de l'université, j'ai effectivement passé six mois assis tout seul à la terrasse des cafés pour écouter les hommes d'affaires de ma ville parler de celui qui venait de quitter leur table. À la fin de ces six mois, je connaissais tous leurs secrets professionnels et tout ce qui m'était utile. En un sens, mon père se trompait et j'avais raison : parler est inutile ; il suffit d'écouter et de faire durer chaque verre pendant une heure grâce à deux cigarettes, de faire semblant de lire un roman intello, de se rappeler d'en tourner les pages à des intervalles crédibles : alors tous les secrets de notre ville vous seront révélés.

Depuis le décès de mes parents – d'abord mon père, puis très vite ma mère –, la vie me fait l'effet d'un puzzle bien-aimé où manque définitivement une pièce irremplaçable. J'en ai même parlé à Tenis, mon médecin. Il m'a dit que je vivais une phase de deuil prolongé. Je lui ai rétorqué que je commençais à sentir que Dieu était faillible, comme nous ; que c'était seulement un artiste déchu, incapable d'achever Son chef-d'œuvre : la vie. La mort était le défaut de design dans Son étonnante création.

Même après que j'ai énoncé cette conviction nouvelle, Tenis ne m'a prescrit aucun tranquillisant – de toute façon, ils me font peur ! Il m'a arrangé un rendez-vous avec sa secrétaire belge, une fille extrêmement jolie, mais brune. Nous sommes restés une demi-heure à nous embrasser devant son fichu appartement, mais elle ne m'a jamais laissé monter chez elle, si bien qu'elle ne figure pas sur ma liste détruite. Elle parlait parfaitement notre langue, ainsi que cinq ou six autres. Elle était vraiment déprimante.

J'ai bu une seule gorgée de ce café, qui était infect. Tenant le guide entre mes mains, je m'assurais que la couverture en était bien visible, afin que les passants me prennent pour un touriste arrivé à la fois trop tôt pour la saison, mais aussi quarante ans trop tard ! Je me fichais complètement de ce que pouvaient bien penser de moi les clients du bar.

Je lisais vite, en sautant des pages avec excitation, mon sourire à demi masqué par les volutes ascendantes d'une fumée de cigarette qui me desséchait déjà la bouche. Une bière aurait été la bienvenue, mais ça fait grossir. Levant les yeux au-dessus des pages, j'ai constaté que la fumée de ma cigarette était d'abord bleue sur le fond des nuages visibles dans la petite portion de ciel située en haut de la vitrine ; puis cette fumée virait au blanc en serpentant parmi les poutres sombres du plafond et les vieilles clochettes innombrables.

> Notre ville, située au fond de sa magnifique baie abritée, se trouve à 38º 20′ 54″ de latitude nord et 3º 2′ 24″ de longitude est ; elle jouit d'un climat méditerranéen et d'une température moyenne de 63,6 ºF. Selon les statistiques annuelles, elle compte 179 jours de soleil, 144 de temps légèrement couvert et seulement 44 de temps nuageux ! Les pluies y sont rares.
>
> Cette belle cité a été fondée par des commerçants grecs il y a 2 500 ans. En 1900, des aménagements portuaires ont marqué l'arrivée du progrès. Puis la cité s'est agrandie, de nouvelles et larges avenues ont été créées, les bâtiments municipaux construits. Le...

J'ai souri. C'était le morceau de choix :

> Le Quartier Typique, situé au pied de la Colline du Paradis, aux rues typiques décorées d'une profusion de plantes et de fleurs en pot, est très typique, » éclairé de lumières séduisantes la nuit, avec une grande profusion de tavernes typiquement typiques.

!

> ... sur la route on trouve un monastère confié aux bons soins des sœurs, où est conservé et adoré un des tissus avec lesquels Véronique a essuyé le

visage de Jésus.

!

J'ai lu la traduction anglaise pour voir quels mots je reconnaissais, ou même quelles phrases je serais capable de lire :

> *Celebrates... artistic groups... from midnight until...? Distracting and innumerable all the world ?... fireworks.*

Ainsi que je le faisais plusieurs fois par an, j'ai automatiquement pensé qu'il fallait vraiment que je me mette à prendre des cours d'anglais. Mais non. C'était trop tard. Au moins j'étais définitivement débarrassé de cette corvée – ainsi que des fichus cours de conduite automobile.

J'ai poursuivi ma lecture et soudain éclaté de rire. Les deux clients du bar m'avaient déjà jeté quelques coups d'œil en m'entendant rire sous cape, mais ils me dévisageaient maintenant, comme si c'était d'eux que je me moquais, ce qui, je suppose, était bizarrement le cas. Comme si je me prenais pour une sorte de prince de cette ville sans importance et provinciale, à laquelle j'étais lié à tous égards et où j'avais réellement été heureux, mais dont en même temps je me tenais toujours à l'écart.

Gastronomie

> Grand port de mer, notre ville propose à ses visiteurs une belle diversité de plats de fruits de mer : le riz local, le riz de mer, le riz marin et le riz aux poissons sont des plats de riz à la fois populaires et savoureux.

!!!!

OceanofPDF.com

Un mendiant

J'ai refermé le guide puis l'ai glissé dans une poche de ma veste. Je me suis levé, en prenant grand soin de laisser le verre de café presque plein sur ma table, plutôt que de le rapporter sur le comptoir. Ce cinglé de propriétaire aurait donc à contourner le bar pour débarrasser la table. S'il s'en donnait la peine.

Bien que de toute évidence je ne fusse pas un touriste, Alléluia a grommelé, pris son chiffon et avec un bout de craie a griffonné un 150 inversé sur le bois du comptoir pour que ce nombre me fît face. J'ai regardé le prix, puis haussé les sourcils d'un air sévère ; il semblait marmonner à voix basse. J'ai fait sortir de mon portefeuille un autre « cinq mille » (que les habitants de notre ville appellent un billet de cinquante euros) et je l'ai lentement posé sur les chiffres tracés à la craie.

« Alléluia ! » a braillé le patron.

Comme si ce cri m'avait le moins du monde intimidé, les lecteurs des pages sportives ont pouffé bêtement, tandis que le patron faisait tinter le tiroir-caisse, le bloquait de son ventre, en tirait quatre « mille » et y puisait quelques pièces. Il a posé ma monnaie sur les chiffres du comptoir. J'ai pris les billets de « mille », je les ai rangés dans mon portefeuille, puis j'ai récupéré avec soin les pièces de monnaie, les classant selon leur valeur pour qu'elles forment un tube au creux de ma paume, tout en manifestant clairement mon intention de ne laisser aucun pourboire. Dès que j'eus saisi la dernière pièce, le vieil Alléluia s'est emparé d'un torchon mouillé et brûlant pour lui faire décrire un arc de cercle sur le comptoir, oblitérer les chiffres de craie et produire cet étrange phénomène où l'humidité brillante s'évapore et se dissipe, telle une pensée à jamais oubliée, abandonnant à lui-même le comptoir sec au vernis écaillé.

J'ai glissé le tube de pièces dans ma poche de pantalon, mais leur poids, avec une insistance désagréable, s'est mis à tirer en biais sur le tissu léger et la boucle de ma ceinture.

J'ai fait un pas vers la porte donnant sur la rue, puis je me suis arrêté et j'ai levé les yeux vers le perroquet empaillé dans la cage. M'adressant à l'animal, j'ai dit à voix haute, en dialecte : « Le café est infect ici. » Les deux amateurs des pages sportives ont éclaté de rire, en proie à une liesse apparemment sincère et enthousiaste.

« Alléluia ! » s'est esclaffé le patron cinglé, et je suis vite sorti de cet endroit avant que derrière moi les clochettes du plafond ne se mettent à sonner plus fort que jamais. Comme, ai-je alors pensé, une eau folle éternellement piégée dans une caverne marine.

Sans raison, j'ai regardé à droite et à gauche dans le Major. Je soupesais machinalement le fouillis des pièces dans ma poche. J'ai sorti celles de un euro pour les examiner. Toutes ces pièces provenaient de mon seul pays. Selon la propagande qui accompagnait le passage à l'euro, ces pièces originaires de tous les pays européens et frappées à leurs symboles respectifs se mêleraient à travers toute la population de l'Europe – comme chaque été notre propre sang dans nos discothèques côtières quand nous couchons ensemble ! Dans l'esprit délirant des eurobanquiers, une poignée de monnaie devait contenir des pièces de tous les autres pays de la zone euro, et ces pays devaient eux-mêmes avoir des exemplaires de la pièce frappée dans mon propre pays. Mais en dehors des hôtels de luxe européens où vivent nos politiciens, ce n'était pas le cas – y compris dans une ville touristique comme la nôtre, dotée d'un aéroport international, sans parler d'un village perdu dans les montagnes, les pièces de un euro, comme les Européens, refusaient de se mêler de manière significative. Même les reçus et les relevés de comptes des banques de mon pays incluaient toujours, comme un défi, l'ancienne devise – Sagrana, mon comptable, fournissait ses statistiques annuelles dans les deux monnaies. Tous les citoyens de notre ville calculaient dans l'ancienne devise. L'histoire et les modes de pensée populaires ne changent pas si aisément pour plaire aux politiciens.

Je me suis retourné afin de jeter un coup d'œil au café d'Alléluia. Horriblement, j'ai compris que j'y reviendrais avant qu'on ne m'emmène au cimetière de la Colline du Paradis, car j'avais pitié de ce vieux. Je n'ai jamais compris comment les cafés peu populaires gagnaient de l'argent. Le mystère de leur lumière bleue, métallique, fluorescente, dans leur espace froid par les nuits d'hiver créait une perspective envoûtante à travers leur austère vitrine géométrique. Des silhouettes solitaires se tenaient désespérément au comptoir. J'ai frissonné d'excitation. Autrefois, je dépensais jusqu'à mon dernier sou dans ces troquets répugnants qui appartenaient à des veufs convaincus de faire faillite dans l'année et incapables de cuisiner ou de tenir une comptabilité. Lorsque, rarement, un enfant entre pour demander une glace, les parents remarquent que tous les produits issus du frigo ont largement dépassé la date de péremption. Je déborde de compassion pour ces hommes qui se sont laissés aller et qui mangent directement dans la casserole quand ils sont seuls. En fait,

ils s'occupent d'un café triste parce qu'ils sont solitaires et que c'est leur seule manière de trouver de la compagnie.

J'ai traversé la Grande Avenue, en fumant toujours des cigarettes, et j'ai avisé un jeune Maure assis sur le trottoir, adossé à l'arrière du restaurant Le Dauphin, qui mendiait. Un très joli garçon. J'ai senti toute cette monnaie dans ma poche, qui m'encombrait. J'ai rejoint le trottoir du mendiant dans la ruelle.

« Un petit quelque chose ? » fit-il dans ma langue, en souriant.

Je lui ai répondu lentement et très distinctement pour qu'il me comprenne bien :

« Vous pensez être la seule âme damnée, mais nous sommes exactement semblables.

— Je parie que les contenus respectifs de nos estomacs diffèrent, répondit-il spirituellement, en manifestant une maîtrise parfaite de notre langue.

— Vous parlez bien ! N'avez-vous donc aucun ami sur le plancher duquel vous pourriez dormir ? Votre présence regrettable doit-elle vraiment nous donner mauvaise conscience ? Mmm ? Tenez. »

J'étais las d'aborder sans arrêt les mêmes problèmes avec les mendiants de ma nationalité ou en situation irrégulière.

Quand j'ai sorti mon portefeuille, le visage du mendiant s'est illuminé ; il portait une main gracile à son front pour se protéger les yeux du soleil, il avait les paumes toutes roses. Plié en un carré compact tout au fond de mon portefeuille, derrière une épaisse rangée de billets de cinq mille, il m'en restait un. J'ai pris le carré de papier blanc méticuleusement plié, puis je l'ai tendu au Maure. Toujours assis, sans même avoir la courtoisie de se lever, il a vite tendu un bras mince, des morceaux de laine colorée noués au poignet, pour saisir le papier.

J'ai repris ma route – il s'agit de faire attention à leurs réactions – en faisant tintinnabuler les pièces de monnaie dans ma poche de pantalon. Me retournant, je l'ai vu déplier avec grand soin le morceau de papier, comme s'il contenait quelque espèce précieuse de drogue en poudre. Alors qu'en réalité c'était un formulaire de demande d'emploi du McDonald de l'esplanade. J'en avais fait une trentaine de photocopies à mon agence, dans le seul but de les distribuer aux mendiants de nos rues.

OceanofPDF.com

DC-8-61 *stretch series*

J'étais un enfant choyé, un enfant gâté. Même si mes parents me donnaient des petits boulots dans l'hôtel Impérial, je m'en lassais vite. J'aimais bien remplir les cafetières avec la bouilloire d'eau chaude, j'aimais bien laver les théières argentées qui dégageaient alors ce parfum unique et métallique de l'aluminium ébouillanté. J'aimais mettre en marche le gros lave-vaisselle, j'aimais regarder le chef allumer les fours chaque matin et éplucher les pommes de terre dans l'éplucheuse électrique, ou bien je faisais semblant de superviser les paniers de linge en osier que les hommes descendus du gros camion blanc emportaient et rapportaient. Je n'étais jamais vraiment contraint de travailler pour un peu d'argent de poche comme d'autres enfants de mon institution, qu'on surprenait en train d'aménager les étagères d'un supermarché ou de s'occuper de leurs petits frères et sœurs. Fils unique, je me vautrais dans une surabondance de temps libre, que je consacrais entièrement à mes jeux compliqués.

Un jour mon père m'a pris à part et dit :

« Lolo. Comptes-tu devenir avocat ou comptes-tu devenir médecin ?

— Je compte devenir pilote d'avion. »

Mon père a souri. Le jour de l'Épiphanie, les trois rois d'Orient en personne m'ont apporté la maquette en plastique d'un DC-8-61 *stretch series*. Au rayon des jouets de notre meilleur grand magasin, j'avais récemment repéré la boîte énorme et, sur le couvercle, le DC-8 étonnamment long et peu aérodynamique, ainsi que ces mots anglais : *stretch series*. Il jaillissait dans le ciel bleu en livrée commerciale, courtisait des nuages duveteux, la grille ocre des pistes d'un aéroport ainsi qu'une tour de contrôle Art déco beaucoup plus bas, sous les réacteurs de l'aile droite.

Je suis aussitôt tombé amoureux de cette maquette d'avion à réaction, j'en rêvais nuit et jour. Il me semblait que ma vie serait parfaite si je pouvais devenir responsable de cet avion fiché sur son socle profilé noir, posé sur le placard à vêtements de ma chambre, le nez noir du DC-8 pointé à quinze degrés vers le ciel. Je me jurais que, si jamais je devenais propriétaire de cet avion, je l'entretiendrais chaque soir avec une dévotion que je ne manifestais guère envers les tâches ponctuelles qu'on m'attribuait dans l'hôtel. Et à mon père, je parlais presque uniquement de ce jouet.

Mais le jour de l'Épiphanie, quand j'ai sorti la boîte de son emballage et que j'en ai ouvert le couvercle avec excitation, mon visage s'est soudain fermé, j'ai rougi, les larmes m'ont envahi les yeux. La maquette était en mille morceaux ! Je m'étais attendu à découvrir l'appareil achevé, flambant neuf, un peu trop long, prêt à décoller, là dans ma main qui l'aurait aussitôt fait voler à travers les couloirs de l'hôtel. Tout ce que j'avais, c'étaient des ailes à monter, une kyrielle de petites pièces agaçantes, un tube de colle et des petits pots de peinture amoureusement rangés dans la boîte par des vendeuses attentives. Je n'ai jamais compris comment le fait d'assembler puis de peindre des maquettes en plastique grâce à un mode d'emploi affreusement compliqué était censé procurer le moindre plaisir ! Gourmand, je ne pouvais concevoir qu'un jeune garçon se donnerait ce mal, alors que de toute évidence chacun désirait seulement jouer avec l'appareil terminé, identique à celui qui figurait sur l'illustration du couvercle. J'ai gémi, mes joues brûlantes couvertes de larmes. Quel sale gosse ingrat et gâté...

Pour essayer de sauver la situation et sans doute pour avoir un peu de paix, mon père est descendu de notre appartement situé tout en haut de l'hôtel afin de rejoindre la salle à manger, qui était bondée en ce déjeuner de l'Épiphanie. Il tenait entre ses bras la grande boîte de la maquette d'avion, tout en saluant divers convives connus. Il prit à part le plus jeune serveur. Ensemble, ils transportèrent une table supplémentaire dans la salle à manger, puis mon père ordonna au jeune serveur, un étudiant en ingénierie à l'université, de monter et de peindre sur-le-champ le modèle réduit du DC-8 ! Le serveur fit remarquer que c'était l'un des jours de l'année où il y avait le plus à faire. Mon père lui rétorqua que, cette maquette étant destinée aux enfants, il pouvait certainement la construire en plus de son travail normal.

« Au lieu de rire, mon fils pleure, expliqua-t-il. Construis-la. Tu es ingénieur, oui ou non ? »

Le jeune serveur infortuné assemblait l'aéroplane en plastique quand il ne servait pas des plats qu'il tenait au-dessus de sa tête, quand d'un coup de tire-bouchon il ne débouchait pas une bouteille, qu'il n'allait pas rechercher du pain ou ne débarrassait pas les assiettes tout en criant au barman une commande d'apéritifs ou de vins. Il profitait de ses rares temps morts pour s'asseoir tout seul à la table fatidique, sous l'œil acéré des clients qui l'observaient et le sifflaient pour l'appeler. Les gouttes de sueur tombaient de son front. Le visage fermé, il lisait les instructions d'assemblage, appliquait avec soin de la colle sur les parties idoines de l'appareil et agitait à l'avance les petits pots de peinture émaillée.

On retrouva un stabilisateur de queue collé sur le côté d'une grande assiette et il fallut l'en ôter. Fixé sur le renflement d'un verre à vin, un panneau de train d'atterrissage fut renvoyé en cuisine avec une plainte. « Formidable, la pièce numéro 16, je croyais l'avoir perdue ! » s'écria alors le serveur. Le maître d'hôtel le frappa à l'oreille, les cheveux longs du jeune homme s'envolèrent. Dans la hâte que mit le serveur à monter cette maquette d'avion, une olive resta enfermée à l'intérieur du grand fuselage et pendant des années j'ai entendu sa peau ratatinée et le noyau rouler de la queue vers le cockpit ou bien du cockpit vers la queue, tandis que mon DC-8 *stretch series* se lançait dans un piqué incontrôlable ou dans une ascension abrupte.

On apportait les desserts ou les « flambés » aux dernières tables de la salle à manger, mais le jeune serveur solitaire restait concentré sur sa tâche, assis à sa table. Sa tunique blanche, amidonnée et repassée, arborait les mots *L'Impérial* ainsi que l'emblème de l'hôtel, une grande fontaine, brodés sur la poche de poitrine. Les manches et les poignets étaient striés aux couleurs de la livrée aérienne, bleu ciel et argent. Ses verres de lunettes et le contour de ses yeux portaient des traces de peinture véhiculées par ses pouces. Grâce à un minuscule pinceau, le serveur appliquait les touches finales. Les ailes de la maquette et l'arrière du fuselage reposaient en équilibre sur trois verres à vin et, en appliquant du ruban adhésif trouvé derrière le bureau du concierge, le jeune serveur avait tracé des lignes de peinture parfaitement droites sur les grandes ailes. Avec de la cendre ramassée dans les fours des cuisines, il avait même suggéré des traces de décoloration sur l'échappement des réacteurs ; plongeant les décalcomanies dans un verre de vin froid, il avait appliqué le nom de l'appareil le long du fuselage. Je suis resté là, les bras tendus, submergé de joie – c'était l'exacte réplique de cet avion qui figurait sur le couvercle de la boîte et que le jeune serveur avait imité jusque dans les moindres détails ! Pourtant, je n'ai pas eu le droit de toucher à cette maquette, à cause de la peinture encore humide.

Peut-être ai-je alors ressenti la même chose que ma mère et la dermatologue quand, des années plus tôt, elles avaient tendu les bras vers mon petit corps, mais sans pouvoir toucher ma peau cloquée qui guérissait si bien. Avec une ficelle dont le chef se servait d'habitude pour accrocher un jambon fumé, ils suspendirent alors mon DC-8 *stretch series*, hors de ma portée, au grand lustre de la salle à manger. Ce lustre en cristal au plafond était si vaste qu'il avait fallu le transporter par bateau quand l'hôtel fut construit au tournant du siècle. Mon père éteignit les lumières du lustre. « Pour que les papillons et les moustiques ne soient pas attirés, et qu'ils ne se collent pas à la peinture humide », expliqua gravement le chef.

Tous debout, nous levions des yeux admiratifs vers le ventre argenté du DC-8 *stretch series*, cette merveille de l'ingénierie nord-américaine. Aux dernières tables, les convives applaudirent et virent mon père glisser un cinq mille – à l'époque davantage que son salaire mensuel – dans la main maculée de peinture du jeune serveur, où le billet se prit dans un restant de colle.

OceanofPDF.com

Le palmier du Cena's

J'errais sans but. Devant la bijouterie d'Encina Real se tenait un homme chauve que j'avais déjà vu derrière le guichet de notre poste centrale. Il examinait la vitrine de la bijouterie. En un geste révélateur, il a soudain levé le bras pour regarder sa montre. Il reluque des montres qu'il ne peut pas s'offrir ! ai-je aussitôt pensé. En passant près de lui et en jetant un coup d'œil dans la vitrine, j'ai constaté que j'avais raison. Il y avait de nombreuses Omega disposées sur une tour en feutrine qui n'était assurément pas là la semaine passée. Cet homme comparait l'heure de sa propre montre à la diversité des heures fantômes non synchronisées offertes par ce choix de montres.

À côté de la bijouterie se trouvait le magasin de lingerie qui avait payé l'aménagement du beau banc de pierre placé devant. En effet, tous les hommes ne veulent pas accompagner leur petite amie ou leur épouse à l'intérieur et le magasin perdrait ainsi une partie de sa clientèle s'il ne procurait pas à ces hommes un endroit où s'asseoir dans la rue pour fumer et attendre.

J'ai brusquement tourné à gauche dans le sombre passage en direction de la lumière qui venait des eaux de la marina. Les stries verticales des mâts des yachts obscurcissaient les nuages blancs qui dominaient l'horizon marin, très loin au-delà des toits anguleux des bâtiments de l'embarcadère et de l'énorme cheminée jaune du ferry africain. J'ai entendu le claquement mouillé des amarres du bateau éloigné qu'on hissait à bord, puis la voix arabe enregistrée et diffusée par les haut-parleurs de l'embarcadère.

Quand j'ai quitté la ruelle, les palmiers de l'esplanade ont obscurci le haut du ciel, leurs hautes palmes oscillant avant de se figer. Ces longues feuilles étaient noires devant le soleil, mais comme toujours, bordées d'un liséré argenté. Il y avait si peu de vent qu'aucune drisse de yacht ne claquait contre le mât. Je me suis rappelé le week-end : j'avais vu une grande fête sur un yacht au mouillage, des silhouettes dansant sur le pont. Et ce mât-là s'était légèrement incliné.

Je venais d'arriver sur l'esplanade, mais bien sûr, pour la première fois de ma vie, je ne ressentais aucun enthousiasme à l'idée de rejoindre mon agence. Dans ma poche, la monnaie que je n'avais pas donnée au mendiant maure me gênait. Quel excellent prétexte pour se rendre au Cena's et la dépenser ! J'ai fait demi-tour afin d'emprunter le trottoir vers la ville, en tournant le dos à mes bureaux.

J'ai longé l'hospice, dont le portique faisait d'abord face à la chaussée, puis à la large allée pavée de mosaïque de la célèbre esplanade de notre ville, avec sa double rangée de vieux palmiers dattiers. Il y avait beaucoup de circulation sur la route nationale de la marina.

J'ai avisé quelques Anciens en pyjama, accoudés aux balcons légèrement surélevés du rez-de-chaussée de l'hospice, faisant semblant de s'intéresser au monde qui défilait sous leurs yeux, mais soyons réalistes : ils évitaient tout simplement les bonnes sœurs afin de pouvoir fumer en paix leur cigarette interdite ! Je me suis surpris à examiner les nouvelles dalles en terre cuite posées à côté des massifs de fleurs, à l'endroit où commençait la mosaïque du vieux passage piétonnier. On avait arrosé les parterres à l'aube et, en vue du lendemain, enroulé les tuyaux au pied des palmiers et de leurs plaques d'écorce reptiliennes. Des flaques aux rebords sombres luisaient toujours sur la mosaïque.

J'ai remarqué que d'innombrables mégots de cigarettes jetés des balcons de l'hospice avaient roulé dans les interstices séparant les nouvelles dalles en terre cuite. Le mince diamètre des filtres s'adaptait parfaitement à ces rainures, où ils s'enfonçaient assez pour échapper, à chaque début de journée, à la machine électrique qui balayait l'esplanade.

Si les crétins de l'hôtel de ville et ces imbéciles de designers avaient remarqué cette caractéristique précise des dalles, ils auraient pu, en tenant compte des habitudes locales, résoudre le problème. Tel était l'argument central de ma thèse sur le design défectueux. Il doit exister, dès le début d'un projet, une relation spécifique entre le designer et l'environnement particulier où il veut inclure son produit. Dans le cas présent, ils n'avaient pas pensé au nombre de mégots jetés par terre à cause de la proximité de l'hospice, et puis la trop grande profondeur du joint de scellement constituait une erreur flagrante.

J'ai constaté que je venais de m'arrêter et que je gardais les yeux baissés vers le sol juste devant un Ancien très décati, qui portait une robe de chambre élimée sur son pyjama ; son visage marron était tourné vers le soleil matinal. J'allumai une autre cigarette.

« Ça va être une bien belle journée, fiston.

— On dirait », rétorquai-je sans beaucoup d'enthousiasme, avant de souffler ma fumée.

Les doigts arthritiques de l'Ancien ont touché sa coupe en brosse argentée, puis il a annoncé :

« Ils m'ont coupé les cheveux trop court.

— Ah.

— C'est pour éviter de les laver trop souvent. Iñes n'aurait pas aimé les voir aussi courts.

— Ils vont bientôt repousser, fis-je comme un idiot.

— Oui, mentit-il.

— Bien sûr. »

Je me suis demandé si je devais lui dire la vérité. J'avais constaté cette même vigueur légèrement sauvage dans les yeux de mon père et dans ceux de ma mère quand, assis à leur chevet, j'avais regardé chacun d'un mourir doucement. Je me suis demandé s'il la discernait aussi dans mes yeux.

« Oui, reprit l'Ancien. J'ai tout le temps, tout le temps. »

Il était manifestement terrifié.

« Hé, fais ta BA, va au café et ramène-moi un verre de... » Puis il prononça les mots anglais : « ... Johnny Walker.

— Je ne peux pas, grand-père. J'ignore tout des médicaments que vous prenez. C'est pas bon pour vous.

— J'ai l'argent. » D'un signe de tête il a désigné sa chambre derrière lui.

« Je vous l'offrirais volontiers, monsieur, mais vos satanés médecins me feraient fusiller. Il faut que j'y aille.

— Bonne journée, fils.

— À bientôt. »

Je suis reparti.

J'ai rejoint d'un bon pas le café Cena's, presque en face de la fontaine et de l'ancien hôtel de mes parents. J'avais quasiment décrit un cercle complet ce matin-là. Quel itinéraire illogique je venais de suivre ! Bifurquer à gauche au carrefour, en face de l'entrée latérale de l'hôtel Impérial, vous ramènerait sur la place de l'Hôtel-de-Ville, vers le portique et le marché du mardi où j'avais acheté le guide de voyage.

Je me suis installé sous l'auvent permanent du Cena's, découpé de trous pour permettre aux troncs des palmiers de le traverser, ces palmiers qui lâchaient leurs dattes véreuses sur la toile en un choc rassurant qui poussait les touristes à lever les yeux, alors que les habitués ne cessaient même pas de lire leur journal en entendant ce bruit. Une manière de savoir si une jolie fille est d'ici ou pas à la terrasse du Cena's ; de même, on sait à coup sûr qu'une jolie fille n'est pas d'ici lorsqu'elle regarde à gauche et à droite avant de traverser la Grande Avenue, laquelle est à sens unique.

J'ai tiré puis essuyé la chaise en métal de ma table préférée, à côté du réfrigérateur contenant les crèmes glacées, à une rangée du bord de la terrasse

afin de ne pas être dérangé par les gitans ou les mendiants qui passaient là, paume ouverte.

Le nouveau et jeune serveur – une attitude légèrement hautaine – a fait mine d'avancer vers moi, mais il y avait ce bon vieux Franco en personne, son habituel mégot de cigare éteint vissé à la commissure des lèvres. Il a levé la main dès qu'il m'a vu. Quand j'étais gamin, Franco avait travaillé durant un certain nombre de saisons pour mon père à l'Impérial ; Franco économisa, vendit des terres de la vieille ferme comme nous tous les anciens paysans, puis il hypothéqua le Cena's dans les années soixante-dix.

Devancé par sa grosse bedaine impressionnante, moulé dans une chemise blanche dont les boutons menaçaient d'éclater, le vieux Franco traversait de violentes zébrures verticales et fluorescentes. Sans jamais quitter ma table des yeux, il tendit le bras pour prendre son plateau métallique, fiché en oblique dans une profonde entaille découpée à la scie dans le tronc d'un palmier du Cena's. Il y avait deux autres plateaux de serveur rouillés insérés dans le tronc de l'arbre, au-dessus de celui de Franco à quatre mètres de hauteur, puis au-dessus de l'auvent à six mètres du sol. Sept plateaux métalliques en tout sont donc fichés dans ce palmier à diverses altitudes. Ces plateaux sont restés logés dans leur fente originelle où, comme des lèvres qui se referment, l'écorce du tronc a fini par les coincer puis par les bloquer définitivement, en pliant l'un d'eux tel un biscuit humide – cela depuis les départs successifs de tous les précédents maîtres d'hôtel du Cena's. Jusqu'à M. Cena lui-même, en 1881. Chaque plateau qui dépassait de cet antique et gros palmier, comme un disque de champignons de souche, s'élevait de plus en plus haut à chaque décennie de croissance végétale. Le plateau supérieur, plaqué argent et lourdement décoré, celui de Cena, avec lequel, dit-on, il servit le roi Alphonse VIII, était maintenant si haut parmi les bouquets de dattes que les perroquets en cavale venaient parfois y faire leur nid et se reproduire dans notre ville aux dépens de la toile propre de l'auvent en dessous.

« Lolo, petit, comment vont les affaires ?

— Monsieur Franco. » J'ai repoussé ma chaise et me suis levé pour échanger une poignée de main. On savait que Franco souriait quand on voyait d'abord s'agiter les poils gris et hérissés de sa moustache. « Vous avez pris des vacances ? m'enquis-je.

— Deux mois au vert dans cette bonne vieille orangeraie pour remettre les choses en ordre. Le soir, la télévision dans le jardin pour regarder le football. Divin. Comment vont les affaires ? Sincèrement.

— Bien. » J'ai acquiescé, solennel et sérieux comme je le suis toujours quand je parle *business*, à voix basse. Soudain, je me suis senti serein. L'ordre général

des choses de notre ville ne serait nullement affecté. Ce n'était pas parce que j'étais en train de mourir que je devais sombrer dans la folie. Les affaires devaient continuer. « Les intérieurs, voilà ce qui marche le mieux, déclarai-je. Francesco : Kiko Bonzas se débrouille parfaitement. Nous réalisons trois unités sur l'aménagement de l'embarcadère, soulignai-je. Il est difficile de les différencier, mais chacune porte ma griffe personnelle.

— De quoi s'agit-il ? Des restaurants ? Des cafés ? »

Je me suis mis à compter sur les doigts :

« Un bar pour jeunes, un café, et un restaurant, propriété du fils de Bonillo. Bonillo : il possède La Mouette.

— Oui. Bien sûr. Je le connais.

— Nous ne travaillons pas directement avec eux, c'est plus simple pour nous de traiter avec l'office d'aménagement. Ils ont des subventions de l'hôtel de ville. C'est Kiko qui chapeaute tout ça, pas moi, mais nous assurons aussi la décoration intérieure d'une célèbre boîte de nuit dans la capitale. »

Franco a réussi à siffler autour de son petit mégot de cigare. « La capitale, hein ? Bien, Lolo. Tu nous rends fiers de toi. Et en ville aussi. Pas de nouvelle Mme Follana ? »

J'ai tourné les paumes vers le ciel. « Je suis un modèle d'innocence.

— Ah, la vie de célibataire !

— Ce n'est qu'un mot. Je me fais à dîner tous les soirs, je commence à être bon. Mary, une Sud-Américaine, s'occupe du ménage. La vie est parfaite quand les femmes ne s'en mêlent pas ! »

Il a ricané doucement. « Tu veux prendre quelque chose ?

— Un café avec un nuage de lait, s'il vous plaît, de l'eau pétillante – pas de glace. » Je me suis retourné vers l'hospice. « Et puis... » J'ai articulé les deux mots anglais : « ... un Johnny Walker, sans glace.

— Tout de suite. »

Le vieux Franco s'est éloigné.

J'ai sorti mon petit téléphone mobile qui n'altère pas l'élégance de ma veste et qui est si mince que les touches en sont minuscules. Je l'ai regardé d'un air sceptique et renfrogné en composant avec tendresse le numéro de mon agence. Kiko a répondu.

« Chef. Vous ne serez pas là encore aujourd'hui.

— La nouvelle personne est-elle arrivée ?

— En haut, elle regarde les ordinateurs avec Fide.

— Comment est-elle ?

— Une vraie beauté, chef.

— Comment est-elle ?

— Je crois qu'elle va faire l'affaire...
— Comment est son portfolio ?
— Vous ne l'avez pas regardé pendant l'entretien ?
— Non. Nous avons parlé de Mies Van der Rohe.
— Oh.
— A-t-elle son portfolio avec elle ?
— Oui. Elle a réussi à l'apporter sur son scooter. Je me suis contenté de l'ouvrir. J'ai trouvé le mobilier plutôt hippie, mais son graphisme m'a plu.
— Ah bon ? Je suis à la terrasse du Cena's. Envoyez-la-moi.
— Vous l'envoyer ? Au Cena's ?
— Avec son portfolio. »
J'ai raccroché.

Le vieux Franco s'est approché en tenant son plateau à l'horizontale, le grand verre visible à côté de la bouteille d'eau pétillante, le café dissimulé, car il brandissait le plateau très haut, mais on voyait le rebord du verre à whisky à large fond qui en dépassait.

« J'en ai une bonne à te raconter », dit-il en posant sur la table le grand verre, puis la bouteille d'eau et une soucoupe remplie de petits biscuits, avec des gestes rapides et précis. « Trois conseillers idiots, assis à la table 16, parlaient des colombes qui viennent grappiller des miettes sur les tables, et dont les déjections détruisent la façade de l'église Santa Maria, mais surtout ils se plaignaient que les colombes de notre ville ne sont pas aussi blanches qu'autrefois, quand eux-mêmes étaient gosses. »

J'ai pouffé d'un rire cruel, puis déclaré :

« Un miracle scientifique. Des conseillers submergés de nostalgie ! »

Franco est parti d'un grand rire :

« Ils se sont mis à discuter sérieusement de la manière dont le ministère de l'Environnement devrait capturer toutes les colombes de la ville pour les laver au shampooing ou même les peindre avant le lancement de la saison touristique ! Ils ont sorti leurs calepins pour y noter cette idée et la soumettre lors de leur prochaine réunion, que toi et moi nous payons. »

Nous avons tous deux éclaté de rire. Franco a posé le café, puis très proprement disposé le verre à whisky derrière la soucoupe. Il a coincé la note sous le cendrier pour qu'elle ne puisse pas s'envoler. J'ai jeté un coup d'œil à droite, vers l'hospice. Lentement, j'ai pris le verre de Johnny Walker, je l'ai porté à mes lèvres et j'ai bu une longue gorgée.

La jeune femme d'une vingtaine d'années, je m'en souvenais suite aux entretiens, arborant des vêtements intéressants et tenant un grand portfolio,

est passée près de ma table du Cena's. J'ai grogné. Elle semblait délicieuse, irrésistible comme elles le paraissent toutes à cet âge quand on les voit pour la première fois, avant qu'on ne découvre leurs défauts, que leur visage ne devienne banal et qu'elles aient tout perdu de leur angélisme initial. Alors, elles aussi connaissent vos défauts et vos imperfections physiques.

Elle tenait un casque de moto aux couleurs criardes maladroitement serré sous l'autre bras, mais son nom m'échappait.

« Hé ! » lançai-je en levant la main.

Elle m'a repéré, a souri, lissé sa frange puis marché vers ma table. Je me suis alors rappelé son nom. Teresa. Elle a bousculé plusieurs chaises métalliques et s'est empêtrée dedans pour me rejoindre, si bien que je me suis levé afin d'écarter une chaise de ma table et l'aider à s'installer. Je l'ai embrassée sur les deux joues.

« Teresa. Pourquoi avez-vous apporté cela ? » Du menton, j'ai désigné le casque. Il était d'une couleur rose néon, mais le sommet était bien égratigné et abîmé : on voyait l'alliage sous la peinture. De toute évidence, elle possédait ce casque depuis l'âge de treize ou quatorze ans.

« J'ai pris mon scooter. J'ai cru que vous alliez me saquer, alors je suis prête à rentrer chez moi », répondit-elle d'une voix vive et allègre.

J'en suis resté muet. « Dès votre premier jour ? C'est ce qu'on vous a dit au bureau ?

— Oui. Kiko m'a annoncé que telle était sans doute la raison pour laquelle vous désiriez me voir. »

Sale petite vipère, pensai-je.

Le café avait beau être très tranquille, sans le moindre client autour de nous, elle a posé le casque de moto sur la table voisine, et ce geste m'a bizarrement agacé.

« Il vous taquine.

— Vous n'allez pas me virer ?

— Non. Si ma mémoire est bonne, votre portfolio m'a plu. »

Elle s'est assise en face de moi, puis a fondu en larmes, avant de se cacher la bouche et les yeux derrière un bras. J'ai regardé autour de moi. Je ne saurais nier que j'avais eu très envie d'être installé là devant mon whisky pour expliquer doctement la théorie du design à ma nouvelle employée, jeune et séduisante. Mais en quelques secondes, il est devenu évident pour tout le monde, même pour Franco et le jeune serveur, que Teresa et moi avions eu une liaison et que je venais de rompre. J'étais gêné. Tout à trac, elle a cessé de pleurnicher.

« Désolée. »

Je voyais bien que Franco ne savait pas s'il devait venir prendre la commande ou non. Je lui ai fait signe d'approcher avec trop d'enthousiasme. Je jetais des coups d'œil inquiets à gauche et à droite. Je crois que je rougissais. Il était criant que je me souciais davantage de l'opinion de Franco que des sentiments de cette jeune femme. Et alors ? C'était la vérité. Franco est arrivé derrière elle.

« Monsieur Franco. Teresa, dont c'est le premier jour de travail avec moi, vient d'être informée par quelqu'un que je la virais. Kiko Bonzas fait encore des siennes... »

La fille a eu un faible sourire. Franco a pouffé de rire. « Ça ne peut pas être la vérité. Que désirez-vous boire, ma chère ?

— Vous feriez bien de prendre une boisson un peu corsée. » J'ai levé mon verre de whisky, je l'ai agité et j'ai bu une gorgée.

« Oh, un thé à la camomille. »

J'ai regardé Franco. « Servez-vous ce genre de poison ?

— Tout de suite. »

Franco a tourné les talons, en balançant son plateau qui a scintillé dans le soleil.

« Ah, non », fit-elle.

Franco s'est arrêté net.

« Je vais prendre un peu de cette chose... un whisky », murmura-t-elle presque.

Ni Franco ni moi n'avons bronché. Franco a acquiescé d'un grave signe de tête, avant de s'éloigner.

« La camomille. Très dangereuse. Elle ralentit le cœur, dis-je en me penchant en avant. Vous n'avez jamais entendu parler de ce type dans les montagnes, dans cette ville communiste ? »

Elle a secoué la tête. Elle était vraiment craquante.

« Tous les jours pendant vingt ans il se rendait au café de la place de la ville. Il est passé de deux tasses de thé à la camomille par jour, à quatre, puis à dix ; à la fin, il buvait vingt tasses par après-midi. Et puis un jour, pour la première fois de sa vie – car il était communiste – il est resté silencieux. Quelqu'un l'a poussé du doigt et il est tombé de son tabouret. Mort. »

Elle a ri nerveusement.

« Le thé à la camomille. À cause de ce thé, son cœur s'était arrêté. Mon meilleur ami connaît tous les pathologistes de la ville. C'est un médecin respecté. Un spécialiste.

— Tout avec modération ? lâcha-t-elle.

— Oui. » J'ai souri et, une fois de plus, porté le verre de whisky à mes lèvres. Puis j'ai rentré les épaules pour feindre une information confidentielle. « Ma première femme – je suis divorcé –, elle s'est remariée et c'est arrivé avec son second mari : soudain elle a attendu un heureux événement. » J'ai adressé un clin d'œil à mon auditrice. « Le thé au *fenouil* ce coup-ci.

— Hein ? Jamais.

— Eh bien, le thé au fenouil ne suffit bien sûr pas, mais le fait est qu'un excès de fenouil annule les effets de la pilule contraceptive. Mon ami médecin me l'a confirmé.

— Vous savez (elle s'est retournée), je crois que je vais prendre un très grand whisky. C'est plus sûr. »

J'ai éclaté de rire. « On dirait que ça va mieux ?

— Oui, merci. Il m'a fallu trouver un nouvel appartement. Et tout. Affreux.

— D'où venez-vous ?

— D'ici. Je suis d'ici. De cette ville.

— Vous avez appris le design ici, à l'université ?

— Oui. Avec M. Cristobel. Vous le connaissez ? ajouta-t-elle aussitôt.

— Bien sûr. Un imbécile. Qu'en pensez-vous ?

— Il a de vieilles idées.

— Oui, il a vraiment de vieilles idées. Vous savez, tout ça ne m'impressionne guère. Une bouilloire Alessi. Le mobilier Memphis. Le design n'est pas un truc réservé aux millionnaires. Pensez à votre logement. Votre nouvel appartement. Demandez-vous ce qui marche bien dedans.

— Rien.

— Exactement. Tout ce qui marche parfaitement, ça c'est le design. Tout le reste est simplement... eh bien, c'est simplement. Bon pour la poubelle. Vous êtes d'accord ?

— Vous êtes un utopiste ! » Elle a haussé les sourcils, étonnée. « Je... suis parfois séduite par du beau design, même inutile.

— Vous pouvez très bien être séduite par le design en bibliothèque, mais pas dans mon agence. Désolé, mais c'est la vérité si vous désirez travailler pour moi. Gardez vos chefs-d'œuvre pour votre intimité, dis-je. Nommez-moi l'un de vos objets design préférés. Un objet pratique, pas une fanfreluche intello.

— O.K. Laissez-moi réfléchir. » Elle a regardé vers la marina. Elle était vraiment très craquante. « Ces structures métalliques, recouvertes de plastique, qui se clipsent sur les radiateurs pour étendre les vêtements : des serviettes, des chemises, n'importe quoi, tout près du radiateur pour bien sécher, mais pas posées sur le radiateur, pour ne pas empêcher la diffusion de la chaleur. Un design absolument parfait. Formidable pour faire sécher les culottes. »

Elle a presque ricané.

Sans marquer la moindre pause, j'ai opiné vivement pour signifier mon accord et j'ai tendu l'index vers elle :

« Vous avez raison. Une harmonie totale entre la fonction et le design, et pas de chichis inutiles.

— À vous ? dit-elle en me regardant.

— C'est plutôt un concept. Le designer qui a décidé de teinter d'une couleur différente les dix dernières serviettes en papier d'une boîte pour avertir le consommateur que sa boîte va bientôt être vide et qu'il est temps d'en acheter une autre. Absolument brillant, poursuivis-je. Et puis, durant les années soixante, pendant la course pour envoyer un homme sur la lune, les Nord-Américains contre les Russes ; en anglais, on appelle NASA le programme spatial nord-américain ; et ces gens-là ont dépensé des millions de dollars, *des millions*, pour essayer de mettre au point un stylo capable d'écrire en gravité zéro. Les Russes ? Ils se servaient d'un crayon. Telle est l'essence du design de qualité. »

Fier de moi, je me suis adossé à ma chaise.

OceanofPDF.com

À propos des Phases Zone 1

Dans mon quartier, les Phases Zone 1, il existe trois petites « gares » de chemin de fer. Toutes se réduisent à un quai en béton surélevé, surmonté d'un siège et d'un abri en plastique moulé, avec une carte et un horaire. Les gares de mon quartier sont : Phases Zone 1, Phases Zone 2 et Phases Zone 3. J'habite Phases Zone 1, mais plus près en réalité de la gare de Phases Zone 2, de sorte que j'y descends souvent, mais parfois si j'ai des sacs de courses et qu'il n'y a pas trop de voyageurs dans le train, je tapote à la porte du conducteur pour lui demander de me déposer juste derrière mon immeuble.

J'aime particulièrement les Phases lorsque les premières étoiles apparaissent au crépuscule, qu'on est hors saison et que quatre-vingts pour cent de ces résidences de vacances sont inoccupées. Ces immeubles, entièrement abandonnés au bord de la mer, sont ahurissants. Je n'ai jamais vu une lumière aussi limpide, comme si j'étais à l'intérieur d'une énorme lentille de verre, doucement frémissante. Les cuboïdes rigides et les géométries strictes des nouveaux appartements qui m'entourent – certains équipés de grandes paraboles pointées vers la lune qui occupent tout le balcon, si bien que personne ne peut plus y prendre le moindre bain de soleil – forment une ruche de cellules monacales intimes dans un moderne séminaire où se déroulent des exercices spirituels privés.

Le développement des Phases a commencé au début des années quatre-vingt, quand les prix de l'immobilier ont rendu rentable l'édification d'immeubles au-delà des rochers roses qui s'incurvent au bout de la plage de sable. Ma mère, qui a grandi dans notre ville, déclarait volontiers à propos de toutes les nouvelles constructions autour de Saint Jordi jusqu'au Kilomètre 4 : « Si on me déposait là après la tombée de la nuit, je ne saurais plus où je suis ! »

Mon immeuble fut le premier des trois blocs à être bâti ; bien que moins haut que les deux autres, il donne directement sur la plage de sable et la mer, plutôt que sur la plage de rochers surélevés. Plusieurs fois au cours des quinze années que j'ai passées là, des tempêtes accompagnées de fortes marées ont poussé la mer jusqu'au pied de mon immeuble, inondant les caves. Le sable mouillé montait jusqu'à la hauteur des bandes rouges scintillantes sur les bornes du parking de derrière. Nous nous sommes retrouvés piégés par toute cette eau grise qui, quatre étages plus bas, s'agitait bruyamment, à croire que

j'étais le seul survivant sur une plate-forme pétrolière. Le lendemain, l'eau avait reflué et il avait fallu faire laver toutes les fenêtres couvertes d'embruns salés, par Mary, la Sud-Américaine âgée qui fait le ménage chez moi.

Quand Veroña et moi nous sommes mariés dans les années quatre-vingt, mon père – qui était propriétaire de l'étage supérieur – nous a offert en cadeau de mariage l'appartement des Phases qui donnait sur la mer.

Nous formions un couple de jeunes mariés qui ne possédait aucune batterie de cuisine. Autour des Phases, les promoteurs construisaient toujours à tour de bras. Mon père a fait entièrement revoir pour nous la disposition intérieure de l'appartement. Il s'attendait selon moi à ce que nous ayons des enfants : une seconde salle de bains fut ajoutée ainsi qu'une pièce que nous appelions toujours la *« nursery »*, en riant chaque fois que nous prononcions ce mot. Mon père engagea des ouvriers qui travaillaient sur un chantier voisin, jusqu'à ce que les marches en faux marbre menant à l'étage supérieur soient couvertes de l'épais ciment séché de tant de traces de bottes qu'il fallut des années pour en user la plupart et accepter les restantes.

Quand Veroña et moi vivions ensemble aux Phases, les grues lointaines des bâtiments inachevés nous réveillaient, leurs craquements et leurs grincements commençaient chaque matin à sept heures lorsqu'elles quittaient le lit du vent. Des bennes tournoyantes de béton montaient en oscillant doucement vers les ouvriers qui criaient, torse nu, sur les toits à côté de la brique rose saumon non enduite. De mystérieux câbles électriques semblaient jaillir de chaque surface inachevée.

Le fil des jours était scandé par de soudains nuages blancs de poussière de béton qui passaient entre les immeubles. Des camions jaunes se déplaçaient en silence et, quand le vent soufflait, il écrêtait et emportait leur chargement de terre. L'après-midi, le bruit de la mer semblait croître lorsque les ouvriers faisaient la sieste. Ils dormaient, urinaient et déféquaient à l'intérieur des structures nues des bâtisses.

Veroña et moi sortions nus de la douche – parfois ensemble – et toujours nous sentions sous nos pieds la poussière de béton sur le carrelage. Notre appartement récemment achevé était vide et plein d'échos. Nous avions de la poussière de béton dans les cheveux, elle enduisait la peau de Veroña et la mienne. Elle nous démangeait les narines et ternissait les extrémités blanches des cotons-tiges chaque fois que nous nous nettoyions les oreilles. Lorsque nous transpirions en faisant l'amour, nous risquions de nous solidifier en statues grises, tant nous étions couverts de béton. Cette poussière saupoudrait notre café matinal et assaisonnait notre salade du soir. En tant que symbole, avec son goût fade et crayeux, son odeur étrangement piquante, elle était une

célébration du progrès, une oblitération de notre passé. Au lieu de pain azyme, notre ville aurait dû mêler ces poudres de béton pour créer une nouvelle hostie consacrée, car nous adorions seulement l'avenir. L'appartement bétonné des Phases Zone 1 avait été acheté grâce aux dédommagements obtenus par mon père lors de la construction de l'énorme autoroute bétonnée qui serpentait le long de notre côte. J'étais un étudiant en première année d'urbanisme qui rêvait des possibilités du béton – sa chaleur chimique d'être vivant quand il prend, et puis je léchais cette fadeur, le constituant fondamental de notre univers spéculatif, sur le bras de ma jeune épouse pour découvrir en dessous la vraie texture lisse de sa peau frémissante. Notre pâle bronzage de poussière de béton était une fête. Veroña et moi devenions physiquement partie intégrante de notre avenir en béton, partie intégrante du vorace développement côtier et de la détermination acharnée de notre nouvelle société à nous classer tous selon une hiérarchie de vues sur la mer.

OceanofPDF.com

La haine des voyages

Teresa a levé son second verre de Johnny Walker à ma santé. « Je me graisse le cul au savon et y glisse un arc-en-ciel à l'envers », annonça-t-elle. J'ai levé mon verre avec déférence. Elle a bu une longue goulée, et non une petite gorgée, puis a aussitôt ajouté : « Je vous ai vu dans cette revue. Il paraît que vous avez obtenu le prix du design pour votre thèse. C'était quoi votre sujet ?

— Le design défectueux.

— Dans quel domaine ?

— Tous les domaines. Les accidents d'avion. Les poignées de porte qui vous restent dans la main. Il existe une philosophie conséquente du design défectueux. En tout cas, je crois que nous avons besoin de poignées de porte, mais pas d'avions. Je déteste les voyages. » Cette dernière phrase, je l'ai marmonnée.

J'éprouvais ma réaction habituelle à la présence d'une jeune femme. Un effort spontané pour paraître séduisant et dire exactement ce qu'il faut.

« Vous détestez les voyages ?! » Elle marqua un temps d'arrêt. « Mais j'adorerais voyager, aller en... » Elle hésita, sans savoir vraiment où elle avait envie d'aller. « En Extrême-Orient. La Thaïlande, l'Inde..., l'Australie. Tous ces pays. »

Une fois de plus, j'avais gaffé. J'ai essayé de rire, comme si je blaguais, comme si mes convictions étaient ridicules en effet. N'importe quoi pour une jolie fille. Mais pourquoi donc exiger des femmes qui me séduisent qu'elles partagent aussitôt mes lubies ?

« Mademoiselle, dis-je. Pourquoi diable mourez-vous d'envie d'aller en Australie ? Il n'y a rien là-bas. Aucune histoire. Peu de culture. En quoi l'Australie vous regarde-t-elle ? Je refuserai de vous accorder vos vacances !

— Êtes-vous déjà allé en Australie ?

— Un voyage en avion de vingt-quatre heures ! Plutôt suivre la voie du pèlerin ! »

Elle semblait sincèrement interloquée. Elle a allumé une nouvelle cigarette avec maladresse. Puis elle a prononcé ces mots anglais – peut-être pour jouer à l'habile linguiste, mais je connaissais leur sens :

« *The Great Barrier Reef ?*

— Infestée de requins. Vous seriez dévorée. »

Elle a ri, comme si par jeu je changeais soudain de camp.

J'avais quarante ans. Cette Teresa en avait sans doute vingt ou vingt et un – je ne me rappelais plus sa date de naissance sur le formulaire. Difficile de deviner l'âge exact des femmes d'ici. Car dans notre ville elles grandissent au soleil et sur la plage, si bien qu'elles ont des rides autour des yeux plus tôt que les femmes d'Europe du Nord. Mais, pensais-je, elle ne pouvait guère avoir plus de vingt-deux ans. À tomber.

J'ai haussé les épaules, détourné le regard. D'une voix rêveuse, mais aussi soucieuse, j'ai poursuivi :

« Pas plus tard que ce matin, devant l'hospice, j'ai remarqué que le nouveau dallage posé là par l'hôtel de ville présente un grave défaut de conception.

— Oh. »

Je me suis lancé dans toutes les explications et les principes liés aux mégots de cigarettes, aux dalles neuves et à Dieu sait quoi encore, devant l'hospice.

Quand j'ai fini, Teresa a seulement dit : « Ils fument dans l'hospice ? » Elle a semblé s'interrompre pour réfléchir, cligner des yeux et a ajouté : « Quel triste endroit où mourir. En regardant tous ces yachts splendides. »

Intéressant. Je n'y avais pas pensé. Je me suis adossé à ma chaise.

J'ai remarqué que chaque fois qu'elle voulait prendre la parole, elle butait sur le premier mot tout en exécutant un minuscule clignement prolongé et pensif. Voilà un tic terriblement séduisant. C'était insupportable. Comment continuer à endurer ce monde ? ai-je admis en mon for intérieur. Observer ce menu clignement de tout près. Plusieurs fois, encore et encore, faire énergiquement l'amour à Teresa, ma nouvelle employée, âgée de vingt et quelques années, à partir de minuit jusqu'à environ une heure de l'après-midi du lendemain, tel était l'impossible dont j'avais besoin.

« Détestez-vous vraiment voyager ? J'ai jamais connu personne qui déteste voyager. »

Je haïssais sincèrement les voyages.

J'ai dit à Teresa qu'enfant déjà je ne me sentais jamais à l'aise quand nous partions en vacances dans un autre hôtel inconnu. Tristement, certains de ces hôtels étaient infiniment supérieurs à notre modeste établissement provincial et notre fierté familiale était régulièrement soumise à rude épreuve dans de somptueuses salles à manger au cours de notre période de repos.

Enfant, chaque jour que je passais loin de notre ville, j'imaginais mes jouets, figés, chez nous, dans ma chambre : le DC-8 *stretch series*. Mes voitures en métal moulé sous pression et le garage en plastique, mes routes méticuleusement tracées avec des fragments de granite volés sur un chantier routier puis nettoyés – qui m'obsédaient alors. Adulte, un sentiment de malaise, de vie

inachevée, me taraudait jusqu'à ce que je retrouve notre ville. Depuis longtemps je me suis fait à l'idée que je suis un indécrottable provincial.

Au cours de mes premières semaines passées à l'université de la capitale, et même si je n'en ai jamais parlé à ma première femme, Veroña, je rêvais encore et encore – en me réveillant en sueur – de notre ville et de ses rues, du château et des hauteurs de la Colline du Paradis. Je voyais à partir de la mer une vue conceptualisée de notre ville, bien que je n'aie jamais pris le ferry africain pour la quitter. Pourquoi devrais-je le faire ? Qu'y avait-il donc de si intéressant en Afrique ? Trop peu de choses produites par les mains d'hommes réfléchis. Si ces fichus adolescents comme Teresa aimaient tant voyager, pourquoi ne pas monter à bord du ferry africain, puis, après avoir débarqué, continuer de marcher sans jamais s'arrêter ? Le Rwanda en auto-stop. Ça leur ferait du bien. Ils croient désirer voir le monde tel qu'il est, mais c'est un mensonge. Ils désirent seulement un montage exotique du monde, une réalité à mi-temps. Les voyages sont un mensonge opiacé.

Je me suis penché en avant. « Je déteste voyager. Vous savez quelle émotion me submerge quand je voyage ? L'humiliation. L'humiliation dans les aéroports et les lieux inconnus, tout ça pour quoi ? Pour rentrer chez soi et se demander un instant où se trouvent les interrupteurs des lampes ? C'est une des nombreuses escroqueries romantiques des temps modernes. Je trouve tout bonnement ridicule de penser qu'un paysage nouveau va bouleverser mon existence. Les paysages nouveaux ne changeront rien en moi. Même si j'admire énormément... (je me suis alors exprimé en anglais, bien que ma prononciation soit désastreuse)... la signalétique *Total Design* de l'aéroport de Schiphol...

— Mmm. Moi aussi », approuva-t-elle aussitôt.

J'ai continué. « Les voyages en avion ont détruit le monde. Croyez-vous vraiment que l'humanité soit devenue meilleure depuis les années cinquante, sous prétexte que nous pouvons changer plus vite d'endroit ? Les voyages ! On vit davantage d'aventures vraies ici en se promenant en ville. Ou en faisant cinq kilomètres à pied plutôt que de prendre... » Du menton, j'ai désigné le casque. « ... votre scooter. Il existe maintenant des croisières à destination de l'Antarctique. Les gens qui osent partir là-bas devraient être jetés en prison. »

Pauvre petite. Tout en buvant mon whisky j'ai poursuivi, incapable de m'arrêter de tout lui expliquer. Elle était trop jeune pour s'en souvenir, mais ce fut l'extension de l'aéroport de notre ville – et non les voyages eux-mêmes – qui eut l'influence la plus profonde sur ma jeunesse.

Quand j'ai eu environ huit ans, l'aéroport qui occupe la plaine saline située au sud de notre ville a été agrandi. Ils ont drainé et labouré les marais salants

d'origine romaine, mais à l'époque l'hôtel de ville a aisément étouffé ce scandale.

Le gouvernement fasciste investissait alors massivement dans l'industrie touristique. Les excavatrices vertes qui arrivèrent sur la plage de Lacas à bord de vraies barges de débarquement étaient d'un vert mat militaire et venaient de bateaux de guerre ancrés au large. Comme pour préparer la guerre, elles repoussèrent deux kilomètres de déblais vers les dunes de sable de Lacas afin d'allonger l'ancienne piste de décollage existante et d'élargir les pistes annexes. Les vieux avions postaux français à destination de l'Afrique atterrissaient toujours là dans les années soixante-dix. Vers la même époque, on construisit un long terminal de style sous-Le Corbusier, à l'intérieur décoré de mosaïques pseudo-romanes : de « simples pêcheurs » postcubistes, pelletant un conglomérat non identifié sur le rivage doré, l'antiquité de la scène ébranlée par la représentation d'un frêle piquet de parasol pour touristes fiché dans le sable.

Cette année-là, tout gosse, dès que mon père avait un moment de libre, j'adorais qu'il m'emmène en voiture jusqu'au chantier de construction de l'aéroport, sur un chemin cahotant de terre rouge où la suspension de la Daimler de mon père grimaçant d'ennui nous balançait d'un côté à l'autre, au point que mon oreille heurtait la fenêtre côté passager. Lorsqu'on l'installa avant le début de la saison touristique, le système d'atterrissage de nuit et ses lumières éblouissantes éclairaient les marais à moustiques jusqu'au sommet des dunes de sable où le nouvel hôtel de cinq étages de la plage de Lacas était surmonté de fanaux rouges fixés sur le toit.

Ce fut un rédacteur publicitaire anonyme de l'ancien ministère du Tourisme et de l'Information de notre gouvernement militaire qui créa ce chef-d'œuvre de poésie : *Le tourisme est la fleur qui, si l'on s'en occupe, pousse dans tous les pays !* Le développement du tourisme sur nos côtes explosa durant les années soixante et soixante-dix, favorisé par la baisse du prix des billets d'avion. Les fascistes encouragèrent lourdement et subventionnèrent souvent toutes les constructions d'appartements et d'hôtels. À cette époque, nos voisins européens se lancèrent volontiers dans un échange de bains de soleil démocratiques. Notre nouvel aéroport constitua l'un des principaux points d'entrée des touristes étrangers en voyage organisé qui débarquaient dans notre pays ou le quittaient. On oublie trop volontiers que notre société fut constituée par un État policier. À l'époque, les touristes ne restaient pas. Les touristes des pays du Nord venaient chaque année passer deux semaines ici. Une civilisation se développa alors sur nos côtes, fondée sur des séjours de

quinze jours. Nous avons bâti une société où toutes les possibilités étaient épuisées au bout de quatorze nuits sur place. Cette contrainte se reflétait dans l'architecture, le design et l'attitude de la société qui nous entourait. Nous avons nous-mêmes oublié dans les années soixante, tandis que nous adoptions les traits de ce monde calibré pour deux semaines, qu'il nous faudrait y vivre éternellement.

Alors arrivèrent les villas et les maisons de vacances des habitants des pays du Nord, puis de nos propres villes – notre bourgeoisie désireuse d'imiter les étrangers. Tous les citoyens du monde occidental contemporain sont si vaniteux qu'ils exigent de dorloter leur petit Saint-Tropez privé comme s'il s'agissait du nouvel oracle de Delphes prêt à les soulager des corvées du bureau. Ainsi, notre pays a bâti le long de mille cinq cents kilomètres de côte des Saint-Tropez de deuxième ou de troisième zone, où les gens peuvent participer au rituel immuable qui arrive avec le coucher du soleil dans les collines situées derrière nous, un long horizon océanique s'étalant devant nous, tandis que nous savourons un cocktail bon marché d'apparence exotique.

La nature humaine veut qu'on souhaite se réunir autour d'une baie scintillante en forme de fer à cheval. Ces gens qui vont et viennent dans des avions bourrés de design défectueux, qui contemplent aujourd'hui l'Europe à leurs pieds, découvrent l'esthétique consternante qui nous attire vers des côtes où nos bâtisses chaulées s'agglutinent pour jouir de la vue d'une baie semi-circulaire. Comme une sinistre bousculade lors d'une décapitation. Elle nous promet une vraie nourriture spirituelle et certains espèrent même sans doute que nous autres humains ne tournerons pas complètement le dos aux beautés du monde et de l'immobilier de luxe.

Une fois ma conférence terminée, j'ai jeté un coup d'œil au portfolio de Teresa. Il contenait peu de design ergonomique, mais ce que j'ai vu m'a impressionné et le mobilier était mieux que ce qu'en avait dit Bonzas. Nous avons laissé le portfolio et le casque derrière la caisse du Cena's, aux bons soins de Franco, à qui j'ai donné un généreux pourboire, puis nous avons longé à pied les aménagements portuaires et la grande salle de bingo qui vomissait des chiffres palpitants comme une récente Bourse devenue folle. J'ai montré à Teresa les nouvelles unités dont mon agence réalisait la décoration intérieure. Les murs venaient de recevoir les fils électriques colorés qui en saillaient pour signaler l'emplacement des futurs interrupteurs. J'étais déçu et agacé. J'aurais dû être consulté sur l'emplacement de ces interrupteurs. Je me suis tourné vers elle pour lui demander : « Vous aimez le poisson ? »

Elle s'est aussitôt emballée, mais je soupçonne qu'elle s'imaginait que j'allais l'inviter à déjeuner au restaurant. Au Dauphin (ou aux Rivières Calmes). Au lieu de quoi, à un étal situé au bout du quai, j'ai acheté deux très grosses soles fraîches pêchées le matin même sur place. J'ai demandé aux vieilles dames qui m'adoraient deux sacs plastique pour envelopper les poissons afin qu'ils ne puissent pas dégoutter sur mon costume.

J'ai montré le sac. « Je vous invite à déjeuner chez moi. » Ma montre, une Omega si lourde qu'elle a jadis fait virer au noir l'ongle de mon gros orteil quand je l'ai laissée tomber dans la salle de bains, indiquait moins vingt : il y avait un citron express à chaque heure.

Tandis que nous longions la fontaine, j'ai montré l'Impérial : « Mes parents étaient autrefois les propriétaires de cet hôtel où j'ai grandi. »

Teresa a acquiescé d'un unique signe de tête. J'ai levé les yeux vers les balcons et les fenêtres du dernier étage de l'Impérial, estimant le nombre de chambres occupées grâce à une technique éprouvée : après avoir fait les lits et nettoyé, les femmes de chambre – comme Madelaine – laissaient toujours les fenêtres ouvertes de quelques centimètres. Il y avait beaucoup de clients.

J'ai fait halte au kiosque à journaux devant l'Impérial et pris ma place dans la modeste queue. Teresa est restée un peu à l'écart pour m'attendre et elle a allumé une cigarette dont je voyais bien qu'elle n'avait pas réellement envie. Elle l'a allumée, histoire de passer le temps. Faire la queue en ma compagnie aurait rendu notre rapport beaucoup trop intime, sitôt après notre première rencontre. Faire la queue avec moi aurait donné l'impression que nous formions un couple : j'ai très bien compris et respecté la distance qu'elle a alors mise entre nous.

J'ai vu la fille du kiosque serrer les dents à mon approche et quand j'ai demandé le pitoyable journal local ; puis j'ai ajouté : « Avez-vous récupéré mes cigares ? »

Lorsque je lui ai tendu l'habituel billet de cinq mille, il lui a fallu trouver et compter la monnaie.

« Non, répondit la fille du kiosque, avec un sourire gêné.

— Et pourquoi non ?

— Le patron les a pas encore rapportés. Vous avez seulement demandé hier et puis vous nous aviez dit que vous laissiez tomber le cigare.

— Le patron les a pas encore rapportés ? Alors servez-vous un peu de vos méninges. Vous ne voulez pas gagner quelque argent ? C'est très simple. Allez m'acheter sept ou huit de mes cigares préférés, je vais vous donner la marque. Ce sont des numéros 3. Pourquoi ne prenez-vous aucune note ? »

La fille m'a regardé, avec son sourire stupide.

« Allez les chercher au tabac près de l'hôtel de ville. Certains matins, à ma descente du train, j'ai envie d'un cigare. Mais maintenant, à cause de vous, je vais devoir marcher jusqu'au tabac de l'hôtel de ville ou jusqu'au nouveau magasin du complexe portuaire. » Puis j'ai continué : « Il me suffit d'ajouter vingt-cinq pour cent au prix normal, et je débourserais volontiers cette somme plutôt que de faire ce détour. Vous pouvez faire un quart de bénéfice supplémentaire, au lieu de ne rien gagner du tout, et pourtant vous ne levez pas le petit doigt.

— Faut que je redemande au chef. »

Une toux. En me retournant, j'ai constaté qu'une queue s'était formée derrière moi, alors qu'une seconde plus tôt il n'y avait personne. On aurait dit que tous ces gens venaient de se ruer hors de diverses cachettes pour se camper derrière mon dos, dès que j'avais commencé à tancer la fille du kiosque !

Je me suis retourné vers elle. « Ce kiosque est là depuis que je suis tout petit. Si vous êtes incapable de vous occuper de cet endroit, vous devriez envisager de travailler au McDonald. Ne vous en faites pas. De toute façon j'ai arrêté de fumer. »

J'ai pris la monnaie, fait claquer le journal et quitté les lieux.

« Qu'est-ce que vous lui avez dit ? » demanda Teresa.

La jalousie, déjà, pensai-je.

« Oh, rien du tout. »

J'ai adressé un signe de tête aux visages prévisibles derrière les vitrines du café de la terrasse de l'Impérial, et un regard soigneusement navré au serveur ; d'une seule mimique j'étais certain de lui signifier combien la qualité s'était dégradée depuis que mon père et ma mère avaient vendu l'établissement. J'ai bel et bien vu le serveur se raidir.

Nous sommes entrés dans l'épicerie arabe située au premier carrefour après l'Impérial. Vous pouvez dire que j'ai pris pied au milieu des légumes ! J'ai trouvé des tomates à peau fine, puis un melon de production locale. J'ai acheté de la feta fraîche, pas à la découpe, mais en paquet. J'ai dit à Teresa :

« Voulez-vous prendre six boîtes de pâtée pour chat, de la marque la plus chère, pas de camelote bon marché. Celles qui ont un anneau sur le dessus. Pas celles qui requièrent un ouvre-boîtes. Et puis un sac de croquettes pour chat.

— Vous avez un chat ? J'adore les chats. »

J'ai souri et haussé les sourcils, en imitant Tenis – je m'en suis aussitôt aperçu.

« Les soles sont pour eux et je vais nous préparer un ragoût de croquettes », plaisantai-je.

Tandis que nous sortions du magasin et marchions sur le trottoir sous la falaise du château, Teresa à mes côtés portant le sac plein de légumes et de boîtes pour chat, j'ai trouvé que nous formions tous les deux un joli petit couple, à croire que nous couchions déjà ensemble.

Au bout de la plage, nous avons emprunté l'affreuse et nouvelle passerelle métallique pour piétons afin de traverser la chaussée à quatre voies de la route nationale qui amène en ville un flot ininterrompu de véhicules ; cette route se prolonge au-delà de la fontaine et de l'hôtel Impérial, une artère peu fréquentée dans ma jeunesse, bien que ce fût la principale voie d'accès avant la construction de l'autoroute. Sur la passerelle au-dessus de la circulation et des toits tout proches, gris ou semi-transparents, des camions qui filaient, nous apercevions, au-delà des tuiles roses du toit de la modeste gare de chemin de fer, les énormes cubes en béton qui constituaient le front de mer.

Quand nous sommes arrivés à la petite gare, j'ai acheté un billet supplémentaire pour Teresa et nous sommes restés un moment assis dehors sur le banc. Il est absurde, je le savais, qu'un homme parle uniquement de lui devant une jeune femme, et j'ai donc poliment passé le temps à l'interroger sur elle-même : dans quelle branche travaillaient son père et sa mère (comme si cela avait la moindre importance) ; dans quel quartier de notre ville avait-elle grandi, etc. Mais je ne pouvais m'empêcher, comme c'est toujours le cas, de jeter des coups d'œil discrets au ridicule journal local irrésistiblement posé sur mes genoux. Je voulais savoir si je serais capable d'avaler ma bile si, comme d'habitude, Vermici avait écrit tous les articles. Teresa parlait, j'opinais. Mais je tournais les pages avec précaution et les parcourais des yeux : *Pollution automobile... niveaux dangereux sur... derniers travaux de l'esplanade..., écrit Paz Vermici.* J'ai tourné la page : *Les succès du dernier ferry..., écrit Paz Vermici. Aujourd'hui à la réunion des... Paz... Les efforts pour mettre sur pied une équipe de basket à l'usine de tabac sont encourageants..., écrit Paz...*

Monsignor a parlé à P... Discussions concernant la répartition des places des yachts dans le port... notre correspondant maritime, Paz Vermici ! Dans les pages sportives, j'ai découvert ces photographies précédemment étalées sur le comptoir du café d'Alléluia. Ces pages bénies étaient les seules où ne sévissaient pas les maudits penchants et les opinions consternantes de Vermici. J'ai lancé le journal dans la poubelle toute proche.

Teresa n'a rien remarqué et elle parlait toujours quand nous nous sommes levés pour monter à bord du vieux train côtier pour banlieusards, tracté par une locomotive diesel sur une voie étroite, qui venait d'arriver et se tenait, tout

vibrant, près du quai, en émettant un air douceâtre et brûlant par ses grilles de radiateur latérales ainsi que le parfum âcre et lointain d'arcs électriques ininterrompus.

« Il faut nous installer à l'avant », lui dis-je.

Nous avons franchi les étroites portières de communication entre les deux premiers wagons afin de nous asseoir devant. Teresa expliquait qu'elle prenait ce train pour la première fois de sa vie et que c'était une aventure palpitante. Depuis l'âge de quatorze ans, on lui permettait d'aller partout à scooter, sauf quand il pleuvait. Elle a ajouté qu'au temps où elle allait « à l'école », elle avait l'autorisation d'écumer toute la côte jusqu'aux boîtes de nuit, l'été. J'ai vigoureusement approuvé du chef, sans me concentrer sur une seule de ses paroles.

OceanofPDF.com

À propos des événements

Mon père et ma mère venaient de vendre l'hôtel Impérial et de prendre une retraite précoce bien méritée. C'était mon dernier été avant mon départ pour l'université et mon diplôme d'urbanisme (je devais bientôt changer de matière pour étudier le design). Je vivais donc encore chez mes parents.

Lors d'une de ses visites occasionnelles, un soir au-dessus de son village, mon père se promenait près de sa vieille ferme et de ses terres. Là-haut, le calme s'était envolé.

Le syndicat de loterie du village de mon père, qui représentait toutes les familles sans exception, avait acheté d'innombrables billets au fil des décennies. Même si toutes les semaines chaque adulte avait consciencieusement payé ses billets de loterie, puis religieusement suivi les tirages et comparé aux siens les numéros sortants, d'abord dans les journaux, puis à la radio, enfin grâce à la télévision couleur installée dans le café principal, ces formules gagnantes ne montèrent jamais jusqu'au syndicat du village.

Un jour, à la place, les géomètres de la future autoroute à péage gravirent la route sinueuse, arrivèrent avec leurs mètres souples et leurs gyroscopes, leurs gilets jaune fluo se déplaçant parmi les oliviers des champs situés tout en bas, près du lit de la rivière à sec. La poussière grise de l'été ternissait l'éclat sombre des feuilles de ces mêmes oliviers.

Le gouvernement décréta que la nouvelle autoroute de la côte devait passer juste en contrebas du village de mon père, même si les villageois devraient ensuite parcourir dix-sept kilomètres en voiture pour atteindre l'accès le plus proche de cette autoroute à péage. Le sifflement ininterrompu des véhicules sur ces chaussées ressemblerait aux nouvelles d'un autre monde lointain.

Quand fut ordonnée la vente obligatoire des terres situées en contrebas du village de mon père, il n'eut aucun problème pour s'en séparer. Selon le cours normal des choses, il remontait au moins une fois par an à sa ferme cadenassée pour rendre visite à de vieilles connaissances, se remémorer le passé, réfléchir à la direction prise par sa propre vie et à tout ce qui avait bien pu lui advenir – comme font les hommes. Il se sentait mal à l'aise et coupable en se rappelant que son frère Luis avait eu la bêtise, des années plus tôt, de lui

vendre ses propres parts de la ferme pour une bouchée de pain, mais ce n'était pas sa faute à lui. Après tout, Luis avait volé l'horloge à balancier de leur mère.

Les terres du bas où devait passer l'autoroute appartenaient à mon père et à une dizaine d'autres villageois qui possédaient tous ces hectares en bordure du lit de la rivière : la ferme élevée de mon père et ses terrasses supérieures, les gens de l'autoroute ne voulaient même pas en entendre parler. Mon père accepta avec indifférence leurs exigences : qu'ils arrachent donc ces oliviers bicentenaires, qu'ils aplatissent ces terrasses qui ont été construites à la main par Dieu sait qui – peut-être par les Grecs qui sont arrivés avant le Christ, en tout cas elles remontaient au moins au Moyen Âge. Mon père ne demanda jamais à son comptable, Jesús Deux Cœurs, de se renseigner sur le montant de la compensation.

Le montant de la compensation était énorme. De l'argent européen, plus de l'argent du gouvernement central, plus de l'argent du gouvernement local, plus divers dédommagements d'entreprises locales, le tout allié au fait qu'il ne s'agissait pas des terres de riches colons étrangers, mais de terres cultivées depuis des générations par des paysans du cru. La compensation était donc faramineuse. D'une manière choquante, mon père obtint davantage d'argent, tous impôts payés, que pour la vente de l'hôtel Impérial et de son contenu, plus la valeur de l'appartement de la place de l'Hôtel-de-Ville et les économies amassées par ma mère et lui-même. En une seule année fiscale, il doubla son capital.

On aurait pu croire que mon père eût été ravi de devenir cette chose rare : un millionnaire innocent, mais j'ai bien vu la mélancolie et une sombre confusion le submerger durant la période des dédommagements autoroutiers.

L'argent que, toute sa vie durant, mon père avait gagné grâce à ses efforts et à son astuce – la même quantité d'argent, *davantage*, lui tombait maintenant du ciel, par le plus grand des hasards ! Mon père n'était pas plus cupide qu'un autre. Mais il désirait un minimum de rationalité, il désirait des règles précises où les récompenses se calculaient en proportion de l'histoire indéniable des efforts d'un individu.

Bien sûr, mon père croyait à la chance, seul l'égotiste – qui n'est jamais un bon homme d'affaires – n'y croit pas. Mais mon père croyait aussi au mérite. Secrètement selon moi, mon père se sentait supérieur aux habitants du village qui n'avaient jamais quitté celui-ci. Car il était parti, il avait travaillé dur et il avait gagné son argent en aventurier dans la grande ville, mais ces mêmes gens (à condition de posséder des basses terres proches du lit de la rivière), qui pendant quarante ans étaient restés assis sur la place du village à côté du robinet qui fuyait, finirent par toucher la même somme d'argent que mon père

qui sa vie durant avait trimé pour en avoir. Le capitalisme trahit mon père. Selon moi, toutes ces longues années, les innombrables heures de travail à l'hôtel lui parurent alors perdre tout leur sens. Que l'argent pût ainsi arriver sans raison offensait le sens moral de mon père. Il n'avait jamais réfléchi pour de bon aux conséquences de la loterie. Il ne comprenait pas que dans la vie la chance est parfois aussi aveugle, cruelle et absurde que la malchance – laquelle attire tous les regards sur elle.

Comme d'habitude, ma mère le prit pour un imbécile velléitaire et un faible. Elle n'a jamais fait preuve d'extravagance, mais je voyais bien depuis la vente de l'hôtel et l'argent de l'autoroute qu'elle se permettait certaines choses dont elle s'était jusque-là privée. Elle avait maigri, puis elle s'était rendue dans la capitale avec moi pour s'occuper de mon logement d'étudiant et acheter de nouvelles chaussures ainsi que des ensembles en daim à la jupe étonnamment courte. Elle avait beau avoir la cinquantaine, des photos prouvent que ma mère possédait de très belles jambes.

Côté affaires, mon père se reprit vite et utilisa l'argent de l'autoroute : la dernière Daimler. Il investit aussi dans les Phases, à quelques kilomètres au nord de notre ville. Le chantier n'avait pas encore commencé, mais il paya en liquide et d'avance pour avoir une réduction sur les quatre appartements de l'étage supérieur donnant sur la plage.

Si je semblais me soucier assez peu des problèmes de ma mère et de mon père à cette époque, c'est que, à ma grande honte, tel était en effet le cas. La raison ? Madelaine, notre nouvelle domestique : voguant allègrement dans sa dix-huitième année ; des collants noirs, une robe trop courte de femme de chambre de l'ex-hôtel Impérial, datant de l'époque où mademoiselle avait été en formation. Après la vente, elle réapparut comme bonne de ma mère et femme de ménage dans notre grand appartement qui donnait sur la place de l'Hôtel-de-Ville.

Madelaine était originaire des montagnes et elle habitait un endroit minuscule que ma mère avait loué spécialement pour elle à quelques rues de notre logement. Elle se languissait toute seule dans un de ces appartements qui tournaient le dos à la mer : un immeuble anonyme des années soixante, un excès de carreaux de verre opaque, des chiens aboyant derrière les portes, des vêtements d'enfant suspendus à tous les minuscules balcons, sauf à celui de Madelaine, où seul séchait l'appât d'un tout petit bikini vermillon.

Dans l'entrée de son immeuble, où j'avais déjà rôdé, il y avait des dizaines de boîtes à lettres cabossées et une masse chaotique de noms annulait ceux des anciens locataires sur les innombrables interphones. Mais un seul nom

comptait à mes yeux : celui de Madelaine. Chacun de ses deux noms de famille était celui d'un peintre mondialement célèbre.

J'ai abordé le sujet des noms de peintre avec Madelaine alors qu'un matin elle passait la serpillière sur le sol de la cuisine. Elle s'interrompit et me regarda – pour la première fois, me sembla-t-il. Incroyable mais vrai, personne ne lui en avait jamais parlé ! Elle me demanda si ces peintres étaient riches. Bien sûr que oui, répondis-je, appuyé au chambranle de la porte, mais quand je lui eus révélé qu'ils étaient morts depuis un certain temps déjà – l'un depuis de nombreux siècles –, elle soupira et fit une moue réprobatrice : « Sainte hostie ! À quoi peuvent-ils bien me servir ? »

Puis elle se détourna.

Un après-midi où mes parents étaient sortis, je lisais dans ma chambre – un livre sur le système de transport monorail de la ville nord-américaine de Seattle. En bas, Madelaine a soudain crié. J'ai aussitôt lâché mon livre. Elle était debout près de l'âtre condamné (la cheminée fumait trop). Elle me tournait le dos.

« J'ai fait une échelle à mon collant. » Elle s'est retournée. C'était bien le cas. Sacré spectacle ! Le long du tibia gauche et jusqu'au-dessus du genou, je voyais sa peau sous le matériau démaillé, puis la cuisse. « Ce manche à balai. J'ai demandé à ta mère de le remplacer. Pourrais-tu aller m'en acheter un neuf, s'il te plaît ?

— Un manche à balai ?

— Un collant.

— Prends-en un à ma mère. »

Elle a hurlé de rire. « Mais tu es cinglé ? Sainte hostie ! Je ne pourrais jamais faire une chose pareille. C'est ma patronne. »

J'ai dû me rendre au centre commercial de Court. Taille B. En noir et rien d'autre, m'avait-elle expliqué, mais c'était franchement gênant. Je devais néanmoins reconnaître l'indéniable charge érotique accompagnant l'achat d'un accessoire aussi intime pour cette domestique sexy. Je me suis imaginé en mari aimant, achetant avec nonchalance ce vêtement intime pour sa femme, dont il connaissait et tous les secrets charnels.

Je lui ai acheté le collant noir taille B, même si la vendeuse a ricané et réussi à me faire rougir comme une rose, encore plus lorsque j'ai pris une profonde inspiration et, à haute et intelligible voix, évoqué « mon épouse ». Comme Madelaine n'avait pas d'argent sur elle, j'avais accepté de payer moi-même le collant. Un plaisir.

Quand je suis sorti de l'ascenseur et que je suis rentré dans notre appartement de la place de l'Hôtel-de-Ville, j'ai découvert que Madelaine avait interrompu son ménage pour sortir sur notre petit balcon et regarder la vie défiler à ses pieds. La cloche de l'hôtel de ville a sonné le quart d'heure. Quand elle est revenue à l'intérieur, j'ai remarqué qu'elle avait ôté ces chaussures à talons que d'habitude elle tenait à porter. J'avais entendu ma mère discuter sombrement avec mon père des effets néfastes de ces chaussures. Madelaine m'a remercié. J'ai fait demi-tour pour monter.

« Lolo. Il faut que nous voyions s'ils me vont.

— Ah oui. Bien sûr. »

Je suis resté debout et j'ai regardé, en me demandant quelle expression je devais afficher. Elle avait les jambes bronzées à cause de la plage où elle passait apparemment tout son temps libre, et ses cuisses frottaient légèrement l'une contre l'autre. D'un seul geste Madelaine a relevé sa jupe. Elle portait une toute petite culotte blanche sous le collant noir déchiré, doté d'un gousset sombre. J'ai senti se former dans mon ventre la boule familière d'une ardeur terrifiante. Elle a fait descendre le collant abîmé, dénudant ainsi ses cuisses, puis elle s'est baissée. Un genou levé vers le visage, une main a retiré le collant des orteils crispés d'un pied, puis de l'autre. Elle m'a vivement lancé le collant déchiré et je l'ai attrapé en souriant, mais sans la quitter des yeux. Elle avait de belles jambes. Mais je les connaissais déjà. J'espionnais Madelaine et ses amies sur la plage quand elles prenaient leur bain de soleil au bord de l'eau ; notre appartement donnait toujours accès au toit de l'hôtel Impérial ; ainsi, muni des vieilles jumelles 10 × 50 oubliées par un client, perché sur le toit de la cabane de la machinerie de l'ascenseur, j'observais les corps allongés des filles à travers un brouillard d'antennes de télévision.

Madelaine a posé un pied sur une chaise de la salle à manger pour tirer lentement le nouveau collant le long d'une jambe, puis le long de l'autre. Quand le collant s'est trouvé tendu entre les genoux, elle s'est de nouveau pliée pour le faire monter, en poussant un grognement viril, et ses poignets ont du même coup remonté sa jupe. Se penchant d'un côté puis de l'autre, sautillant prestement sur place, Madelaine a amené l'élastique du collant au-dessus de sa taille. Elle m'a souri en tapotant sa jupe pour la remettre en place, tandis que je fourrais son collant déchiré dans ma poche en guise de souvenir, avant de tourner les talons.

« Il me va bien », lança-t-elle dans mon dos.

Dans le vieux village de mon père, après l'ouverture du chantier de l'autoroute, les choses changèrent. Un gouffre inévitable se creusa entre les

villageois qui avaient bénéficié de la vente des terres et les autres. Les chanceux se comportèrent en goujats.

Leur première grossièreté fut de supprimer les quelques sous qu'ils versaient chaque semaine au syndicat collectif de la loterie du village ! Cédant déjà à des illusions de grandeur, ils firent construire un court de tennis pour le village, même si de toute évidence leur projet consistant à métamorphoser leurs petits-enfants en stars des courts dans un avenir brumeux relevait de la pure vanité. Et puis, dans les environs immédiats du village, bon nombre des familles dédommagées se firent bâtir des villas de vacances avec piscine éclairée et portail électronique sécurisé dans le style architectural précis de ces demeures des étrangers qui venaient parfois sur notre côte ; les étrangers que ces mêmes villageois critiquaient si vertement depuis des décennies à cause de leurs immondes bâtisses qui défiguraient la côte.

Des villas neuves et blanches (qui amenèrent des ouvriers du bâtiment maures, soûls et irrespectueux) saupoudrèrent les environs du village. Mais bientôt les anciens propriétaires des basses terres et des hectares mitoyens de la rivière retournèrent dans leurs maisons des étroites ruelles du village. Désespérément désireux d'apprendre ce qu'on disait de leur « succès » (comme ils l'appelaient), ils comprirent vite que le seul moyen de le découvrir consistait à retourner parmi leurs concitoyens, à passer leurs journées au café pour jouer aux dames et aux cartes, à faire la queue chaque matin à la boulangerie et à traîner une fois encore sur la place du marché, ainsi qu'ils l'avaient toujours fait.

Les nouvelles villas, distantes d'une centaine de mètres seulement, devinrent les « maisons de vacances » des villageois dédommagés, vides le plus clair de l'année, exaltant le même style de vie que ces étrangers épisodiques à qui ils reprochaient la destruction de leur société côtière. Plusieurs villas un peu éloignées tombèrent bel et bien en ruine, les piscines virant au vert, les paraboles de télévision envahies de gardénias, de jasmin et de bougainvillées, des sacs de béton vides tourbillonnant sur les terrasses claquemurées.

Les « gens de l'autoroute », comme les autres habitants du village les surnommèrent avec cynisme, se firent livrer des meubles neufs et m'as-tu-vu dans leurs vieilles maisons de village. Certains samedis, il y avait parfois trois groupes d'hommes venus de divers supermarchés de la ville et qui rivalisaient dans les ruelles pour transporter d'énormes meubles, les hisser avec des cordes sur les balcons du premier étage, car les lits, les canapés et les vitrines assortis ne passaient pas sous les linteaux bas ou dans les étroites cages d'escalier de ces maisons anciennes.

La nouvelle folie à laquelle devaient succomber les gens de l'autoroute – quand la rampe d'accès fut aménagée sur l'autoroute à péage récemment ouverte, dix-sept kilomètres au sud –, ce fut les voitures. Mercedes, BMW, Audi et autres marques préférées des riches vacanciers étrangers furent achetées par quinze ou vingt familles dédommagées. Ces vastes et élégantes berlines climatisées, à la sellerie en cuir pâle, ne pouvaient pénétrer physiquement dans les étroites ruelles de ce village médiéval où résidaient tous les propriétaires des basses terres. Plutôt que de garer leurs véhicules flambant neufs près de leurs villas « de vacances », ils trouvèrent une autre solution.

À l'entrée même du village, ils payèrent pour faire construire l'ultime emblème de leur réussite : un étrange parking asphalté de quarante-cinq places, équipé d'un lave-voitures, d'abris métalliques contre le soleil, et de parfaites lignes blanches délimitant au sol chaque emplacement numéroté.

Là trônaient les voitures de luxe. Là elles prenaient la poussière ; là les faisaient reculer, les éraflaient, les lavaient et les astiquaient à contrecœur les petits-enfants blasés, sans permis de conduire, qui ne s'intéressaient plus au tennis depuis belle lurette. Ces automobiles furent finalement vendues à perte, le lave-voitures se tarit et tomba en ruine. Les mauvaises herbes envahirent les fissures de l'asphalte du parking.

Depuis l'après-midi du numéro du collant, même lorsque Madelaine s'adressait à moi, elle ne me regardait jamais dans les yeux quand mes parents se trouvaient dans notre appartement. J'attendais d'entrer à l'université et, alors qu'approchait la date fatidique de mon départ, je passais le plus clair de mon temps à rêver au jour où mes parents seraient sortis et où, une fois encore, je resterais seul avec Madelaine, comme lors du récent épisode légendaire du collant.

Les précieux jours filaient, rien n'arrivait, et le soir il me fallait écouter ma mère dire bonsoir à Madelaine tandis que, doucement, notre jeune domestique fermait la porte d'entrée, m'abandonnant à un sentiment d'immaturité, prisonnier d'une puissante mélancolie sexuelle qui provoquait en moi une cruelle amertume envers la médiocrité de mes parents. J'ai même envisagé d'une voix bourrue de ne pas entrer à l'université, mais de passer une autre année dans notre ville. Cette suggestion délirante a plongé mes parents dans une fureur noire.

Un matin où je n'en pouvais plus, je suis allé à pied au centre commercial de Court et j'ai acheté un autre collant noir taille B à la vendeuse, qui cette fois s'est ouvertement moquée de moi.

J'ai regardé un moment les noms accolés des deux peintres célèbres sur l'interphone, j'ai arraché le collant noir à son emballage et mes doigts l'ont enfoncé dans la petite boîte à lettres cabossée de Madelaine.

Un soir de cet été-là, avant mon départ pour l'université, mon père était dans sa ferme au-dessus de son village excentrique. Le mouvement régulier de l'air, comme la proximité de quelque nid d'insectes vrombissant, tel était le bruit de l'autoroute. Le long de la côte, l'éloignement rouge des feux arrière des véhicules contournait lentement la montagne avant de disparaître, pareil à une lave visqueuse dans un film documentaire accéléré. Les voies qui s'écoulaient en direction du sud dissimulaient les véhicules, mais la lueur singulière et monochrome des phares nimbait encore et encore la cime des oliviers.

La nuit tombait en contrebas de la ferme de mon père. Sur la route, à mi-hauteur de la colline, il voyait aussi le garage des frères Bonat et les lumières toujours allumées dans l'atelier. Sans but précis, mon père descendit la route vers le village. En passant devant l'atelier des Bonat, il remarqua la double porte entrouverte, la lumière crue et crayeuse, les ombres dures jetées par une ampoule électrique nue, protégée d'un grillage, dont le fil tombait des poutres du plafond. Puis mon père remarqua la silhouette du plus jeune des frères Bonat – celui âgé d'une quarantaine d'années –, allongé en salopette sur le sol en béton. C'était normal, car Bonat se faufilait volontiers sous les véhicules en s'installant sur une curieuse planchette de fabrication maison, montée sur roulettes. Mais Bonat était allongé à plat ventre et il ne bougeait pas.

Mon père l'appela par son nom, tira avec précaution l'une des deux portes, constata que le liquide sombre sur le béton n'était pas de l'huile – ni du liquide de freins. Bonat le Jeune s'était tranché les deux poignets avec une bande métallique bien aiguisée et d'aspect sale.

Bonat était encore vivant et plus ou moins conscient. Mon père se rua sur le téléphone fixé au mur. Bonat s'était sans doute servi de la même bande de métal effilé pour s'attaquer au mince câble qui montait le long du pilier central en bois. L'absence de toute tonalité était sans espoir.

Ce fut sans doute un étrange spectacle. Le crépuscule avait fait place à la nuit, la lune brillait sur la vallée, poudrant d'argent la route qui descendait vers le village. Mon père, ses jambes minces s'activant sous son corps, Bonat en salopette vautré sur les épaules voûtées de mon père, les poignets du mécanicien garrottés de chiffons huileux. Plus haut sur la colline, ils avaient laissé grandes ouvertes les doubles portes du garage, abandonné l'atelier : la

lumière froide et tranchante de l'ampoule saignait vers la lueur étale de la lune, les ombres rampaient parmi les rares buissons et cactus secs qui montaient depuis les bas-côtés de la route vers la montagne obscure.

Bientôt, mon père porterait cet homme ensanglanté dans l'obscurité complète, ces bras pendants, le sang qui gouttait des poignets maculant la chemise blanche sur la poitrine haletante de mon père.

Le village était là, devant, au bout d'une descente composée de trois virages ; mon père distingua une silhouette qui se déplaçait sur la surface vert et chair du court de tennis illuminé ; il put même remarquer que le filet était toujours absent, mais soudain Bonat et lui tournèrent violemment à gauche pour pénétrer dans les ténèbres des terrasses plantées d'oliviers.

Alors que mon père accélérait le pas en tenant son fardeau le plus bas possible, ses jambes s'activant sous lui pour garder l'équilibre des deux corps, les branches dures et sèches percutaient parfois le visage de Bonat au-dessus de lui, mais mon père ne pouvait s'écarter davantage des arbres, de peur de tomber sur la terrasse inférieure, un demi-mètre en contrebas.

Mon père et son fardeau allaient de l'avant. Alors le bruit de véhicules filant très vite s'accentua. Le mécanicien marmonna quelque chose, comme si la proximité même de moteurs automobiles le sortait de son état comateux. Aux derniers troncs d'oliviers s'entrelaçait maintenant l'ombre huileuse des phares.

Le sang bien oxygéné du plus jeune des frères Bonat était rouge vif sur la chemise blanche de mon père, dans la lueur des phares de l'autoroute. Les belles chaussures de ville et en cuir de mon père n'étaient guère idéales pour fouler l'argile, le corps écroulé sur ses épaules finit par glisser à mi-chemin du talus et par être abandonné là. Mon père reprit vite son souffle, descendit sur le bas-côté de l'autoroute, en levant vers le ciel ses paumes sanglantes, tel un soldat épuisé se rendant à l'ennemi, les bras dressés en l'air mais curieusement immobiles, tandis que la folle ruée des camions et des voitures fonçait sur lui à travers son oliveraie jadis paisible au bord du lit de la rivière à sec.

Bonat fut transporté en urgence, du talus de la nouvelle autoroute jusqu'à l'hôpital flambant neuf, à l'arrière d'une camionnette de plombier, mon père installé à ses côtés.

Tous les jours, mon père allait à l'hôpital rendre visite à son « ami du village », comme il l'appelait d'un air protecteur, et il refusa de parler à ce crétin de journaliste, Paz Vermici, qui travaillait pour le consternant journal local, si bien que le grand article prévu pour retracer ce que ma mère appelait « l'héroïsme paternel et la destruction tout aussi héroïque de sa plus belle chemise » fut abandonné.

Ma mère parut surprise par les instincts de bon Samaritain de mon père, mais durant plusieurs dîners il expliqua que la petite affaire des Bonat périclitait, que l'aîné des deux frères était une brute épaisse qui tyrannisait le plus jeune et, à voix basse, que l'épouse du jeune Bonat était partie vivre à la capitale avec l'un des fichus contremaîtres qui avaient construit les nouvelles villas du village.

Si cette information fut accueillie avec une sympathie prudente, en revanche on vit d'un très mauvais œil mon père annoncer sur un ton catégorique que, lorsque Bonat sortirait de l'hôpital, son « ami du village » viendrait habiter chez nous dans une chambre d'amis où j'avais bien sûr espéré sans trop y croire que mes parents installeraient Madelaine à plein temps !

« Est-ce là le hobby de ta retraite, de remplir notre maison de rescapés du suicide ? » cria ma mère.

Tout à fait d'accord avec elle, j'opinai avec solennité.

Notre hôte, Bonat, causa moins de tracas que ma mère et moi, ainsi qu'une Madelaine pleine d'appréhension, ne l'avions craint. Il était poli, mélancolique, paisible, doté de manchettes de chemise extraordinairement longues, les cruelles égratignures des branches d'oliviers guérissant toujours à son front. Certains jours, je soupçonnais que ses médicaments expliquaient son calme. Pour un mécanicien, il était d'une propreté méticuleuse (une salle d'eau agrémentait toutes les chambres, mais j'avais les confidences de Madelaine). Il effectua en un tournemain toutes ces petites réparations qui, dans l'appartement, attendaient depuis un an que mon père ou moi nous en occupions.

Malgré tout son temps libre, Bonat ne traînait pas à la maison. Originaire d'un village minuscule, il s'amusait de l'agitation de notre ville, des activités portuaires, et parfois il passait même une heure à contempler la fontaine devant l'hôtel Impérial. Il consacrait beaucoup de temps à se promener dans les principales artères et il aimait s'asseoir dans les cafés, même si j'appris en ricanant que depuis sa tentative de suicide il avait arrêté de fumer.

La nouvelle Daimler de mon père fut bientôt magnifiquement réglée et le soir, en silence, ma mère et Bonat jouaient ensemble aux échecs. Ma mère fut surprise de découvrir un adversaire à sa taille, car j'ai toujours trouvé odieux les jeux de société. Elle ne connaissait que trop bien les petites ruses et les sorties prévisibles de mon père. Certains soirs où Bonat tendait vivement la main pour déplacer une pièce, les longues manchettes de chemise qui couvraient les bandages de ses poignets faisaient bruyamment tomber une autre pièce sur l'échiquier et, tandis qu'assis dans ma chambre je rêvais à

Madelaine, ce heurt isolé d'une reine ou d'un pion constituait le seul bruit dans toute la maison pendant qu'en bas ma mère et Bonat faisaient leur partie.

Un après-midi, durant une soudaine et brutale vague de chaleur, Bonat vint trouver mon père et il le remercia, d'un villageois à un autre villageois, pour tout ce qu'il avait fait. Il remercia mon père de lui avoir sauvé la vie ce soir-là au garage. Il lui expliqua que les liens traditionnels de leur village étaient partis en eau de boudin depuis que l'argent coulait à flots, ajoutant que mon père prouvait de manière admirable comment l'esprit de leur village pouvait se perpétuer à notre époque cruelle et égoïste. Il dit à mon père que, malgré ses succès dans notre ville, il n'avait pas oublié ses origines. Bonat remercia mon père de l'avoir porté sur ses épaules à travers l'oliveraie obscure et jusqu'à l'autoroute, sans attendre une ambulance dans ce village isolé, auquel cas, selon l'avis unanime des médecins (ensuite confirmé par Tenis en personne), Bonat aurait perdu tout son sang et ne serait plus de ce monde. Bonat remercia mon père de lui avoir trouvé une chambre individuelle à l'hôpital, rendu visite tous les jours, avant de l'accueillir dans le confort de son propre foyer, lui permettant de partager sa propre table et lui disant de prendre autant de semaines de congé qu'il le jugerait nécessaire pour guérir.

« Mais, monsieur Follana, je suis manifestement contaminé par l'immoralité nouvelle qui fait le malheur de notre village. Je suis amoureux.

— Oh, Bonat, répondit mon père. Non. Pas notre petite Madelaine. Elle est ravissante mais beaucoup trop jeune.

— Je suis tombé amoureux de votre épouse, monsieur. »

Mon père m'a confié qu'il avait alors éclaté de rire, prêt à tout pardonner, certain que les médicaments de Bonat avaient de regrettables effets secondaires. Mais Bonat poursuivit : « En ce moment même, elle m'attend en bas, monsieur. Dans un taxi, bien sûr. Nous ne prendrions jamais la Daimler. Je suis vraiment désolé. »

Là-dessus, Bonat se leva, tendit une main que mon père, ahuri, saisit et garda mollement dans la sienne, puis Bonat quitta notre appartement de la place de l'Hôtel-de-Ville. Mon père sortit sur le balcon et, comme de juste, ma mère, toute pomponnée en daim et hauts talons, attendait à l'arrière d'un taxi garé devant l'entrée de l'immeuble, puis Bonat y monta et le véhicule s'en alla. Mon père secoua la tête, rentra au salon et m'appela. Pas de réponse. Il regarda la table toute proche des rideaux. L'échiquier avait disparu. Ils l'avaient mis dans une valise.

Le jour précis où ma mère a quitté mon père, j'étais très occupé au petit appartement de Madelaine, gauchement assis sur le satané et minuscule canapé

à travers lequel on sentait les barres métalliques s'enfoncer dans vos cuisses et vous couper la circulation des jambes.

Debout devant moi, elle s'est retournée pour laisser sa robe de femme de chambre tomber en plis grossiers autour de sa taille, puis glisser le long de ses cuisses bronzées, franchir l'arrière de ses genoux et rejoindre le sol, tandis que de l'index elle barrait ses lèvres ourlées et prenait des expressions de surprise effarouchée typiques de cette actrice nord-américaine, Marilyn Monroe.

Elle s'est dégagée de la robe et a tiré sur le rebord du canapé, lequel s'est déplié pour faire un affreux lit.

« Tu l'as déjà fait ?

— Deux fois.

— Sainte hostie ! s'écria Madelaine sans me regarder, en proie à une authentique curiosité. Montre-moi ce que tu sais faire. »

Par une matinée étouffante, à la table du petit déjeuner où je me suis retrouvé un moment seul, Maddy s'est penchée vers mon oreille pour chuchoter : « Merci pour ton cadeau, mais aujourd'hui je ne porte même pas de petite culotte ! » Elle débarrassait la table, ma mère et Bonat étaient à la cuisine. J'ai violemment sursauté et renversé mon jus d'orange. Madelaine s'est éloignée de moi.

Au cours de la semaine suivante, alors que mon cocu de père écumait les cafés et que ma mère était en cavale avec Bonat, j'ai aidé Madelaine à nettoyer notre grand appartement de la place de l'Hôtel-de-Ville, afin que nous ayons davantage de temps pour faire l'amour. Parfois, ses cheveux mouillés lui collaient au front, le soir, quand elle rentrait chez elle. Tandis que nos serpillières décrivaient leurs grands arcs humides, nous nous approchions l'un de l'autre sur le carrelage du salon, jusqu'à ce que nos deux seaux se touchent presque, alors je me penchais en avant pour l'embrasser.

J'ai appris à faire un lit correctement ; bien bordé pour que les draps étranglent quasiment le matelas. Quelles brèves journées. Avant de faire tous ces lits, nous roulions sur celui de mes parents, sur le mien, sur l'ancien lit de Bonat, sur le toit et nous nous caressions avec passion dans l'ascenseur – et une fois chez elle Madelaine m'a enfin laissé entrer dans sa chambre plutôt que de nous installer sur l'horrible canapé pliant.

Elle parlait autant qu'elle grondait, elle employait à tout propos le juron bien senti « Sainte hostie », elle me mordait puis criait. Elle fumait souvent une cigarette après l'amour, mais elle n'achetait jamais les siennes, se servant dans les miennes. Lorsque nous étions allongés nus l'un à côté de l'autre, que

chacun regardait le corps de l'autre et que nous fumions à loisir (seulement chez elle ; dans notre appartement, nous nous relevions aussitôt, remettions de l'ordre dans nos vêtements malmenés, en pouffant de rire, au cas où mes parents auraient fait irruption), elle parlait volontiers et j'aimais écouter son pittoresque accent des montagnes : « Ton père est parti, mais il va revenir et il t'expliquera tout. Une femme de chambre est capable de lire vingt secrets sur les draps d'un lit d'hôtel défait. » Elle a soufflé la fumée de sa cigarette. « Les ondulations du coton sur le drap de lit froissé me disent si un homme d'affaires en voyage a dormi sur le dos ou sur le flanc, et de quel côté. Je peux aussi savoir s'il a dormi tout habillé parce qu'il avait bu. Je peux savoir si un client a passé une nuit agitée ou une bonne nuit reposante. Les vieilles dames, par exemple. » Elle a soufflé un nouveau panache de fumée. « Elles ne bougent presque pas en dormant. Sainte hostie ! On dirait qu'elles ont déjà accepté de s'installer dans leur cercueil. On dirait qu'elles font glisser leur corps menu hors d'un tube pour le fourrer entre les draps. » Elle a plissé les yeux en me regardant d'un air menaçant. « En voyant le lit à peine défait d'une petite vieille, j'ai souvent été tentée de simplement aplatir les couvertures du plat de la main, me convainquant que ce serait parfait comme ça ! Mais bien sûr que non. Il faut tout changer. Un client quelconque ne s'en apercevrait peut-être pas, mais les petites vieilles, rien ne leur échappe. Il faut absolument que leur chambre soit encore plus propre qu'une autre.

« Les jeunes couples ou les hommes d'affaires en déplacement, ils s'en fichent. L'homme d'affaires mange à l'œil, c'est sa boîte qui paie. C'est toujours des rustres. Les jeunes couples, ils ne pensent qu'à faire l'amour loin du train-train habituel. Lolo, je sais combien de fois un couple de jeunes tourtereaux l'a fait pendant la nuit ! Je devine même dans quelles positions. »

Je me suis redressé sur un coude.

« Quand ils changent de position, ils entortillent le drap du dessous. Même s'ils le remettent en place le lendemain matin, on voit bien les configurations des plis, comme les anneaux sur un arbre qui te disent son âge. Si tu regardes avec attention, tu peux déterminer les intervalles de temps jusqu'à ce que le drap soit complètement bouchonné ; et puis si c'est l'été, tu peux peser la quantité de sueur qu'il contient. Voilà un bon indice.

« L'hôtel de ton père a toujours été comme ces bons vieux établissements dont il parlait. Tu te rappelles, le soir, comment nous ouvrions les lits pendant que les clients dînaient en bas, et nous placions de petits chocolats fourrés à la fraise sur les oreillers ? Parfois, les amoureux étaient tellement pressés de sauter au lit ensemble que je retrouvais un chocolat aplati et sa garniture rouge tout écrasés et fondus sur le drap pendant la nuit.

« Certains clients laissent un pourboire aux femmes de chambre parce qu'ils font la grasse matinée tous les jours de leurs deux semaines de vacances et que nous ne pouvons pas faire leur chambre. Bon Dieu, Lolo. Certaines personnes dorment tellement qu'elles croient sans doute qu'elles ne mourront jamais. »

Elle a continué : « Il y avait une crapule d'homme d'affaires qui descendait toujours à l'Impérial et qui m'a tapé sur les fesses un jour où j'étais pliée en deux au-dessus du chariot dans le couloir – je n'étais même pas majeure à l'époque –, le vieux salaud ! Il ne m'a jamais laissé le moindre pourboire. Il possède une usine de tissu un peu plus haut sur la côte, qui fabrique des vêtements. Eh bien, la vieille Pepa et moi, on s'est bien vengées. Alors qu'il dînait et qu'on préparait sa chambre pour la nuit, on a ouvert sa valise posée sur le meuble à bagages, afin de disposer sur le lit son beau pyjama en soie. Il y avait son pyjama au-dessus de la valise et puis une flopée d'échantillons : des chemises de nuit scintillantes fabriquées dans son usine ; l'une d'elles, eh bien ! » À cette seule pensée, elle est partie d'un grand rire. « L'une de ces chemises de nuit était écarlate et elle présentait une grande découpe là... là où se trouvent les fesses de la femme ! Alors la vieille Pepa et moi on a disposé avec soin le pyjama du gros homme d'affaires d'un côté du lit et cette chemise de nuit scintillante au derrière fendu, juste à côté ! Quel spectacle... Comme s'il s'agissait pour nous d'un couple marié mais sacrément coquin ! Seigneur, nous avons ri ensemble pendant tout le reste de notre travail, et le lendemain matin aussi, quand nous avons croisé le gros homme d'affaires qui avait l'air en pétard. Mais il ne m'a plus jamais embêtée. Il ne faut pas que tu racontes ça à ton père.

« Les femmes de chambre savent tout. Quand une vierge la perd, le drap du dessous est toujours escamoté. D'habitude tu le retrouves roulé en boule dans le tiroir de la penderie, avec les taches noires qui suintent au travers. Un jour que je faisais une chambre toute seule, j'ai déplié l'un de ces draps et, comme sur une peinture, on voyait le contour sanguinolent du corps d'une fille : la jambe, la cuisse, une fesse, et puis une joue et le nez, l'orbite de l'œil. » Elle a éclaté de rire. « Dans l'hôtel où je bossais juste avant celui de ton père, j'ai un jour découvert un doigt de pied presque entier ; le gros, avec l'ongle toujours dessus, au fond d'un lit. Pas de sang, on aurait dit qu'il avait séché et qu'il était tombé de lui-même. Ce client-là devait avoir la lèpre.

— Au fait, Madelaine, que dirais-tu à propos de ces draps-ci, dans ton propre lit ? murmurai-je.

— Mes draps ? » Elle s'est mise à chuchoter : « Ils ne contiennent pas assez d'indices. Pour le moment. »

Et elle m'a embrassé.

Il me restait seulement deux jours avant mon départ pour la capitale et l'université. Mon père m'a dit avec une ironie désabusée : « Ne sauve jamais la vie de personne ! »

Il m'a demandé si j'allais bien, puis conseillé de ne pas m'inquiéter pour mes études, de ne pas me laisser affecter. Il m'a assuré que ma mère et lui-même allaient « tout mettre au clair ». J'ai acquiescé, il a souri et ajouté : « Tu recevras des chèques de chacun de nous deux, nous allons rivaliser pour être ton parent préféré ! Tout le monde se sépare à notre époque. Ne te scandalise pas. »

Qui a vécu un grand bouleversement émotionnel suppose souvent, sans la moindre raison valable, que l'objet de sa passion a connu un émoi similaire. Madelaine m'a ouvert la porte avec un calme olympien. « Je ne peux pas te voir aujourd'hui », annonça-t-elle.

Je me suis penché vers son petit nez. « Pour de vrai ? »

Très vite elle a soupiré et s'est effacée. Je suis entré, en regardant déjà les fenêtres. Puis je me suis retourné. Elle portait sa robe de chambre ainsi que ces affreux chaussons pelucheux, chacun décoré d'une tête d'âne.

J'ai ri. « J'adore tes chaussons.

— Tu m'as dit que tu les détestais, Lolo ! »

Elle pouffait de rire, mais tentait de résister.

Cessant de la houspiller, j'ai dit : « Nous allons dormir ensemble. Dans le noir. »

Je me suis approché de la fenêtre de la chambre et j'ai commencé à tripoter les lanières de toile usées qui permettaient d'abaisser les volets extérieurs à clairevoie. Elle a tendu le bras pour me toucher la main, ce qui m'a aussitôt figé.

Je me suis tourné vers elle et j'ai dit : « Nous allons être ensemble dans l'obscurité, dans les bras l'un de l'autre comme si ça devait durer toute la nuit, même si je sais que tu dois aller nettoyer nos toilettes après la sieste – mais voilà toute la nuit que je peux créer pour nous deux, Madelaine. J'avais espéré que lorsque j'irais à l'université, tu viendrais me rendre visite, et que nous pourrions passer une nuit entière ensemble dans un hôtel, écouter les scooters et la circulation se réveiller à l'aube, écouter les grondements de la plomberie et tous ces bruits qu'on entend dans ces fichus hôtels.

— Je ne crois pas que ce soit une bonne idée, Lolo.

— Je sais. Alors j'aimerais simplement m'allonger près de toi, pour que nous restions calmement dans l'obscurité, ensemble, et faire comme si c'était la nuit. »

Elle a baissé les yeux, ses doigts ont quitté ma main, puis ils ont fendu l'air pour tirer, avec toute la familiarité due à l'expérience, sur la mince bande de tissu qui faisait lentement descendre les volets, dont les lattes horizontales laissaient passer des lignes éblouissantes d'une lumière intense, jusqu'à ce que le volet entier pesât de tout son poids sur le rebord de la fenêtre et que chaque latte claquât contre la latte inférieure, plongeant ainsi la pièce dans l'obscurité. Puis elle a fermé la porte de la chambre.

« On voit de la lumière sous la porte. » Ma voix semblait menaçante dans le noir.

Elle a fait tomber la robe de chambre de ses épaules, en déplaçant un peu d'air, puis elle s'est accroupie pour obturer à l'aide de ce vêtement le rai de lumière sous la porte. Maintenant, la chambre était entièrement obscurcie. L'espace d'un instant, j'ai redouté de voir ses seins blancs, mais lorsqu'elle s'est approchée de l'autre côté du lit, j'ai discerné la pâleur mouvante de ses fesses et le fantôme du bikini. Nous nous sommes allongés sur le lit. Il y a eu deux bruits feutrés quand ses horribles chaussons sont tombés de ses pieds sur le carrelage. Elle a eu un petit rire et j'ai souri ; alors elle a sans doute aperçu la blancheur de mes dents. Nous sommes restés un moment immobiles, puis nos corps se sont montés dessus. Elle m'a laissé lui faire des choses que nous n'avions pas encore faites.

Ensuite, en proie à une sorte de terreur respectueuse, ma voix monocorde s'est élevée dans l'obscurité : « Je t'aime. »

Madelaine n'a pas répondu.

Puis nous nous sommes bel et bien endormis dans des ténèbres si épaisses que ç'aurait pu être une rassurante nuit d'hiver. Jusqu'à la sonnerie assourdissante du réveil, aussitôt redoublée par le tintement sourd d'un autre réveil gauchement dissimulé au fond d'un tiroir, qu'elle avait prudemment réglé à un moment ou à un autre. J'ai écouté le bruit du bidet, puis dans la pénombre je l'ai regardée se glisser avec diligence dans sa robe de femme de chambre pour aller nettoyer notre tragique foyer.

Le lendemain je devais partir pour l'université et je devinais que Madelaine ne résiderait plus dans notre ville au moment de l'Épiphanie, quand je reviendrais pour les vacances. Car elle évoquait souvent, avec une fréquence que je trouvais détestable, son village de montagne, ajoutant qu'il lui manquait beaucoup.

Sans m'annoncer et pour éviter de lui parler à l'interphone, j'ai gravi les étages jusqu'à son appartement. Comme j'avais énormément fumé ces derniers temps, je suis resté quelques instants sur le palier devant la porte, afin de ne

pas arriver hors d'haleine pour le premier baiser, au seuil de son modeste appartement.

Dans ces immeubles, une porte peinte en violet sépare la cage d'escalier du couloir, une porte où s'intègre une haute et mince bande de verre armé anti-feu.

Debout sur ce palier, j'ai soudain entendu l'écho familier de la porte du petit appartement de Madelaine qui s'ouvrait, la pause hésitante et prévisible quand elle regardait des deux côtés du couloir, puis le silence suffocant où elle embrassait rapidement un homme pour lui dire au revoir sur le seuil de chez elle, ainsi qu'elle le faisait avec moi chaque fois que nous nous étions retrouvés là.

Je me suis raidi et j'allais m'engager dans l'escalier pour descendre à l'étage inférieur, lorsqu'une silhouette est passée devant la mince bande de verre en se dirigeant vers l'ascenseur. Quelques minutes plus tard, j'ai redescendu l'escalier d'un pas morose et je n'ai jamais revu Maddy. Bien sûr, de qui donc pouvait-il s'agir, sinon de mon père ?

OceanofPDF.com

Loin, vers le Kilomètre 4

Le train à voie étroite s'est ébranlé hors de la gare, au-delà du vieux hangar en brique destiné à la locomotive. Dans mon enfance, avant la réfection des voies, mon père m'emmenait souvent en promenade, main dans la main, pour voir la petite locomotive à vapeur quitter ce hangar en toussotant afin de rejoindre les quais et de tracter les wagons chargés de barils de poissons.

Assis l'un près de l'autre, Teresa et moi, son bras nu effleurant parfois la manche de ma veste soyeuse et aérée, nous avons roulé sous la passerelle neuve, puis, avec un à-coup, le train a rejoint la voie unique du rivage.

En contrebas de mon épaule brillait une mosaïque de bouteilles en plastique décolorées, de morceaux de filets inextricables, et d'impensables vêtements toxiques, abandonnés par la marée. Tout imprégnés des effluves des oursins et des algues compressés au bas du grillage métallique qui longeait la voie. Le train est passé derrière le premier immeuble d'habitation et le vacarme de l'échappement s'est répercuté sur la peinture écaillée des façades arrière.

Les constructions étaient si denses à Saint Jordi et le long de la côte vers le nord en direction des Phases Zones et du Kilomètre 4 que, même sans connaître la géographie locale, l'accumulation monstrueuse des immeubles vous donnait la certitude instinctive qu'ils avaient vue sur la mer. Une mer qui vous était seulement révélée, sans prévenir, scintillante, vaste, noir et argent, quand votre train longeait une parcelle occupée par des services publics ou l'étonnante dent creuse d'un terrain vague valant de l'or.

Cent mètres derrière les tours et les projets immobiliers de la côte proprement dite commencent ces terres plates sans qualité, séculaires et si chères à mon cœur : entre des pampas sauvages on aperçoit des champs de tournesols, des pruniers et des citronniers, de petites fermes flanquées d'un poulailler, de soudains monticules blancs de chaux abandonnée ou de gravillons. Les résidences d'été des pauvres. Il y a de modestes croisements avec des pistes herbeuses, avant lesquels le conducteur du train actionne consciencieusement son sifflet, même si personne n'emprunte jamais ces pistes qui mènent à des bâtisses d'un étage dotées d'une véranda en bambou et d'une cour où rouille une vieille Seat des années cinquante.

Autrefois, ce paysage ne changeait jamais. L'absence de toute vue sur la mer le tenait à l'écart des promoteurs. Mais récemment, à cause de la hausse

faramineuse des prix du foncier, la seule proximité des plages de Saint Jordi a rendu ces terrains dignes d'être bâtis. Ce qui empêche le développement à grande échelle, c'est malgré tout le patchwork chaotique des propriétés qui caractérise cette bande de terres situées à proximité des voies de chemin de fer. Un jour, cet étrange hinterland crépusculaire et l'incongruité lunaire de ses exploitations agricoles, si proches de la mer, auront disparu.

Ce qui m'a toujours plu dans ce train miniature, ce jouet peint en jaune et cruellement surnommé « citron express », c'est que malgré les arrêts officiels, les jeunes en ont établi plusieurs autres, officieux, où les herbes du bas-côté de la voie sont remplacées par des plaques de terre. Il suffit que ces jeunes agitent la main pour que le conducteur s'arrête, à moins qu'il n'y ait un inspecteur à bord du train. Ou bien les passagers souhaitant descendre près d'un bungalow ou d'une tour d'habitation frappent à la porte de la cabine du conducteur et lui demandent de les déposer là. En été, des familles entières, en maillot de bain, lourdement chargées de provisions et de jouets de plage encore gonflés, descendent lentement des doubles portes coulissantes du train et se dirigent d'un pas traînant vers leur logement tandis que les étoiles commencent à briller.

J'aime aussi les noms de ces modernes quais en béton. Des haltes pour lesquelles le terme de « gare » paraît grandiloquent – avec leurs cartes colorées où l'itinéraire du citron express figure en jaune moutarde. Le mot anglais qui désigne le troisième quai de la ligne, *Disco*, est resté – cette appellation aujourd'hui étrange figure toujours sur les pancartes malgré la fermeture et la démolition, il y a des années, de la boîte de nuit appelée Le Moulin Blanc, dont on n'entend plus désormais le boum boum porté par le vent. Les jeunes avaient tracé dans l'herbe de pâles sentiers crayeux, qui s'argentaient au clair de lune, à partir de la voie de chemin de fer jusqu'au Moulin Blanc. Des sentiers depuis longtemps recouverts par de robustes buissons.

Notre ville, notre région miniature, notre *campagne*, excelle comme nulle autre dans la création de terrains vagues. C'est une forme artistique nationale. Pour moi, le terrain vague à la parfaite mélancolie doit absolument se trouver en bord de mer afin de manifester visuellement le contraste entre la nature sublime et la décrépitude humaine.

Le samedi matin, peu après mon installation aux Phases Zone 1, le train ralentissait et s'arrêtait. La foule des fêtards du vendredi soir montait gaiement à bord. Je les regardais parfois de mon balcon. Le lendemain matin, sachant que le dimanche il n'y avait pas de train de bonne heure, les gamins bruyants du samedi soir longeaient les étroites voies ferrées pour rentrer chez eux à l'aube, les filles tenant souvent à la main leurs chaussures à hauts talons afin de

sauter d'une traverse en bois à la suivante. Ils retournaient, tels des réfugiés, vers leurs quartiers de Saint Jordi ou tout du long jusqu'à la ville, en direction des cloches de la cathédrale.

Tandis que notre citron express accélérait vers le quai des Phases Zone 2, j'ai quitté Teresa pour me lever et frapper à la porte du conducteur, la tirer vers moi, puis passer la tête et les épaules dans la cabine.

« Baron ! Juste avant les Phases 2 ? » disait le conducteur familier en me regardant à peine. Car il gardait les yeux fixés sur la voie devant lui.

À l'extérieur du champ balayé par les essuie-glaces, j'ai remarqué que le pare-brise du conducteur était d'une saleté repoussante. Le journal de la ville était roulé devant lui sur la console de contrôle. À l'endroit de la pliure du journal, je voyais un fragment de photo des pages sportives. Ce train était vieux et j'ai toujours aimé les filaments des ampoules individuelles qui palpitaient réellement derrière les signaux électriques aux couleurs vives placés devant le conducteur.

« Ce serait vraiment bien si vous pouviez. Merci », dis-je en refermant la porte.

Le train avançait lentement vers le quai des Phases Zone 2, négociant le virage après la brève ligne droite où, poussé de la plage, le sable s'accumulait, souvent jusqu'à ce qu'on ne distingue plus que le mince trait argenté des rails.

Quand le train est arrivé presque derrière mon immeuble, le citron express a ralenti avant de s'arrêter. Le conducteur a déverrouillé les portes à fermeture automatique et, quand le bouton vert s'est allumé, j'ai appuyé dessus et la porte coulissante s'est ouverte. Je suis descendu le premier, puis j'ai tendu la main à Teresa, mais elle l'a ignorée, méfiante et dangereusement indépendante ; sa chaussure a aisément trouvé le marchepied et la jeune femme est descendue au bord de la voie. J'ai sombrement examiné les formes musclées de son petit cul.

À l'arrière du train, le contrôleur s'est penché et, d'un signe de la main, a commandé la fermeture des portes. Teresa et moi nous sommes éloignés des voies, nos deux têtes remuant très vite de gauche à droite pour nous concentrer sur telle ou telle partie des wagons qui accéléraient – en général les roues ou les pièces mécaniques inférieures. L'extrémité arrière est passée devant nous et les rails ont un moment continué de bourdonner, tandis que le citron express s'éloignait.

Mon terrain vague préféré se trouvait juste derrière les Phases Zone 1. Avant l'été, aux quatre coins de ce terrain, sur le sol aride, des herbes saines et éclatantes, aux larges feuilles, jaillissaient de la terre comme des poils

récalcitrants lorsqu'un homme se rase avec maladresse. Sur ce terrain, les généreuses herbes vertes laissaient parfois la place à des étendues de sol orange nu. Peut-être aux endroits où de redoutables produits chimiques rejetés par des chantiers de construction voisins ou bien des barils de gasoil renversés d'un coup de pied avaient contaminé le sol ?

Vers le centre de ce terrain vague poussaient deux bosquets – de petites oasis d'herbe sauvage de la pampa. Un massif avait choisi de dresser ses tiges dorées, hautes de huit mètres, au milieu d'un étalage de roues de voiture sans pneus et rouillées, où le métal rongé était couleur ocre, piqueté de taches de terre cuite intense. Mais dans l'angle opposé du terrain vague se dressait une floraison encore plus luxuriante d'herbe de la pampa, qui servait de protection à ce qui se trouvait au-delà. En hiver, j'adorais le crépitement venteux de ces grandes tiges creuse, dont le chœur hystérique essayait d'attirer mon attention, alors que je faisais la sourde oreille et refusais de regarder de leur côté.

J'y ai guidé une Teresa ébahie et renfrognée.

« Voici mon terrain vague préféré », dis-je en souriant.

Nous l'avons traversé jusqu'au bosquet d'herbe de la pampa le plus éloigné. J'entendais le bruit solitaire mais réconfortant du citron express, qui accélérait maintenant pour s'éloigner des Phases Zone 1 en direction de la gare suivante, Kilomètre 4.

Devant le bouclier protecteur d'herbe de la pampa, j'en ai écarté quelques-unes et j'ai demandé à Teresa de regarder derrière. Elle s'est penchée en avant, son épaule touchant alors ma veste, et elle a vu ce qui occupait l'angle de mon terrain vague préféré : entouré de divers barils de pétrole rouillés parmi d'autres débris, il y avait un vieux bateau abandonné.

« Voici mon yacht », annonçai-je en souriant.

C'était un bateau de plaisance, long d'une quinzaine de mètres, dont il y avait belle lurette qu'on avait retiré le moteur. La coque en bois était pourrie, à moitié effondrée, mais j'attendais la réaction de Teresa face à ce que notre intrusion produirait certainement. Quelques instants plus tard, une brigade de chats et de chatons, noirs, blanc cassé, roux, gris pâle, tigrés ou beiges, se mirent à sortir en masse des fenêtres de la cuisine, des hublots, par le dalot de la chaîne d'ancre, par toutes les béances de la coque en bois, quand ils ne sautaient pas en bon ordre au-dessus des plats-bords et vers le sommet des barils de pétrole que j'avais placés là dans cette intention. Une fois à terre, ils ont convergé vers nous, la queue bien haute.

« Oh, comme c'est mignon ! »

Les jours où j'essayais de les compter, sans oublier les deux nouveaux chatons rescapés, il y avait quarante-cinq ou quarante-six chats, en plus des deux animaux à trois pattes qui restaient d'habitude sur les ponts.

J'ai montré à Teresa le tabouret élevé qui me servait à leur donner à manger sans que les chats me sautent dessus. Les chats ont envahi mes chaussures poussiéreuses, décrivant des cercles excités, tandis que je rassemblais leurs bols en plastique.

« Vous les nourrissez tous les combien ?

— En ce moment, un jour sur deux. Quand il fait plus froid, tous les jours. Tenez ça bien haut pour qu'ils ne puissent pas le sentir ! » Je lui ai tendu nos deux soles du déjeuner.

Tout en élevant le sac dans une main, elle s'est malgré tout agenouillée afin de caresser de sa main libre les derniers chatons. « Oh, ils sont adorables.

— Vous en voulez un ?

— J'ai un emploi très important. Je ne peux pas avoir de chat. Je serai absente toute la journée, je travaillerai tard au bureau. Pour mon grand patron ! » ajouta-t-elle en relevant la tête pour me regarder.

J'ai éclaté de rire, puis légèrement grimacé quand elle s'est mise à caresser ce chaton. Les chats de gouttière ne sont pas propres. Je devrais m'assurer qu'elle se lave bien les mains chez moi. J'ai toujours évité de toucher ces chats, même si moi aussi j'ai trouvé difficile de résister à la tentation de les prendre entre mes mains pour approcher de mon visage leurs yeux bleus tout neufs. Leur fragile squelette qu'on aurait pu écraser dans le poing me poussait à admirer qu'une chose aussi ravissante pût exister en ce monde. Pourtant, je n'aimais absolument pas les chats. De vrais rapaces. De mon balcon donnant sur la mer, j'entendais leurs cris sauvages les soirs où ils copulaient. Mais je ne supportais pas de penser qu'ils risquaient de mourir de faim si près de chez moi. Le problème, c'était que plus je les nourrissais, plus ils se reproduisaient. Pour finir, j'allais les prendre deux par deux pour les faire châtrer, me promettais-je régulièrement.

J'ai tiré sur l'anneau des boîtes de nourriture pour chat et j'en ai rabattu le couvercle, puis j'ai pris la cuillère à dessert plaquée argent, au manche arborant le poinçon « Hôtel Impérial » et la fontaine symbolique, pour faire sortir la viande. Au début, l'odeur de cette nourriture en conserve m'avait révolté, mais peu à peu j'en étais venu à apprécier son parfum de boucherie. J'ai versé les croquettes dans les boîtes vides et je les ai remuées avec la cuillère afin d'y mêler les restants de gelée. J'ai posé le petit bol sur le pont pour les chats à trois pattes. Les infirmes mangeaient vite, car les autres chats avaient appris qu'après avoir terminé les bols du bas, ils pouvaient encore se servir dans le

bol du pont normalement réservé aux chats à trois pattes. J'ai posé les autres bols à terre. J'ai assisté à la mêlée habituelle, certains animaux grimpant sur leurs congénères – les chatons s'en tirant le moins bien de tous. Nous avons regardé un moment la scène, puis j'ai dit : « Parfois, quand il y en a un de malade, je le nourris séparément. À la cuillère, ajoutai-je d'un air sévère. Mais ne croyez surtout pas que je sois un type gentil. »

Elle a éclaté de rire.

J'ai fourré les conserves vides dans le sac-poubelle que j'emportais chaque semaine à la benne à ordures.

Nous avons retraversé le terrain vague et enjambé la voie de chemin de fer, puis marché côte à côte le long de la rue de la plage, avec ses ralentisseurs et ses plots en béton destinés à empêcher les voitures d'y stationner durant la haute saison. Nous ne parlions pas, mais nous approchions de mon immeuble dans un silence concentré, bien que parfaitement à l'aise l'un avec l'autre. Nous avons pris l'ascenseur sans échanger un seul mot, j'ai ouvert la porte de mon appartement pour Teresa, nous en avons franchi le seuil et avons découvert la cloison en verre soufflé coloré, les coquillages pris dans la masse translucide, les interrupteurs et les variateurs encastrés dans le verre, si bien que les fils électriques qui descendaient vers le sol restaient visibles. Nous avons ensuite contourné ce mur de verre pour passer au salon.

« Sainte Marie ! Vous avez un appartement splendide », dit-elle très vite, en se figeant pour regarder au-delà des baies vitrées.

À cette hauteur, on voyait simplement la mer qui s'étendait jusqu'à l'horizon ; un soupçon d'orange matinal semblait s'attarder en bas du ciel.

Je me suis fendu de quelques explications concernant les lieux : « J'ai créé cet appartement à partir de quatre logements dont mon père était propriétaire. Le mur de séparation entre les deux appartements du front de mer se trouvait ici. » J'ai avancé d'un pas et désigné une ligne invisible au plafond. « Bien sûr, il m'a fallu faire construire ces colonnes et j'en ai profité pour y inclure des spots. Pas le moindre fil par terre : ces lampes standard, ici et encore ici, sont de ma propre conception, car leur alimentation court dans les tubes encastrés et situés sous le carrelage du sol. Je peux atténuer leur intensité grâce aux variateurs situés là et là-bas. » Je lui ai fait une démonstration. « Elles sont magnifiques le soir. Mettez-vous à l'aise. Installez-vous sur le balcon si vous le désirez. »

Je me suis mis à crier en allant à la cuisine. J'ai compris que j'étais tout excité à l'idée d'avoir de nouveau une femme chez moi après tout ce temps. « Bien sûr, l'inconvénient de réunir quatre appartements pour en faire un seul, c'est

qu'on a la cage d'escalier et l'ascenseur au milieu. On se surprend à décrire sans arrêt des cercles ; et quand on a oublié quelque chose, on se demande s'il est plus commode de passer à gauche ou à droite !

— Il y a toujours un prix à payer pour tout ! » fit-elle en haussant les épaules.

Je me suis arrêté pour la regarder.

« C'est vrai », dis-je platement.

Peut-être faisait-elle la maligne. Je n'avais pas besoin du moindre cynisme prolétaire. Donnez de l'argent aux gens et ils finissent tous par avoir les mêmes soucis. Comme la pauvreté, la richesse est une maladie aux symptômes classiques. Bientôt, avec de l'argent, elle allait se comporter comme moi et comme tous les autres qui en ont, et adopter au moins une partie de l'arrogance qui caractérise toujours les nantis.

« Voulez-vous boire quelque chose ? proposai-je.

— Et vous ?

— Avec le poisson j'aime bien le vin blanc sec. J'en ai au réfrigérateur.

— C'est parfait. Mais pourrais-je avoir aussi un verre d'eau gazeuse ? »

Sa demande d'eau m'a légèrement déçu. J'ai toujours été convaincu qu'en ma compagnie une femme doit être aussi ivre que possible.

« Vous pouvez vous laver les mains dans la salle de bains située au fond du couloir », lançai-je en m'apercevant qu'il s'agissait d'un ordre.

Je me suis moi-même lavé les mains à fond et, d'un coup d'œil machinal, assuré qu'aucun accessoire embarrassant, genre caleçon, ne traînait dans la salle de bains ou n'était visible par la porte de ma chambre. Ainsi que je l'aurais fait si tout avait été normal.

Teresa était assise sur le balcon, avec un verre de vin et son eau minérale. J'ai cuit, d'abord à la vapeur puis très vite à la poêle, les soles préalablement passées dans la farine, avec beaucoup de graines de carvi frais et très peu de beurre clarifié que j'avais moi-même tamisé à la mousseline. J'ai préparé un accompagnement léger de pâtes aux œufs et de riz (légèrement *al dente*, mais tout vaut mieux que la mollesse), parsemé de minuscules pointes scintillantes d'un caviar bon marché. J'ai fait une salade avec la laitue qui venait du réfrigérateur, les tomates et le fromage de feta, le tout assorti de mon assaisonnement maison que je conserve en permanence dans une grande bouteille, même si depuis un certain temps j'ai renoncé à y ajouter du sucre.

Nous avons mangé sur la table du balcon, mais à l'ombre. J'ai une véritable phobie des repas au soleil. Comme il y avait beaucoup de lumière et qu'elle n'avait pas de lunettes de soleil, je lui ai prêté ma paire de Ray-Ban polarisées,

dont elle devait sans cesse remonter le pont sur son nez. Ces lunettes paraissaient énormes, mais elles la rendaient très drôle. Néanmoins, j'étais légèrement décontenancé par le spectacle nouveau de mon propre reflet, sur mon balcon où j'étais très souvent seul, sur les verres de mes lunettes de soleil préférées.

J'avais vraiment bien réussi mon poisson. Nous avons causé design, sautant d'un sujet à l'autre avec une légère gêne, évitant les conclusions définitives, testant le terrain de nos opinions respectives. J'ai défendu mes architectes et designers préférés, que j'admirais depuis l'âge de quinze ans. Pourquoi donc avais-je été plus fidèle aux designers et aux architectes qu'à mes propres épouses ?

Quand Teresa et moi avons été debout l'un à côté de l'autre pour regarder la vue de mon balcon, où je lui ai indiqué quelques repères le long de la côte et jusqu'à notre ville, nous avons été si proches l'un de l'autre pour suivre la direction de mon bras et de mon doigt, que j'ai entendu le tintement de son verre d'eau minérale et le tic-tac de sa montre.

J'avais ouvert une seconde bouteille de vin. Déjà, je devinais comme une conspiration entre nous.

Teresa avait remarqué la photographie aérienne de l'hôtel Impérial – dont on voyait le toit – prise à partir de l'un de ces avions légers qui volent très bas et en formation, traînent derrière eux des bannières publicitaires le long de nos plages estivales et dont les pilotes réalisent parfois quelques travaux supplémentaires, photographiant des bâtiments significatifs ou les villas des riches. Elle s'est approchée tout près de la photographie, au point d'avoir presque le nez dessus.

(NOTE IMPORTANTE : Je désapprouve l'accrochage conventionnel des images sur les murs d'une maison. Lorsqu'on installe des images encadrées sur des pitons, la poussière, les toiles d'araignées ou même de jeunes lézards s'installent derrière, et puis l'image se met facilement de biais quand on la touche ou la nettoie. J'ai été inspiré par les pattes de sécurité qu'on utilise désormais dans les chambres des nouveaux hôtels internationaux pour fixer les images directement contre le mur tout en empêchant ainsi les clients de voler ces mornes sérigraphies et ces reproductions dénuées de la moindre inspiration. Dans mon appartement comme dans mon agence, j'ai eu recours à ces fixations plates pour toutes les images encadrées et sous verre.)

Elle est ressortie sur le balcon. Tout à trac, elle m'a demandé : « Ça ressemblait à quoi, de grandir dans cet hôtel ? » Teresa a fait un signe de tête en arrière vers la photographie avant de remettre mes lunettes de soleil.

Imaginez un petit garçon qui grandit dans un hôtel de quarante-neuf chambres, doté de cuisines labyrinthiques, d'ascenseurs, d'un sous-sol, d'un magasin, d'une buanderie et d'une chaudière en sous-sol équipée d'une cave à charbon. Un prince habitant un palais dans une capitale aurait connu moins de chambres pour ses aventures. Le *château*[1] français d'un despote africain aurait moins de pièces que la bâtisse où j'ai grandi.

Mais on imagine volontiers, dis-je à Teresa, que le fait de grandir dans un hôtel est tributaire de vastes mouvements saisonniers liés à l'arrivée et au départ de la clientèle, du sentiment de présences innombrables. Non. Les hôtels alimentent comme nul autre bâtiment le sentiment de l'absence humaine. La saison la plus marquante qui se grava dans ma mémoire était la longue période mélancolique où l'hôtel était fermé au public. Vides, les chambres semblables à des occasions ratées, les draps entreposés en lieu sûr, tous les matelas emballés dans de vieux journaux – que je lisais – dès la première semaine d'octobre de chaque année, inscrivant à jamais dans mon esprit les catastrophes et les grands événements politiques de tous les mois d'octobre des années soixante-dix.

Même durant la haute saison, on voyait rarement ces fantômes qu'étaient les clients, et même quand c'était le cas, on les évitait. Je les entrevoyais seulement à travers le mur vitré et coloré du restaurant et parfois, tout petit, lorsque je me glissais dans la salle de télévision. Ma mère faisait souvent cette déclaration extravagante que pendant les vingt années de sa carrière dans l'hôtellerie elle n'avait jamais rencontré un seul de ses clients ! Elle se faisait fréquemment remplacer au pied levé par l'intendante en chef quand quelque touriste provincial imbu de lui-même venait se plaindre pour une broutille. Après tout, contrairement à elle, cette intendante en chef « avait de l'éducation », comme disait ma mère.

Dans la culture hôtelière, les clients sont – derrière leur dos – méprisés parce qu'excentriques, manifestant de folles exigences, manquant de vraie classe, et en fin de compte considérés comme une gêne. Telle est la vérité du capitalisme : si les clients n'existaient pas, tout marcherait comme sur des roulettes.

Ainsi, chaque mois d'octobre, quand l'hôtel fermait pour les deux mois de réparations et d'entretien hivernaux, j'émergeais de notre appartement du dernier étage pour découvrir la véritable nature des hôtels en explorant les chambres vides.

Durant ces mois-là, j'entrais vraiment dans un contact plus direct avec les clients absents. Chaque année, peu après la fin de la saison, arrivait ce rituel que j'attendais avec davantage d'excitation que tous les cadeaux extravagants

de l'Épiphanie, quand nous laissions nos chaussures devant la porte pour que les trois Rois mages venus d'Orient – qui m'apportèrent le DC-8 *stretch series* – les remplissent.

Mon père me convoquait alors dans son bureau et, de son petit coffre-fort, il sortait tous les biens et les effets égarés, oubliés par les clients dans leur chambre, et jamais réclamés. Comment ne pas me rappeler cet extenseur pour développer les pectoraux, où un sandow manquait au milieu ? Ou ce parapluie noir d'« agent secret », dont la poignée incurvée s'achevait par une garniture en argent étamé ? Les jumelles 10 × 50 de style militaire dans leur étui en cuir brillant, que je possède toujours ? Et cette étrange boîte de coquilles d'œufs, chacune percée d'un trou d'épingle à son extrémité, par lequel on avait sans doute aspiré son contenu, avant de les recouvrir de splendides décorations peintes à la main ? La curiosité l'emporta néanmoins. Un jour, encore enfant, je fis tour à tour voler en éclats chacun de ces œufs magnifiques, simplement pour voir leur intérieur d'une pâleur de grémial, qui semblait recouvert des coulures inégales d'un vernis pareil à la résine. Assis en tailleur sur le sol de ma chambre, je fondis soudain en sanglots quand je compris l'abomination que je venais de commettre. On ne peut rien faire contre ce sentiment de gâchis, contre la conviction qu'on ne saurait réparer cet anéantissement de choses fragiles, au milieu d'une centaine de fragments colorés de coquilles d'œufs peintes qui me collaient aux mains. J'ai caché pendant des années cette destruction de la boîte d'œufs.

J'ai servi les tranches de melon sur le balcon, après les avoir disposées dans deux anciennes assiettes à bord doré de l'hôtel Impérial.

Teresa portait de nouveau les lunettes de soleil. Le melon était parfaitement à point, sucré, délicieux. Nous n'avons pas parlé. J'ai laissé la tension monter.

Tout d'un coup je lui ai raconté ma fameuse histoire à la manière qui révèle ce que sont toutes les histoires : une forme de séduction. Je crois que nous ne racontons jamais d'histoire à ceux dont nous ne désirons rien. Mon père m'a rapporté des anecdotes relatives à l'hôtel dans l'espoir de se gagner mon affection et mon souvenir ; je les ai répétées à Teresa comme je les avais déjà racontées à d'autres afin de créer une sorte d'intimité – même fragile – entre nous. Lorsque nous racontons une histoire à quelqu'un, nous souhaitons qu'elle opère une espèce de contagion. Voilà sans doute pourquoi j'ai éliminé d'office mes histoires mécaniques préférées sur la cage d'ascenseur. Et à la place, choisi ceci :

Durant une décennie, chaque année, avant la guerre civile, un vieil homme riche de la famille Katta venait passer le printemps à l'hôtel Impérial. Veuf, il

arrivait toujours accompagné de ses deux ravissantes filles adolescentes. Ils prenaient deux suites, une pour le père, l'autre pour les filles, et toujours les deux chambres d'angle du premier étage (deux de ces suites ont, vers la fin des années cinquante, avant l'achat de l'Impérial par mes parents, été redistribuées en trois chambres plus petites, pour une personne). Ce vieillard tenait à ses deux filles comme à la prunelle de ses yeux. Selon une rumeur, s'il insistait autant pour loger au premier étage, c'était au cas où l'une de ses filles se pencherait trop et tomberait par-dessus la rambarde du petit balcon. Au premier étage, il croyait qu'elle survivrait à pareille chute. Au printemps 1934, le lundi de Pâques, les deux filles devaient avoir seize ou dix-sept ans. Leur vieux père prenait souvent ses repas dans sa chambre, mais il ne voulait pas d'un tel luxe pour ses filles. Il les envoyait donc déjeuner et dîner dans la salle à manger, sous l'œil attentif du maître d'hôtel, un grand et humble favori du vieil homme. Les deux filles n'étaient pas de grosses mangeuses, mais pour ne pas sembler impolies elles s'attardaient à leur table en échangeant des paroles à voix basse. J'ai dit à Teresa qu'au moment où l'on servait le dessert des jeunes filles, qu'elles appréciaient avec davantage d'enthousiasme qu'aucun autre plat, on entendit un craquement soudain. Dans la salle à manger les voix se turent aussitôt et les convives levèrent les yeux vers le plafond laqué qui explosait ; des morceaux de plâtre entraînant des guirlandes de poussière percutèrent le dallage étincelant entre les deux groupes principaux de tables, sous l'énorme lustre. On eut le sentiment d'un poids considérable qui pesait sur le plafond et faisait s'incurver le plâtre. Une seule femme cria. Les hommes lancèrent élégamment leur serviette et se levèrent, comme si l'on venait de les provoquer en duel. Avec un bruit soudain et inquiétant, d'abord un ventre rouillé puis une baignoire tout entière apparut par saccades à travers le plâtre du plafond avant de choir selon une verticalité implacable ; la baignoire en fonte percuta et défonça le carrelage brillant du sol de la salle à manger bondée. Son impact projeta en l'air une grande colonne frémissante d'eau blanche qui retomba en éclaboussant tout sur son passage, créant une inondation savonneuse autour des pieds de table et de chaise, tandis que le nuage de poussière se dissipait. On découvrit alors le cadavre blême et nu du vieux père décédé des deux splendides jeunes filles – il avait les yeux grands ouverts. Le cigare imbibé d'eau restait coincé entre les doigts raidis et faisait un écho obscène au petit pénis nu où, suggérai-je à Teresa, les yeux de ses deux filles ne manquèrent sans doute pas de se poser, alors qu'elles commençaient à hurler.

Le vieil homme était mort des heures plus tôt, sans doute en se penchant en avant pour ouvrir en grand le robinet d'eau chaude ; tout en le pochant dans l'eau bouillante, la grande baignoire ancienne déborda vers les planches déjà

pourries de la salle de bains. L'eau avait imprégné le plafond en plâtre et en crin de cheval, jusqu'à ce que le poids de la fonte, de l'eau et de l'énorme vieillard franchît un seuil critique ; s'arrachant aux tuyaux en plomb mou, la baignoire et le vieillard entamèrent leur terrible chute vers l'étage inférieur. J'ai dit à Teresa que je l'emmènerais à l'hôtel pour lui montrer une plaque inégale de plâtre, toujours visible aujourd'hui sous la peinture du haut plafond de la salle à manger de l'hôtel Impérial, juste à côté du lustre. À l'endroit exact où le vieil homme, nu et mort dans son bain, s'écrasa ce soir-là parmi les convives.

Nous sommes restés silencieux. Teresa avait chuchoté le mot « Incroyable » à la fin de mon histoire, puis lancé sa cigarette par-dessus le balcon, ce qui n'a pas réussi à m'agacer. Elle a regardé la mer, puis répété : « Incroyable.

— C'est vrai. Je vous le promets. »

Elle semblait impressionnée.

La lumière ressemblait à celle de l'après-midi dans mon salon paysage. J'ai dit à Teresa : « Et si on allait faire un plongeon dans la mer ?

— Bien sûr, c'est facile pour vous ici, hein ? » Elle s'est légèrement soulevée pour regarder au-dessus de la rambarde en aluminium bossé de mon balcon, laquelle était toujours tachée par ce fichu sel de mer.

« Juste en bas.

— Mais que vais-je pouvoir mettre pour me baigner ? Ou ne pas mettre.

— Eh bien, je pourrais vous donner un T-shirt ?

— Mmm. Possible. »

Elle était soudain méfiante. J'ai essayé de l'encourager. « Je pourrais vous prêter un peignoir pour sortir de l'eau ?

— Oui, j'en aurai aussi besoin pour aller jusqu'à la mer, dit-elle d'un ton cassant.

— Bien sûr. Vous pouvez vous changer dans une des chambres d'amis. Je vais chercher tout ça. »

Je me suis levé.

Dans ma garde-robe, mes T-shirts sont rangés avec soin dans un tiroir qui glisse sans bruit. Évidemment.

Je n'étais pas idiot au point d'en choisir un blanc, qui serait devenu transparent dans l'eau et m'aurait ainsi permis de voir clairement tous les détails de ses seins caoutchouteux. J'en ai donc choisi un bleu foncé.

J'ai un peignoir d'hiver et un peignoir d'été. Ce dernier est en soie grise, presque argentée. J'ai grimacé, je l'avoue, à la pensée de mêler du sable à ses fibres vivantes. Je le mettais avec plaisir tous les matins. Il me faudrait le porter ensuite chez le teinturier.

J'ai reniflé ce peignoir avec concentration, au cas où l'odeur d'un corps l'eût imprégné. Par mesure de précaution, je l'ai emporté dans ma salle de bains privée pour y vaporiser un peu de mon *eau de toilette Chanel* * préférée. Et puis encore un peu. Je me suis ensuite inquiété à l'idée qu'il empeste un excès de parfum où Teresa risquait de débusquer une déplorable fibre de gigolo dans ma personnalité. J'ai donc ouvert en grand la fenêtre de la salle de bains et agité au-dehors le peignoir en soie pour essayer de dissiper l'intensité superflue de parfum. Comme d'habitude, la vieille dame qui habitait la résidence située de l'autre côté des voies du chemin de fer traînait près de sa fenêtre et j'ai vu qu'elle m'observait. Bon Dieu, elle allait sans doute appeler les pompiers ! Les soirs d'hiver, je surprenais cette vieille pie en train de m'espionner avec son télescope tandis que je préparais seul mon dîner. Je m'en serais moqué si ç'avait été une adolescente, mais franchement elle devait bien avoir quatre-vingts ans ! Un soir, elle m'a tellement énervé que j'ai pris un gros marqueur pour dresser la liste de mon menu sur un grand morceau de carton que j'ai ensuite collé sur la fenêtre de la cuisine. J'apprécie mes volets électriques, mais j'aime aussi la vue vers l'intérieur des terres et jusqu'aux montagnes ; maintenant, presque tous les soirs, je fais descendre les volets électriques.

J'ai rejoint le balcon et tendu mes vêtements à Teresa. J'ai eu le sentiment de forcer un peu les choses, mais je n'ai pas pu m'empêcher de dire : « Il y a des chambres vacantes là-bas, à droite. »

Elle s'est contentée de rire en hochant la tête. J'ai toussé avant de retourner dans ma chambre, où j'ai retiré mon costume, que j'ai rangé dans ma garde-robe. Puis j'ai mis mon short de bain Burberry – le seul que j'aie pu trouver avec une doublure en coton, et non en synthétique ! Puis j'ai enfilé un pantalon en lin et une chemise d'été bleu ciel, à manches courtes, en pilou, etc.

UN ÉCLAIRCISSEMENT : Cette préparation n'a pas été aussi décontractée que je semble l'indiquer. J'ai aussi examiné longuement mon visage dans le miroir. J'ai utilisé une serviette en papier pour m'essuyer le nez et l'intérieur des oreilles. Je me suis rapidement lavé les dents. Debout dans mon short de bain à carreaux assez ridicule, j'ai fait quelques extensions et rentré mon ventre très légèrement bombé. Et puis j'étais sujet à une palette contrastée d'oscillations émotionnelles. Je me sentais excité de savoir qu'une fois encore une jeune femme faisait permuter des vêtements non loin de moi, si bien qu'elle se retrouverait à demi nue dans une de mes chambres d'amis. Mais la présence de sa prime jeunesse contrastait avec l'évidence flétrie que mon corps de quadragénaire m'offrait trop souvent dans les miroirs. Pourtant, les muscles restaient fermes à la jointure du bras et de l'épaule, mais la peau manifestait cette luminescence parcheminée, distendue, typique de

l'authentique vieillissement, qui ne cessait de me scandaliser et de me plonger dans la perplexité. J'étais si peu en forme que tous les matins je me sentais essoufflé après avoir secoué ma bombe de mousse à raser ! Je savais que l'âge était tapi derrière les surfaces que je scrutais dans mes miroirs, attendant de s'épanouir et de me duper une fois de plus – moi, le genre de personne sincèrement convaincue que la vieillesse et la maladie n'arrivent qu'aux autres. Et si Teresa m'offrait son corps, je ne pourrais pas aller très loin – assez loin néanmoins pour que j'en tire du plaisir, n'ai-je pu m'empêcher de penser.

J'avais vaporisé du déodorant, mais pas trop pour éviter que de petits flocons de cette neige artificielle n'adhèrent aux poils de mes aisselles quand, au bord de l'eau, j'ôterais ma chemise et lèverais les bras. Je souffrais aussi de cette brusque liquéfaction nerveuse des boyaux qui me surprend toujours quand j'envisage de nager avec une femme.

Retournant sur mes pas, j'ai découvert à travers la vitre du balcon la forme nouvelle des épaules de Teresa dans mon peignoir en soie ! Ce peignoir descendait jusqu'à ses chevilles et j'ai aperçu ses pieds nus : longs doigts de pied. Elle se tenait légèrement penchée, occupée par quelque chose en contrebas du balcon. Telle une menace, je me suis approché derrière elle et j'ai moi aussi baissé les yeux vers la plage. Un peu à droite de mon immeuble, en direction de notre ville, un homme se tenait debout dans l'eau qui lui montait jusqu'à la taille, vêtu d'un short de bain violet, tourné vers l'horizon, la tête humblement baissée. C'était un Maure.

J'ai cru qu'il priait, qu'il adorait quelque obscur dieu solaire et maritime, jusqu'à ce que je remarque la faible fluorescence crayeuse qui montait et descendait doucement à la surface de l'eau autour de ses minces membres noirs. J'ai vu ses mains rejoindre la nuque et se mettre à frotter furieusement. Il tenait un morceau de savon. Il lavait ses cheveux courts et frisés.

« Il y a un type qui se lave là en bas.

— Oui.

— Il se lave un peu et puis il nage un peu pour se rincer. Ça a l'air agréable.

— En avez-vous envie ? » Ma voix s'est éteinte. « Hé ! » Puis j'ai chuchoté. « Je connais ce type. » C'était le mendiant maure croisé le matin même, assis derrière le restaurant Le Dauphin, à qui j'avais donné une photocopie du formulaire de demande d'emploi du McDonald.

Bien que convaincu de l'inutilité de mon commentaire, car elle était jeune et voyait le monde différemment, j'ai souri et je me suis tourné vers la petite Teresa, sans pouvoir résister à la tentation : « C'est un mendiant, lui dis-je.

— Il est très mignon », répondit-elle aussitôt, comme sur la défensive – et comme s'il s'agissait aussi d'une excuse. Elle s'obstinait à le regarder se laver

dans l'eau.

J'ai acquiescé en essayant de ne pas l'imiter, de ne pas regarder cette silhouette dans l'eau bleue.

« Je l'ai vu ce matin, sur le chemin de l'agence. En train de mendier.

— Mais vous n'êtes pas allé à l'agence aujourd'hui, m'a-t-elle presque réprimandé.

— Non. Je suis allé dans des cafés, puis je vous ai rencontrée », répondis-je, presque sommé de m'expliquer devant elle.

Un moment, elle a entortillé une mèche de cheveux autour de ses doigts. « Je ne veux pas me baigner tant qu'il sera là.

— Parce qu'il est beau et que vous désirez vous montrer à votre avantage sur la plage, et non dans mon T-shirt ? » J'ai souri comme si c'était d'une petite pique enjouée, mais c'était bel et bien la condamnation d'un jaloux.

Pour la première fois depuis l'apparition du Maure, Teresa a tourné la tête pour me regarder.

« Oh là là, mon oncle », dit-elle sans me répondre.

Je suis resté un moment furieux. Je tremblais presque. Submergé par la jalousie et la déception, car elle m'échappait soudainement à cause de ce beau Maure, et la voilà qui m'appelait « mon oncle », dans notre région une expression que nous utilisons seulement entre vieux amis platoniques et au sein de la famille.

« Ainsi, nous ne nagerons pas ?

— Non », dit-elle, mais sans remettre pour autant ses vêtements. Elle s'est assise sur la chaise du balcon, dans mon peignoir, puis elle a croisé les jambes, me laissant voir un mince mollet.

J'ai de nouveau baissé les yeux vers le mendiant maure. Il se penchait en avant dans une eau un peu plus profonde et se couvrait le visage d'une mousse blanche et savonneuse. Il semblait immensément propre. Il a plongé dans une petite vague. Quand il a refait surface, j'ai eu envie de lui crier quelque chose, mais j'ai senti que Teresa m'en voudrait, tandis que j'étais incapable de choisir dans une liste interminable d'insultes possibles. Puis il s'est mis à marcher vers le sable. J'ai aperçu le losange orange d'un savon bon marché dans son poing. Il l'a laissé tomber alors que l'eau lui montait aux mollets et il s'est aussitôt baissé, vif et agile, pour le récupérer parmi les modestes rouleaux liquides.

Comme si je pensais à voix haute, j'ai dit : « Mais il n'est guère agréable de se laver dans l'eau salée. On a ensuite besoin de se rincer à l'eau douce.

— C'est vrai », murmura Teresa derrière moi, comme si nous venions de résoudre un problème et de trouver le défaut de la cuirasse du beau Maure.

Je l'ai regardé sortir de l'eau, plié en deux, et gravir la plage. Il y avait là un sac plastique de supermarché que je n'avais pas remarqué, d'où le Maure a tiré une petite serviette aux couleurs vives, avant de se sécher les cheveux en regardant le large.

« Je me demande où il habite », fis-je sans réfléchir. Puis je me suis retourné pour la regarder.

« Je crois que je devrais y aller.

— Je suppose que c'est inévitable », dis-je.

Elle est retournée s'habiller dans la chambre d'amis sans m'en demander la permission.

Assis sur le balcon, je fusillais le baigneur des yeux.

J'ai insisté pour appeler un taxi, malgré ses protestations. Je voyais bien qu'elle désirait récupérer au plus vite son portfolio au Cena's. J'ai pris l'ascenseur avec elle.

« À demain donc, au bureau. Merci beaucoup pour le déjeuner.

— Je n'irai peut-être pas travailler à l'agence. Pendant un certain temps », dis-je sèchement.

Avec un hochement de tête j'ai tendu un billet de deux mille au chauffeur, comme si j'avais levé cette fille la veille au soir. J'ai entendu les protestations bredouillées par Teresa sur la banquette arrière. Je suis rentré dans ma résidence sans me retourner.

---

1. En français dans le texte original, comme tous les passages en italique suivis d'un astérisque. (*N.d.T.*)

OceanofPDF.com

La tanière du Maure

J'avais besoin de localiser l'endroit où ce sale Maure qui se baignait tous les jours dans la mer en contrebas de mon appartement vivait dans nos Phases Zone 1. Pourquoi désirais-je tant découvrir où cet immigrant clandestin, ce mendiant, créchait ?

Après avoir quitté mon immeuble, j'ai tourné et marché d'un pas fulminant le long de la route et de la voie ferrée parallèle, à côté de la résidence voisine où habitait la vieille pie indiscrète. J'ai levé les yeux : curieusement, elle ne semblait pas m'observer, mais j'ai vu le type aux cheveux longs qui gratouillait sans arrêt une guitare de gitan sur son balcon. Penché sur la balustrade et très concentré, il se coupait les ongles avec un feu follet argenté où j'ai reconnu un petit coupe-ongles. J'ai cherché des yeux la correspondance, mais les rails jumeaux couronnés d'argent n'étaient pas visibles au-dessus des herbes qui poussaient près de moi sur le bas-côté.

À ma gauche s'étendait cette mer trop monotone. Je suis un plongeur aguerri. Autrefois, j'adorais la mer et ce qui se trouvait dessous, mais une force douloureuse était désormais en moi. Cette mer luisait comme une irritation générale et j'avais l'impression que son volume déprimant risquait de basculer pour livrer un aperçu répugnant du fond nu et beige ainsi que de ses perspectives descendantes. Face à l'éblouissement argenté de la surface, mes paupières ne pouvaient rester ouvertes. J'ai mis mes Ray-Ban.

J'ai marché vers le chemin de la plage en sachant que bientôt je vomirais sous le plafond de l'hôpital – j'expulserais de vrais acides stomacaux, des humeurs luisantes, d'infimes stries crachées entre les dents.

Immobile sur le sable, je méprisais la prudence vivace de chacune de mes inspirations. Comme souvent, j'ai pensé au décès de ma mère. Maintenant je voyais mes propres diarrhées et le vomi sanguinolent – toutes ces vapeurs et ces pâtes à cataplasme dissimulées dans les sacs et les ballons de notre propre chair, des puanteurs obscures ; résidus infects des drains et des boyaux – les petits secrets de Dieu qui ne devraient jamais entrer en contact avec l'air. Tenis m'a dit que les étudiants de première année en anatomie s'évanouissaient à cause non pas de la vue mais de l'odeur qui émanait des cadavres disséqués. Un jour, à l'époque où je me sentais assez imbu pour fréquenter les livres, j'ai lu que les entrailles pourries du vieux cadavre de Napoléon puaient d'une

manière insupportable lors de l'autopsie – après tout ce qu'il fit et tout ce que virent ses yeux.

J'étais debout dans le sable au bord de l'eau, à l'endroit où le Maure se lavait tous les jours. Je me suis retourné pour suivre des yeux le sentier qui passait entre deux immeubles neufs, où il avait disparu. J'ai scruté les façades à la recherche du rose révélateur de la brique non enduite qui signale un bâtiment inachevé. Et comme de juste, derrière les frondaisons doucement oscillantes des palmiers, sur une pente plus abrupte située entre la blancheur éclatante des enduits de surface de deux immeubles neufs constitués de duplex, j'ai aperçu de la brique nue et une futile clôture de sécurité inclinée.

J'ai traversé l'étroite voie du chemin de fer, puis, le buste penché en avant, j'ai gravi la pente et me suis vite retrouvé hors d'haleine. Devant la clôture de sécurité, j'ai constaté comment on avait repoussé le grillage, si bien qu'il suffisait de tendre la tête pour se retrouver dans le périmètre du chantier.

Voici le spectacle familier que, s'il n'aboutissait pas à des terrains vagues, ma région multipliait aussi : les parpaings creux, rose saumon, qui constituent les immeubles de logements et les villas bon marché de notre implacable boom immobilier ; la bave écumante du ciment appliqué à la va-vite débordant des jointures entre les briques, les murs penchés, les finitions d'amateur déguisées sous une mince et rapide couche de plâtre, l'après-coup des canyons forés dans les murs pour y faire courir les câbles électriques et la plomberie – l'hideuse accumulation des éclaboussures de ciment sec, de briques concassées et de débris non identifiables sur les solides dalles de béton – les escaliers squelettiques montant vers d'autres étages visibles, souvent tout du long jusqu'au toit, pour montrer la timide illumination du ciel par les conduits troués dans les plafonds. Des fils qui semblent douloureusement tendus à travers les murs. Des panneaux de verre où l'on lit toujours le nom de l'entreprise collé en toute hâte. Le feuilletage argenté des évacuations d'extracteurs qui rejoignent avec optimisme de mythiques cuisines domestiques.

Dans ma région, tant de projets immobiliers relèvent de la pure spéculation que ces chantiers traversent souvent des périodes d'inactivité prolongées ; les immeubles sont désertés pendant des mois, voire des années, et constituent alors d'excellents repaires pour leurs ouvriers du bâtiment, des immigrés mal payés et restés en carafe, qui se réunissent autour de braseros avec leur contrat résilié – ou des refuges pour vagabonds, arnaqueurs, fugitifs, libres-penseurs et aventuriers de tout poil.

Cette coquille à demi achevée ne différait guère des autres. J'ai ôté mes lunettes de soleil pour les ranger dans le cuir souple et usé de leur étui, que j'ai glissé dans la poche intérieure gauche de ma veste de costume, puis j'ai passé la tête dans l'entrée dépourvue de porte, mais sans constater la moindre anomalie – les gravats ordinaires et les banals sacs de béton neufs étaient entassés sous la saignée approximative d'une fenêtre ; du bout de ma chaussure j'ai touché l'un de ces sacs. Dur comme de la pierre. Les pluies hivernales chassées par le vent ou les tourmentes de l'été les avaient imbibés et ainsi durcis. Tout travail avait cessé ici depuis belle lurette à cause des problèmes de planning ou de financement. J'ai remarqué que l'escalier était étrangement propre, je me suis donc dirigé vers lui, quelques débris craquant sous les semelles, puis j'ai tranquillement entamé mon ascension, tête baissée, vers le premier étage.

Pas de doute, c'était une vraie tanière de Maure. En l'absence de toute fenêtre, la seule lumière venait de la cage d'escalier, mais en haut l'on pouvait toujours sauter par le trou d'une fenêtre en cas d'urgence, à cause de la pente abrupte de la colline à laquelle l'immeuble s'adossait. Des morceaux de carton – un grand emballage de télévision jeté – avaient été déchirés et formaient une sorte de sommier de fortune où un sac de couchage aux couleurs bariolées était plié avec soin. Trois serviettes étaient accrochées à des clous qu'on avait fixés dans les nombreux interstices du jointoiement des murs. Il y avait, bien alignés, des flacons de shampooing et de gel douche bon marché. Il y avait un petit camping-gaz, mais aussi les traces d'un ancien feu et l'odeur rance du charbon de bois arrosé d'eau et dispersé. Des boîtes de conserve disposées avec soin : thon, tomates ; un tube contenant une quelconque purée, orné des croissants aiguisés en dents de scie et des coups de couteau de l'écriture arabe ; il y avait une casserole cabossée et puis une petite cafetière italienne en aluminium, un sac-poubelle en plastique noir contenant des vêtements, et une dizaine de livres de poche. J'ai repéré un exemplaire du Coran, mais aussi des livres scolaires en français et en anglais que je n'ai pas réussi à identifier, et dans ma propre langue un ouvrage sur les oiseaux et sur la faune de notre région miniature – j'ai failli m'accroupir pour en consulter l'index à la recherche de la fougère commune, mais je me suis repris à temps, me rappelant où j'étais.

J'ai pris le camping-gaz et je l'ai lancé à toute volée contre le mur, puis à coups de pied j'ai envoyé les livres et les conserves dans la cage d'escalier, en éraflant le maudit cuir de mes chaussures immaculées. J'ai pris grand plaisir à dévisser le bouchon du tube de pâte alimentaire, puis à marcher dessus jusqu'à ce que tout le contenu écarlate s'en fût évacué sur le béton, où je l'ai bien

écrasé du talon. J'ai essuyé ma chaussure sur le sac de couchage, j'y ai jeté les flacons débouchés de shampooing et de gel douche, puis les vêtements. Ensuite, j'ai tiré derrière moi dans l'escalier le sac de couchage et son contenu, mais, me ravisant, j'ai pris le livre de poche sur la faune et les oiseaux pour le glisser dans ma veste. J'ai traîné le sac de couchage jusqu'au grand jour, puis, craignant d'être découvert par les résidents officiels des immeubles voisins, j'ai hissé ce sac pour l'accrocher dans l'échancrure déchirée et rouillée de la clôture de sécurité tordue, tel un symbole sinistre et de mauvais aloi.

J'ai nettoyé mes lunettes de soleil avant de les remettre, puis je me suis éloigné pour retourner vers mon appartement, en regardant des deux côtés avant de traverser la voie ferrée. J'ai sorti le livre de poche et consulté l'index pour m'informer sur la fougère commune, mais il n'y avait qu'une photo, une description laconique de son mode d'existence et son nom latin. Elle apparaissait ainsi privée de son authentique magie. Furieux à la pensée du derrière parfait de Teresa, dissimulé sous sa petite jupe oscillante, j'ai lancé le livre de poche sur le bas-côté – même pas dans une corbeille à papier de la rue.

J'ai bien dormi comme d'habitude, mais le corps noir et luisant du Maure était de retour le lendemain. Profitant de la douceur matinale de l'eau, l'intrus s'est enduit les joues de mousse, puis il y a porté un rasoir jetable en se palpant fréquemment la mâchoire, car bien sûr il n'avait aucun miroir à sa disposition.

Sa présence m'a contraint à quitter mon appartement et à rejoindre rapidement à pied l'arrêt des Phases Zone 1. Ce jour-là, je ne me suis pas rendu à mon agence. J'ai traîné au Cena's et dans d'autres cafés, en buvant un whisky dans chacun d'entre eux et en fumant, sans regarder les cohortes de jolies femmes.

Je suis même entré dans quelques nouveaux cafés que je ne fréquente guère – des établissements modernes destinés à une clientèle jeune de toute évidence. Je comprenais très bien les règles du buveur solitaire. Un verre vous fait passer pour un client intrigant. Deux verres donnent l'impression qu'on vous a posé un lapin. Trois verres au même café sont hors de question : les gens commencent à détourner le regard, à ignorer votre présence, à vous prendre pour un poivrot, ou pire, pour un Anglais.

Dans un café, cette chaîne musicale MTV s'affichait sur les écrans de télévision, mais par bonheur le son était coupé. Une espèce d'apocalypse se déroulait là-haut sur ces écrans ! Une jeune pop star de sexe masculin ondulait autour de la piscine d'une villa de la *Côte d'Azur* *, dans le lotissement où il avait grandi entièrement oublié de tous. Il arborait le contenu de toute une

bijouterie, mais réussissait néanmoins à ressembler au pauvre type chargé de l'entretien de la piscine, qui attendait qu'on lui dît de se remettre au boulot.

À un autre moment, j'ai eu la malchance de lever de nouveau les yeux vers les écrans de télévision : avec un sens profondément violent de la compétition, un groupe pop d'adolescentes presque nues exécutait une danse routinière sur l'écran silencieux.

À la tombée de la nuit j'étais très ivre. J'ai longé le Major. J'ai traversé la Grande Avenue où, au niveau des feux tricolores et des passages cloutés, on entend de brèves mélodies bien typées, destinées à permettre aux aveugles de notre ville d'y circuler en se fiant à cette seule musique. J'ai grincé des dents en passant devant les repères suivants : Encina Real le bijoutier, le magasin de lingerie avec, dans la vitrine, un mannequin affublé de jarretelles qu'aucune fille ne porterait jamais. Sauf mon ex, Hansa Deprano.

Je suis passé devant le café d'Alléluia sans même lui accorder un regard en biais, en sachant que le fait d'y entrer scellerait, d'une certaine manière, mon destin. J'ai traversé la place de l'Hôtel-de-Ville dans le carillon de la cloche, j'ai marché sous les fenêtres obscures de l'ancien appartement de ma mère, j'ai contourné l'angle de l'hôtel Impérial. On avait arrêté l'eau de la fontaine, mais les projecteurs qui se déclenchaient à heure fixe s'étaient mis en marche et illuminaient d'une lumière dure et brûlante les tuyaux de cuivre usés. Je suis arrivé pile à l'heure pour le citron express.

Quand j'ai cessé de fixer mes chaussures pour regarder par la fenêtre du train, le vernis frémissant de la lune nous suivait tout au long de la côte. J'étais le seul passager à descendre du train sur le quai des Phases Zone 2. Le crépuscule était si brillant que chaque lampadaire blanc ressemblait davantage à une grosse bouteille plastique de deux litres de lait accrochée là-haut. J'ai marché vers mon immeuble en longeant la route et la voie ferrée dans la lueur alternée de la rue et de la lune, en savourant le crissement de mes talons sur le pavé.

Lorsque je suis arrivé devant mon immeuble, j'ai sorti de mon portefeuille les clefs plates donnant accès à ma cave du rez-de-chaussée.

Dans la cave j'ai allumé la lumière. Tout mon équipement de plongée était rangé avec soin dans l'angle opposé : les bonbonnes, les régulateurs et mon masque de luxe, au verre facial taillé sur le modèle de mes lentilles de contact afin de corriger ma vue sous l'eau.

Dans un coin se trouvait le fusil sous-marin dont je ne m'étais jamais servi pour embrocher ni poisson ni calmar. Je préférais laisser cette tâche à

quelqu'un d'autre et manger les miens au restaurant. J'ai pris le fusil sous-marin, puis je me suis éloigné sous la lune dans la direction opposée, le long des voies de chemin de fer en direction de la tanière du Maure.

J'ai gravi lentement le chemin de la colline, en plissant les yeux pour regarder les ombres anguleuses sous la lueur lactée. Je scrutais avec une vraie concentration la bande ocre de maçonnerie. Je dirigeais le fusil sous-marin vers le sol, m'assurant de ne jamais le pointer sur moi, tout occupé par cette montée. J'avais le souffle court, j'étais presque arrivé à la clôture de sécurité, quand j'ai remarqué les ombres mouvantes à l'étage inférieur de cette coquille de briques. J'étais sûr que le Maure était à l'intérieur et qu'il s'était fait un petit feu en se servant de la cage d'escalier comme d'une cheminée.

Et bien sûr, en me concentrant sur la clarté ondulante des étoiles, au bout d'un moment j'ai détecté des lambeaux de fumée qui dérivaient doucement. J'ai écouté, mais il n'y avait rien à entendre. Je me suis glissé sous la clôture de sécurité, ses maillons rouillés ont douloureusement grincé. À grandes enjambées nerveuses j'ai rejoint l'entrée et regardé à l'intérieur.

À cause de la lueur éclatante de la lune, il faisait noir comme dans un tunnel, mais j'ai discerné l'éclat de flammes contre le bord déchiqueté des marches. Si le Maure voulait se carapater, c'était le moment ou jamais. Je suis entré dans l'immeuble en entendant craquer mes chaussures de luxe, le fusil sous-marin brandi devant moi. Dehors, le clair de lune était si lumineux que j'ai remarqué dans la pénombre qu'il avait rendu fluorescentes les aiguilles de ma montre Omega.

Je l'ai imaginé assis, immobile et retenant son souffle, à quelques mètres au-dessus de moi. J'entendais mes battements de cœur.

« Avez-vous trouvé un emploi au McDonald ? » lançai-je d'une voix qui tremblait de nervosité.

Pas de réponse.

J'avais la gorge sèche à cause de ce fichu whisky.

« Je vous vois vous laver devant mon appartement. C'est moi qui vous ai donné un formulaire de demande d'emploi du McDonald. »

Une voix qui s'exprimait dans ma langue tomba de la cage d'escalier : « Que voulez-vous ?

— Si je monte, vous allez m'attaquer ?

— Dois-je vous accueillir les bras ouverts ?

— Je m'appelle Manolo Follana. J'ai pensé que vous n'étiez peut-être pas seul. Sans doute êtes-vous avec des gens qui vont tenter de me dévaliser. Si je monte, vous allez peut-être sortir un couteau.

— Vous en avez sans doute un.

— J'ai mieux. Je vous avertis, mais seulement en guise de protection. Je peux monter ?

— Comme vous voudrez. »

J'ai gravi les marches avec prudence.

Le Maure était assis en tailleur dans l'angle le plus éloigné de l'espace nu, ses beaux traits reflétant la lueur du petit feu situé devant lui. Je crois qu'en entendant mes déplacements nocturnes, soudain inquiet il avait battu en retraite dans ce recoin, car il se tenait trop éloigné du feu pour en apprécier la chaleur. Je me suis lentement élevé au-dessus du plancher à mesure que je montais les marches.

Je me suis arrêté à mi-chemin : « Vous êtes seul ?

— Oui. Et vous ?

— Complètement. »

Mon ridicule fusil sous-marin l'a fait rire. « Vous chassez de nuit ? »

Gêné, j'ai abaissé mon arme. Les objets avaient retrouvé leur ancien emplacement dans la pièce, hormis le sac de couchage. Une zone plus sombre du sac avait été dressée sur une boîte proche du feu pour sécher – sans doute avait-il tenté de le nettoyer dans la mer. J'ai eu honte.

« Je prévois qu'un de ces jours, monsieur Follana, vous allez entrer au McDonald et être assailli par une grêle de hamburgers. »

J'ai ri.

« Il reste une seule tasse : café ? »

J'ai acquiescé et avancé vers lui dans l'ombre. Quand il s'est levé, mon corps s'est légèrement tendu, mais le Maure s'est brusquement baissé pour prendre la cafetière que j'avais projetée contre le mur. Vu de près, il était gracile – délicat. J'ai remarqué dans la pénombre que la poignée en plastique de la cafetière était maintenant cassée et que seule l'armature en aluminium s'offrait à ses doigts.

Il m'a tendu le gobelet en plastique rempli de café noir et brûlant, dont j'ai bu une gorgée en le regardant.

Lui aussi m'observait avec attention. Il fronçait les sourcils, son front lisse, insupportablement tolérant, se ridant un peu.

Après avoir désiré lui dire tant de choses, je n'ai pas su par quoi commencer, jusqu'à ce que je dise enfin : « Il faut que je vous montre quelque chose. »

Dans la poche de ma veste j'ai pris et je lui ai tendu le guide touristique de notre ville datant de 1964, puis, du pouce, je lui ai indiqué le passage sur la fougère commune, qu'il a lu. Il a hoché la tête.

Dans cette maison brisée où le clair de lune filtrait par les interstices de la brique, comme si l'immeuble reposait au fond d'un profond lac de lait, le Maure fronçait les sourcils avec une expression patiente et concentrée qui allait me devenir très familière, le front noirci par l'ombre des flammes et la lumière capiteuse. Il a écouté avec attention, parfois en souriant presque, tandis que je parlais. Pendant des heures.

Furtivement, comme des amants émergeant d'un mausolée humide et froid, nous sommes sortis ensemble dans la nuit, une heure avant l'aube, pour nous lancer à la recherche de la fougère commune en utilisant sa lampe torche sur le sol argileux et mouillé, là où la nouvelle route d'accès coupait au-dessus des Phases, en vue d'un nouveau complexe immobilier.

Agenouillés de part et d'autre de la plante, nous avons observé ses fleurs repliées. Bientôt le Maure s'est tourné vers la mer et a chuchoté : « Les premières lueurs de l'aube. »

Je n'arrivais pas à croire que ce vieux guide usé pût être dans le secret d'un tel miracle quotidien, celui des fleurs violettes qui s'ouvrent trop lentement pour les yeux humains.

« Vous avez fait un vœu ? demandai-je.

— Oui.

— A-t-on le droit de révéler son vœu ?

— Ce que je souhaite ne tombe-t-il pas sous le sens ? » fit-il.

Nous étions emportés ensemble dans cette vibrante lumière de catastrophe qui semblait émaner de la terre rouge et des roches couleur café qui nous entouraient, émaner aussi des immeubles terminés ou à moitié achevés en dessous de la crête, plutôt que de quelque source unique. Au-dessus de nous, dans la genèse du jour, les nombreuses étoiles demeuraient accrochées en d'incertains goutte-à-goutte blancs.

« Je désire vous inviter à quitter cet endroit, dis-je. Venez habiter dans mon appartement et vivre comme vous l'entendrez. Il y a une chambre et une salle de bains indépendantes pour vous. Je vis seul, affranchi de toute contrainte. »

Il a de nouveau froncé les sourcils, son front lisse, insupportablement tolérant, se ridant un peu une fois encore.

« Et vous, quel a été votre vœu ? demanda-t-il.

— Quelqu'un pour m'écouter », répondis-je.

Tenant toujours ce ridicule fusil sous-marin dont il s'était moqué, je l'ai aidé à transporter ses maigres biens pour descendre la colline et rejoindre mon appartement des Phases Zone 1.

Alors j'ai senti mon épuisement. J'ai dû remettre mes Ray-Ban – si récemment portées par Teresa – avant de sortir sur le balcon. Sur les verres noirs et épais, j'ai remarqué les minuscules empreintes digitales de la fille, la forme conique de l'extrémité de ses doigts effilés.

Les yeux fixés sur la mer, j'ai entendu le coup de sifflet vacillant du premier citron express de la journée qui venait de quitter le Kilomètre 4 et approchait.

La lumière poussiéreuse de ce monde surexcité tremblait devant mes yeux avec la certitude d'un royaume situé au-delà de ces apparences. J'ai frissonné. Le moment était venu de dormir. En contrebas de mon appartement, la mer était vidée de la forme du Maure. Mes oreilles bourdonnaient de fatigue dans ma chambre quand je me suis allongé, en le sentant endormi derrière le mur tout proche.

OceanofPDF.com

Ahmed Omar le Maure

Tous les matins il prenait une douche dans sa propre salle de bains. Il était professeur de langues certifié dans la ville maudite de Mogadiscio. En sus de ma propre langue il parlait anglais, français, arabe, amharique, swahili et somali. Sa famille et son clan avaient été massacrés et sa ville au bord de la mer immense gisait en ruine depuis si longtemps que les frondaisons de palmiers adultes dépassaient les murs à l'intérieur des coquilles crevées des bâtiments – une ville d'abord détruite par ses propres seigneurs de la guerre, puis achevée par les Nord-Américains et un raz-de-marée.

Il me parla de l'époque d'avant les guerres. Quand d'énormes paquebots blancs venaient jeter l'ancre au large de sa ville. Lui-même et quelques garçons de son âge pagayaient alors vers le large sur un radeau qu'ils avaient construit avec des bouts de bois et des baquets métalliques où l'on faisait chauffer l'huile. Lorsqu'ils atteignaient la ligne de flottaison d'un immense navire de croisière tout blanc, on eût dit qu'une barre d'immeuble les surplombait, le reflet du soleil brûlant si éblouissant sur la coque qu'ils ne pouvaient même pas lever les yeux. Les riches passagers nord-américains leur jetaient alors des pièces de monnaie scintillantes, l'une après l'autre, puis Ahmed et ses amis plongeaient en un groupe compact, luttant au coude à coude sous la surface, leurs bras minces tendus pour saisir la pièce avant qu'elle ne descende en virevoltant vers l'obscurité, à jamais éloignée des rais de lumière supérieurs. Ils plongeaient très profond, jusqu'à ce que leur poitrine menue explose, les énormes hélices aussi grosses que des camions militaires planant comme une menace au-dessus d'eux, une force irrésistible les propulsant enfin vers la surface derrière leurs mains tendues et suppliantes. Chaque vainqueur retrouvait la lumière en poussant un cri et en brandissant la pièce brillante vers les flancs aveuglants du bateau – si lumineux qu'il ressemblait à une sorte de paradis céleste, et les passagers tout en haut à des dieux.

Ahmed et ses amis remontaient sur le radeau jusqu'à ce qu'une autre pièce descende en tournoyant, frappant à plat la surface de la mer ou bien l'entaillant, et ils plongeaient aussitôt pour tenter de s'en emparer.

Ce manège durait toute la journée, les riches passagers semblaient ne jamais se lasser de cette distraction économique et guère sophistiquée. Chaque pièce perdue, chaque pièce coulée était un déchirement pour Ahmed et ses amis et

ils finissaient par pagayer avec leur butin vers la ville quand les lumières s'y allumaient et que l'obscurité montait de la mer rafraîchie. À l'époque de sa jeunesse, il y avait de l'électricité en ville. Souvent, ces pièces de monnaie étaient des devises étrangères dépourvues de toute valeur, originaires de pays dont ils n'avaient jamais entendu parler.

Un soir, dans mon éclairage réduit au minimum, comme je savais qu'il allait le faire, Ahmed évoqua sa traversée nocturne quand il avait abordé sur les rivages de la Terre promise, mon pays.

Ahmed Omar dit : « Nous étions rassemblés parmi les arbres proches de la plage. Nous avions tous versé notre contribution aux gangsters de la ville pour effectuer la traversée vers votre pays, des jours plus tôt. Quand nous demandions pourquoi nuit après nuit nous dormions à la belle étoile sur des palettes en bois, ces gangsters répondaient que nous attendions que le vent souffle dans le bon sens sur la mer.

« Cachés parmi ces arbres, nous étions des hommes de l'ancien Zaïre, du Nigeria, de la Côte-de-l'Or, et pire encore : certains venaient du Rwanda. Je me sentais seul au milieu de tous ces hommes. Nous étions simplement rassemblés dans un seul but ; nous avions beau être tous africains, aucun d'entre nous ne connaissait les autres. J'ai secoué la tête gravement. Ou avec beaucoup de gravité ?

— Gravement, confirmai-je.

— Gravement. Un homme était là, avec une casquette de base-ball, et il m'a regardé longuement, sévèrement, mais pas de l'air de celui qui cherche la bagarre.

« La lune était brillante et presque pleine ; le sable de la plage était blanc. Les chaînes dorées des gangsters luisaient au clair de lune. Ils étaient aidés par des gamins des environs qui ensemble ont soulevé le bateau en bois et l'ont porté en trottinant jusqu'à la mer. Nous avons tous couru et embarqué à bord. Presque tous ces hommes africains portaient une casquette de base-ball et un survêtement ; chacun tenait un sac-poubelle en plastique qui contenait tous ses biens. Moi aussi je tenais un sac-poubelle qui contenait le restant de mon argent et deux livres. Ils nous ont demandé de répartir notre poids pour assurer l'équilibre du bateau. Ils nous ont demandé de ne pas parler. Alors le passeur est monté près du moteur. Il portait un gilet de sauvetage, mais personne d'autre n'en a reçu.

« L'homme qui m'avait dévisagé était assis derrière moi. Profitant du vacarme des vagues et de l'embarquement, je lui ai chuchoté en arabe, puis en anglais, puis en français, et il m'a répondu : "Je parle français." "D'où viens-

tu ?" demandai-je. "Du Liberia", fit-il. "Alors, tu t'y connais en bateaux et en ciels ?" Il a hoché la tête. "Moi aussi, je m'y connais en bateaux. Celui-ci ne vaut rien."

« Il avait quitté le Liberia avant que ce pays ne soit détruit et que tout le monde perde son emploi. Il aurait pu quitter le navire quarante fois, mais il était resté honnête et il finissait maintenant sur ce bateau avec moi. Il était parti d'un port du Liberia sur une couchette dans le ventre d'un grand navire occidental. Ce Libérien était un colosse qui, de ses mains, avait construit une plate-forme en bois, avant de la peindre de ses couleurs préférées, sur le pont d'un porte-containers.

« Alors que ce navire faisait route vers l'Amérique du Sud, le Libérien avait construit sa solide plate-forme en bois. Elle devait soutenir son poids au-dessus de la mer tandis que le navire traçait sa route et que l'homme était suspendu à des cordes, tout seul sur cette plate-forme au-dessus de la vague d'étrave, pour repeindre la tôle rouillée des flancs. Il me dit que, parce que personne ne pouvait voir ce qu'il faisait tout en bas, il avait peint des formes et des images énormes avec son pinceau, car il avait toujours rêvé de devenir peintre d'œuvres d'art, après quoi il devait bien sûr passer une couche de peinture régulière sur ses improvisations picturales.

« Pour le taquiner, on l'affubla du surnom d'"Homme Rouge", tant il y avait de peinture sur son corps noir et dans ses cheveux le soir quand il allait se coucher. Lorsqu'il eut fini de peindre la coque, il s'attaqua au pont.

« Alors qu'ils étaient proches de la côte, une mouette vint se reposer sur le bateau. Cette mouette tenta de s'envoler quand le Libérien accourut pour la chasser de la peinture fraîche, et elle battait des ailes mais sans réussir à décoller, car elle avait les pattes prises dans la peinture visqueuse ! Les hommes d'équipage – qui en dehors des officiers et des mécaniciens étaient tous des Libériens parlant son dialecte – entourèrent cette mouette, rirent et se moquèrent de la ridicule créature qui battait sans arrêt des ailes, et même le capitaine hollandais sortit sur le pont et lui aussi se moqua, mais le Libérien eut bientôt pitié de l'animal, dont il s'approcha par-derrière, qu'il arracha à la peinture, libéra, et voilà la mouette qui s'envole, retourne vers l'Amérique du Sud, avec deux pattes peintes en rouge indélébile. Ce Libérien pouvait brandir un quignon de pain et attraper une mouette dans le ciel avec ses mains. Je l'ai vu.

« Ce Libérien qui, lorsqu'une tempête arriva et emporta sa chère plate-forme en bois suspendue à des cordages le long de la coque, pleura toute la journée jusqu'à ce que le capitaine en personne se rende auprès de sa couchette pour lui dire que ce n'était pas de sa faute.

« C'est un homme qui, quand le capitaine coupa tous les moteurs dans la chaleur de la zone des calmes équatoriaux, sur une mer aussi plate qu'une vitre, plongea du porte-containers au milieu de l'océan énorme en compagnie d'autres officiers blancs et puis de mécaniciens blancs, et ils nagèrent tous ensemble autour de leur navire en riant et en s'appelant, si bien que leurs voix se répercutaient sur les immenses flancs d'acier vers l'océan immobile. Imaginez que vous ayez vécu de telles expériences. Ce Libérien me dit que nager autour de ce bateau lui donna l'impression que tout le continent immergé d'Agharta devait se trouver à des kilomètres en dessous de lui, avec ses avenues et ses boulevards verdoyants.

« Le Libérien me dit qu'il laissa l'eau lui arriver aux épaules, qu'ensuite il tourna le dos à leur navire pour faire face au seul océan et qu'il se mit à trembler de manière incontrôlable, comme si un esprit venait de s'emparer de lui, il eut soudain peur et il ressentit la même chose, me confia-t-il, qu'en traversant les étendues plates et sablonneuses du Sahara où rien nulle part ne s'offrait au regard. Quand il se retourna et vit le bateau ainsi que les échelles de corde lancées le long des flancs métalliques recouverts de sa peinture impeccable, il cessa de trembler.

« J'ai souvent pensé que ce Libérien avait ressenti une peur similaire en traversant le détroit vers votre pays : si jamais il tombait de la petite embarcation, ce même esprit redoutable s'emparerait de lui et il quitterait le monde des hommes, qui était alors une toute petite chose lointaine, pour s'intégrer à l'océan, et cet esprit malin serait la dernière chose qu'il connaîtrait.

« Telle était donc la stature de l'homme assis derrière moi cette nuit-là, tandis que le moteur du bateau pétaradait et que nous nous éloignions de ce rivage qui nous avait longtemps retenus prisonniers, que nous partions vers votre pays.

« Bientôt, la côte détestée que nous avions quittée a disparu derrière l'horizon et nous nous sommes retrouvés tout seuls, avec pour seule compagnie la lune qui paraissait se déplacer avec nous dans le ciel, menant un essaim d'étoiles au-dessus d'une mer blanche de part et d'autre de notre bateau. Il faisait de plus en plus froid. La mer était si calme qu'on aurait dit qu'un fragment du ciel y était bel et bien tombé, jusqu'au moment où l'on se penchait par-dessus le plat-bord pour en toucher la surface froide avec les doigts. Nous allions donc de l'avant et une fois encore j'ai secoué la tête, je me suis retourné et j'ai regardé le Libérien derrière moi.

« Le temps s'est écoulé, nous ouvrions derrière nous cette terrible cicatrice lumineuse d'écume blanche et je regardais souvent le ciel. Le passeur a fini par nous adresser à tous un signe de la main, et la lune était si brillante qu'on

voyait très bien la couleur orange de son gilet de sauvetage. Il a souri et tendu le bras pour nous montrer la côte de votre pays qui apparaissait nettement à l'horizon. Autour de moi, j'ai senti les hommes se tendre alors que nous touchions au but. Peu après nous avons discerné le rivage, le passeur a coupé le moteur, le bateau s'est enfoncé légèrement dans l'eau sombre, je me suis retourné vers le Libérien, d'un signe de tête je lui ai montré la lune et il a acquiescé.

« "Allez, allez, allez, nagez vers le rivage, vite", a lancé l'homme au gilet de sauvetage à ses passagers. Comme pour une course, les Africains sont aussitôt passés par-dessus bord – certains avaient ôté leur survêtement, mais tous ont gardé leur casquette de base-ball. Je sentais le bateau s'élever un peu plus sur l'eau chaque fois qu'un passager rejoignait la mer. J'ai pris mes billets de banque dans mon sac-poubelle et je les ai glissés dans mon pantalon, sur le devant, puis j'ai fait un nœud bien serré pour fermer mon sac-poubelle contenant mes livres, si bien qu'il était rempli d'air. J'ai enjambé le plat-bord et rejoint l'eau froide. Le Libérien était déjà là dans l'eau, près de moi, pensant à son énorme navire sur l'océan, et nous avons commencé à nager vers le rivage.

« Derrière nous le moteur du bateau a soudain fait un bruit d'enfer avant de s'éloigner en vrombissant. Aussitôt j'ai dit à voix basse au Libérien : "Ne nage pas vers ce rivage, reste ici avec moi." Il avait le visage mouillé, il claquait des dents, mais il a acquiescé et nous avons regardé ensemble le groupe pathétique des casquettes de base-ball se hâter vers la plage et bientôt – tandis que nous flottions au large, accrochés à mon sac-poubelle gonflé – les premiers Africains ont abordé le sable en chancelant et, dans la lumière spectrale du clair de lune, des silhouettes menées par de longues ombres tressautantes qui les faisaient ressembler à des esprits sont sorties en courant et en criant de l'abri des arbres et nous avons vu les hommes à casquette de base-ball lever les bras en signe de reddition.

« "Nous sommes revenus sur la même côte, chuchotai-je.

« — Oui, fit le Libérien. Ça se voyait à cause de la lune et des étoiles, mais ces hommes sont des idiots. Comment ont-ils bien pu traverser le désert ? Maintenant on va leur voler le restant de leur argent. Et si les voleurs nous repèrent ?

« — Avec cette lune, ils vont nous voir, dis-je. Mais ils devront d'abord me tuer s'ils veulent mon argent, car il faut que je traverse ce détroit." J'ai lâché mon sac-poubelle et ajouté : "Prends ton argent et, si jamais le bateau revient, plonge, reste sous l'eau et refais surface, encore et encore, comme un oiseau quand il chasse les poissons."

« Comme de juste, le Libérien et moi avons bientôt entendu le bateau revenir après son départ simulé ; nous avons donc abandonné nos sacs-poubelle et j'ai plongé comme je le faisais autrefois pour attraper les pièces de monnaie. Je me démenais comme un beau diable pour rester sous l'eau et, à cause du clair de lune, j'ai vu le bateau passer à l'endroit où je m'étais trouvé au-dessus de l'eau et j'ai vu le corps tordu du Libérien qui nageait non loin de moi, mais pas aussi profond. Dès que j'ai compris que je devais respirer, je suis remonté d'un coup de reins et j'ai fait surface sans bruit.

« Parce que je suis un Noir au crâne rasé, j'étais très difficile à repérer, mais j'ai su que je ne devais pas ouvrir mes yeux effrayés, qui auraient alors ressemblé à deux lumières dans l'obscurité. J'ai aspiré une longue goulée d'air avant de replonger, en essayant de me convaincre que je partais à la poursuite d'une pièce de monnaie scintillante et furtive. Le bateau est revenu une fois encore, mais un peu plus loin. J'ai refait surface, rempli mes poumons et tenté de plonger, mais je me sentais fatigué : quand je me suis retrouvé sous le ciel, j'ai flotté un moment et cherché à regarder d'un œil en tenant l'autre fermé. Le bateau était là, son moteur tournant au ralenti, et le gangster qui le dirigeait criait vers le rivage, en riant : "Ces salopards ne savaient même pas nager !" J'ai replongé. Sous l'eau, j'ai entendu le bateau s'éloigner en accélérant. Je suis remonté à l'air libre pour la dernière fois, le bateau traçait son sillage blanc le long de la côte.

« Longtemps je me suis inquiété de son sort, mais j'ai enfin aperçu la tête du Libérien qui flottait aussi discrètement que la mienne. Je l'avais d'abord pris pour mon sac-poubelle gonflé d'air. J'ai nagé en silence jusqu'à lui et j'ai chuchoté : "Ne souris pas pour ne pas montrer la blancheur de tes dents, tourne le dos au rivage et nage doucement avec moi."

« Ainsi, la noirceur de nos visages noirs nous a sauvés. Nous avons nagé pendant des heures. Nos fausses montres Omega s'étaient arrêtées dans l'eau. Deux kilomètres plus loin nous avons atteint le rivage, à l'endroit où nous avons vu les lumières électriques d'une route, et nous sommes restés cachés parmi les rochers jusqu'au matin. Puis nous avons entamé notre voyage de retour vers la ville.

« Nous avons appris que sur la plage les bandits avaient tué un homme très furieux qui avait refusé de se séparer de son argent. Nous avons appris que deux autres Africains étaient partis, tout heureux bien que sans le sou, vers l'intérieur des terres, absolument convaincus d'être dans votre pays, et qu'ils ont mis des mois à comprendre que l'endroit où ils se trouvaient était toujours celui d'où ils étaient partis.

« Le Libérien et moi sommes restés ensemble et nous avons bien sûr dû donner tout notre argent à un autre gang, sans avoir la moindre garantie que ces hommes étaient plus honnêtes que les bandits précédents.

« Certains jours, le Libérien et moi regardions la mer du matin au soir en priant pour qu'elle s'ouvre tout simplement afin que nous puissions marcher sur le fond et la traverser entre deux remparts liquides, comme cet homme dans votre Bible. Je sais que vos concitoyens ont une mauvaise opinion des immigrants sur leurs bateaux de fortune qui débarquent sur vos rivages, mais il y a une chose qu'aucun d'entre vous ne comprend.

— De quoi s'agit-il ? demandai-je.

— Notre sens de la navigation est médiocre. Chacun de nous vise Monaco et ses casinos. »

J'ai éclaté de rire. « Que s'est-il passé ensuite ?

— La nuit de notre traversée est arrivée. Nous avons su que c'était pour de bon, car il n'y avait pas de lune – cette nuit-là était aussi noire que ma peau –, le vent soufflait sur les rivages lointains et le passeur prenait des risques pour lui-même en étant dans le bateau plutôt que de tenter la traversée par une nuit calme éclairée par la lune.

« Nous comprenions à présent qu'aucun vrai bateau transportant des clandestins n'essaie d'aborder vos rivages par une nuit de pleine lune. Nous savions aussi que c'était un vrai passeur à cause du nombre incroyable des passagers. Il y avait même trois vieilles Africaines en boubou. Vingt centimètres de coque seulement dépassaient de l'eau. Le Libérien et moi nous sommes regardés une seule fois, puis nous avons retiré nos fausses Rolex flambant neuves avant de les lâcher dans la mer. J'emportais un seul livre, mais je l'ai lancé dans l'eau et j'ai supplié les autres gens de se débarrasser comme moi de leurs objets inutiles, mais ils ont tous refusé. Ils s'accrochaient au contenu dérisoire de leur sac, bien que ce poids superflu risquât de nous tuer tous. L'une des vieilles femmes avait même une chaise longue en plastique.

« Le passeur a ri – de nouveau, il était le seul à porter un gilet de sauvetage – et comme il nous laissait parler, je lui ai demandé pourquoi il prenait ainsi le risque de surcharger le bateau – était-il à ce point bien payé ? Il m'a répondu qu'il avait déjà été payé, qu'il avait donné cet argent à sa famille, qu'il se moquait désormais de mourir et que la vie était une malédiction. Puis il a encore ri.

« Tout s'est bien passé jusqu'à ce que nous arrivions au milieu du détroit, là où les deux océans se rencontrent. Dans l'obscurité, la surface de la mer s'est enflée et le sommet de ces collines d'eau – qu'on pouvait seulement deviner et entendre – semblait si proche qu'en tendant le bras j'ai cru pouvoir faire

claquer ma paume contre leur flanc glacé. Soudain, nous avons vu les déferlantes et les tourbillons d'écume blanche – loin, très loin au-dessus de nous, à croire que nous allions être submergés et engloutis. Comme si nous chevauchions le dos d'énormes baleines.

« Les vieilles Africaines se sont mises à gémir, car elles n'avaient jamais navigué auparavant, et les passagers priaient dans une multitude de langues. L'eau montait parfois à deux ou trois centimètres au-dessus du plat-bord, puis par bonheur elle restait au-dehors pendant plusieurs minutes, mais chaque fois nous nous croyions condamnés. Nous devions tous écoper avec ce que nous avions sous la main – des gobelets, les casquettes de base-ball, nos paumes ; furieux, je me suis emparé de la chaise longue en plastique de la vieille et je l'ai balancée par-dessus bord. Je me souviens qu'elle a claqué sur l'eau avec un bruit mat et froid ; malgré son blanc immaculé et sa flottabilité certaine, elle est devenue invisible en une fraction de seconde, comme si je l'avais lancée dans une mer de mélasse.

« Les autres Africains ont enfin compris : ils se sont mis à jeter à l'eau tous leurs colifichets et le bateau a très vite été vidé de tout objet superflu. Des chaussures, des boîtes de conserve, un poulet mort, une lampe électrique, des couvertures roulées, des lunettes de soleil, des revues de mode occidentales – les minces femmes pâles et presque nues de leurs pages trempées flottant un instant –, un fracas de cassettes et plusieurs petites radios portatives, un gros paquet de laine percé de deux aiguilles à tricoter. Oui, dans les ténèbres, j'ai vu s'engloutir une énorme bassine en plastique, des verres et des chopes qui auraient pu nous aider à écoper. J'ai crié, mais trop tard, et notre capitaine dément a éclaté de rire. J'ai vu une bouteille Thermos rejoindre les flots, le jeune homme assis juste devant moi et affublé d'un maillot de l'équipe de football du Brésil, en proie à une folle panique, a procédé à l'ultime sacrifice : il a retiré ses chaussures de sport Nike puis les a jetées par-dessus bord. Une femme a essayé de lancer à l'eau le réservoir de gasoil, mais d'un cri le passeur l'en a dissuadée.

« Une heure plus tard, les énormes flancs liquides qui rôdaient autour de nous ont semblé rapetisser ; le Libérien et moi nous sommes effondrés, à bout de forces, tous nos doigts saignaient à cause du contact répété avec le bois râpeux du fond du bateau où s'accumulaient plusieurs centimètres d'eau que nous écopions tant bien que mal – en sachant que, si jamais nous embarquions une grande quantité d'eau, un centimètre d'eau ferait toute la différence entre un naufrage assuré et la possibilité d'avoir devant nous quelques secondes vitales pour écoper encore.

« Le passeur nous assurait sans cesse que ce ne serait plus très long, mais alors les choses ont changé. Il y avait eu les vertigineuses pentes liquides, leurs sommets tourbillonnants et terrifiants, et puis notre peau et nos cheveux trempés ont brusquement refroidi et nous nous sommes mis à trembler quand le vent nous est tombé dessus. Il n'y avait pas eu de vent jusque-là ; voilà toute l'étrangeté de ces longues glissades et de ces ascensions nauséeuses de la mer démontée autour de notre minuscule esquif.

« J'ai vu le passeur marmonner pour lui-même et regarder sa boussole en se servant de la lampe minuscule qu'il portait accrochée autour du cou. Puis j'ai pensé que son visage venait de sombrer dans une grande assiette de soupe qu'il mangeait. Voilà ce que j'ai pensé, mais son visage venait de plonger dans l'eau noire. J'ai vu de la couleur et de la lumière pour la première fois depuis des heures, car le garçon assis devant moi avec son maillot de l'équipe du Brésil venait d'être repoussé par la masse d'eau, l'arrière de son crâne a percuté mon front et mes dents et j'ai aussitôt eu en bouche le goût salé mais délicieusement chaud du sang. J'ai essayé de crier quelque chose au Libérien, mais j'étais tout seul dans la mer froide et noire.

« Il y a eu une explosion blanche sous mes yeux, sinon je ne l'aurais pas vu. Brésil a été le seul mot visible. Le garçon ne s'était pas débarrassé de son ballon en cuir barré du mot Brésil, je l'ai saisi sans réfléchir et m'y suis accroché. J'étais stupéfait – non pas de me retrouver à l'eau – mais de la disparition de tout le monde en une poignée de secondes. Comme s'ils venaient d'être escamotés. De tous les objets ayant été jetés par-dessus bord, rien ne surnageait ni n'était visible. J'ai hurlé.

« Je n'ai jamais revu personne. La seule chose que j'ai aperçue dans toute cette noirceur, c'était une faible lumière. Sans cette lueur j'aurais été perdu, mais elle était bel et bien là, liquide, falote et lointaine, comme écrasée par le ciel bas et nuageux. Je croyais parfois qu'il s'agissait d'une illusion. Ou de l'âme agonisante du Libérien expirant dans l'eau. J'ai crié son nom dans l'obscurité. Je ne voulais pas qu'il s'affole et lance des coups d'œil effarés autour de lui en redoutant que ce même esprit vienne le prendre. Je désirais qu'un ange bienveillant s'occupe de mon ami.

« Malgré les larmes qui m'envahissaient les yeux à cause de mon ami et des vieilles dames au visage triste, je devais maintenir cette lueur devant moi en nageant de mon mieux. Le simple fait de la quitter des yeux, ne fût-ce qu'un instant, m'aurait fait perdre tout sens de l'orientation, et peut-être la vie. Cependant, la peur m'avait quitté. J'avais froid, mais je ne souffrais pas. Je savais bien sûr que je devais courir ma chance et j'en tirais de la force. Quand on sait à quoi ressemble la mort, Follana, on la craint moins.

« Il m'arrive de rêver encore à cette lueur. Je nage et elle roucoule devant moi, mais sans s'approcher davantage. Et cette nuit-là, dans la mer obscure, la lueur s'approchait pour de bon. J'ai juré que, si je touchais terre sain et sauf, je découvrirais la nature de cette lumière, je m'agenouillerais devant elle, je la bénirais et la remercierais éternellement, mais peu à peu elle s'est scindée en deux, trois, quatre, puis une multitude de lueurs – trop nombreuses pour les adorer toutes. Les lumières de votre ville. J'ai nagé en tenant le ballon de football devant moi et j'ai touché terre près d'ici, sur des rochers séparés par du sable. J'ai essayé de retrouver l'endroit exact, mais sans jamais y parvenir.

« J'ai secoué l'écume blanche de mon corps, puis je suis tombé sur le sable qui, je le jure, conservait encore la chaleur du jour, et je me suis roulé dedans jusqu'à ce qu'il me recouvre comme de la boue séchée. Ou comme le jour de mon enfance où, avec mes amis nageurs, nous avons découvert un vieil éléphant mort, couvert d'une couche de mouches si épaisse qu'elles formaient sur lui comme un drap de satin noir, et nous sommes tous partis en courant et en hurlant quand ce drap s'est soulevé à notre approche. Ce pauvre vieil éléphant était venu mourir là, debout dans l'ombre d'un arbre, mais tandis qu'il dormait, des fourmis tueuses étaient entrées dans sa trompe et l'avaient dévoré de l'intérieur. »

OceanofPDF.com

Livre II

« Il n'y a rien en moi à quoi l'on puisse se fier. »

Sainte Thérèse d'Avila

OceanofPDF.com

Ce film de Hollywood avec le requin !

Derrière mes lunettes de soleil j'ai vu les bras couleur thé de deux jeunes Chinoises ou Japonaises ; elles avaient mon âge, quinze, seize ans. C'était durant cette grande année où les choses ont changé dans notre pays, ou du moins à l'intérieur. Notre ville côtière et touristique manifesta peu de signes extérieurs visibles de ces changements politiques. Simplement deux filles apparemment japonaises appuyées sur la peinture éternellement écaillée de la balustrade (laquelle était bleue à cette époque), leurs dos musclés tournés vers le royaume de la plage et de la mer, vers toutes ces fichues activités aquatiques et sablonneuses.

Les jeunes Japonaises affichaient une expression de défi qui semblait allier un ennui absolu et un mépris radical. J'ai deviné que j'allais devoir mobiliser la technique de la crème glacée et des boutiques.

J'ai retiré les lunettes polarisées de mon père qui étaient beaucoup trop grandes pour moi et qui me tombaient du nez dès que je souriais. Les filles ont encore pâli. De manière frappante, car elles portaient des casquettes de toile où elles avaient consigné leurs cheveux invisibles. Comme elles étaient à peu près de la même taille, aucune n'était sans doute d'un tempérament dominateur. Je me rappelle avoir eu cette pensée, aussitôt.

Adolescentes promptes à l'imitation, toutes deux portaient une robe qui arrivait au-dessus du genou : l'une décorée de fleurs, l'autre de motifs géométriques, mais dotées dans chaque cas d'épaulettes minuscules sur leurs épaules osseuses. Et voici le souvenir immédiatement convoqué par ces épaulettes : quand nous étions dans les cafés du bord de plage, un camarade de classe de notre institution (souvent Tenis) se plaçait discrètement derrière une fille de cette même institution (souvent la fille Macero), et lui posait doucement sur l'épaule une longueur verte et mince d'algue visqueuse, avec tant de délicatesse que la fille ne remarquait rien jusqu'au moment où elle tournait la tête et hurlait en secouant l'épaule pour se débarrasser de l'algue. Voilà à quoi ressemblaient pour moi ces fines épaulettes sur les épaules des deux jeunes Japonaises : à ces minces brins d'algue qui soulignaient la salière de leur clavicule. Imaginez maintenant le doigt qui, à l'instant du coucher, les fait glisser le long de chaque bras.

Je me suis présenté devant ces deux jeunes Japonaises, puis légèrement incliné. Elles se sont regardées comme si chacune cherchait le soutien de l'autre. Elles ont ri encore plus fort lorsque – tel un magicien de seconde zone – j'ai sorti de la poche intérieure de ma veste le menu qui proposait onze crèmes glacées différentes, après quoi j'ai pivoté sur mes talons et, d'un geste auguste du bras, montré l'hôtel Impérial, qui appartenait alors à mes parents – au-delà du manège, derrière l'écume blanche tarabiscotée de la fontaine imprévisible qui ce jour-là arborait tous ses jets d'eau.

Les jeunes Japonaises ont fini par me suivre, sur leurs gardes mais fascinées par mes absurdités qui les faisaient rire de concert. Là encore comme les autres filles, elles ont été calmement impressionnées par la longue terrasse du café Impérial, ses nappes en tissu, l'éclat brillant des ampoules électriques décorant les innombrables lustres miniatures ; la vieille salle à manger et son grand lustre majestueux, les tables mises avec soin derrière les paravents en bois ouvragé. J'ai guidé les deux filles vers la table tranquille située au fond du café, suivi par le sourire narquois de notre maître d'hôtel de l'époque.

Je crois que, malgré leur beauté, c'est le langage qui m'a donné l'assurance de pouvoir entrer en contact avec ces deux filles. Je crois être très mauvais en langues étrangères, ce qui signifie en fait que je n'ai jamais appris à parler, ni même à lire, l'anglais ou le nord-américain – je ne sais comment l'appeler. Ma première femme, Veroña, soutenait que ma haine des voyages et mon amour de notre région miniature ne relevaient pas d'une fierté naturelle et saine, mais d'une affectation pure et simple, due à mon incapacité à parler anglais. Veroña rappelait volontiers au docteur Tenis que, déjà lorsque nous étions tous réunis dans la capitale pour y faire nos études, rendu timide par mon accent provincial, je l'obligeais, elle, Veroña, à faire toute la conversation. Tenis rugissait alors de rire, même s'il avait déjà entendu plus d'une fois cette doléance.

Autrefois, dans les années soixante-dix, l'anglais était toujours la matière que je détestais le plus à l'école. Mes camarades de classe se moquaient régulièrement de moi à cause de tous ces mots dont il était impossible de connaître la prononciation. Le mot anglais pour sucre est *sugar*, le mot pour chirurgie est *surgery*, mais si ces deux mots commencent par *su*, le premier se prononce *chou* et le second *seu*. À moins que ce ne soit le contraire... Le son des voyelles se modifie selon l'orthographe des mots. J'ai tremblé le premier jour avec *Miisteur Jeffreees*. Il a tenté de nous vendre l'anglais en insistant sur la simplicité des conjugaisons verbales et il a même réussi à nous inculquer certains éléments de cette langue. Par exemple, je me souviens encore parfaitement de : *I say, you say, he says, she says, we say, you say, theys says*.

Jeffreees a détruit l'anglais à mes yeux, en m'apprenant que le mot signifiant pleurer pouvait aussi, selon son exemple, signifier le fait d'avoir un trou à son pantalon. Ce mot – piège terrible que je n'oublierai jamais – s'orthographie *t-e-a-r*. J'ai alors pensé : Mon Dieu, imagine que tu dis à une fille, à un moment crucial, avec une prononciation légèrement incorrecte : « Ma chérie, tu as un pantalon déchiré dans les yeux. »

La langue anglaise. Quelle bérézina. Pourquoi se contenter d'un seul mot quand on en a dix-sept à disposition ? Chaque mot anglais paraît signifier plusieurs choses différentes, selon de mystérieux changements de prononciation. C'était l'outil diplomatique ultime pour exprimer poliment ni une chose ni son contraire. Et puis l'étendue du vocabulaire était inquiétante ; même avec une bonne compréhension des rudiments, comment diable choisir le mot adéquat parmi tant de mots, quand c'est ce mot et lui seul qui compte ? Surtout pour rencontrer des filles en vacances.

J'ai compris sur-le-champ, à l'école, que je ne maîtriserais jamais la langue anglaise, ni aucune autre langue étrangère d'ailleurs. Comme mes parents avant moi, je n'en parle aucune. Je me suis retiré dans les certitudes fortifiées et latinisées, voire les clichés, de ma propre langue répétitive, dans ses sauvages impératifs comminatoires, dans le dialecte de cette région miniature où chaque verger et chaque oliveraie possédait un nom spécifique ne figurant sur aucune carte. Et je les connaissais tous aux environs de la ferme de mon père – là où une pierre inébranlable dans un champ nommait parfois tout le versant de la colline. Aujourd'hui, tout cela est à jamais oublié, car personne n'a osé coucher ces noms sur le papier au cours des quarante années de fascisme où l'usage de notre dialecte a été interdit et où nous devions murmurer dans notre appartement quand nous pensions que la garde civile passait sous nos fenêtres.

L'anglais est la langue des gros contrats véreux négociés et signés dans le hall de tous les hôtels de luxe du monde ; la langue des mauvais films et de la célébrité. C'est la langue des mensonges nord-américains. En Corée du Sud, les gens meurent d'envie d'apprendre l'anglais au point que les jeunes femmes se tranchent le frein de la langue. Elles croient qu'ainsi elles prononceront plus aisément ces étranges *l* et *r*. Peut-être que ça les aidera aussi à avaler plus facilement tous les mensonges américains.

Au cours de ma jeunesse pas-vraiment-torride, dans les cafés de la promenade où des jeunes filles étrangères ayant quitté la plage se trouvaient brièvement affranchies de leurs parents et en quête d'une crème glacée, je me suis débattu beaucoup plus souvent avec cette satanée langue anglaise qu'il ne m'est jamais arrivé de le faire avec la moindre agrafe de soutien-gorge. Au lieu de s'aventurer entre les lèvres d'une jeune fille, ma langue malaxait avec

maladresse les lourds vocables anglo-saxons. Les Suédoises, les Suissesses, les Françaises, les Allemandes ou les Martiniquaises : toutes parlaient seulement cette saleté d'*anglais*. Tenis et même Sagrana à l'époque savaient s'adresser à elles avec aisance. J'ai bientôt compris qu'à moins de trouver un moyen efficace de contourner le langage et de me cantonner au silence relatif de la seule intimité physique, je n'allais me débattre avec aucune agrafe de soutien-gorge !

Mais quand les deux jeunes Japonaises ont ri doucement de concert, en tournant vers moi leurs yeux en forme d'amande, j'ai remarqué qu'elles cachaient poliment leur bouche menue derrière leur main ; et j'ai vécu la même expérience plus tard, en découvrant le design à l'université (après avoir laissé tomber l'urbanisme). J'ai pénétré dans un pur univers de formes et de couleurs : le langage s'est éloigné de moi, comme autrefois mes fragments de peau cloquée.

Lorsque j'ai remarqué l'expression de ces deux jeunes Japonaises, j'ai rêvé qu'elles incarnaient une échappée loin de l'anglais, loin de l'Europe et des mœurs locales ; elles se sont bientôt penchées l'une vers l'autre pour échanger des paroles incompréhensibles et douces, aussi inutiles pour moi et pour notre ville que le caquetage des perroquets en fuite réfugiés dans les palmiers.

Le libre accès aux crèmes glacées de la terrasse du café de l'hôtel Impérial de mes parents m'accordait une supériorité incalculable sur tous les autres garçons de mon âge quand il s'agissait de « draguer » une fille. Je me promenais tout simplement avec un exemplaire du menu des glaces, extrait de sa protection plastique et plié dans la poche de ma veste en lin. Voilà pourquoi, lorsque les dix-neuf tables du café de la terrasse étaient occupées, il manquait toujours un menu des glaces et pourquoi les clients de deux tables voisines devaient en partager un.

À cette époque, avant l'invention des ordinateurs, mon père avait simplement demandé au réceptionniste de découper avec des ciseaux les illustrations en couleurs sur les paquets de glaces, puis de coller les images des onze glaces proposées sur chaque menu. Sauf pour la « bombe à la gelée de citron » qui, aussi incroyable que cela puisse paraître compte tenu de son nom, avait seulement une image en noir et blanc sur l'emballage. Quand je pense aujourd'hui à l'atmosphère politique de cette époque lointaine, je m'étonne de ce que le nom de cette crème glacée ait été approuvé par le censeur officiel du gouvernement au ministère du Tourisme et de l'Information. Le réceptionniste de l'hôtel essaya de colorier l'image noire et baveuse de la « bombe à la gelée

de citron » avec un feutre jaune, mais seulement pour obtenir, je m'en souviens, un affreux vert pisseux.

Dans notre culture touristique et non linguistique que je célèbre en recourant au monde des signes dans mon agence de design, nous évoluons parmi les symboles et les runes ; les touristes n'ont pas besoin de parler notre langue, pas plus que nous la leur, durant ces deux semaines de coexistence pacifique. Le monde en guerre ne pourrait-il apprendre le silence des signes – et rendre ainsi toute déclaration superflue ? Les illustrations visuelles de nourriture sont essentielles si l'on veut manger. Des chercheurs ont prouvé que, lorsqu'un touriste croit qu'il doit parler et non montrer, il part vers un autre restaurant. Dans les établissements les moins luxueux, tous les plats sont visibles au-dessus du comptoir sur des photographies exubérantes, aux couleurs vives, agrandies à une échelle incroyable, devant un caisson lumineux, au-dessus de prix variables, écrits à la main. Un geste, un grognement, et nous voilà nourris. L'âge de pierre est de retour en Europe.

Ce jour-là, les deux jeunes Japonaises ont englouti la crème glacée de mon père. L'impressionnant débit de la fontaine au-delà des fenêtres ouvertes attirait leur deux paires d'yeux, et parfois la brise écrêtait le sommet des jets d'eau périphériques, mais jamais le gros jet central. Quand l'un des bus municipaux de la ligne 112 a fait le tour de la fontaine, la longue carrosserie du véhicule, tel un écran, a étouffé le bouillonnement de l'eau durant le bref instant de son interposition, puis, comme un rideau de théâtre, le bus a de nouveau laissé parvenir dans toute sa plénitude le bruit de la fontaine jusqu'à la terrasse du café où nous nous trouvions.

J'étais très heureux en compagnie de ces jeunes filles sans langage. Je les ai regardées : deux petites lapines aux yeux noirs, ai-je pensé. J'avais envie de prendre une cigarette et de l'allumer – une habitude que j'avais commencé de cultiver, mais c'était hors de question en un lieu où mes parents risquaient fort d'en être informés. Pire, j'ai deviné que ces deux filles n'aimeraient pas me voir fumer.

C'était bien là le problème, tandis qu'elles souriaient poliment en faisant cliqueter leur petite cuillère contre l'assiette après avoir savouré quatre goûts différents en autant de bouchées, parlant seulement entre elles et montrant du doigt quelque chose par la fenêtre avant d'échanger quelques mots à voix basse. Ces filles étaient aussi sinistres que les élèves du cours de catéchisme. Elles étaient sages, polies, dociles. Ni celle qui portait la robe à fleurs ni l'autre avec la robe à motifs géométriques n'allait jouer au chaperon accommodant pendant que j'embrasserais, corromprais et enfin dégraferais le soutien-gorge

de son amie parmi les ombres célèbres de la muraille sur le sentier obscur situé en contrebas du Meliander. Car cet été-là, tel était mon but dans la vie. Je ne progressais pas de manière satisfaisante. J'avoue honteusement que, malgré mon étrange et tardive réputation d'homme à femmes, je me suis épanoui sur le tard. Je n'avais même pas embrassé une seule fille et je cédais à un début de panique en me disant qu'une fois encore cette tentative allait tourner en eau de boudin et que mon approche des filles souffrait d'un défaut à la fois fondamental et fatal.

J'ai sombré dans une mélancolie déprimante : nous allions nous séparer avec seulement la vague promesse d'un rendez-vous plus tard dans la semaine. Et puis je devinais qu'aucune de ces deux filles ne me retrouverait quelque part sans que l'autre joue le rôle du chaperon. La perspective lugubre d'une liaison platonique avec ces filles approchait à grands pas.

Déjà il y avait eu un instant sinistre de vraie communication entre nous ! Le tapotement classique de la montre, le bras tendu vers le Quartier Typique de notre ville, puis, à ma grande stupeur, l'emploi du mot « *Grand-mère* * ». Horrifié, j'ai marmonné : « *Français* * *?* » (Mon français est pire que mon anglais.) Non. Le regard noir, chacune a secoué la tête une seule fois, comme pour chasser de sa frange une guêpe.

À un âge absurdement précoce, j'ai appris à emmener les filles consentantes dans les boutiques de vêtements. Avec mon costume en lin, je ressemblais à un gamin vraiment riche, peut-être descendu d'un yacht amarré à la marina, en compagnie de sa sœur et d'un peu d'argent de papa, si bien que les vendeuses se montraient pleines d'attention envers les filles que j'emmenais dans leur magasin.

Les boutiques de vêtements féminins constituent un autre royaume situé au-delà du langage. Les adolescentes adorent regarder, saisir, toucher, désirer puis tenir des vêtements contre leurs petits seins durs (ou du moins semblaient-ils durs ; je n'en avais jamais touché aucun). Les filles s'éloignent et vous laissent en train de vous examiner dans des miroirs en pied, quelques secondes seulement après être entrées dans une bonne boutique (comme on les appelait à cette époque). C'est un avantage, car ces filles ne parlent pas et elles ne s'attendent certainement pas à ce que vous avanciez la moindre opinion sur ces vêtements, car vous êtes simplement un garçon. Par chance, à cause de notre âge et contrairement aux adultes, elles ne s'attendaient nullement à ce que je leur achète quoi que ce fût.

Ainsi, les deux jeunes Japonaises et moi-même avons déambulé entre les trois boutiques habituelles où j'emmenais les filles que je draguais sans jamais aller au-delà. Dans les rues où nous marchions, elles parlaient côte à côte avec l'insoutenable concentration des adolescentes, toutes deux subitement silencieuses lorsqu'elles croisaient un garçon d'à peu près notre âge.

Je me souviens de cette journée comme légèrement venteuse, mais les bourrasques semblaient avoir un effet disproportionné sur ces deux filles menues et fascinantes. Constamment, avant d'atteindre le sanctuaire intérieur (et même là, elles rencontraient à l'improviste les ouragans miniatures de plusieurs ventilateurs portables dont les pales tournaient paresseusement au bout d'un comptoir), elles levaient la main pour retenir leur casquette en tissu. Le vent faisait gonfler leur robe, il en plaquait l'avant puis l'arrière entre leurs jambes, si bien qu'elles abaissaient soudain un bras pour remettre leur jupe en place, et je voyais qu'elles avaient la chair de poule. S'il s'agissait de pudeur, elle était déplacée ; car on distinguait bien mieux leurs formes durant toute cette gymnastique que si elles s'étaient contentées de rire en faisant fi de ces bourrasques joueuses. Tous les contours ainsi révélés et soulignés par le coton distendu trahissaient une minceur adolescente. Chaque fois que le vent les malmenait, elles lâchaient un seul mot, destiné à personne. Et puis, à un carrefour, la brise agitait le tissu sur leurs épaules dénudées où elles avaient mis tant de crème solaire blanche qu'on distinguait les poils minuscules plaqués là pour la journée. Ainsi, elles portaient leurs mains et leurs bras graciles tantôt ici, tantôt là, puis encore ici. Qu'elles marchent ou qu'elles restent debout immobiles, elles donnaient vraiment l'impression d'être attaquées par des rongeurs vifs et imprévisibles qui filaient le long de leur buste et de leurs membres sous leur robe. Je n'avais jamais rien vu de si divertissant. J'avais aussi le sentiment que la nature elle-même, et pas seulement moi, tentait de les déshabiller, tandis qu'elles avançaient sur ma gauche et sur ma droite en prononçant des mots incompréhensibles et en s'emparant de diverses parties de leur anatomie pour réagir à la brise marine.

Quand nous sommes sortis de la dernière boutique, j'ai pressenti un déplacement idéologique vers le Quartier Typique et un retour vers leur mystérieuse *grand-mère* *. Je broyais du noir alors que nous nous engagions dans les vieilles ruelles du Quartier, les deux filles marchant toujours de part et d'autre de moi-même, l'une adressant quelques brèves paroles à l'autre. Des perruches jacasseuses, enfermées dans de petites cages colorées, s'agglutinaient au-dessus de nous, autour des fenêtres sur les façades blanchies à la chaux. Des postes de télévision diffusaient les mêmes programmes assommants de l'après-midi au fond des maisons. Lorsque nous avons quitté Gold pour nous engager

dans Pinero, l'attention des filles s'est soudain concentrée sur la foule qui faisait la queue devant le cinéma Gilliemetro.

Aujourd'hui, je déteste cordialement le cinéma, autant que la musique, et je déclare fièrement que ces dernières années j'ai appris à détester aussi les livres, mais à cette époque j'éprouvais seulement une légère indifférence envers le cinéma.

Les salles de cinéma de notre ville étaient des lieux curieux et furtifs, leurs modestes entrées donnant sur nos étroites ruelles masquaient des intérieurs caverneux qui s'enfonçaient très loin et traversaient parfois plusieurs bâtiments plus anciens. Le Gilliemetro était une institution locale, surtout l'après-midi, car il permettait d'échapper à la chaleur estivale. Il était populaire auprès des riches comme des pauvres, célèbre aussi chez les habitants des montagnes qui venaient rarement dans notre ville et considéraient cette sortie comme un grand événement. Parfois, encore dans les années soixante-dix, les paysans venus en ville tendaient un Kodak pour se faire photographier tous ensemble devant ce cinéma.

Tandis que nous approchions de l'entrée de la salle, les deux jeunes Japonaises ont vu le titre du film projeté ce jour-là ainsi que les vitrines où étaient affichées quelques photos tirées de ce film. Les deux filles ont tendu le bras et se sont mises à parler avec excitation.

C'était ce film de Hollywood dont certains camarades de mon institution avaient discuté avec enthousiasme, ce film sur le gros requin mangeur d'hommes. On ne pouvait que reconnaître l'intérêt et l'admiration que suscitait un tel thème, mais j'ai été surpris de la passion manifestée par les deux filles dans leur échange de paroles stridentes. Mon cœur s'est serré. Si nous avions pu entrer ensemble dans ce cinéma, alors l'après-midi en leur compagnie bénie se serait allongé jusqu'au début de la soirée, et je me sentais déjà physiquement malade à l'idée de les quitter.

Mais la queue pour la matinée occupait déjà toute la longueur de Pinero avant de bifurquer dans une petite rue latérale. Je savais que le célèbre M. Gilliemetro laissait la queue grandir, puis, arborant une sémillante tenue de soirée, il sortait du bureau situé derrière la caisse où son épouse attendait. Il longeait lentement la queue en savourant son pouvoir, ignorant les blagues et les moqueries, comptant en secret et très précisément, mais sans remuer les lèvres. Lorsqu'il arrivait assez loin de l'entrée et atteignait en même temps la capacité de la salle, une vingtaine de mètres après le carrefour de Pinero, il abattait un poignet orné d'un bouton de manchette, tel un champion de karaté, et annonçait : « Fini. Rentrez chez vous et venez plus tôt la prochaine fois. »

Sauf lorsqu'il s'agissait d'un adulte accompagné d'un enfant, auquel cas il manifestait un peu plus de commisération. Si Gilliemetro remarquait dans le reliquat de la queue un adulte membre de l'Opus Dei, accompagné de deux petits-enfants, un membre de la garde civile en congé ou quelque fonctionnaire de l'hôtel de ville, son couperet s'abattait quelques corps en amont et il adressait un clin d'œil obséquieux à ces salauds qu'il ramenait ensuite jusqu'à l'entrée, bras dessus, bras dessous, avant de leur offrir les places volées à ses clients légitimes.

Gilliemetro n'était pas un crétin ; il s'était déjà tiré indemne d'un procès – grâce à des abonnements – parce qu'il verrouillait les sorties de secours afin d'empêcher les gamins d'entrer en douce dans la salle. Il patrouillait les travées avec sa lampe torche pendant les films comiques les plus hilarants et éjectait avec plaisir tous les enfants trop excités à son goût, avant d'essayer de revendre leurs places à prix réduit, une pratique qui poussait tous les jours des jeunes à traîner devant son cinéma durant les vingt premières minutes de chaque séance. Il se méfiait tout spécialement des couples qu'il jugeait trop amoureux, sauf bien sûr si l'homme accompagné de sa maîtresse appartenait à l'Opus Dei ou à la garde civile et occupait l'une des meilleures places.

Mais ce jour-là, la salle était bourrée à craquer. Et puis se posait un problème atterrant, rédhibitoire. Les crèmes glacées à l'hôtel de mes parents et le tour des boutiques étaient certes exotiques, mais surtout gratuits. Je n'avais pas un sou en poche, car j'avais dépensé toutes mes économies pour acheter des cigarettes et un briquet de luxe Dunhill rechargeable. Je n'avais pas le temps de courir jusqu'à l'hôtel pour y supplier ma mère (qui, dans la salle des plaques chauffantes, préparerait les salades pour les clients du soir) en lui expliquant que j'étais en compagnie de deux jeunes Japonaises, plus ravissantes l'une que l'autre, et qui m'attendaient devant le Gilliemetro.

J'étais néanmoins prêt à jouer mon va-tout. J'ai levé une main devant chacune des deux filles pour leur signifier qu'elles devaient m'attendre près du mur. Déjà elles s'attiraient les regards et les sifflets de la foule. Un type a posé un index sur chacune de ses tempes et tiré la peau vers son crâne en une imitation classique de ce qu'on appelle les « yeux bridés ». J'ai eu envie de lui flanquer mon poing dans la figure. Mais j'ai rejoint l'entrée du cinéma et contourné le cordon écarlate qui canalisait la foule. J'avais à peine posé le pied dans la petite entrée, où Mme Gilliemetro trônait derrière la paroi de verre, que celle-ci s'est mise à répéter :

« Faites la queue, faites la queue.

— Madame Gilliemetro. » J'ai légèrement incliné le buste. « Mon père m'a dit que les billets destinés à mes cousines et à moi-même seraient à la caisse. »

Elle a semblé perplexe. Elle essayait de mettre un nom sur mon visage. Comme toujours, mon costume en lin, absurde pour un gamin de seize ans mais que mes parents tenaient absolument à me voir porter, a fait son effet. Parfois il éveillait le mépris, et je le maudissais, mais parfois il m'était bien utile.

« Les billets ? dit-elle d'une voix traînante et prudente.

— Mon père a envoyé quelqu'un les acheter, ils doivent être là dans une enveloppe, trois billets avec mon nom écrit dessus. Follana. Les meilleures places.

— Des loges ? Oh. Tu es donc le garçon de l'hôtel Impérial ?

— Oui.

— Monsieur Gilliemetro », croassa-t-elle. Son mari émergea aussitôt du bureau, en smoking et nœud papillon. Elle se retourna vers lui. « C'est le fils de M. Follana, de l'hôtel Impérial. Il dit que son père a envoyé un homme ici pour acheter trois billets d'avance. Des loges. »

Gilliemetro m'a considéré en plissant les yeux. Déjà, je connaissais très bien la politique de Gilliemetro, et j'ai serré les poings : « C'est sans doute ce rouge qui travaille en cuisine. »

J'ai vu M. Gilliemetro sourire et hocher la tête.

« Il m'a l'air très respectable », entendis-je trancher madame.

Un peu dure de la feuille, elle pensait apparemment que ce défaut l'autorisait à émettre ses commentaires devant les gens concernés sans qu'ils les entendent.

« Il n'y a pas de billets réservés, mon garçon. D'ailleurs, tu ne viens pas souvent ici. » Gilliemetro ne souriait plus. « Nous avons besoin de voir davantage de gens de ton espèce. Tu apprendras beaucoup de choses du cinéma, mon gars, même des comédies.

— Oui, monsieur », aboyai-je.

Il m'a regardé. « Trois billets ?

— Oui, s'il vous plaît, les meilleures places.

— Tu peux entrer et t'installer, mais il faudra que tu paies. Je suis sûr que ton brave père comprendra. »

Certain que toute hésitation aurait entraîné ma perte, j'ai eu un sourire enjoué. « Évidemment. Mais puis-je payer avec un cinq mille ? » Bluffant toujours, j'ai fait mine de sortir mon portefeuille aussi mince que vide. Madame a eu l'air à la fois vexée et impressionnée ; elle s'est rengorgée. Ils avaient beau se prendre pour des grands bourgeois, les Gilliemetro se situaient juste à la limite des bateleurs de foire et, même si mon père ne faisait aucun mystère de ses origines paysannes, les Gilliemetro n'étaient certes pas aussi riches ni en vue que mes parents dans notre ville.

« Un billet de cinq mille. À ton âge tu ne devrais pas sortir avec ce genre d'argent », renifla Mme Gilliemetro, comme si son sac à main en était bourré.

Ainsi que je devais l'apprendre ensuite dans les affaires, dès qu'on fait appel au snobisme des gens, tout bon goût part en fumée et les caprices sont sans limites. « Mon père, dis-je alors, m'a donné ce billet de cinq mille pour que j'emmène mes cousines déjeuner au Dauphin ou aux Rivières Calmes, mais elles avaient envie de venir dans votre cinéma pour voir ce film au lieu de manger.

— Le Dauphin. Magnifique. Nous y allons souvent. N'est-ce pas, monsieur Gilliemetro ? » Elle a toussé avant de baisser la voix : « Tu es notre premier client, mon cher. Je n'ai pas de monnaie sur cinq mille.

— Oh ? Je vais aller voir si mes cousines ont des coupures plus petites, madame, mais j'en doute. » J'ai tourné la tête vers les filles. Vers leurs traits orientaux. « Ce ne sont pas mes vraies cousines, mais des orphelines. Mon père finance leur éducation religieuse, car elles viennent de foyers très modestes. Outremer. Une mission.

— Oh, sainte mère de Dieu. Tu paieras en sortant, mon enfant, quand nous aurons davantage de monnaie. »

M. Gilliemetro a aussitôt ajouté : « Tu pourras me payer à la sortie. Il y aura alors une montagne de monnaie, mon garçon ! Tu ne peux pas savoir ce que nous gagnons avec ce film. C'est un succès mondial. Tu peux le dire à ton père. Et ne compte pas te bourrer de bonbons, il n'y aura pas non plus de monnaie de cinq mille dans le tiroir à bonbons. Tu pourras venir chercher tes friandises après le début du film, quand nous aurons de la monnaie. Fais bien attention à tes poches dans la salle. Les rouges sont partout.

— Mes cousines ne mangent jamais de bonbons, monsieur Gilliemetro. Elles les jugent impies. »

À peine avais-je prononcé ces mots que j'ai entendu le cliquetis saccadé de la machine à billets de la souriante Mme Gilliemetro, crachant trois rectangles jaunes pour les meilleures places. Reliés ensemble pour former une petite bande de papier, ces billets ont émergé de la surface métallique et plate, fanatiquement astiquée, du mécanisme. Elle les a fait glisser vers moi par l'orifice étroit du verre. J'ai pris possession des billets entre pouce et index. Je suis retourné jusqu'à la porte, accompagné par M. Gilliemetro qui allait procéder à sa patrouille de queue.

« Attends ici pour me payer après la séance, répéta-t-il. Nous aurons bien assez de monnaie. » Du doigt, il m'a montré le coin de l'entrée.

Je l'ai remercié et j'ai fait signe aux filles de me rejoindre, bien que tout courage m'abandonnât à la pensée de la confrontation inévitable et gênante

avec le propriétaire du cinéma. Les deux filles nous ont rejoints d'un pas rapide, en souriant.

« D'aimables petites païennes, grommela M. Gilliemetro. Sauvées par la bonté de ton père. Rappelle à ton père de nous réserver une bonne table la prochaine fois que nous viendrons manger à l'Impérial. La table sous le lustre, s'il te plaît. Nous aimons autant l'Impérial que le Dauphin, ajouta-t-il en hochant la tête.

— Bien sûr », dis-je en souriant.

Je n'avais jamais vu les Gilliemetro déjeuner ni dîner au restaurant de notre hôtel. J'ai fait signe aux filles de passer devant le propriétaire et je me rappelle avoir touché leurs bras nus alors que nous rejoignions l'arrière de l'entrée.

« Je t'attendrai juste ici à la fin de la séance », répéta-t-il encore, avant de s'approcher du cordon rouge pour le retirer. J'ai entendu des applaudissements dans la queue derrière nous.

À l'intérieur de la salle fraîche, vide et plongée dans la pénombre, les jeunes Japonaises ont fait mine de s'installer dans la partie centrale des sièges, mais une fois encore j'ai touché le bras nu de celle qui portait une robe à fleurs et secoué la tête en leur faisant signe d'avancer.

Tout le cinéma était divisé en boxes d'un seul tenant, il n'y avait pas de partie surélevée ni de balcon, mais cette apparente uniformité n'empêchait pas la ségrégation sociale. Juste devant, sous l'écran, se trouvaient quatre rangées de grands fauteuils en cuir équipés de cendriers métalliques en forme de coquille Saint-Jacques incrustés dans la partie avant de chaque accoudoir. J'ai fait signe aux filles de se glisser ensemble dans la deuxième rangée. La fille à la robe à fleurs a obtempéré, mais celle à la robe à motifs géométriques a hésité et m'a laissé m'engager entre les fauteuils avant elle. Je m'y suis faufilé en trouvant cette hésitation remarquable, car elle impliquait ceci : j'allais me trouver assis au milieu, avec une fille de chaque côté !

J'étais donc installé au milieu de la rangée des fauteuils en cuir entre deux filles, celle à la robe fleurie sur ma droite, celle à la robe à motifs géométriques sur ma gauche, les plis accentués de mes jambes de pantalon tout proches de leurs genoux dénudés. J'ai senti ma respiration s'accélérer à cause de toute cette excitation. De temps à autre, comme si je n'étais pas là, les deux filles se penchaient légèrement l'une vers l'autre pour chuchoter quelques mots au-dessus de mes cuisses, leurs voix menues toutes frémissantes d'anticipation.

La situation s'est encore améliorée. Le public grondait derrière nous, le froissement des attaques sur les paquets de bonbons était assourdissant, mais personne ne s'installait dans les meilleurs fauteuils autour de nous. C'était

souvent le cas avec ces places plutôt chères ; le soir, les bourgeois de notre ville les prenaient d'assaut, mais le public des matinées était composé de vendeuses et d'employés de bureau qui profitaient de leur sieste, ou encore de jeunes gens chassés de leur appartement pour l'après-midi, mais qu'on attendait de pied ferme en début de soirée. Ces fauteuils vides qui nous entouraient étaient superbes, car ils donnaient aux deux filles un sentiment accru de leur importance ; hormis le bruit derrière nos têtes, nous étions tellement isolés à l'avant de la salle que nous aurions pu nous y croire tout seuls ! D'un autre côté, il serait mensonger d'hypertrophier le romantisme de notre environnement. Les cendriers en forme de coquille Saint-Jacques incrustés dans les accoudoirs débordaient comme d'habitude et, lorsque nous nous étions glissés vers les fauteuils situés au centre de notre rangée, nos pieds avaient bousculé des paquets de bonbons vides, des gobelets en carton et des cannettes. Les Gilliemetro faisaient eux-mêmes le ménage.

Je mourais d'envie d'allumer une cigarette, mais une fois encore je n'ai pas osé fumer devant les jeunes Japonaises. Et puis il y avait la perspective affolante de ce que j'allais bien pouvoir faire à la fin de la séance quand, sans un sou vaillant, je devrais affronter Gilliemetro. Je pouvais peut-être cacher aux filles ce qui s'était passé, mais mon destin à long terme était scellé. Autant savourer ces quelques dernières heures passées en compagnie des filles, et puis, comme on dit, affronter l'inévitable.

J'ai sorti mon paquet de Fortune et, pour essayer de rendre cette activité parfaitement normale, j'ai tendu ce paquet à la fille assise à ma droite comme s'il s'agissait là de la chose la plus naturelle du monde. À ma grande surprise et sans la moindre hésitation, elle a pris une cigarette. J'ai ensuite présenté le paquet à son amie assise à ma gauche et elle aussi en a pris une entre ses doigts gracieux. J'ai ensuite sorti mon briquet Dunhill à gaz dans son étui en cuir, un accessoire qui m'avait coûté une bonne partie de mes économies, pour allumer leurs cigarettes respectives, puis la mienne. Avec une satisfaction non dissimulée, j'ai souri à gauche puis à droite, avant de me pencher en arrière pour regarder nos fumées confondues monter au-dessus de nous à travers le frêle cône mouvant du faisceau de lumière bleue, tandis qu'on projetait les bandes-annonces des prochains films, avec les virgules habituelles des poils collés sur l'objectif, les taches mystérieuses ou les déformations visqueuses dans un angle de l'image.

En fait, je surveillais les filles du coin de l'œil. Leur visage étrangement plat levé vers l'écran, elles se concentraient sauvagement sur ce qui s'y passait. Elles fumaient en novices mais non sans régularité, avec de petits gestes rapides et volontaires, comme si elles ne voulaient pas perdre une seule miette du

précieux tabac. Moi, je faisais des ronds de fumée, en leur adressant des sourires chaleureux dès qu'elles essayaient d'imiter mes cerceaux vibratiles. J'étais tout émoustillé à la pensée des heures qu'à l'avenir nous allions peut-être passer ensemble, à fumer plutôt qu'à communiquer.

Elles avaient retiré leur casquette en tissu et, d'un mouvement de tête, libéré leurs cheveux raides, noirs de jais, sur leurs épaules nues, peut-être par considération envers les spectateurs situés derrière nous. De fait elles n'étaient pas blondes, mais tant pis. Tu ne peux pas tout avoir. Détends-toi et savoure les deux heures qui viennent, Lolo, ai-je pensé.

Je me suis détendu. Le film a commencé. Ce qu'on entendait au début, c'étaient des couinements électroniques de poisson qui sortaient de l'obscurité comme de l'esprit pervers d'un requin dépourvu de morale et de conscience ; voilà tout ce qu'il entendait en guise de langage : des bips et des couics de sonar animal indiquant la proie, pendant qu'on voyait ce que voyait ce requin en maraude : l'étrange fond marin, mais on ne voyait pas encore le monstre.

Ensuite, sur une musique trépidante, une femme blonde nord-américaine se débarrassait de ses vêtements et courait, magnifiquement nue, les seins oscillants et les jambes divinement repliées sous chaque fesse, dans la mer nocturne. L'Amérique du Nord : quel paradis !

Alors il se passait quelque chose. La caméra quittait la perspective du rivage, traversait l'eau pour rejoindre le visage de la femme jusqu'à l'endroit où elle venait de nager, loin au large, et où elle flottait sans bouger. On se sentait mal à l'aise. Ensuite, on voyait de nouveau sous l'eau ce que le requin voyait, dans une sorte de généreuse cathédrale de lumière bleue qui se refermait sur les jambes doucement mouvantes de la femme. On voyait *tout* le corps nu de cette femme nord-américaine. J'ai jeté un coup d'œil attentif de part et d'autre de mon fauteuil pour évaluer la réaction des deux jeunes Japonaises, pour savoir si elles étaient choquées de voir une chose interdite comme celle-là, mais elles regardaient en écarquillant les yeux, fascinées et comme libérées.

L'Américaine nue était violemment malmenée par le requin invisible, mais on ne voyait jamais ce qu'il lui faisait subir sous la surface de la mer, on devinait seulement que c'était terrible. Voilà pourquoi ce cinéaste était malin. Il comprenait qu'il ne pouvait pas nous montrer le requin dès le début du film, il décidait donc de nous faire redouter la mer et ce qu'elle renfermait. J'ai été vraiment époustouflé quand la tête de la femme a émis un ultime gargouillis avant d'être engloutie par l'eau huileuse.

On découvrait ensuite ce flic et sa famille tellement américaine. Il conduisait un énorme véhicule de la police nord-américaine et découvrait sur la plage les restes du corps de la jeune femme, couverts de crabes – vraiment horrible ;

tout ce qu'on voyait, c'était un doigt de femme crispé de douleur, et puis le flic se tournait vers la mer, regardait l'horizon et l'on comprenait que le requin était quelque part tout là-bas. Mon cœur battait la chamade.

Tous les dialogues du film avaient été doublés dans notre langue, avec l'accent habituel et incongru de notre capitale, mais on voyait bien que les acteurs articulaient cette satanée langue anglaise à une vitesse moindre. Une fois encore j'ai regardé à gauche et à droite en me demandant dans quelle mesure ces deux filles, qui ne parlaient pas ma langue, comprenaient le film, car le flic désirait prendre les décisions qui s'imposaient : interdire toute baignade, mais il s'agissait d'une station balnéaire comme notre ville, dont presque toute l'économie dépendait du tourisme estival, si bien que les gros bonnets locaux empêchèrent le flic de fermer l'intégralité des plages.

Ensuite, c'était sans doute le week-end et tout le monde était sur la plage. Un jeune gamin nageait vers le large sur un matelas pneumatique, le flic était sur la plage avec sa femme et ses fils, mais il ne nageait pas parce que – comme désormais le public du film – il avait toujours eu peur de l'eau, ce qui n'empêchait pas le requin d'arriver.

Cette fois, j'ai senti les filles se raidir de chaque côté de mon corps, et tout le cinéma a lâché un hoquet d'horreur, tellement la scène paraissait réelle. Le requin attaquait le gamin sur le matelas pneumatique, on ne voyait rien, mais on devinait la taille énorme du squale qui roulait sur le côté comme un gros chat, montrait un peu d'aileron, et puis une fontaine de sang jaillissait vers le ciel, sans doute au moment où la gueule du requin se refermait sur le gamin maigrichon dont on n'aurait jamais cru que le corps contenait autant de viscères.

Là encore la caméra filmait le bord de l'eau, qui devenait rose de sang, et la moitié du matelas déchiqueté. Le bord de l'eau était la ligne de démarcation. Ce sacré cinéaste savait maintenant que tous les spectateurs du Gilliemetro serraient les fesses dès qu'on quittait la terre ferme pour s'aventurer sur l'eau. Moi, en tout cas, je ne voulais certainement pas retourner sur l'eau de l'écran.

Un dur à cuire se pointait alors et proposait de tuer le requin, mais les autres étaient trop idiots et organisaient une pêche ouverte à tous, et voilà tous ces affreux crétins dans leurs petits bateaux, qui trempaient dans l'eau des abats sanguinolents ; ils attrapaient un autre requin et s'en glorifiaient. On voyait tout au fond de sa gueule ouverte et les deux filles assises près de moi se sont caché les yeux derrière les mains.

Le flic partait donc avec un expert en requins dans sa fantastique vedette rapide, à la recherche du bon squale sur l'eau brumeuse de la nuit, ce qui était follement imprudent, et ils découvraient alors un bateau à la coque défoncée,

crevée d'une gigantesque morsure. J'ai senti mon ventre se contracter lorsque ce cinglé d'expert en requins a mis un masque pour plonger dans l'eau nocturne. Il était fou, ou quoi ? Il regardait par un trou sous le bateau, il tirait un peu dessus pour savoir ce qu'il y avait dedans. La tête énucléée d'un mort emplissait le trou.

Bon, la peur m'avait contraint à fermer les yeux très fort et j'avais les oreilles qui tintaient, mais sur ma gauche et ma droite les deux filles ont crié, quitté leur fauteuil avant de retomber sur le coussin de cuir, et un immense hurlement de terreur a jailli de la salle de cinéma derrière nous, après quoi les spectateurs ont poussé un grand soupir et éclaté de rire. Mais je ne riais pas et ne trouvais rien d'amusant à toute cette terreur. J'ai dû me contraindre à rouvrir les yeux, de peur que les filles ne me surprennent les yeux fermés comme un lâche, mais cette horrible tête blanche et blême était toujours là avec la musique stridente et inquiétante. J'ai jeté un coup d'œil à droite : la fille à la robe fleurie avait porté la main vers sa poitrine, qu'elle enserrait ; elle semblait la proie d'un authentique malaise physique.

Sentant quelque chose sur ma jambe, j'ai baissé les yeux. J'ai vu une petite main tâtonner un moment, puis découvrir ma propre main et la serrer avec force. Je me suis tourné vers la droite, mais la fille ne me regardait pas, elle me serrait simplement la main de toutes ses forces, terrifiée, en regardant droit devant elle. La fille assise à gauche, celle avec la robe à motifs géométriques, s'était laissée glisser dans le fauteuil et elle avait remonté les genoux contre le dossier du fauteuil de devant, comme pour se protéger de l'écran. Mon cœur s'est arrêté durant quelques instants, puis j'ai serré la main de l'autre fille et j'ai bientôt commencé à la caresser doucement de mon pouce libre. J'avais envie de tourner la tête pour regarder son visage, mais j'en étais incapable. Je me contentais de serrer sa main entre la mienne et de me mordre la lèvre en regardant le film.

Là-haut sur l'écran, des centaines de gens réunis sur une immense plage criaient et se bousculaient pour sortir de l'eau et franchir la ligne magique synonyme de sécurité, mais c'étaient seulement des gamins qui jouaient avec un faux aileron de requin ; alors le vrai requin se glissait sournoisement dans le lagon d'eau salée. La fille qui me tenait la main s'est mise à gémir quand l'aileron du vrai requin a fendu l'eau en direction d'un type assis dans une petite barque. J'ai dégluti au moment où l'homme hurlait dans sa barque. Toute sa jambe fut arrachée avant de descendre vers le fond du lagon. L'homme essaya de se hisser sur sa barque retournée et alors, pour la première fois, nous découvrîmes la gueule grise de l'énorme requin, son rictus pervers, tandis que sa mâchoire s'ouvrait pour engloutir sa proie juste en dessous de la surface de

l'eau. Je n'ai pas pu m'empêcher de parler, j'ai dit à voix haute : « C'est le diable. »

La comparaison s'imposait. Les doigts agrippés à ma main droite ont encore resserré leur étreinte, et à présent la fille assise sur ma gauche a glissé dans sa robe à motifs géométriques pour s'emparer de mon bras. L'une de ses mains s'est refermée autour de mon biceps gauche pendant que les doigts de l'autre s'enfonçaient dans mon avant-bras et qu'elle enfouissait vigoureusement son visage derrière mon épaule.

« C'est le diable », chuchotai-je encore, avec un hochement de tête convaincu. L'immense aileron de la bête retournait maintenant vers le large et une fois encore le flic contemplait l'horizon marin avec détresse, mais en se jurant d'avoir la peau de cette créature.

À cause des photos affichées dans l'entrée du cinéma, nous savions tous trois que ces cinglés allaient monter dans un bateau et partir chasser ce requin. Je sentais mes intestins se liquéfier à cette seule perspective. La fille qui me tenait la main a vu que son amie s'était pelotonnée contre moi. Elle l'a imitée, blottissant son visage dans mon épaule droite pour s'y protéger et, alors que le film suivait son cours nauséeux, tantôt elle m'agrippait le genou, tantôt elle se cachait les yeux derrière les mains. La fille assise à ma gauche jetait parfois un coup d'œil prudent à l'écran avant de retourner dans le giron de mon épaule.

Quand il se passait quelque chose d'inquiétant sur l'écran, par exemple des mâchoires de requin qu'on retirait d'une marmite d'eau bouillante, les deux filles se serraient contre moi et me comprimaient entre leurs deux corps. J'ai posé une main sur les deux cuisses les plus proches. Je gardais les mains là, en serrant l'étoffe qui frottait ainsi contre la peau de chaque cuisse.

Nous avions tous trois glissé sur nos fauteuils respectifs. Bien sûr, le flic et l'expert en requins avaient fini par faire cause commune avec le pêcheur dur à cuire pour organiser une chasse au requin, mais dans un très vieux bateau ! Ils auraient dû faire appel à l'armée, à l'aviation ou à Dieu sait quoi pour bombarder le monstre. Je tremblais de tous mes membres alors que ce rafiot – ridiculement bas sur l'eau – sortait courageusement du port pour affronter une mer désolée et redoutable.

Et le voilà qui montait et descendait tel un bouchon : un vieux et fragile bateau de pêche. On entendait ses planches craquer tandis qu'il tanguait et roulait sur le vaste océan – dramatiquement vulnérable –, et que tout au fond de l'eau la chose attendait quelque part. Désespérément une main me broyait le genou gauche, et une bouche murmura : « Noh, noh, noh, noh. »

J'ai tourné la tête à gauche et à droite. Nous nous sommes regardés droit dans les yeux et j'ai opiné gravement. J'ai glissé encore un peu dans mon

fauteuil. À ce moment-là, les deux filles se penchaient sur mon torse, quasiment allongées sur moi où chacune étreignait une main de l'autre ainsi que l'une des miennes pour se rassurer. Et vraiment, nous donnions l'impression d'être à bord d'un bateau en train de couler, accrochés les uns aux autres pour affronter ensemble nos derniers instants.

Soudain la tête du requin a jailli hors de l'eau pour nous sourire. Les deux filles ont hurlé. J'ai hurlé. Celle assise sur ma gauche s'est mise à pleurer. C'était le coup de grâce. Lorsque toutes deux m'ont adressé un regard suppliant, j'ai levé la main en signe d'acceptation, comme si nous faisions de la plongée sous-marine et communiquions uniquement par gestes. J'ai montré le sol en contrebas de nos fauteuils. Nous avons levé les yeux. La nuit était tombée sur l'écran.

Doucement, nous nous sommes tous trois laissés glisser du rebord de nos fauteuils en cuir pour rejoindre l'obscurité inférieure et les ombres mouvantes du sol de la salle jonché d'ordures diverses où nous pourrions nous abriter en paix de la terreur implacable qui régnait sur l'écran. Nous avons allongé les jambes sous les sièges situés devant nous – les jambes des deux filles étaient nues dans la lueur bleue –, nos pieds écartant des emballages crissants et faisant rouler des gobelets en carton. Tout en bas, nous avons poussé un soupir de soulagement, chacun s'allongeant épuisé contre son voisin ou sa voisine. Nous entendions de terribles fracas, des éclaboussures et des cris désespérés au-dessus de nous, en provenance des trois hommes réunis sur le bateau condamné.

D'abord nous nous crispions et sursautions à chaque vacarme, mais nous nous sommes calmés peu à peu. À un moment, la fille à la robe à motifs géométriques a chuchoté quelque chose à son amie, puis elle a lentement relevé la tête au-dessus du parapet du siège situé devant elle, mais nous avons tous deux tiré sur sa robe jusqu'à ce qu'elle nous rejoigne et enfouisse son visage dans le devant de ma chemise. Elle frissonnait et bredouillait quelques mots dus aux horreurs inconnues de nous, mais auxquelles elle venait d'assister là-haut. Sa joue était contre mon torse ; je lui ai caressé la nuque pendant quelques instants, puis la fille à la robe à motifs géométriques s'est vivement approchée de mon visage, en passant au-dessus de la tête de son amie, et elle m'a embrassé. Sur la bouche.

Mes frissons d'angoisse ont disparu, remplacés par des frémissements d'une nature nouvelle, tandis que je les embrassais et les caressais toutes les deux. Nous nous ébattions avec entrain dans cette obscurité. Alors que les hurlements et les fracas apocalyptiques augmentaient de volume sur cet écran oublié de nous quelque part là-haut, je me suis juré de faire de cette situation

l'idéal de toute mon existence, de me prémunir des horreurs trop réelles du monde en compagnie du beau sexe. J'embrassais ces deux filles si longuement que je comptais chaque fois jusqu'à cinquante dans ma tête, passant de l'une à l'autre avant de revenir à la première, les yeux grands ouverts, les leurs fermés et scellés par les cils. Et elles m'embrassaient avec ardeur. J'avais, semblait-il, la permission de toucher n'importe quelle partie de leur corps, mais je ne dépassais pas certaines limites évidentes. C'était un combat parfumé.

Pour finir, l'autre fille m'a tellement poussé par-derrière que ses jambes nues ont glissé sous mes bras. Sa tête reposait entre mes épaules, ses bras m'enserraient fermement le buste. Je caressais sa cheville mince. Son amie s'est retournée pour entamer une nouvelle séance de baisers et de caresses. La frêle liane d'une bretelle de robe avait glissé de son épaule ; ma main a quitté la cheville de son amie afin de toucher cette épaule et il y a eu un soudain changement de lumière sur l'écran. J'ai alors avisé un emballage de bonbon collé sur la peau nue de l'épaule, qui adhérait à cause de la crème solaire dont les deux filles s'étaient enduit le dos. Mon doigt est descendu pour, d'une pichenette, ôter ce morceau de cellophane et j'ai alors découvert de quoi il s'agissait. C'était un billet de cinq mille, perdu jadis parmi les ordures du sol et maintenant collé sur cette belle épaule pâle et nue.

OceanofPDF.com

Addendum

Dans la lumière éclatante de l'heure bleue du soir, nous avons tous trois émergé du cinéma après avoir payé Gilliemetro avec le fameux billet de cinq mille, non sans lui avoir proposé sur la monnaie un pourboire humiliant, qu'il n'a pu que refuser malgré lui.

Nous avons gravi ensemble la pente qui aboutissait à l'endroit où elles logeaient dans le Quartier Typique, chacun de nous marchant les yeux baissés, timidement concentré sur ses chaussures – elles portaient des sandales –, mais avec un petit sourire au coin des lèvres. Une douleur incroyable, que je n'avais jamais connue, commençait à s'emparer de mes testicules.

Alors que nous passions devant l'un de ces grands magasins d'ameublement dont notre ville est friande, et de fait notre pays tout entier, la fille à la robe fleurie s'est arrêtée, puis a indiqué la vitrine et poussé une brève exclamation à l'intention de son amie. Elles sont entrées dans ce magasin d'ameublement avec une concentration intense, partagée, et elles m'ont fait signe de les suivre.

Nous avons longé des allées bordées d'affreux meubles Empire pour retrouver le chemin de la vitrine. Elle contenait l'un de ces grands globes terrestres imités du seizième siècle, en bois sombre et ciré. La fille à la robe à motifs géométriques l'a fait lentement pivoter en me souriant, tandis que son doigt filait vers le Japon. J'ai acquiescé avec enthousiasme. Pour quelqu'un qui devait ensuite haïr les voyages avec une telle férocité, la géographie était ma matière préférée à l'école. Je me suis penché. Étaient-elles originaires de l'île nord ou de l'île sud du Japon ? J'ai alors senti que quelque chose clochait. Le petit doigt fragile désignait un endroit précis. Le Vietnam. J'ai prononcé ce mot à voix haute. Ce sont des communistes, voilà tout ce qui m'est venu à l'esprit. C'était trop fantastique.

De retour dans la rue, elles se sont mises à parler ensemble avec entrain. Elles ont montré, en contrebas du Quartier, la plage et la mer. De leurs bras, elles ont mimé le geste universel de la natation : la brasse. Après ce film sur les requins, elles avaient envie d'aller nager dès le lendemain. J'ai ri nerveusement, mais acquiescé énergiquement. Nous nous sommes salués, puis, tour à tour, gauchement, elles se sont approchées de moi, avant de reculer, puis de s'approcher encore, chacune me déposant un baiser sur la joue, puis sur les

lèvres. Du bout des doigts seulement, j'ai touché chaque taille avec tendresse, mais mon geste a semblé légèrement maladroit, donc mélancolique.

Elles sont parties devant moi, qui ai néanmoins continué de les suivre, hébété, incapable de renoncer à mon miracle, quand elles ont tourné au coin d'une rue. Je me suis arrêté là, je les ai vues entrer toutes les deux dans l'immeuble d'habitation aux bannes orange vif. Ces bannes aujourd'hui délavées sont toujours en place. Nous avons échangé un signe de la main et souri. Je leur ai envoyé des baisers, une initiative qui a paru les dérouter.

Je pensais à la plage du lendemain, mais tout en dégringolant la colline j'ai laissé le bonheur m'envahir, jusqu'à ce que plus rien ne pût jamais entamer ma joie.

OceanofPDF.com

Nager avec de jeunes Vietnamiennes

Aller à la plage le matin pour nager avec mes deux jeunes Vietnamiennes : quelle horreur !

La première horreur, c'était qu'elles puissent seulement envisager de nager dans la mer après avoir vu ce film de Hollywood avec le requin. La seconde, c'était que nous n'avions pas fixé la moindre heure de rendez-vous.

Lors de cet après-midi de rêve, tout avait semblé *cool* et normal. Mais toute la nuit, dans notre appartement de l'Impérial, tandis que j'étais allongé sans drap dans ma chambre nimbée d'une séduisante lueur bleutée, je me suis inquiété. Et si les filles et moi nous rations sur la plage : comment réussirais-je alors à les retrouver ? Après tout, c'était une longue plage, et j'étais incapable de dire à quel bout les deux filles arriveraient en descendant les ruelles sinueuses de leur Quartier Typique. Si je décidais de faire le guet dans un café de la promenade à cette extrémité du sable, je risquais fort de les manquer à l'autre quand elles viendraient sur la plage. Et vice versa. C'était aussi l'époque de ma vie où ma vue commençait à baisser, une faiblesse dont je m'étais aperçu, mais parce que je ne voulais pas être contraint au port de lunettes, je niais farouchement l'évidence, même si je plissais les yeux pour lire les numéros de bus ou regarder la télévision dans les cafés. J'ai finalement dû céder et porter des lunettes à la fin de cette année-là, bien que j'aie ensuite pris l'habitude insupportable (du moins pour ma première femme) de les retirer brusquement afin de paraître plus séduisant dès que j'avisais une jolie jeune femme qui passait devant la terrasse d'un café ; Veroña m'a bientôt contraint à porter des lentilles de contact.

Ce jour-là j'ai su que j'aurais bien du mal à identifier correctement les deux filles sur l'immense étendue de la plage.

Si je prenais ma serviette pour m'allonger sur le sable de la plage, les filles pourraient très bien s'installer ensemble à l'autre bout. Même si je m'asseyais très précisément au milieu de la grève, je me voyais déjà obligé de me relever sur les coudes sous un soleil implacable, les lunettes polarisées de mon père fermement campées sur mon visage inquiet, tournant sans relâche ma tête angoissée à gauche et à droite. Il me faudrait alors me remettre sur pied encore et encore afin de patrouiller le sable, contourner les corps innombrables des

baigneurs, comme le vendeur de glaces et de cannettes de boissons fraîches, encombré de sa grosse glacière.

Il fallait agir, et de toute urgence. Que soit maudite cette satanée plage, pour moi source de tant de souffrances. C'était très simple. Sans une intervention rapide de ma part, j'estimais que les deux jolies Vietnamiennes resteraient seules environ trois minutes sur leurs serviettes de plage avant d'être assiégées par des colonies d'autres garçons qui, avec cet aplomb stupéfiant que je connaissais et détestais tant, se mettraient alors à bavarder sur un mode écœurant – je sentais la fureur m'envahir et je serrais les poings au fond de mon lit ; ces garçons tireraient leur propre serviette vers elles, puis, sans la moindre vergogne, s'installeraient de part et d'autre de *mes* petites Vietnamiennes.

Ces jeunes types aux cheveux longs venaient des rues rectilignes à l'arrière du château ; ces garçons avec qui je ne pouvais rivaliser arrivaient le matin sur la plage en bus, déjà vêtus de leur short de bain ; ils n'avaient pas de sac, seulement un ballon de football pour une dizaine d'entre eux, et j'avais aussi remarqué que durant toute la journée ils ne prenaient apparemment aucune consommation dans les cafés ; ils pétrissaient leur corps noueux sous le soleil, ils se jetaient dans les vagues, puis en émergeaient en souriant et en donnant un violent coup de tête qui rejetait en arrière leurs longs cheveux noirs. Leur torse dur et bronzé brillait. Je crois qu'on aurait pu les qualifier de prolétaires.

Si je devais arriver après les filles, malgré notre intimité partagée la veille au cinéma, je voyais déjà comment ces types charmants, loquaces, sans cesse sur le qui-vive, et leurs constants exercices physiques, infiltreraient très vite le camp de mes jeunes amantes avant de dresser une barrière infranchissable entre elles et moi. Bien que honteux de cette horrible jalousie possessive, je devais à tout prix empêcher ce scénario.

Le lendemain matin je me suis donc levé à six heures, bouillonnant d'excitation et de motivation. J'ai fait ma toilette, achevée en un clin d'œil. Je portais un short de plage sous un pantalon en lin, et une chemise à manches courtes. J'ai dissimulé mes accessoires de fumeur dans une serviette d'hôtel blanche et roulée, qui arborait le symbole brodé de la fontaine, propre à l'Impérial. Les billets qui constituaient la monnaie du légendaire et crissant « cinq mille » étaient dans ma poche. J'ai coiffé mes cheveux en arrière avec de l'eau et je me serais bien glissé en catimini dans la chambre à coucher de mes parents pour dérober un peu de lotion capillaire de mon père dans sa bouteille bleue, dont je m'éclaboussais parfois le torse comme s'il se fut agi d'un after-shave. Mais il était si tôt que mes parents dormaient encore, je suis donc

descendu discrètement et le portier de nuit m'a laissé sortir dans la lumière, après quoi j'ai mis les lunettes polarisées de mon père.

Tous les cafés de la plage étaient encore fermés. Les tours de guet des surveillants de baignade, désertes. Le drapeau vert de la baignade sans risque pendait, flasque, en haut de chaque hampe. Le tracteur municipal traînait le large râteau sur la plage pour la nettoyer des mégots de cigarette et des déchets divers. Une légère rosée matinale brunissait les sillons du sable. Le camion municipal d'entretien de la voirie venait de laver au jet les dalles de la promenade, y laissant de nombreuses flaques d'eau, si bien que je devais faire attention où je mettais les pieds. Au large, les mouettes étaient noires dans la lumière pâle de l'aube.

Je marchais dans un sens puis dans l'autre en bâillant. Il n'était même pas six heures vingt. Les cafés du front de mer n'ouvriraient pas avant plusieurs heures, et j'arpentais la promenade. J'ai eu un brusque accès de faiblesse avant de remarquer que je n'avais pas pris de petit déjeuner. J'ai fumé une cigarette.

Lorsque le premier des cafés du front de mer a ouvert ses portes, j'ai commandé un café. Le propriétaire m'a regardé comme si j'étais un cinglé. Puis il m'a secoué pour me réveiller. J'étais vautré à une table, le buste et les bras posés dessus, la joue collée au métal froid. Il m'a demandé de débarrasser le plancher, ajoutant que je devais être un drogué ou quelque chose de ce genre.

J'ai titubé sur la promenade. Le soleil levant jetait maintenant tous ses feux, les flaques d'eau avaient des reflets éblouissants. Il n'y avait toujours pas âme qui vive sur le sable mouillé de la plage. Je suis resté assis sur la bâche qui recouvrait les lits pliants et les chaises longues chamarrés, jusqu'à l'arrivée du type bronzé qui a entrepris de traîner les lits pliants pour les aligner en rangées. Quand il m'a demandé si je voulais l'aider, j'ai accepté. C'était un excellent prétexte pour surveiller la plage. J'ai offert une cigarette au plagiste, même si je devais en garder le plus possible pour les filles. Nous avons fumé ensemble et tout ce que je disais le faisait rire. Je n'ai pas évoqué les filles. Il a décrété que j'étais un garçon très sérieux pour mon âge.

La journée s'annonçait caniculaire. Lentement, puis plus vite, le sable de la plage de notre ville s'est couvert d'une humanité variée : des familles qui se déplaçaient avec maladresse en transportant des matelas pneumatiques sous les bras du père, de grosses grands-mères dont les cuisses effondrées et massives s'entouraient d'une nuée de petites-filles minuscules ; tous louaient des lits pliants pour le nombre d'adultes de leur groupe. Puis arrivèrent des bandes hiérarchisées de jeunes filles maussades habitant en ville, qui étalaient des patchworks de serviettes décorées de personnages de dessins animés. De gros

touristes chargés d'objets divers pataugeaient dans le sable jusqu'au bord de la mer pour y construire de modestes aménagements domestiques à l'aide de tables et de chaises pliantes. Ils poignardaient le sable de la pointe de leurs parasols, disposaient glacières et postes de radio ; triomphalement essoufflés dans leur fauteuil temporaire, ils dépliaient de grands journaux dont les manchettes énormes évoquaient une multitude de langues étrangères que j'étais incapable de lire.

Même si je préférais ne pas devoir m'aventurer dans plus de quelques centimètres d'eau en cas d'attaque de requin, j'ai marché, en short de bain et chemise, le long de l'eau parmi les ombres dures et anguleuses de la plage. J'avais ôté mes chaussures de toile, noué les lacets ensemble et suspendu le tout autour de mon cou, selon la mode étrange de l'époque. Mon pantalon était plié avec soin et roulé dans la serviette. Je marchais au bord de l'eau, car c'était là une activité reconnue, et tant que je n'arpentais pas la plage assez vite pour encourir le ridicule, je pouvais observer toute l'étendue de sable qui ondulait d'une extrémité à l'autre. C'était aussi une bonne méthode pour rester éveillé.

Je regardais avec tristesse les nageurs insouciants. Pauvres ignares. Fréquentaient-ils parfois les salles de cinéma ? Je frissonnais en attendant de voir les ailerons de requins converger vers eux, puis je concentrais de nouveau toute mon attention sur la plage.

Je scrutais intensément, car je venais de vivre plusieurs fausses alertes ; une fois quand deux filles brunes, allongées sur le ventre, me parurent être mes Vietnamiennes. Ensuite, j'ai paniqué et me suis écarté vivement du bord de l'eau en avisant une fille qui longeait la promenade devant les cafés de la plage, le visage penché devant elle, comme si elle examinait la paume d'une main tournée vers le ciel. En m'approchant, j'ai reconnu mon erreur. Il s'agissait en fait d'une fille que j'avais vaguement fréquentée dans mon institution scolaire.

Ma situation était d'autant plus agaçante que je n'avais aucune idée de la tenue de plage affectionnée par ces filles : la couleur de leur serviette ou, par exemple, la manière dont elles relevaient leurs cheveux avec des épingles – car c'est ainsi qu'on reconnaît les femmes dans la quasi-nudité des plages. Levant la tête, j'adressais des regards jaloux aux surveillants de baignade campés sous leur drapeau, tout en haut de leur grande échelle et de leur piédestal en métal blanc, à l'ombre de leur parasol fixé à la superstructure, le sifflet tout prêt à signaler l'attaque du requin et l'évacuation générale. Quelle belle vue ils doivent avoir de la plage, pensais-je.

En début d'après-midi, quand l'eau paresseuse eut avancé puis reculé d'un mètre le long du sable, un équilibre mélancolique submergea la plage ; les choses restant identiques à elles-mêmes depuis trop longtemps, les gens battirent en retraite vers les cafés et les hôtels pour de longs déjeuners ; d'autres pagayèrent ou ramèrent jusqu'aux bouées limitrophes. Les plus jeunes se poursuivaient bruyamment ou se bagarraient au bord de l'eau.

J'ai essayé de rester calme quand je les ai enfin repérées toutes les deux, qui marchaient lentement devant les cafés de la plage, le long de cette balustrade peinte (en bleu à l'époque). Les filles étaient nonchalamment enveloppées de sarongs. Chacune portait en bandoulière un sac tissé et coloré. Le mieux, c'était qu'elles tournaient leur visage vers la plage comme si elles me cherchaient, moi et moi seul, parmi tous ces corps. J'ai été submergé d'une énorme émotion, d'une gratitude sans nom envers elles, simplement parce qu'elles existaient.

Pour rejoindre ces deux filles, je devais marcher avec précaution entre les innombrables vacanciers qui prenaient leur bain de soleil, tout en me retenant d'agiter follement les bras. À mesure que je m'éloignais de cette mer où je venais de patauger si prudemment, je me suis mis à remarquer la chaleur du sable sous la plante de mes pieds ; je me déplaçais donc avec davantage de frénésie que de grâce, arrivant vers les filles par-derrière, courant sur le sable brûlant et sautillant en dansant une étrange gigue pour dissiper la chaleur insupportable de mes pieds. J'ai levé le bras et aussitôt avisé mon ombre ridicule devant moi. J'ai lancé un « Bonjour ! » et les deux filles ont tourné la tête en même temps, presque inquiètes. Puis j'ai entendu la plus proche lâcher un long « Ahhhh ». Elle souriait.

Il y a eu un long moment de gêne, tandis que debout en contrebas je dansais d'un pied sur l'autre sur le sable brûlant, levant les yeux vers elles deux, qui se tenaient à environ trois mètres au-dessus de moi sur la promenade. Je levais les yeux vers elles comme si je regardais une peinture de crucifixion dans quelque église baroque à Rome. Et elles baissaient les yeux vers moi derrière leurs lunettes de soleil assorties qui reflétaient ma silhouette sur le sable blanc.

J'ai remarqué leurs petits bikinis sous les sarongs noués ; bien sûr, les deux filles arboraient un sourire ironique, sans aucun doute à cause de moi qui dansais toujours d'un pied sur l'autre en contrebas. Celle qui la veille portait la robe à fleurs a fait un geste brusque du bras pour me signifier de gravir l'escalier d'accès et de les rejoindre. J'ai monté les marches en béton et me suis soudain retrouvé devant elles. Elles m'ont adressé un signe de tête rapide, puis autorisé à les embrasser sur les deux joues. Aussitôt, j'ai été déçu par le côté guindé de nos retrouvailles.

Avec grand soin j'ai sorti trois cigarettes de mon paquet. Chacune des filles en a très vite pris une, j'ai approché mon briquet de leurs lèvres, j'ai allumé la mienne, puis sans la moindre hésitation j'ai montré la plage, secoué la tête d'un air dégoûté, fait un grand sourire en acquiesçant vigoureusement et en montrant du doigt l'hôtel Meliander, alors tout neuf. J'ai dû m'asseoir pour ôter le sable qui s'était amassé entre mes doigts de pied avant de relacer mes chaussures de toile. Les filles ont échangé quelques mots et m'ont paru un peu sur leurs gardes, mais une fois encore elles m'ont suivi.

Non sans me sentir coupable à cause de mes parents, je me rappelle toujours combien j'étais secrètement impressionné par la construction spectaculaire de l'hôtel Meliander. Il a poussé le long de l'ancienne voie de chemin de fer en 1975. Pour mes parents et leur hôtel Impérial situé en face, ce nouvel établissement moderne de trois cents chambres semblait mal augurer de leur avenir et j'avais à peine la permission de mentionner sa construction.

Les architectes et la municipalité avaient installé une maquette irrésistible du futur hôtel dans une boîte en plexiglas transparent sur la promenade, durant la phase la plus intense de ma période modèles réduits : l'ère du DC-8-61 *stretch series*. La forme de l'hôtel, en double V allongé, jaillissait des fondations de l'ancien quai, à angle droit avec l'esplanade historique. Ces nouveaux balcons à rambarde en aluminium dominaient fièrement la côte de la plage ou les quais du port. C'était pour moi un chantier plein d'inspiration ; aussi important que l'extension de l'aéroport de notre ville ! Le plus excitant dans cette maquette d'hôtel aux voitures minuscules et aux gens miniaturisés, c'étaient les DEUX piscines, la pente des bassins clairement indiquée, les petits plongeoirs dressés au-dessus des losanges sans eau, chaque bassin placé aux deux intersections des branches des V.

De notre appartement situé tout en haut de l'Impérial, chaque matin avant de partir pour l'école, j'observais l'état d'avancement des travaux du Meliander. Grâce à mes jumelles 10 × 50, je surveillais le grutier de la plus grosse grue du chantier qui montait l'échelle avec célérité jusqu'à sa cabine suspendue.

Vers la fin de cet hiver-là, le nouvel hôtel fut terminé, les palmiers descendirent dans leurs trous autour de l'entrée accessible en voiture, la vitrine en plexiglas qui présentait la maquette architecturale du projet fut oubliée, remplie de condensation et d'insectes morts, enfin hissée à l'arrière d'un van.

L'ouverture du Meliander ne causa jamais le moindre tort aux revenus de notre hôtel. Bon nombre de nos clients étaient des habitués qui chaque année prenaient leurs vacances à l'Impérial durant les mêmes semaines, et aucun ne

modifia ses habitudes, même quand mes parents vendirent. Avec l'arrivée des voyages aériens bon marché, toute une génération de familles respectables qui passaient leurs congés dans leur propre pays finit par disparaître. Je ne pouvais pas le savoir à l'époque, mais l'avenir du nouveau Meliander lui-même était compromis. Bientôt cet hôtel devait attirer une clientèle particulière : avec le développement des conférences et autres séminaires d'affaires, arrivèrent les hommes en costume ; alors les éphémères et fantomatiques équipages des compagnies aériennes devinrent les principaux clients de ses plaisirs fades et prévisibles ainsi que de ses plats insipides. Même en haute saison, la direction découvrit qu'il y avait trop de chambres. Le Consortium Meliander fut finalement racheté par un conglomérat national et l'aile la plus éloignée du double V fut fermée, la seconde piscine légendaire mise à sec pour que s'y accumulent les ordures et les dépouilles des oiseaux de mer. On abandonna à elles-mêmes les chambres de cette aile, qui prirent un aspect négligé, voire choquant, des fenêtres aux vitres brisées faisant leur apparition dès le milieu des années quatre-vingt. Selon certaines rumeurs, des criminels en cavale et des immigrants clandestins se cachaient dans ces chambres de la partie abandonnée de l'hôtel Meliander. Les écolières en parlaient à voix feutrée.

Fumant comme des nababs, les deux filles et moi traversions la pelouse décevante qui aboutissait à l'entrée du Meliander, un gazon jauni et négligé depuis la première saison de l'hôtel. Flanqué des deux filles, j'ai traversé le hall d'entrée en admirant l'éclat grossi de murs entiers occupés par des aquariums de poissons tropicaux, et nous avons rejoint les ascenseurs carillonnant, puis ma cible supérieure : la vaste piscine triangulaire, destinée aux clients de l'établissement et, détail crucial, à ceux du restaurant situé en bordure du bassin. Ici, supposais-je, les deux filles seraient à l'abri des jeunes prédateurs citadins, et tous trois nous serions définitivement débarrassés des requins et de leurs éventuelles attaques.

Tandis que les deux jeunes Vietnamiennes et moi-même franchissions les portes en cuivre de l'ascenseur à l'étage de la piscine, l'ambiance de l'hôtel Meliander – à son apogée – était toujours perceptible : bruits d'éclaboussures et cris allègres en provenance de l'agitation bleu fluorescent autour du bassin. Dans le restaurant un mur en verre surplombait la piscine, il y avait de la musique douce, un long buffet multicolore, dont le centre culminait en une tour composée de fruits en plastique ; toutes les tables avaient des nappes jaunes.

Très excitées, les deux filles se sont ruées vers le bassin puis dressées sur la pointe des pieds pour regarder au-dessus du mur et des plantes grimpantes,

riant de découvrir le chemin obscur, la plage et la mer en contrebas.

Je suis entré dans le restaurant et j'ai parlé au maître d'hôtel moustachu qui prenait de temps à autre un café à la terrasse de l'Impérial et me connaissait donc. Il m'a donné une table proche du mur vitré de la piscine, où je me suis installé pour fumer à loisir. Lorsque le maître d'hôtel m'a apporté le menu, je lui ai prophétiquement demandé la carte des desserts. J'ai fait signe aux filles en sandales qui franchissaient la porte et babillaient ensemble – comme les pompes de la piscine –, elles ont posé leurs sacs tissés sur la table, par-dessus les couverts et les assiettes, elles se sont assises et chacune a accepté une autre cigarette.

Ainsi que je l'avais prévu, elles ont seulement commandé des glaces et des Coca-Cola, alors que je choisissais une omelette avant un café, qui m'a requinqué et permis d'allumer d'autres cigarettes. Les filles ont sorti d'un des sacs une feuille de papier et un stylo, avant de les placer devant moi, mais en s'exprimant dans une autre langue que leur curieux gazouillis. Elles essayaient de me parler en français.

J'ai grimacé. Pour rien au monde je n'aurais désiré communiquer davantage avec elles que nous ne l'avions fait au cinéma. Je voulais seulement que nous fumions en échangeant des regards et je devinais ce qu'elles me disaient en français. Elles me demandaient mon nom ! Comme si cela avait la moindre importance. Robe à fleurs a pris le stylo-bille et me l'a tendu. J'ai dû sourire et, au dos de la note, j'ai dessiné un petit croquis idiot de moi-même marchant bras dessus, bras dessous avec les deux filles (je dessine passablement bien, mais je n'ai pris aucun risque avec la forme de leurs yeux). J'ai tracé une flèche montrant mon personnage et écrit : Lolo.

« Loulou. »

J'ai prononcé mon nom et elles l'ont lentement répété, essayé, montrant à chaque fois la crème glacée colorée et posée sur leur petite langue, puis chacune a écrit son propre nom, avec une concentration qui lui faisait froncer les sourcils. Robe à fleurs s'est levée et a contourné la table pour placer la feuille de papier correctement devant moi, puis, en faisant traîner de manière agaçante ses sandales sur le carrelage, elle a rejoint sa place en face de moi et s'est assise d'un air rêveur.

Il y avait deux noms écrits sur la feuille, à l'encre rose et d'une calligraphie enfantine : Thinh Tram, Quynh Hoang. J'ai relevé la tête et cligné des yeux. J'avais de nouveau l'impression d'être en cours d'anglais. Comment prononcer ces mots ? J'ai marmonné leurs deux noms, elles ont éclaté de rire en se regardant. Je me suis raclé la gorge, j'ai réessayé et elles ont répété la

prononciation idoine de ces bruits. Correctement prononcés, leurs noms évoquaient une nuée de moustiques.

Thinh était Robe à fleurs, Quynh Robe à motifs géométriques. Elles ont continué de boire leur Coca-Cola avec un grand enthousiasme, vidant leur verre comme des assoiffées : lorsque leurs glaces furent englouties, j'ai demandé au maître d'hôtel de nous servir d'autres boissons au bord de la piscine. Tout cela était très bien, mais je devais au préalable régler cette première note. Le maître d'hôtel a redoublé d'amabilité et de bonhomie quand d'une main nonchalante j'ai sorti ma liasse de quatre billets de mille avant de lui en tendre un avec désinvolture, lui abandonnant royalement la monnaie en guise de pourboire.

Il y avait de nombreux lits pliants libres autour de la piscine. À mon immense déception Quynh et Thinh ont choisi des lits pliants voisins pour y déployer leurs serviettes, si bien que je me suis retrouvé relégué à une extrémité, à côté de Robe à motifs géométriques, *alias* Quynh.

Avaient-elles pris une décision quant à la seule fille que je serais en droit de posséder ? J'ai ressenti une douleur et une confusion poisseuses, mêlées à de la culpabilité due à ma gourmandise.

Un serveur en veste blanche nous a servi les Coca-Cola sur un plateau. J'ai proposé des cigarettes, mais les filles les ont refusées. Debout, elles retiraient leur sarong avant de le laisser tomber doucement sur le lit pliant. Voilà comment je comprenais la vie. En bikini, d'abord Thinh puis Quynh ont plongé du bord de la piscine juste devant moi, mais sans soulever la moindre éclaboussure, tant leur trajectoire était parfaite. Elles ont fait surface ensemble et aussitôt échangé de bruyantes exclamations dans leur langue. Puis elles se sont appliquées à faire des longueurs dans cette nage appelée le *crawl*.

J'ai observé la manière dont, leur visage restant dans l'eau, le liquide brillant de la piscine s'écoulait autour de leurs cheveux noirs, glissait entre leurs omoplates, puis tourbillonnait en menues flaques au-dessus de leurs reins. Elles nageaient de manière identique, comme si le même entraîneur les avait formées. En fait, j'ai remarqué le jeune maître nageur blasé qui observait leur style (ou plus probablement qui reluquait le tissu mouillé distendu sur leurs fesses) à partir de son fauteuil basculé en arrière à l'autre bout de la piscine. J'ai rentré la tête dans les épaules sur mon lit pliant et j'ai bien failli pousser un grondement d'animal possessif quand les filles se sont approchées tout près de ce maître nageur.

Aveugle, les minces bras tendus au-dessus de la tête, puis les coudes pliés et les mains incurvées percutant l'eau, Thinh a atteint l'extrémité du bassin. Elle s'est laissée couler, puis s'est propulsée vers le haut, elle a fait claquer ses

paumes humides sur le rebord sec en pierre, puis elle s'est hissée sur des bras tremblants avant de faire pivoter ses fesses pour s'asseoir. Elle se reposait, en laissant tremper ses orteils dans la piscine, tandis que l'eau qui dégoulinait de son corps noircissait le rebord en pierre. D'une main tendue, elle a aidé Quynh à se hisser auprès d'elle.

Alors elles se sont levées de concert, toutes ruisselantes près du plongeoir. Mon cœur jaloux a bondi dès que j'ai vu remuer les lèvres du maître nageur. Les filles ont acquiescé d'un signe de tête et puis, bizarrement, leurs lèvres aussi ont remué. Il a répondu. Ils semblaient donc avoir une conversation. Comment était-ce possible ? Peut-être ce porc parlait-il français ? Une bouffée de haine pure pour ce type m'a envahi. Pourquoi ce crétin n'acceptait-il pas sa position pourtant évidente d'employé ? Pourquoi essayait-il sans arrêt de forniquer avec les clientes mineures du restaurant de l'hôtel ?

De toute évidence, j'essayais de faire la même chose que lui.

Ce maître nageur était blond, une mince chaîne en or assortie d'un symbole quelconque scintillait sur son torse nu au-dessus de la fermeture Éclair de son polo blanc de tennis. Quand ils eurent parlé et hoché la tête pendant plusieurs minutes, j'ai accepté le fait qu'il devait s'exprimer dans cette foutue langue. Enfin, l'une après l'autre, les filles ont plongé du bout de la planche, filé telles deux torpilles le long du fond, leurs membres se rétractant soudain avant de propulser leurs corps vers moi. Caché derrière les lunettes de soleil polarisées de mon père, j'ai continué de fusiller du regard le maître nageur.

La tête de Thinh a fait surface ; elle a posé les mains au bord du bassin, puis son menton a touché la pierre et elle a respiré à fond en me regardant. Elle a montré du doigt la piscine afin que je les rejoigne dans cette eau si tentante. Je voyais Quynh, concentrée et sérieuse, sortir du grand bain par l'échelle, près du plongeoir, les jambes ruisselantes. D'un geste bref de son index replié contre les fesses, elle a décoincé le tissu de son slip et l'a laissé reprendre sa forme normale.

Je me suis levé pour retirer ma chemise. Ma peau connaissait une accalmie particulièrement bénéfique et mon torse presque bronzé me mettait en confiance. L'air grave, j'ai marché le long du bassin vers le plongeoir comme si je préparais quelque chose, quand j'ai perçu une soudaine agitation sur ma droite et un cri strident. Durant les quelques secondes où je les avais toutes deux perdues de vue, j'ai d'abord senti l'étreinte osseuse de leurs doigts frêles, mouillés et froids, puis le poids combiné de leurs deux corps qui me précipitaient au-delà du rebord ; alors j'ai perçu l'étrange puissance de mon propre poids lorsque mes jambes puis tout mon corps ont plongé dans cette eau saisissante qui m'est aussitôt remontée dans les narines. Je me rappelle un

chapelet de bulles vivaces s'enroulant autour de mon bras tendu, mes doigts cherchant à attraper l'écume argentée de la surface. J'ai coulé et puis je suis tout simplement resté assis au fond de la piscine, la bouche ouverte, les jambes largement écartées. Ce que j'avais été incapable d'avouer aux filles afin de pouvoir jouir de leur présence ce jour-là, c'était que je ne savais pas nager.

OceanofPDF.com

L'enterrement d'oncle Luis

Un soir, à mon appartement des Phases Zone 1, Ahmed Omar était confortablement installé comme d'habitude sur le canapé en cuir de veau près de la baie panoramique. Je buvais du whisky.

« Je voudrais te parler de l'enterrement de mon oncle Luis », lui dis-je. Mon oncle Luis avait mené une vie tranquille depuis la guerre civile. Grâce à ses bons et loyaux services, il a obtenu sa carte de la Phalange et ainsi réussi à décrocher un poste de fonctionnaire au ministère du Tourisme et de l'Information. Assis à un bureau avec un ventilateur électrique, il a gravi les échelons pendant la longue famine des années quarante. Au cours des années cinquante, il a épousé tante Lucia la rouquine. Ils n'ont jamais eu d'enfants. Oncle Luis a aidé mon père à s'installer quand il a quitté la ferme après la guerre pour venir travailler en ville comme serveur. Et faire tomber toutes les assiettes.

Mon père et mon oncle Luis n'avaient jamais été très proches. Pourtant, ce n'est pas la guerre qui a provoqué leur brouille, contrairement à ce qui s'est passé dans de nombreuses familles. C'est leur célèbre dispute due à la grande horloge rustique de ma grand-mère décédée (cette horloge retardait d'une heure chaque semaine) qui a fait qu'ils ont cessé de se parler. La guerre, une horloge ? Deux frères trouvent toujours une bonne raison pour se détester.

Comme tant de choses dans la vie, la bonne fortune de mon père et de sa famille pendant la guerre civile a simplement tenu à un hasard géographique. Dans leur ferme des montagnes, sise en haut du premier virage de la route en partant du village, ils ne furent jamais clairement associés à l'une ou à l'autre des factions en guerre. Ils fournissaient des olives et de petites quantités de raisins frais ou secs, d'oranges et de citrons, d'abord aux perdants, puis, après la victoire et les persécutions, ils offrirent ces mêmes produits de la ferme aux vainqueurs. Les fournitures alimentaires étaient considérées comme si essentielles et puis mon grand-père était si vieux, que mon père à peine âgé de seize ans échappa à la conscription. Plus tard, mon père s'insinua dans les bonnes grâces des fascistes de notre ville ; qui ne le fit pas ? Dans notre pays, tous les membres de ma génération sont plus ou moins les derniers anges déchus et nous avons la religion qui va avec. C'est sans doute un bon point de

départ dans la vie : sans aucune illusion sur votre vertu. Comme l'a dit mon père sur son lit de mort : « Je sais que je suis un salaud, mais je ne mérite pas cela. »

C'est vrai, papa.

Comme les démocraties européennes, ma famille paternelle, où personne ne lisait jamais le journal, resta impavide et indifférente. J'imagine très bien que mon père, alors jeune homme, considéra les factions en guerre dans son pays et les massacres atterrants qui se déroulaient autour de lui avec cette même tolérance résignée qu'il manifestait en balayant du regard les gens réunis dans la salle à manger. Si ces factions gênaient la récolte des fruits, alors ça n'allait pas ; mais sinon, au village, les coups de feu, les gorges tranchées, le prêtre qui se fit enfoncer de force les perles de son rosaire dans l'oreille à coups de marteau, mon père n'en avait cure. Comme les gens qui faisaient des paris insensés pour dîner, mon père pensait que la guerre était réservée aux imbéciles. Il n'avait guère besoin d'assister aux meurtres pour le croire. Les fugitifs affamés et terrorisés passèrent à la maison au début et à la fin de la guerre. On ne leur proposait pas de s'installer dans les remises, mais on leur donnait de la soupe, des fruits et de l'eau avant qu'ils ne s'en aillent. Les fugitifs d'un bord au début de la guerre, puis ceux de l'autre bord à la fin des hostilités, furent tous traités sur un même pied d'égalité.

Notre région était située dans le camp des perdants, mais quand les vainqueurs arrivèrent en uniforme sur le chemin de terre, inspectèrent les terrasses et les vergers bien entretenus de mon grand-père et qu'ils remarquèrent les états de service de mon oncle parmi les leurs, ils les laissèrent continuer de faire ce qu'ils avaient toujours fait durant la guerre et la victoire : produire des olives et des fruits. Ce fut seulement au cours des années soixante que mon père apprit que, pendant que les habitants de son pays souffraient de la famine, presque tous les fruits du village avaient été exportés vers l'Allemagne nazie, et ce durant plusieurs années. Pendant mes études, quand nous parlions politique, je lui demandais s'il se sentait coupable ; il haussait les épaules, en bon artisan fataliste qu'il était, et répondait : « Une orange bien cultivée est aussi délicieuse pour un nazi que pour n'importe qui d'autre. »

La situation des citadins était différente durant ces années de famine ; pour ma mère, par exemple. Telles sont les bénédictions ou les trahisons de la géographie. Ma mère a grandi en connaissant la faim dans notre ville, qui fut l'une des dernières à tomber. Le Premier ministre, qui y avait trouvé refuge, s'enfuit alors. Ma mère vit ensuite les hommes désespérés, aux regards fuyants, traîner dans les cafés du port, ainsi que sur la terrasse de l'Impérial, en essayant de trouver un bateau pour s'échapper.

Un soir, alors qu'elle était, petite fille, debout près de la fontaine devant l'hôtel – dont elle deviendrait plus tard propriétaire –, ma mère vit un bateau de pêche sortir du port, surchargé d'hommes et tirant même quinze communistes analphabètes dans de vieux filets endommagés. Ignorant tout de la géographie et de l'étendue marine, ils croyaient dur comme fer qu'il leur suffirait de nager quand le capitaine couperait les amarres des filets après une heure de navigation vers l'est, pour rejoindre un pays sûr situé au nord. Peut-être croyaient-ils qu'ils pourraient débarquer en Union soviétique ? Le capitaine Olienzo haussa les épaules et prit leur argent, leurs montres et leurs paires de chaussures les moins usées. C'était ce qu'ils avaient de mieux à faire. Dès que les filets furent libérés, ces hommes durent flotter ensemble comme une bande de cygnes jusqu'à l'aube ; toujours endormis, la mer les engloutit sans doute, une douzaine d'hommes emmêlés dans les mailles des filets, s'éloignant lentement de la surface éclairée en tournoyant pour rejoindre l'obscurité des profondeurs, camarades tout du long et jusqu'à la fin.

Mon père me confia que le capitaine Olienzo pensait que les militaires auraient dû le décorer pour son acte. Car le marin se vantait d'avoir occis davantage de rouges en une seule soirée que bon nombre des héros qui s'étaient battus au front ; ainsi se vantait-il tous les soirs au bar de la mission des marins. Avant de se faire poignarder dans une ruelle obscure.

La manière dont l'oncle Luis était entré dans l'armée fasciste était un constant sujet de blague dans notre famille. Mon père adorait me raconter comment, enfant, son frère aîné se passionnait seulement pour les motoculteurs mécaniques, les moteurs et les tracteurs. Mon oncle se débrouilla même pour trouver une documentation sur les tracteurs John Deere, fabriqués en Amérique du Nord. Un authentique exploit dans une région où il n'y avait aucun service postal. Ce manuel – illustré de diagrammes aux couleurs vives – était l'un des rares imprimés en circulation sous leur toit, et il constituait l'obsession d'oncle Luis ; il le feuilletait une page après l'autre, d'avant en arrière, puis d'arrière en avant. Il avait appris par cœur toutes les pièces du moteur et il attendait de mon père que celui-ci l'interroge régulièrement le soir à ce sujet. Peu enclin à travailler parmi les arbres fruitiers et sur les terrasses des oliviers, oncle Luis désirait seulement aller en ville et tourner indéfiniment autour des voitures, des camions, des bus ou, de préférence, des tracteurs qu'il pouvait y trouver.

Juste avant le soulèvement armé, oncle Luis quitta la ferme pour la première fois de sa vie et partit vers le nord afin de rendre visite à un parent éloigné.

Tout ce qui l'excitait dans son voyage imminent, c'était la perspective de découvrir des camions et des tracteurs.

Les rebelles prirent le contrôle de cette région quelques jours après le soulèvement. À l'endroit où était mon oncle, les forces rebelles les plus proches disposaient d'un seul vieux tank et le fou de mécanique qu'était Luis fit une bonne vingtaine de kilomètres à pied pour l'unique plaisir de tourner encore et encore autour de ce malheureux tank, tel un chien sur le point de se coucher.

Au bout de quelques jours, oncle Luis sut démonter et remonter le moteur de ce tank, conseillant alors les officiers sur l'entretien des pièces et les assommant avec la théorie du moteur à combustion interne. À cette époque, il aurait pu se faire fusiller, simplement parce qu'il les enquiquinait avec sa théorie du moteur à combustion interne, au lieu de quoi on l'intégra dans la troupe et il finit comme mécanicien fasciste sur le front nord.

Comme tant d'autres crétins, oncle Luis ne disposait pas selon moi d'une vision plus lucide de la situation. Je ne crois pas qu'il ait cru une seule seconde à la sainte croisade nationaliste dont il était censé faire partie. Il était tout bonnement ravi d'être dans le camp des meilleurs tanks. Surtout quand nos amis allemands arrivèrent avec leurs splendides blindés afin de se battre pour notre Christ et notre pays. Oncle Luis eut de la chance. À mon avis, s'il avait été confronté à un ennemi doté de tanks plus élégants, une irrépressible mélancolie suivie de désertion avérée l'aurait submergé.

Ainsi, au cours des années suivantes, oncle Luis et tante Lucia vécurent dans un petit appartement en compagnie de nombreux canaris, à quatre rues de l'esplanade, près d'Algoroba Plaza. Oncle Luis pilotait un scooter à moteur. Ce moteur était parfois amoureusement démonté dans le salon, ses diverses pièces étalées avec précision sur des lambeaux de tissu. Ma tante et mon oncle n'ont jamais été riches et ils s'étaient mis à envier les affaires florissantes de mon père et de ma mère : leur petit atelier dans la ruelle, puis la pompe à essence au village, puis les deux anciens camions militaires qui livraient dans notre ville, puis l'achat à crédit de l'hôtel Impérial et le remboursement rapide du même crédit.

Grand-mère décéda. Dans un effort téméraire pour obtenir de l'argent disponible – ironiquement, afin de pouvoir en remontrer à mes parents –, mon oncle vendit ses parts de la vieille ferme à mon père, très bon marché au demeurant. Oncle Luis et tante Lucia firent le voyage du dimanche dans leurs plus beaux atours, tandis que mon père et ma mère s'activaient à l'hôtel dans des vêtements rapiécés et des cardigans usés jusqu'à la corde, mais c'étaient

eux les riches. Après que mon oncle eut fait main basse sur l'horloge de ma grand-mère sans rien demander à personne – annonçant seulement à mon père : « Oh, mais tu es bien assez riche pour t'en acheter une tout seul, maintenant elle m'appartient » –, les deux frères ne se reparlèrent presque plus jamais.

Même si mon père et ma mère ne les fréquentaient plus, on attendait toujours de moi que je rende de temps à autre une visite de politesse à mon oncle et à ma tante pour continuer de feindre que nous formions une famille unie. Mes souvenirs d'oncle Luis et de tante Lucia, quand je leur rendais visite à leur appartement, sont le moteur du scooter démonté, le vacarme des canaris, le tic-tac irrégulier de l'infâme horloge et les célèbres cheveux roux de Lucia.

Lucia se campait toujours près des fenêtres devant les cages de cuivre aux minarets bombés ; elle était à contre-jour et les canaris paraissaient noirs à côté des graines de leur mangeoire que le soleil traversait quand les oiseaux voletaient d'un perchoir à un autre et que ces graines jaillissaient vers le haut de leur cage. Au-dessus, la lumière jouait dans l'interminable fumée des cigarettes de Lucia et rougeoyait en essayant de percer la masse épaisse de sa chevelure. Je crois qu'à cette époque ses cheveux avaient définitivement viré au gris, car ceux de mon oncle l'étaient ostensiblement, mais tante Lucia s'obstinait à se teindre les tresses avec un henné ordinaire et violent, de la couleur des premières pluies qui dévalent sur la latérite d'un lit de rivière depuis longtemps à sec.

Tante Lucia mourut en premier. J'étais fiancé à Veroña quand oncle Luis décéda en un juillet caniculaire. Les membres de la famille de Veroña n'étaient pas très religieux, c'étaient des libéraux – sa mère mourut quand ma fiancée était toute petite, son père enseignait les mathématiques. Veroña étudiait cette même matière à l'université de la capitale où j'avais renoncé à l'urbanisme pour m'intéresser au design.

À l'époque, au milieu des années quatre-vingt, notre pays changeait très vite dans maints domaines. Néanmoins, même moi j'ai été scandalisé par la minijupe que portait Veroña pour l'enterrement d'oncle Luis. Je compris que Veroña trouvait les cérémonies funèbres très tristes mais aussi extrêmement érotiques, malgré le décès prématuré de sa mère. J'ai réellement craint qu'elle ne portât aucun sous-vêtement afin de céder ensuite à la spontanéité du désir et de se sentir ainsi plus à l'aise. D'une voix furieuse, je lui ai chuchoté à l'oreille qu'elle devait immédiatement rentrer à la maison pour se changer, que

l'appartement d'oncle Luis serait bourré d'Anciens très bigots, la plupart d'entre eux étant des ex-Phalangistes confits en religion, mais cette information a seulement renforcé sa détermination. Veroña et moi avions déjà partagé quelques whiskies dans un vieux café et nous étions tous deux éméchés quand nous avons rejoint le vieil appartement de ma tante et de mon oncle, tout près d'Algoroba Plaza. Tante Lucia se vantait régulièrement de la valeur inestimable de ce bien immobilier, mais nous avons eu bien du mal à dissimuler notre émotion en apprenant qu'au cours de ce dernier quart de siècle ils n'avaient fait que louer ce logement. La propriétaire avait tenu secrètes ces dispositions afin de permettre à Luis de mentir lors de la majestueuse veillée mortuaire de son épouse, organisée dans les grandes chambres à coucher du haut.

Ma mère et mon père (qui vivaient séparés à cette époque) étaient trop impatients pour passer toute une nuit à veiller, moyennant quoi deux vieilles religieuses rébarbatives avaient pris leur place jusqu'à la fin de la matinée. Ces religieuses étaient toujours assises, telles des caryatides, dans l'angle de la chambre, quand Veroña et moi avons gravi d'un pas vacillant cet escalier pentu, mes lèvres touchant sa permanente des années quatre-vingt, mon corps servant de bouclier pour que certains parents arrivant derrière nous dans l'escalier ne puissent pas reluquer sous la minijupe de ma fiancée.

Il faisait une chaleur étouffante dans cette chambre bondée de gens debout qui se relayaient à divers stades d'obscures prières. Il y avait de nombreuses femmes venues rendre un dernier hommage, mais aussi estimer la valeur du mobilier. Dans toute cette pièce, on avait disposé selon des angles bizarres des chaises où somnolaient les membres les plus âgés de la veillée. Le pauvre oncle Luis défunt et vêtu d'un costume gisait à l'autre bout sur le grand et vieux lit, les manchettes de chemise blanches et les mains exsangues croisées sur la poitrine. Il avait été habillé par l'entrepreneur de pompes funèbres, Mme Solielian, l'épouse du propriétaire du crématorium ; très solennels, M. et Mme Solielian se tenaient debout dans un angle. J'ai remarqué que le visage d'oncle Luis était lourdement fardé.

Ma mère et mon père m'ont adressé un signe de tête dans l'angle opposé, lugubres mais selon moi davantage outragés par la jupe de Veroña que par le décès de Luis. Alors Veroña a regardé autour d'elle, sa jupe par bonheur redescendue des trois centimètres cruciaux parce que nous avions quitté les marches de l'escalier. Elle avait anticipé l'attente recueillie et atroce dans la pièce en choisissant de porter ses chaussures rouges à très hauts talons. Mais à quel moment arriverait donc cet instant abstrait où l'on pourrait dire que nous avions rendu un hommage suffisant, après quoi nous pourrions nous ranger

les uns derrière les autres pour entamer la procession vers le cimetière de la Colline du Paradis, où moi aussi je reposerai bientôt ?

Ivre, Veroña n'y voyait pas très bien dans la pièce obscure après les rues éblouissantes – elle s'est poliment déplacée pour s'asseoir quelque part et a doucement abaissé les fesses. Qu'elle a posées sur le visage frais, maquillé et poudré d'oncle Luis, le mince nez proéminent, typique de notre famille, se glissant raidement entre les hémisphères nus de ma fiancée, le choc du front glacé contre sa peau à elle lui écarquillant les yeux tandis qu'elle s'asseyait sur le mort. Le lit a émis un seul craquement.

Veroña a bondi comme un ressort en lâchant un couinement minuscule dès qu'elle a compris qu'elle était assise sur le visage de mon oncle défunt. Malgré les légendaires exagérations ultérieures, je crois que seuls mon père et ma mère, les deux religieuses et quelques parents debout devant ont clairement vu ce qui se passait. Mais nous avons tous entendu les religieuses inspirer violemment l'air et marmonner des prières frénétiques. J'ai essayé de voler au secours de mon embarrassante fiancée, de l'aider à se redresser, mais j'ai aussitôt compris que mes efforts attireraient seulement davantage l'attention sur elle ; ainsi, dès qu'elle eut réussi à se remettre sur pied, se fut glissée un peu à gauche et assise sur la chaise libre qu'elle avait d'abord visée, je suis resté immobile et mortifié, couvert d'une sueur honteuse.

Je n'ai pas été capable de regarder Veroña pendant l'heure que nous avons passée dans cette chambre et je sentais bien qu'elle aussi essayait de ne pas me regarder. J'ai en revanche aventuré quelques coups d'œil vers mon père. À un moment, il s'est détourné en penchant la tête, le front luisant de sueur, un curieux rictus lui tordant les lèvres. Après un certain temps, j'ai soudain compris que mon père tentait de contenir le fou rire le plus profond et le plus authentique susceptible de submerger un homme.

Des larmes de rire suivaient les rides qui lui entouraient les yeux. Mon père s'est servi de ses deux bras pour nous clouer, Veroña et moi, contre le mur de la salle de bains de l'étage inférieur où nous nous étions enfermés après la veillée funèbre. Veroña s'est pris le visage entre les mains en répétant sans arrêt « Oh, mon Dieu, je suis tellement désolée », mais mon père, si désireux que personne ne le voie rire quand il se recueillait auprès de son frère défunt, essuyait maintenant avec un mouchoir le torrent de larmes qui lui couvraient le visage. En levant les yeux vers Veroña, alors qu'il était assis sur le rebord de la baignoire, il a murmuré d'une voix rauque : « C'est le plus beau jour de toute la vie de Luis, ma fille, et tu as dû lui faire ça aujourd'hui ! »

Il étouffait toujours son rire sur la banquette arrière de la limousine, tout du long jusqu'aux mausolées et aux cyprès du vieux cimetière, notre repaire à

Sagrana et à moi-même quand nous étions écoliers, en haut du versant de la Colline du Paradis, près du château et de la garnison.

Je me souviens de la chaleur et du soleil très haut. L'heure où l'on confond les ombres des blanches colombes filant dans le ciel de ce cimetière avec des guêpes vrombissant autour de ses jambes. Il y avait des roses rouge sombre dans des vases posés près de maintes cryptes. Il y avait de vastes et très vieux mausolées familiaux, grands comme des maisons. Les cigales stridulaient furieusement parmi tous les buissons non taillés. Dans nos vêtements de deuil, nous formions une ligne noire qui progressait le long de murs blanchis à la chaux, murs de cadavres scellés dans des cercueils de pierre jusqu'à plus de six mètres du sol.

Oncle Luis devait être inhumé dans le mur sud, qui formait un enclos circulaire de cercueils. Nous avons fait cercle : le prêtre, Solielian l'entrepreneur de pompes funèbres, la famille proche, les parents, de modestes employés retraités de l'ancien ministère du Tourisme et de l'Information. Mon père et ma mère se tenaient la main à côté de Veroña et de moi-même.

Les porteurs avaient ouvert le cercueil mobile et ils plaçaient Luis sur la civière pour le hisser vers le trou noir de la tombe murale qui l'attendait. M. Solielian et son aide se tenaient un peu à l'écart, prêts à sceller la dalle. Veroña s'accrochait à mon bras. J'ai regardé ma fiancée, soupçonnant qu'elle était peut-être émoustillée et que sur le chemin du retour vers la limousine elle risquait de me sauter dessus dans ce mausolée qui avait constitué notre tanière, à Sagrana et à moi, mais la tête de Veroña était immobile, son visage aussi inexpressif que lorsqu'elle travaillait sur sa thèse en troisième année.

Soudain, j'ai vu mon père frémir et reculer d'un pas, le talon de sa chaussure buter contre un bout de trottoir poussiéreux, après quoi il a basculé en arrière, mais Veroña a plongé et l'a rattrapé par le bras. Mon père regardait fixement devant lui, les yeux écarquillés d'horreur. Alors je l'ai vu, ce que j'avais pris pour des chiffons, allongé à même le sol : ces cheveux rouges teints au henné, reconnaissables entre tous, mais désormais fixés sur le crâne pâle et le visage ratatiné de tante Lucia, comme si on lui avait collé sur les traits une feuille de papier marron fripé ; son nez avait disparu. Puis j'ai reconnu la longue robe blanche qu'elle portait, je m'en suis souvenu, le jour de son enterrement. Le tissu en était souillé de taches brunes – et il y avait aussi le squelette d'un pied, d'où venait de tomber une sandale ornée de bijoux.

Tante Lucia et oncle Luis avaient désiré être enterrés ensemble, peut-être pour des raisons d'économie, et c'était ce qui se passait très littéralement. M. Solielian et son fossoyeur avaient simplement ouvert leur crypte minuscule,

pour en exhumer ma tante et la laisser ainsi étendue à la vue de tous, sous le soleil non censuré.

Je voyais bien que mon père était scandalisé, mais il s'est repris. Veroña vivait une journée inoubliable, elle a porté ses ongles vernis à son front, ses doigts arachnéens formant une cage autour de ses sourcils et de ses yeux, projetant un réseau d'ombres sur ses traits, comme si elle calculait l'un de ses théorèmes.

Une fois oncle Luis enfilé dans ce losange obscur, Solielian et son morne assistant hissèrent le cadavre ratatiné de tante Lucia et le firent entrer de force, après maints soubresauts, à côté de Luis. La civière sur laquelle elle était allongée opposa quelque résistance ; Solielian haussa les épaules d'un air d'excuse, leva le pied et, d'une poussée agressive, fit rentrer tante Lucia dans sa demeure exiguë. Son assistant ramassa la chaussure ornée de bijoux et, d'un geste désinvolte, la lança dans le trou noir après eux.

Alors que nous nous éloignions tous, je me suis retourné. M. Solielian et son complice allumaient chacun une cigarette avant de se la planter à la commissure des lèvres, tandis que l'un maintenait la dalle en place et que l'autre y talochait du ciment avec une truelle.

Il n'est guère étonnant que je craigne autant la mort, car qu'ont donc ma région et mon pays pour qu'à chaque occasion la mort devienne une mascarade aussi vulgaire ? Les cadavres consécutifs à un accident d'avion décorent nos revues dans les salles d'attente des médecins ; sur un terrain vague au beau milieu de la capitale, j'ai un jour découvert la carcasse d'un cheval blanc qui pourrissait là depuis plus d'un mois sans que les autorités fassent le moindre effort pour l'enlever. En plein jour on voit d'innombrables insectes et rongeurs morts, assiégés par des régiments de fourmis et de vers.

Sur la route nationale située derrière les Phases Zone 1, ma seconde épouse, Aracelli, et moi avons un jour vu des touristes descendre de leur voiture de location avec un caméscope pour filmer un chien écrasé de manière spectaculaire sur l'asphalte. La partie supérieure du corps du chien était paisible, son expression souriante, le bas de son corps parfaitement aplati, le contenu de sa cage thoracique dispersé d'un seul côté, semblable à du pâté de saumon. Aracelli m'a rapporté que ces touristes vidéastes amateurs disaient en anglais : « On ne pourrait pas voir ça chez nous. »

Tenis connaissait une kyrielle d'histoires sur des cadavres humains peu ragoûtants, et la même farce macabre devait accompagner le décès de mon père.

Quand nous sommes revenus en ville après qu'oncle Luis a été emmuré ce jour-là, mon père et les autres Anciens ont porté à leurs lèvres des verres cliquetants de cognac glacé au bar du Dauphin.

« Vous avez vu ses cheveux ? fit mon père en secouant la tête. Ils n'avaient pas changé.

— Je me demande où elle trouvait son henné. Excellente qualité », murmura ma mère.

Mon père se tourna alors vers ma mère et moi : « Ne laissez pas une chose pareille m'arriver – la crémation, n'importe quoi, mais pas ça. »

À l'hôtel Meliander, pour la nuit torride qui suivit la cérémonie funèbre d'oncle Luis, mon père avait réservé à l'intention de Veroña et de moi-même – sur un furieux coup de tête et afin de manifester son pouvoir – une chambre avec deux lits séparés.

Nous avons fait l'amour en transpirant sang et eau. Veroña était évidemment surexcitée ; à un moment de la nuit, dans l'obscurité (car nous avions vue sur la mer et étions ainsi à l'abri des lumières de la ville), j'ai entendu un drap de lit claquer littéralement sur le carrelage, tant il était trempé de sueur. Lorsque nous reprenions des forces entre deux assauts, la moiteur lourde de la transpiration qui nous collait à la peau avait quelque chose de bizarre. Veroña a allumé la lampe de chevet et hurlé. Le drap du dessous et le matelas s'assombrissaient d'une quantité effrayante de sang ; nos corps nus étaient couverts de caillots noirs qui se mêlaient à notre sueur.

Enfin, quand je l'eus calmée, Veroña s'est dressée dans la baignoire en écartant de son visage des cheveux imprégnés de sang, tandis que le liquide rouge ruisselait en dehors d'elle.

Ma voix tremblait : « Ma chérie, je crois que tu es en train de faire une fausse couche, nous devrions appeler une ambulance. Peut-être devrais-je téléphoner à Tenis au cabinet et lui demander conseil ? À trois heures du matin ? ajoutai-je bêtement.

— Lolo, es-tu certain que c'est une fausse couche ? J'ai du sang... sur tout le corps.

— Est-ce que tu te sens dans ton état normal ? »

Nous avions tous deux le souffle court à cause de nos récents exercices et de la ruée d'adrénaline dans nos organismes, en plus d'une réaction ancienne, primitive : tout ce sang impitoyablement exhibé dans la lumière fluorescente – comme le cadavre desséché de Lucia dans la chaleur brutale de l'après-midi.

« Je me sens bien, dit Veroña. Je crois que c'est toi. »

Elle avait raison. Mon prépuce s'était déchiré sur un demi-centimètre, vers la base. Il a guéri en une quinzaine de jours et ne m'a jamais causé le moindre problème depuis.

Nous avons pris une douche. Compatissante mais moqueuse, Veroña a un moment tenu mon pénis ratatiné dans le berceau de ses doigts – aux ongles éternellement vernis – et elle a joué à lui murmurer je ne sais quelles paroles. Je me suis senti atteint dans ma virilité.

J'ai pris une serviette mouillée pour nettoyer le carrelage du sol. Les draps, je les ai roulés en boule. Je n'ai pas essayé de les cacher dans le tiroir de la commode, ainsi que Madelaine l'avait évoqué plusieurs années auparavant. À la place, j'ai lancé le paquet vers les ténèbres par la fenêtre de l'hôtel Meliander, au-delà du chemin obscur. Les draps ensanglantés sont tombés dans la mer où ils se sont dépliés à la surface, avant d'osciller et d'être emportés derrière l'odomètre, puis le fanal vert, et de disparaître.

Après son décès, ma mère et moi avons demandé aux Solielian de procéder à la crémation de mon père, mais nous nous sommes assurés que ces cendres échappent à leurs complots funéraires sur la Colline du Paradis. Un soir de février, l'entreprise La Pyrotechnique a inclus le contenu de l'urne funéraire dans la plus grosse fusée d'artifice que l'on pouvait acheter dans notre ville. Mon père fut ainsi propulsé vers le ciel à partir du bord de l'eau sur la plage, en contrebas de la façade de l'hôtel Impérial. Une bonne centaine d'invités burent à cette occasion le meilleur vin français, leurs belles chaussures pleines de sable. Tenis se tenait sur ma gauche, Veroña sur ma droite, Sagrana tout près d'elle.

Ce fut une traînée rose que mon père laissa derrière lui, et en un lieu difficilement localisable ; peut-être à trois longueurs au-dessus du fanal vert et de l'odomètre, sur la jetée opposée, et à une hauteur équivalente à celle du château de notre ville situé derrière nous, mon père explosa très bruyamment et se transforma en une sphère de larmes dorées et d'étoiles bleues qui, en tombant rapidement vers la mer obscure, s'y reflétèrent, révélant alors des vaguelettes métalliques. Les couleurs de mon père devinrent invisibles avant de toucher l'eau, et quand j'ai cligné des yeux, mon père s'est mué en formes amibiennes verdâtres qui glissaient lentement sur mes rétines noires.

OceanofPDF.com

Apprendre à nager

Je ne me rappelle que trop bien mes yeux grands ouverts, mon corps un moment suspendu et impuissant au fond de la piscine de l'hôtel Meliander, mes jambes tendues parmi les bulles ascendantes de ma propre descente calamiteuse. Puis j'ai commencé à remonter vers la surface et j'étais sur le point de poser les pieds contre le fond carrelé du bassin.

De toute évidence, j'avais largement pied à l'endroit où Thinh et Quynh m'avaient poussé à l'eau pour s'amuser. La surface me serait arrivée au cou et malgré mon humiliation j'aurais pu m'accrocher au bord de la piscine avant de rejoindre prudemment les échelles installées dans le petit bain pour sortir. Néanmoins, un malheur n'arrivant jamais seul, le maître nageur français (car il était bel et bien français) mourait d'envie de commettre un acte héroïque.

Dans les profondeurs turquoise et ombreuses du grand bain, mes yeux protubérants ont soudain remarqué une énorme explosion de bulles, l'irruption brutale de vêtements de tennis blancs ballonnants, de membres lisses et bronzés qui pénétraient dans l'eau. Le maître nageur venait d'effectuer un plongeon spectaculaire et parfait dans le bassin et il fondait sur moi en ondulant sous la surface comme la pire espèce de requin. Il avait les yeux ouverts et j'aurais juré que ce type souriait pour me montrer ses dents blanches. Ma tête a fait surface et j'ai aspiré une goulée d'air, mais le maître nageur s'est violemment emparé de mon buste en me faisant pivoter, invisible mais quelque part derrière moi. Il semblait avoir coincé un bras sous mon menton. L'espace d'un instant, je me suis demandé si je n'étais pas arrêté autant que sauvé.

Même si j'aurais très bien pu me tenir debout sur le sol de la piscine, il m'a fait basculer en arrière et m'a traîné ainsi, ses jambes puissantes nous propulsant si vite vers le petit bain que mes pieds ont glissé contre le carrelage du fond. J'ai essayé d'émettre une vigoureuse protestation, du genre « Je vais bien, je vais bien, laissez-moi simplement me remettre debout », mais je venais de boire une ou deux tasses de répugnante eau de piscine, si bien que je crachais et bafouillais tout en essayant de parler. Avant même qu'on ne me laisse un moment debout dans le petit bain, où l'eau m'arrivait aux genoux, pour reprendre mon souffle, un porc-épic de bras et de mains avides s'est rué vers mon corps pour me hisser hors du bassin comme si ma récente chute

avait constitué une sorte de tentative de suicide que je risquais de réitérer dans la seconde même. Je me suis laissé transporter à l'écart, tel un vieux président qui vient d'encaisser une balle dans le buffet.

J'ai donc été évacué du bord de la piscine et maintenu de force à terre. J'ai vu le maître nageur bondir d'une seule poussée de la jambe, laissant dans son sillage de multiples cascades qui dégoulinaient de sa tenue de tennis ; il s'est rué vers un lit pliant, en a arraché le long coussin, envoyant promener une paire de lunettes de soleil, peut-être de grande valeur, et une chemise. J'ai alors compris qu'il s'agissait de mon propre lit pliant et j'ai reconnu les lunettes polarisées de mon père. J'ai reculé sous le coup de la terreur en voyant approcher les jambes bronzées du maître nageur, les horribles poils plaqués contre la peau. J'ai essayé de tourner la tête et de regarder ailleurs. Dans toute cette bousculade d'hommes plus serviables les uns que les autres, Thinh et Quynh semblaient avoir été écartées, tandis qu'on me transportait horizontalement avant de me poser sur ce grand coussin lui-même étalé sur le dallage. Je me suis senti le mouiller inutilement. Comme je m'en doutais, le maître nageur a approché de ma poitrine deux mains bien plates, prêtes à me briser quelques côtes pour tenter d'évacuer l'eau de mes poumons parfaitement vides.

Alors arriva mon plus beau moment. D'un geste comminatoire de la main levée à la verticale, comme pour refuser un supplément de carottes proposé par un serveur en livrée, j'ai arrêté le maître nageur qui, une fois de plus, fondait sur moi. Majestueux, je me suis levé en vacillant un peu. J'ai toussé brièvement, puis annoncé que j'allais bien, que j'allais vraiment bien.

Je jure que j'ai entendu un murmure de déception. Mon triomphe a été bref. La foule, soudain indifférente à mon bien-être, a fait volte-face, n'a plus regardé ma silhouette navrante et ruisselante pour s'intéresser au maître nageur français qui plastronnait, athlétique dans sa tenue de tennis trempée dont les accessoires transparents révélaient les poils sombres de son buste dur et son crucifix doré, légèrement excentré – la frange de ses cheveux décolorés collée un peu en biais sur le front.

Enthousiasmés, tous les protagonistes autour de la piscine – les couples d'âge mûr, les hommes plus jeunes qui venaient de me hisser hors du bassin, tout le personnel du restaurant venu assister à la scène (j'ai même remarqué le chef avec sa grande toque blanche), les clients qui, loin de leur table abandonnée, vidaient leur bouche au spectacle de mon ignominie – toutes les paires de mains disponibles ont applaudi sur un rythme rapide et assourdissant le maître nageur vif comme l'éclair et tellement professionnel.

« Avez-vous besoin d'un médecin, mon garçon ? s'enquit un interrogateur, quand les applaudissements eurent décru.

— Non. Je me sens très bien maintenant. Merci. »

Quelqu'un m'a dit quelque chose dans cette foutue langue anglaise. Je me suis renfrogné, j'ai fait la sourde oreille.

« Que s'est-il passé ? a demandé un autre.

— Oh, fis-je, nous nous amusions autour de la piscine, j'ai glissé et suis tombé à l'eau. Un peu surpris sur le moment, mais tout va bien à présent.

— On aurait dit que vous aviez quelques problèmes, mon gars », ajouta le premier imbécile.

Le maître nageur a bien choisi son moment. Il a annoncé d'une voix de stentor : « Il ne sait pas nager.

— Il ne sait pas nager ?

— Vous savez nager ? »

J'ai avisé les lunettes de soleil polarisées de mon père sur les dalles mouillées, près de mes pieds. Je me suis penché pour les ramasser. Il m'a fallu repousser quelques curieux, mais ils m'ont résisté quand je me suis agenouillé, le bras tendu, afin de les récupérer. Ils croyaient sincèrement mériter une sorte d'explication. L'un des verres était cassé, mais je les ai mises malgré tout.

« Hé, il sait pas nager ! lança quelqu'un par-derrière.

— Vous savez nager, oui ou non ? Vous vous débattiez comme un beau diable dans l'eau », fit le maître nageur en souriant.

J'ai regardé autour de moi. Je ne voyais toujours pas les filles, mais je venais de rougir comme une rose sous l'effet de la honte. Tout le monde me regardait. Je tremblais, mais des mains m'avaient jeté une serviette sur les épaules. Je me suis retourné et j'ai vu Thinh. Elle avait les bras tendus vers moi pour ajuster la serviette. Je l'ai regardée d'un air ahuri. Quynh s'est approchée en tenant quelques-unes de mes affaires. Leur présence m'a donné une soudaine envie de franchise et je me suis retourné vers mes spectateurs. Au moins, il n'y avait personne de l'école parmi eux.

« C'est vrai : je ne sais pas nager.

— Tu parles de copines. Je les ai vues te flanquer à l'eau, croassa un vieux xénophobe à la peau trop bronzée, en pointant un index accusateur et frémissant sur les deux filles en bikini.

— Il y a eu un malentendu d'ordre linguistique. Elles viennent du Vietnam. Elles ne parlent que le français. »

C'était une erreur. Les vieux réunis autour de nous ont considéré les filles d'un air méfiant.

« Quand on se noie, c'est indépendant de la langue », marmonna le xénophobe.

Le maître nageur s'est tourné vers les filles et, en français, a prononcé ces paroles fatales : « Il ne sait pas nager. »

Il a montré le bassin, brandi l'index en l'agitant comme pour les mettre en garde, mais il souriait.

L'effet sur les filles a été tel que je m'y attendais : une sorte d'hystérie contenue, de nombreux doigts portés à la bouche, puis un rapide échange de paroles dans leur langue incompréhensible ; comme leur réaction à ce film de Hollywood avec le requin l'après-midi de la veille ; le tout mêlé d'une pitié incrédule envers ma remarquable incapacité à nager. Elles m'ont saisi les bras tout en me parlant en même temps, puis elles se sont tournées vers le maître nageur pour s'adresser à lui en français. Il a acquiescé avant de me traduire du coin de la bouche : « Désolées, qu'elles disent. Elles demandent pourquoi vous leur avez rien dit. Est-ce que vous vous connaissez bien ? »

Son effronterie m'a laissé bouche bée. Alors je me suis tourné vers lui : « Monsieur, dois-je payer quelque chose pour vos services ? Maintenant que vous m'avez sauvé la vie, suis-je censé remplir un formulaire quelconque ou répondre à toutes vos questions en vue de quelque enquête officielle ? »

Le maître nageur l'a bouclée.

La femme obèse d'un des clients a bel et bien lâché un hoquet en m'entendant. Elle portait un maillot de bain une pièce qui semblait vraiment avoir été frappé de plein fouet par des œufs d'autruche fertilisés voyageant à grande vitesse. J'ai vu les spectateurs plisser les yeux. Ils étaient atterrés par mon ingratitude et par mon cynisme, mais j'ai aussi remarqué que leurs regards se détournaient de moi pour se porter sur les deux filles, avec le sous-entendu évident que ces adolescentes étrangères étaient d'une certaine manière responsables de ce qui venait de se passer ici ; ces communistes non catholiques aux yeux bizarres avaient ensorcelé et corrompu un concitoyen à proximité de leur piscine sacrée.

Avec autant de dignité que possible, en traînant volontairement pour essayer de rendre indépendants mon plongeon dans la piscine et notre départ honteux mais inévitable, les filles et moi avons réuni et rangé nos affaires. Puis nous avons pris le temps d'allumer trois cigarettes d'un air hautain. Bien que toujours trempé comme une soupe, j'ai mis ma chemise sans en attacher les boutons ; elle resta donc ouverte sur mon buste. Les filles se sont scrupuleusement enveloppées de leur sarong et ont rangé avec soin leurs lotions solaires dans leurs sacs tissés. La foule s'est dispersée, le brouhaha du

déjeuner a repris sur la terrasse de la piscine, mais tout le monde continuait de nous regarder.

Le maître nageur, qui devinait la sympathie des filles à mon égard, a sagement retrouvé son fauteuil près du plongeoir.

Alors que nous marchions vers les ascenseurs, en longeant la baie vitrée du restaurant et le plongeoir, un homme à l'énorme bedaine, au crâne chauve et bronzé tout luisant de crème solaire, a tourné la tête vers moi avant de gronder : « Apprends à nager. »

Quelques personnes ont ri derrière moi.

Les deux filles m'ont regardé d'un air interrogateur, étonnées par la dure apostrophe de l'homme et par les rires qui en avaient résulté. Tandis que nous approchions des ascenseurs, Quynh m'a touché le bras, fait un signe de tête en arrière, dit quelque chose en français avant de passer au vietnamien. À l'intonation montante de la fin des deux phrases, j'ai compris qu'elle demandait ce que cet homme venait de dire. Je me suis désigné, puis j'ai joint les paumes des mains sous le menton, les doigts pointés devant moi, et j'ai fait le geste signifiant « nager », allongeant les bras en une imitation classique de l'agaçante brasse, avant de les écarter, paumes tournées vers l'arrière.

Dans l'ascenseur qui nous faisait descendre, je ruisselais toujours. Thinh m'a touché le bras avec une expression d'authentique sympathie.

Car notre ville est une ville de nageurs. La plage sablonneuse constitue le terrain sacré de notre moderne société païenne, et nous l'entretenons amoureusement grâce aux râteaux, aux balayeuses et aux tamis mécaniques achetés par la municipalité pour en retirer les mégots, les préservatifs, les impuretés et les déchets apportés par la mer.

Nous profilons la plage pour lui faire retrouver sa forme originale avec des pelleteuses mécaniques qui se précipitent vers elle comme des ambulances après les tempêtes de l'hiver. Nous rajoutons à la plage du sable blanc, propre, virginal. Après tout, la plage est une sorte de matériau métaphysique en soi ; le sable est de la pierre en route pour son voyage millénaire vers l'invisible, et nous le fêtons : tout gosses, nous le creusons et y jouons, nous construisons des châteaux dotés de tours ; dans notre jeunesse nous le chassons de nos parties intimes sous la douche après avoir fait l'amour dessus, ivres. Nous caressons le sable qui file entre nos doigts, nous l'écrasons entre nos orteils, et quand il est chaud, nous laissons le corps tendre de nos maîtresses et de nos chers enfants s'allonger dessus. Sur la plage nous retirons nos vêtements, nous nous montrons tels que nous sommes réellement, des cicatrices d'appendicectomie sur les plus ravissantes. Dans notre ville, la plage est notre

unique vrai lit où nous couchons tous ensemble sous le soleil partagé. Si seulement j'avais pu participer à cette fête dans ma jeunesse... Peut-être serais-je devenu un être humain différent ? Encore jeune, je me suis mis à désirer mon petit royaume très privé, de plage et de liberté, sur quelque lointaine île tropicale. Comme je rêvais alors !

À cause de l'emplacement cruel de l'hôtel Impérial, j'ai passé chaque été de ma jeunesse solitaire à portée de voix des appels joyeux d'adolescents frivoles qui hurlaient au bord de la mer ; des filles criailleuses aux membres bronzés qui se jetaient dans les murs de vagues.

Quand j'étais jeune, personne n'a jamais découvert que je ne savais pas nager. C'était là mon plus grand secret. Par bonheur, comme chaque élève de mon institution apprenait à nager très jeune, la natation ne faisait jamais partie des sports pratiqués scolairement, et jusqu'aux moindres temps morts des cours d'éducation physique étaient consacrés à notre obsession nationale : le football.

Tous les vendredis après-midi, le professeur nous ordonnait à moi et à Sagrana, mon futur comptable – aussi nul en football que moi, aussi peu convoité par l'une ou l'autre des équipes –, de monter en courant jusqu'au sommet de la Colline du Paradis, parmi les cyprès noirs inclinés et les énormes cryptes, puis de là-haut d'agiter les bras au-dessus de nos têtes.

Du sommet du vaste sépulcre rose nous agitions donc nos bras minces pendant une bonne minute en direction du terrain de foot et des coups de sifflet hystériques du professeur, à nos pieds. Cette punition répétée, conçue comme telle, était devenue une diversion céleste pour Sagrana et moi chaque vendredi : nous filions dans les ruelles poussiéreuses et les champs ouverts pour atteindre le cimetière désert où nous pouvions pénétrer dans l'ombre fraîche des cryptes et nous y attarder en fumant des cigarettes.

À cette époque déjà, Sagrana était un fumeur professionnel : une voix râpeuse, de longs doigts, un air de fille et des valises sombres sous les yeux. Déjà il manifestait ces talents qui allaient façonner son destin. Il décrivait le régime douloureusement précis qui lui permettait de faire durer son paquet de cigarettes. Tandis que nous étions allongés ensemble sur une longue tombe dans la puanteur d'urine d'une crypte, Sagrana évoquait les arcanes de nos tarifs de bus municipaux, m'expliquant comment en changeant deux fois de bus on pouvait bel et bien traverser toute la ville en économisant presque la moitié du prix normal. Pour des raisons personnelles – les filles le laissaient insensible – et à mon grand soulagement, Sagrana ne manifesta jamais le moindre intérêt pour les plages ni pour la natation.

Étant donné que la plage était le seul endroit où rencontrer des filles en ces temps pré-*discothèque* *, les filles constituaient un plaisir auquel je devais renoncer. D'ailleurs, les filles de l'institution me prenaient pour un intello excentrique, profondément indifférent à elles, convaincues que je passais des heures étonnamment nombreuses et sans doute malsaines avec Sagrana l'efféminé, à gambader parmi les cyprès inclinés et les feuilles véloces du cimetière hivernal.

Pourtant, je me pâmais d'amour pour toutes les filles de l'institution sans exception. Au point d'écrire au stylo le prénom si intime de chacune d'elles sur les cartes à jouer d'un paquet que je gardais dans une boîte à cigares en bois, sous mon lit. Je me rappelle n'avoir jamais adressé la parole à certaines de ces filles et avoir seulement admiré les plus jolies de loin.

Tous les soirs, je battais mon paquet de cartes et j'en tirais une au hasard. Je me fichais des images imprimées sur les cartes, les trèfles, les épées, les pièces dorées, les verres à pied, le valet, la reine ou le roi. Seul m'intéressait le prénom écrit à la main avec soin pour susciter la vision absolument précise du visage souriant de telle fille, sa bouche particulière ou ses jambes nues sous la jupe de l'institution en cette journée pluvieuse où elle avait filé en courant près de moi. Et comme d'autres hommes, je tirais plaisir de ma propre main.

Aujourd'hui encore je conserve des images précises, particulières, qui accompagnent les noms d'au moins trente de ces beautés jadis adolescentes ; mes rêves d'amour : la fille Zarta par exemple, quand elle se soulevait au-dessus de la selle d'un scooter par un jour gris, ses cuisses splendides soudain visibles, la cambrure spectaculaire de ses reins au-dessus de l'élastique de sa jupe noire. Ces jeunes filles sont maintenant des mères, sans aucun doute. Plus lourdes, dépourvues de leurs charmes juvéniles. Oserais-je dire que selon moi je leur rends un tendre hommage en conservant le tribut de ces images chéries ? Inviolable dans mon esprit chagrin, leur souplesse demeure.

Je me suis alors juré que dans ma vie d'homme je coucherais avec exactement cinquante-deux femmes, le nombre de cartes de mon paquet, afin de compenser le désespoir de ma jeunesse solitaire. Bien sûr, ainsi que l'a déjà prouvé ce compte rendu de mes tribulations, je n'ai jamais, au grand jamais, atteint ce score.

Thinh, Quynh et moi, toujours ruisselant après mon plongeon au fond de la piscine, avons traversé la rue vers l'hôtel Impérial. À cause du verre fendu des lunettes de soleil polarisées de mon père, une ligne lumineuse de dure réalité s'immisçait dans le sépia cosmétique auquel je préférais réduire le monde. Nous avons attendu près de la grande fontaine devant notre hôtel que le

bus 112 soit passé ; je me suis tourné vers l'énorme bassin en béton de la fontaine et ses vaguelettes. Joignant de nouveau les paumes sous le menton, j'ai fait semblant d'y plonger et de nager. Les filles ont éclaté d'un rire sonore, trouvant de toute évidence très drôles mes simagrées.

Une fois de l'autre côté de la rue, nous avons contourné le kiosque à journaux vers la terrasse et les portes de l'Impérial. Les filles ont hésité, mais je leur ai fait signe d'entrer. Je leur ai montré le chemin, adressant des signes de tête aux serveurs qui me lançaient des clins d'œil égrillards. Je savais que ma mère et mon père seraient en bas, occupés à superviser les cuisines pour le déjeuner, et j'ai donc entraîné les filles dans le hall et la réception.

Elles ont levé des regards admiratifs vers les peintures – pour l'essentiel, d'excellentes imitations (presque illégales) de Botero et de tableaux originaux d'artistes provinciaux oubliés – qui étaient déjà accrochées aux murs du grand escalier quand mes parents avaient acheté l'hôtel.

Nous sommes passés devant le comptoir verni de la réception et l'énorme porte à double battant où, à la fin du dix-neuvième siècle, on pouvait faire reculer une diligence. Puis nous avons longé la vitrine où étaient clairement annoncés les tarifs hôteliers contrôlés par le gouvernement – des tarifs qui devaient être abolis de manière imminente. Puis nous avons gravi l'escalier tous les trois ensemble, passant devant le salon de télévision et la salle de billard, où je les ai laissées glisser la tête même si c'étaient des filles. Enfin, je les ai guidées jusqu'à notre escalier privé qui menait à l'appartement situé tout en haut, et elles m'ont suivi jusqu'à la chambre « bleue » du devant avec sa vue imprenable sur l'hôtel Meliander et, au loin, la mer argentée.

Les filles ont murmuré ensemble tandis que nous étions dans la cuisine moderne. Il y avait des bouteilles de Coca-Cola au frigo : je leur en ai servi deux verres avec des glaçons et une rondelle de citron.

Les filles tenant en main leurs verres tintinnabulants, je les ai guidées dans le couloir pour leur montrer ma chambre. Je me suis aussitôt mordu la lèvre, car comme de juste j'avais oublié que sur la commode trônait toujours la maquette de l'embarrassant DC-8 *stretch series*, qui semblait un peu trop enfantin à mes yeux, mais que les filles n'ont pas semblé remarquer. Thinh s'est tournée vers moi pour me parler en français et j'ai compris avec tristesse l'essentiel de sa question bizarre. Elles souhaitaient voir la chambre de mes parents.

Je les ai donc emmenées dans la courbe du couloir et j'ai ouvert la porte avec prudence. Les filles ont regardé dans la chambre en poussant des « oh » et des « ah ». Elles paraissaient impressionnées par toutes les dentelles du décor, le dessus-de-lit et ses coussins, la longue penderie intégrée et ses portes coulissantes laquées. Je suis entré d'un pas décidé et je leur ai fait signe de me

suivre. Debout en sarong au milieu de la chambre à coucher de mes parents, les deux filles se parlaient sans aucune pudeur et acquiesçaient vigoureusement. J'ai alors senti sur ma chemise mouillée une légère brise en provenance de la fenêtre située derrière nous.

Quynh m'a adressé un signe de tête et cette question : « *Toutes Mama...?* » en levant une jambe gracile avant de la tourner légèrement de côté pour désigner sa sandale.

« Les chaussures ?! » dis-je, et j'ai répété ce mot dans notre langue nationale.

J'ai fait coulisser la porte de la penderie et montré du doigt la zone de rangement inférieure. Ma mère tenait à garder ses chaussures dans la boîte en carton fournie lorsqu'elle les avait achetées, même si cette manie prenait davantage de place en bas de la penderie et jusqu'au mur du fond. Devant ces archives empilées, les filles se sont mises à babiller en vietnamien, avant de s'agenouiller pour prendre la boîte à chaussures supérieure, aussi doucement que s'il se fut agi d'un précieux objet d'art religieux. Elles ont ôté le couvercle de la boîte. Je regardais par-dessus leurs épaules. Les chaussures étaient emballées dans un fragile papier de soie couleur fraise, que les filles ont défait avec leurs petits ongles vernis (j'essayais de ne pas voir qu'ils étaient ébréchés, mal entretenus), puis elles ont sorti avec révérence l'une des chaussures de ma mère.

Tout excitées, elles ont bondi sur leurs jambes, d'une saccade retiré leurs sandales, puis Thinh a levé un pied pour y ajuster la chaussure de ma mère, avant de le reposer par terre. Cette chaussure paraissait un peu trop grande, mais pas de beaucoup, et j'ai découvert avec stupéfaction que Thinh était soudain beaucoup plus grande. Portant tout son poids sur le pied chaussé tout en s'appuyant d'une main contre l'épaule de Quynh, elle a éclaté de rire, bientôt imitée par son amie.

Je me suis assis au bord du lit de mes parents pour voir d'autres chaussures sorties de leur boîte et de leur papier, puis essayées par les deux filles qui marchaient d'un pas vacillant jusqu'au miroir et retour, décrivaient un petit cercle comme des mannequins, et riaient en essayant les luxueuses chaussures à talons de ma mère. Malgré ma bonne humeur, je faisais de mon mieux pour mémoriser l'ordre d'apparition des boîtes à chaussures.

Jusqu'à ce que toutes deux se campent devant moi, Thinh portant à un pied une chaussure dorée ornée de boules de verre rouge foncé, et à l'autre un haut talon noir agrémenté d'un unique nœud papillon violet. Quynh arborait à chaque pied l'autre chaussure des deux paires. J'ai ri en les regardant faire, puis je me suis levé d'un air très grave et les deux filles se sont figées sur place. J'ai montré le plafond et fait le geste de fumer.

Si j'avais envie de fumer, je devais aller sur le toit de l'hôtel, sinon mes parents auraient repéré l'odeur du tabac. Les filles ont acquiescé. Elles m'ont aidé à ranger les chaussures dans les boîtes, sans jamais cesser de les admirer. Nous avons remis les boîtes dans le bon ordre, mais j'ai ensuite ouvert l'autre porte de la penderie et je me suis penché à l'intérieur, parmi les vêtements accrochés aux cintres, et il y avait là encore plus de chaussures que dans la première penderie. Tout près du mur du fond, où il semblait que les boîtes à chaussures n'avaient pas été manipulées depuis belle lurette et où l'on ne remarquerait pas immédiatement une quelconque disparition, j'ai sorti quatre boîtes avant de remettre en place avec soin les vêtements de ma mère. J'ai tendu aux filles ces quatre paires de chaussures, refermé les portes de la penderie, puis vérifié que la chambre était bien en ordre, tapotant et lissant le dessus-de-lit à l'endroit où je m'étais assis.

Refermant doucement la porte de la chambre de mes parents, j'ai ensuite rejoint la buanderie où se trouvaient les machines à laver, et là j'ai montré le plafond et la large échelle qui aboutissait à la trappe « secrète » et au toit de l'hôtel. Je suis monté en premier, ouvrant le loquet bruyant, puis j'ai sauté sur le toit avec souplesse. Les filles m'ont passé les boîtes à chaussures, ensuite j'ai saisi la main de chacune et les ai aidées à monter.

Il faisait très chaud et la lumière était éblouissante sur ce toit peint de couleur ocre ; d'un même geste, nous avons tous trois remis nos lunettes de soleil. Les bruits de ce monde élevé étaient un mélange d'accélérations, de brusques freinages ou de coups de klaxon en provenance semi-lointaine des véhicules circulant en contrebas, les bourrasques de la brise apportant le brouhaha liquide de la fontaine plus bas ainsi que celui des vagues déferlant sur la plage, alliés aux cris fluctuants et aux lointains éclats de rire des jeunes qui jouaient dans la mer.

Nous avons lentement traversé le toit vers les murs crénelés, qui nous arrivaient à la taille, couverts d'un plâtre inégal et d'une peinture cloquée, puis nous avons regardé en bas, désorientés au-dessus des grandes lettres bleues, désormais à l'envers, de l'enseigne électrique *Hôtel Impérial*, qui s'allumaient dès la tombée de la nuit.

Le vent agitait nos cheveux qui avaient séché après notre expérience dans la lointaine piscine du Meliander, modifiant légèrement sa nature même. À nos pieds, de petits crânes et des chapeaux de paille minuscules se déplaçaient sur le trottoir autour du kiosque à journaux. Nous avons tourné la tête ; loin à gauche se dressaient les cimes obscures des cyprès de la Colline du Paradis, et à droite notre ville montait derrière nous vers le Quartier Typique, puis

venaient les énormes falaises jaunes, couleur crotte de chien séchée, sous le rocher du château et les fortifications cent mètres plus haut.

Alors mes yeux ont rejoint la destination que j'avais choisie. J'ai retraversé le toit en sens inverse vers la porte de la pièce bétonnée, aux crachotements étouffés et aux sifflements séduisants, qui abritait l'énorme réservoir d'eau de l'hôtel.

OceanofPDF.com

Un chapitre supplémentaire
Titre : Le réservoir d'eau

Le réservoir d'eau de l'Impérial filtrait la moindre goutte qu'on utilisait en dessous, dans l'hôtel. Grâce à un système de remplissage à valves automatiques et à une pression d'eau accrue, ce réservoir restait toujours rempli au même niveau. Dès qu'on ouvrait un robinet d'eau chaude dans les étages inférieurs, de l'eau supplémentaire arrivait dans la chaudière de l'entresol. Quand on ouvrait un robinet d'eau froide dans une chambre, le liquide arrivait directement du réservoir et les valves automatiques s'ouvraient une fois encore pour injecter aussitôt une quantité équivalente en provenance de la conduite d'eau de la ville dans le réservoir de l'hôtel grâce à des pompes électriques d'appoint.

Dans notre région, à cause de la chaleur estivale et du caractère peu fiable du système d'alimentation en eau pendant la sécheresse ou les tempêtes, un bon hôtel devait avoir une généreuse réserve privée d'eau en cas de défaillance du système municipal. Un hôtel sans eau s'arrête de fonctionner en quelques minutes, et non en quelques heures. On ne peut plus servir de repas, les clients ne peuvent pas se baigner, on ne peut plus nettoyer l'hôtel. Les clients s'en vont, exigent d'être remboursés, aucun argent n'entre dans les caisses de l'établissement, il faut néanmoins payer les salaires : le désastre rôde.

Mon père fit construire ce nouveau réservoir lorsqu'il acheta l'hôtel en 1963 et il installa les pompes d'appoint au milieu des années soixante-dix. Si les canalisations de la ville se vidaient, même avec un hôtel entièrement plein, ce réservoir contenait au moins pour deux jours d'alimentation normale en eau.

Le réservoir d'eau n'est pas sans ressembler à une piscine. Mais parce qu'il y a beaucoup d'espace sur le vaste toit – et aussi pour répartir le poids –, il est peu profond, nulle part sa profondeur maximale n'excède un mètre, moyennant quoi il évoque davantage une très grande baignoire.

Le fond et les côtés de ce réservoir sont constitués de lourdes plaques métalliques soudées. La structure en béton qui abrite le réservoir a plusieurs fonctions pratiques : elle empêche l'entrée et la nidation d'oiseaux tels que les colombes blanches de notre ville, qui souilleraient alors l'eau du réservoir ; elle est ventilée par des ouvertures incurvées et anti-insectes ménagées dans le

plafond, afin d'interdire l'accès aux frelons, aux cafards ou pire encore : des moustiques prêts à se reproduire qui peuvent contaminer un bassin contenant même de l'eau vive. Et puis, dans la perspective improbable mais potentiellement désastreuse d'une fuite importante ou d'une explosion du réservoir, tout comme le système d'évacuation de secours installé dans le sol autour du réservoir, les murs en béton empêcheraient l'énorme volume de liquide d'envahir le toit et de détruire l'hôtel et ses étages. La moindre fuite serait aussitôt maîtrisée, canalisée, absorbée à travers les nombreuses évacuations du sol de la coursive qui entoure le réservoir proprement dit.

Enfant, j'étais fasciné par ce monde du toit. Bien sûr, on m'interdisait formellement d'aller sur ce toit aux mille dangers : la chute par-dessus le muret extérieur, la décapitation ou l'électrocution dans la salle du treuil de l'ascenseur, et naturellement la noyade dans le réservoir d'eau, lequel resta strictement cadenassé jusqu'à mon adolescence – tout comme la trappe du toit –, seuls mon père et ma mère conservant ces clefs secrètes.

Quand j'étais très jeune, cette aura de danger qui provenait de la pièce du réservoir m'effrayait tout en m'attirant. Mes parents tentèrent de détruire la magie du toit en m'y accompagnant très souvent pour regarder accoster un bateau de croisière, ses mâts tout enguirlandés d'ampoules multicolores, ou encore au-dessus de nos têtes les feux d'artifice tout en haut des falaises du château pendant les fêtes de juin. Mais à chacune de ces occasions, entre les coups de sirène du yacht ou les explosions assourdies des fusées, il se trouvait que j'entendais réellement l'appel de la pièce du réservoir d'eau.

Tout en haut des murs de cette pièce du réservoir, pour laisser entrer la lumière, il y avait une succession de petites fenêtres à châssis fixe, elles-mêmes surmontées par les bouches d'aération. Et par ces bouches j'entendais le sifflement excitant de l'eau qui arrivait ainsi que la rumeur majestueuse d'une énorme mais invisible masse liquide. Quand les pompes électriques étaient à l'arrêt, on entendait un silence paisible dans la pièce du réservoir, puis de temps à autre l'écho profond de gouttes d'eau, ou encore de graves et mystérieux *plonk* et *plop*. Pour couronner le tout, par les splendides journées caniculaires le reflet de la surface invisible du bassin tremblait en anneaux saccadés sur le plafond intérieur visible par les fenêtres latérales, m'attirant ainsi de manière irrésistible vers cette grotte aquatique.

Je suppliai mon père de m'autoriser à visiter cette pièce du réservoir et, quand j'eus environ huit ans, il m'emmena à l'intérieur. Dès qu'il tourna la clef dans le cadenas, ce fut bien sûr le début d'une grande histoire d'amour, car je découvris alors une piscine privée exclusivement réservée à mon usage personnel, dans une salle verte et ombreuse, qui jetait des irisations au plafond

et sur la structure en bois bâtie à une cinquantaine de centimètres au-dessus de l'eau pour donner accès aux canalisations et aux diverses parties du réservoir. Ce dernier était entouré de masses intéressantes de tuyaux et de robinets apparemment cruciaux, donc fascinants, dont un peint en rouge vif !

Enfin, mon père déclara que je pourrais avoir accès à la pièce du réservoir quand je saurais nager, mais bien sûr j'ai déjà assez insisté sur mes frustrations en ce domaine. Nous avons fini par trouver un compromis. On m'autoriserait l'accès à la pièce du réservoir dès que ma taille, sans chaussures, dépasserait de trente centimètres la profondeur de l'eau.

Le nigaud que j'étais regarda d'un air extasié la marque des trente centimètres sur sa règle d'écolier, avant de filer voir son père pour lui demander : « Mais quelle est la profondeur du bassin ? »

Quand j'appris qu'il y avait un mètre d'eau, ma joie se métamorphosa en fureur, puis en crise de larmes lorsque je surpris mes parents en train de se moquer de moi. Mon père m'emmena sur le toit, puis, à l'aide d'un ciseau à bois et d'un marteau parce qu'il prévoyait que je tricherais s'il se servait simplement d'un crayon, il traça une encoche à un mètre trente du sol, dans le mur situé à côté de la porte du réservoir d'eau.

Pendant toute la journée d'un de mes anniversaires et la moitié de celle du lendemain, je convoquai plusieurs fois mes pauvres parents sur le toit de l'hôtel pour une séance de mesures, jusqu'au jour où je fus enfin assez grand, sans chaussures, pour être autorisé à y pénétrer. Ma mère n'approuva guère cette décision ; comme je ne savais toujours pas nager, il me fallut enjamber le rebord du réservoir et me mettre debout dans l'eau froide afin de prouver à ma mère que le fond du bassin n'était pas glissant, que je ne risquais pas de me cogner la tête et de perdre conscience.

Mon royaume et mon île déserte devinrent le toit plat et privé de l'hôtel Impérial ! Là-haut, loin des regards, sous les remparts crénelés. Là-haut, sur l'ocre rouge et plat du toit parfaitement isolé contre l'eau, avec son fouillis d'antennes de télévision, les deux cabines de treuil des ascenseurs, l'énorme salle du réservoir d'eau froide et, plus tard, les modules de climatisation et les panneaux solaires peu fiables. La trappe métallique grinçante m'avertissait de l'arrivée du moindre intrus – d'habitude mon père ouvrant quinze centimètres de trappe pour me crier que le déjeuner était servi, la fente obscure révélant la blancheur de son dentier entre ses lèvres mouvantes.

Certains jours j'avais tellement chaud à force de prendre des bains de soleil sur le toit que j'entrais dans l'eau froide du réservoir et m'y asseyais, en me tenant d'une main à une canalisation embuée.

Souvent je m'allongeais au-dessus de l'eau sur la plate-forme en bois où j'avais une collection de livres et de bandes dessinées ainsi que quelques coussins de lit pliant. J'ai même monté un ventilateur électrique, le genre de modèle qui pivote langoureusement de droite à gauche puis de gauche à droite.

Lorsque les clients de l'hôtel revenaient de la plage en fin d'après-midi, il y avait tant d'activité dans le réservoir d'eau juste en dessous de mon corps allongé sur la plate-forme en bois que de menues éclaboussures et des vapeurs d'eau réfrigérée montaient au-dessus de la surface agitée, emplissant l'air de délicieux pétillements, tandis que je lisais et rêvassais dans la brise lointaine du ventilateur.

J'ai ouvert la porte du réservoir d'eau, puis guidé Thinh et Quynh à l'intérieur vers mon univers particulier et profondément intime. Je n'y avais jamais fait entrer personne : ni Tenis, ni Sagrana, mais ces deux filles m'en semblaient dignes.

M'effaçant pour leur signifier d'aller de l'avant, j'ai jeté un coup d'œil nostalgique à la petite encoche creusée au ciseau dans le mur et marquant un mètre trente, toujours clairement visible malgré de nouvelles couches d'enduit.

Thinh et Quynh ont avancé jusqu'au bord du réservoir et regardé cette vaste étendue verte d'eau confinée. Peut-être paraissaient-elles un peu moins impressionnées que je ne l'avais espéré, j'ai donc claironné : « *Pour moi, le mer superieur* *. »

Elles ont éclaté de rire.

Je les ai guidées dans l'escalier jusqu'aux coussins de lit pliant sur la plate-forme suspendue, puis j'ai sorti mon paquet de Fortune. Nous nous sommes assis. J'ai mis en route le ventilateur électrique et leur ai proposé une cigarette pendant qu'elles posaient leurs sacs tissés, mais leur attention s'est aussitôt détournée du réservoir d'eau et de moi-même, elles ont ôté le couvercle de la première boîte à chaussures, d'où elles ont tiré une nouvelle paire de souliers de ma mère.

La fatigue a fini par me tomber dessus : mon lever à six heures du matin, la longue journée angoissée sur la plage en plein soleil, mon saut humiliant dans la piscine et mon sauvetage ridicule, alliés à mes efforts incessants pour garder la face devant ces deux filles irrésistibles. Après avoir enfin attiré Thinh et Quynh dans ma tanière secrète, je me suis tout simplement endormi sur un grand coussin au-dessus du réservoir.

Dans mon sommeil j'imaginais les gestes des deux Vietnamiennes tout près de moi. Leur activité rare et lente devait être quasiment dépourvue d'intention, soumise au seul hasard. L'eau gouttait sans cesse puis chuintait dans le chaudron inférieur. Parfois les yeux des filles suivaient certains bruits, comme

ceux des chiots en cage dans une animalerie. Nous savons bien sûr qu'elles ouvrirent les autres boîtes et que dans cette lueur de caverne sous-marine elles durent approcher de leur visage plat les belles paires de chaussures de ma mère. La semelle de chaque paire n'était sans doute que légèrement éraflée par leur passage occasionnel sur le pavé de l'esplanade, pour rejoindre les épaisses moquettes du Dauphin ou des Rivières Calmes, mais certes pas pour aller plus loin.

Enfin, alors que la chaleur de l'après-midi culminait sur le toit, Thinh et Quynh ont chuchoté ensemble, elles ont enlevé ces sarongs silencieux et aériens, elles se sont servies de leurs bras et de leurs cuisses pour se laisser glisser le long de la rampe d'escalier de la plate-forme, enjambant lentement les rivets et la plaque métallique afin de rejoindre l'eau fraîche.

Elles se déplaçaient en souriant, abaissant leur corps dans l'eau du réservoir tandis que je dormais. Peut-être ont-elles pris de l'eau dans leurs mains réunies en forme de coupe pour la faire dégouliner sur leurs épaules et, agenouillées là, sans doute se sont-elles allongées en silence dans le réservoir.

Inévitablement, les mollets faisant office de flotteurs, leurs jambes, qui semblaient vert pâle, obscurcies par de noires vaguelettes, sont remontées jusqu'à ce que le vernis écaillé des ongles de leurs orteils crève la surface du bassin. Soudain, elles ont roulé sur le ventre et nagé, le bruit de leurs magnifiques éclaboussures étant répercuté par les murs et le plafond. En deux ou trois brasses vigoureuses chacune a atteint l'extrémité opposée du réservoir d'eau. Une tête s'est alors inclinée pour plonger une chevelure noire dans l'eau et la tremper entièrement. Elles se déplaçaient sous mon corps endormi qui était suspendu juste au-dessus d'elles, visible par les interstices larges de un centimètre entre les planches, comme si elles me faisaient léviter sur un coussin d'air activé par les cercles qu'elles décrivaient en nageant en dessous.

Quand j'ai ouvert les yeux, j'ai avisé ces chevelures noires, luisantes et floues toutes proches de moi. Elles avaient tiré l'autre coussin de lit pliant le long du mien et Quynh était presque contre moi, les deux mains plaquées sous la joue, Thinh allongée contre son dos, parvenant ainsi à ne pas tomber du long et mince coussin. Les courants d'air frémissants du ventilateur électrique descendaient le long de nos corps, avant que les pales obéissantes n'éventent nos pieds et que leur caresse fidèle ne remonte tout du long vers nos têtes. J'ai aussitôt retenu mon souffle, avant de prendre une longue inspiration désespérée. Je désirais que rien ne change. Je ne voulais surtout pas que le monde ni mes émotions aillent de l'avant, quittent cet instant. Je désirais que tout s'arrête. Le simple fait de rester allongé là, l'eau brassant sa fraîcheur sous nos corps, les filles endormies déjà habituées au bruit de notre nouvel univers,

cela me suffisait. Je ne voulais pas qu'elles bougent. Cet instant marquait la fin de mon attente solitaire. Je ne voulais rien de plus.

Mais j'ai fini par tendre la main vers leur peau soyeuse. Chacune était encore humide, il suffisait de glisser les doigts contre leur nuque, au cœur de la chevelure.

Au début j'ai subi des accès de concentration profondément focalisée sur une épaule, puis malgré moi mes yeux se brouillèrent. J'ai laissé mes paupières se clore, pour dériver vers des réflexions plus abstraites. Ironie du sort : alors que je ne désirais être nulle part ailleurs, je me suis mis à m'imaginer à d'autres époques. Des époques historiques bien réelles. L'époque des Maures, avant la victoire des chrétiens, occupait souvent mon esprit surexcité d'adolescent : des palais remplis d'eaux vives et de reflets lumineux, des harems et des capes bruissantes.

Inévitablement, nous avons changé de position, roulé sur le côté, dressé le buste sur un coude durant un instant de fascination, tandis que le ventilateur ajoutait une quatrième présence qui nous arrosait d'impalpables communiqués à donner la chair de poule : au bout d'un certain temps seulement j'ai froncé les sourcils et remarqué la substance déposée sur leurs corps nus. J'ai cru qu'il s'agissait d'écailles de peinture, mais l'escalier et la plate-forme en bois n'avaient jamais été peints. Chaque minuscule fragment semblait avoir été arraché à un tout plus vaste, et chacun avait la qualité lumineuse, vernie, presque transparente du parchemin. Ces poussières miroitantes se collaient à la peau humide et lisse des filles, au creux de leurs reins, sur leur cage thoracique étonnamment compacte. Sur elles, ces fragments évoquaient ma peau desquamée ; Thinh en avait sur les épaules et quelques-uns dans les cheveux. L'espace d'un instant, je me suis demandé si elles-mêmes souffraient de quelque spectaculaire maladie de peau vietnamienne et si à tous points de vue elles n'étaient pas vraiment mes sœurs.

Thinh s'est soudain assise et éloignée de moi, puis elle s'est levée en s'essuyant les bras. Elle a dit quelque chose d'une voix calme et regardé son amie. Les jambes nues de Quynh étaient allongées devant elle et elle a considéré en silence une boîte à chaussures écrasée. Toutes deux avaient roulé sur cette boîte à chaussures ou s'étaient allongées dessus. J'ai pensé que ce qui maculait la peau des filles était une sorte de décoration peinte sur cette luxueuse boîte. Avec une expression stupéfaite, vaguement dégoûtée, Quynh a pris un morceau de papier de soie coloré dans la boîte écrasée. Ses mains tenaient un cocon brisé, en lambeaux. C'était la fragile coiffe porte-bonheur desséchée dans laquelle j'étais né, que ma mère m'avait fièrement montrée des

années plus tôt et qu'elle conservait depuis dans une boîte à chaussures au fond de sa penderie.

Les corps mobiles et interchangeables de Thinh et de Quynh avaient presque pulvérisé cette feuille argentée, racornie et transparente, de ma calotte prénatale.

Les tenant par la main, j'ai fait descendre les filles jusqu'au réservoir d'eau et elles m'ont laissé ôter de leurs corps pâles cette membrane desséchée qui avait abrité mon fœtus, dissolvant ainsi ma coiffe porte-bonheur dans l'eau du réservoir qui allait ensuite circuler à l'intérieur de la tuyauterie de l'hôtel Impérial et atteindre les cuisines, les sauces, les cafés et les baignoires de nos clients.

Le lendemain, lorsque je les ai ramenées à notre toit secret, Thinh avait le vieux dictionnaire français de leur *grand-mère* * pour traduire dans notre langue. J'étais presque fâché ; je ne voulais pas de mots, seulement ce que faisaient nos corps.

Elles se sont allongées côte à côte sur la plate-forme au-dessus du réservoir d'eau sur un seul coussin de lit pliant, le dictionnaire ouvert sous leurs mentons tout proches, les jambes écartées à partir des genoux vers les bouches d'aération du plafond, les sandales pendant au bout des pieds. Elles fumaient mes cigarettes. Deux bouteilles vides de Coca-Cola flottaient et cognaient contre la paroi métallique du réservoir. Les filles tendaient le bras sous la plate-forme et leurs doigts pouvaient jouer avec la surface de l'eau.

J'ai d'abord résisté aux mots qu'elles m'ont lancés. Mais bientôt je me suis mis à accepter le jeu du dictionnaire ; allongé entre elles, je montrais des mots et j'essayais de former des phrases incorrectes, impossibles, dans nos langues. Leurs phrases étaient toujours si belles en comparaison des miennes et elles me faisaient rire. L'une d'elles, concoctée ce deuxième jour dans ma langue, Thinh et Quynh la répétèrent en chœur : « Maintenant nous te donnons du plaisir. »

La première semaine nous sommes montés sur le toit avant midi. Nous prenions aussi des bains de soleil sur des serviettes étendues parmi les antennes de télévision, puis, quand nous étions gorgés de chaleur, je commençais mes leçons de natation dans le réservoir d'eau. Quittant une fille je nageais vers l'autre en traversant toute l'étendue peu profonde du bassin. La fille qui se tenait devant moi, d'ordinaire Quynh, me tendait les mains et au dernier moment j'allongeais des bras tout tremblants pour serrer ces doigts menus. Thinh me donnait ses ordres en français et, quand elle s'excitait, en

vietnamien. Nous nous esquivions au crépuscule, tandis que mes parents s'activaient au rez-de-chaussée.

Les derniers baigneurs laissaient une plage nette et immense quand nous y descendions tous les trois. Chaque minute merveilleuse obscurcissait le ciel. Le sable semblait violet, ses reliefs grouillaient d'ombres noires comme des feuilles chues à terre. J'endurais les regards jaloux de quelques garçons de mon âge qui se faisaient des passes avec un ballon de football, mais dès que les filles et moi dépassions les vagues du bord, l'eau était d'un noir profond. Les gens sur la plage manifestaient une attention limitée. Nous étions oubliés. Les autres ne pouvaient pas nous voir. Nous cessions de parler dès que l'eau montait à la hauteur de nos trois nombrils.

Je me suis plongé dans l'eau salée.

J'ai flotté puis commencé de nager, mes pieds quittant le fond sablonneux et compact. J'ai poussé un cri de surprise, les filles ont applaudi et aussitôt plongé leurs épaules dans la mer pour s'éloigner du rivage et nager de concert avec moi, très élégantes, l'une ou l'autre de leurs joues submergée tandis qu'elles me regardaient. J'ai goûté le sel, j'avais les yeux qui me piquaient, mais d'un geste sec de la tête j'ai écarté ma frange de cheveux et continué de nager une brasse vigoureuse.

Je me suis dirigé non pas vers la grève beige et les petites mais très brillantes déferlantes de la plage, alors que les lampadaires de la promenade suspendaient leurs lumières intenses et rougeâtres au-dessus du sable ; non pas vers les vagues illuminations géométriques des fenêtres alignées des chambres de l'hôtel Meliander, mais à la place j'ai nagé vers l'océan noir de pois afin de ne plus avoir pied. J'imagine que je nageais un peu comme un chien, la tête bien droite, en décidant à peine des mouvements de mes membres submergés, la respiration non pas détendue mais sifflante et saccadée.

Je me suis arrêté et nous avons barboté tous les trois dans l'eau, réussissant à rester au même endroit sans couler, agitant bras et jambes selon des gestes circulaires assez désespérés dans ce milieu inférieur et invisible ; parfois nos pieds se touchaient soudainement, nous haletions et goûtions à une intimité plus grande que durant nos épisodes sexuels partagés. Nous flottions – tout proches les uns des autres –, les filles et moi, projetant vers un autre visage un souffle où se mêlaient des gouttelettes d'eau de mer, tels des insectes blessés.

J'ai levé les yeux vers les étoiles, vers les mouettes qui décrivaient des cercles, leur ventre éclairé par les lampes à sodium des quais, vers les nuages tout là-haut maculés de brun.

Les filles m'ont demandé de faire la planche ; aussi long et raide qu'un canoë, elles m'ont escorté vers la terre, elles ont nagé de part et d'autre de mon

corps, leur butin, en me guidant vers les hauts-fonds et nous avons éclaté de rire quand les petites déferlantes m'ont porté sur les derniers mètres et que je me suis retrouvé debout et tout tremblant sur le sable, un nageur, l'eau ruisselant avec générosité le long de mes cuisses, telle une diarrhée liquide s'écoulant hors d'un corps affreusement malade.

OceanofPDF.com

Ahmed aux Phases

Durant toutes ces journées précieuses et éclatantes où j'ai constamment parlé de ma vie à Ahmed, en savourant son café fort dans la lumière douce et changeante de mon appartement au-dessus de la mer, je lui ai seulement caché mon état de santé. Je me serais senti humilié de le lui avouer. Mais tout le reste, il l'écouta, le dévora, en m'interrogeant sur tel ou tel détail. Tout ce qui m'était arrivé, je le lui ai livré. Mes petites cloques, le DC-8 *stretch series*, mon affection pour les Phases, ma haine des voyages, le village de mon père, Madelaine, Thinh et Quynh, mes leçons de natation. Il haussait souvent les sourcils avec l'air de celui qui sait, mais riait timidement.

Pendant la journée, Ahmed m'accompagnait régulièrement pour aller nourrir les chats du vieux bateau sur le terrain vague.

Un jour, alors que nous approchions, j'ai senti que quelque chose clochait. Au lieu de procéder à leur apparition théâtrale et de s'allonger en arches couvertes de poil électrique à mon approche, tous les chats étaient déjà dehors, alignés sur le rebord du pont, leur attention et leur méfiance en éveil. Quand j'ai avancé parmi les herbes hautes, j'ai avisé deux types dans l'angle du terrain vague que les chats observaient. Ces hommes portaient des gilets luminescents sur leur veston et des théodolites étaient installés sur des trépieds. L'un tenait un bloc-notes à pince.

« Bonjour ! lançai-je.

— Bonjour », répondirent-ils promptement.

Ils m'ont à peine jeté un coup d'œil quand je me suis approché avec mon sac, mais pour une raison inconnue, l'un d'eux s'est redressé et a regardé – ou plutôt plissé les yeux vers – Ahmed, qui, assez timidement selon moi, craignant peut-être leur air officiel, est simplement sorti des herbes hautes avant de s'arrêter. Après avoir regardé en direction d'Ahmed, l'homme au bloc-notes s'est de nouveau tourné vers moi, comme s'il n'y avait personne d'autre dans les parages.

« Qu'est-ce que vous faites, les gars ?

— On bosse pour les Chantiers Lombos. Cette parcelle est vendue, on va établir des plans pour des appartements résidentiels.

— Oh. » J'ai jeté un coup d'œil à ma colonie de chats dans leur bateau. « Oh. Je nourris ces chats. » J'ai fait un signe vers eux. « Je veux dire, c'est des chats errants. » Je devais paraître complètement ridicule.

« Nous les avons vus dans leur rafiot, fit le type avec un signe de tête, en pouffant.

— Merde alors, dis-je. Je sais que vous faites votre boulot, les gars, mais bon Dieu, que vont donc devenir ces chats ? Quand est-ce que les travaux commencent ?

— Vous connaissez les délais pour les permis de construire. Des semaines ? Des mois ? » Le type a haussé les épaules.

« Merde alors, répétai-je. Impossible de déménager ce vieux bateau. Il tomberait en morceaux. Bon Dieu, il va falloir que je leur construise un nouveau bateau et que je l'installe ailleurs. » J'ai jeté un coup d'œil alentour. « C'est rien que des chats errants, marmonnai-je une fois de plus.

— Dommage. Je veux dire, ami, que tout ça m'est égal, mais maintenant, d'un point de vue technique, c'est un terrain privé. »

J'ai acquiescé. Puis constaté avec surprise que je ne savais pas quoi répondre. Une émotion énorme me serrait la gorge. J'ai fini par dire :

« Oui. Bien sûr. Quand, selon vous, va-t-on installer une clôture ?

— C'est possible n'importe quand, dit le type en haussant de nouveau les épaules.

— O.K. Pardon pour le dérangement. Merci.

— De rien. »

J'ai rejoint Ahmed et lui ai expliqué la situation, puis il m'a aidé à nourrir les chats à la manière habituelle, comme Teresa l'avait fait précédemment, mais je restais raide et taciturne, désireux d'échapper aux regards des géomètres qui nous observaient et, je crois, chuchotaient et riaient. Ils me mettaient en rogne.

Au moment de partir, alors que les chats se bousculaient follement autour des bols de nourriture, j'ai dit à Ahmed :

« Peut-être qu'à partir de maintenant, tu pourrais donner à manger aux chats ?

— Bien sûr, j'aime bien les chats, dit-il.

— Surtout, lave-toi toujours les mains après avoir été auprès d'eux. »

Nous avons subi une vague de chaleur durant laquelle Ahmed Omar et moi nagions et flottions ensemble dans la mer sous le verre et le béton de mon appartement du dernier étage. Ahmed était heureux de nager avec prudence au-delà des petites déferlantes de la plage.

Dans la cave, je lui avais montré mon équipement de plongée sous-marine, mais à mon grand étonnement il n'avait pas manifesté beaucoup d'intérêt.

Nous riions énormément ensemble. Et je parlais sans discontinuer – car le bavard ne craint rien tant que la solitude.

Pauvre Ahmed. J'étais son livre. Il n'y avait pas la moindre chose, en aucune langue, à lire dans mon appartement : le destin de mon hôte consistait à être rejeté sur la côte au cours de mon propre naufrage, en acceptant avec patience les paroles de ma confession.

OceanofPDF.com

Les livres me sont devenus superflus

Autrefois je possédais des livres. Je ris à cette seule pensée. Seigneur, à l'université de la capitale, où j'ai délaissé l'urbanisme pour le design, quand je déménageais d'une adresse à une autre, j'en avais de pleines valises. Les objets les plus lourds que j'aie jamais portés dans les transports publics ; mes chemises et mon costume de rechange compressés en formes hideuses. C'était acceptable quand il s'agissait simplement de livres traitant du design. Les classiques : *Lewis's Typography / Basic Principles* (une vieille édition anglaise que je ne pouvais pas lire et un autre exemplaire en traduction pour mon usage personnel) ; *Typographische Gesaltung* par Tschichold, une édition de 1935 que je ne pouvais pas lire, dont je me contentais de regarder le texte. *Principes et pratique du design graphique* par Hoffman (en traduction), *La Mesure de l'homme*, par Dreyfuss (en traduction). Tout ce qui était lié au hollandais Crouvel et à son étonnante agence : *Design Total. Cinq points de la nouvelle architecture* par Le Corbusier (en traduction).

Mais tandis que je passais davantage de temps chez les libraires d'occasion de la capitale, aux rayons Architecture et Design, j'ai pris la mauvaise habitude d'acheter d'autres livres qui, selon moi, devaient m'accorder une espèce de stature morale.

Tout mon temps libre durant mes trimestres d'urbanisme, je le consacrais à concevoir de nouveaux quartiers rutilants, des flux circulatoires parfaits, des terminaux de chemins de fer à la logique impeccable ; mais j'avais aussi en tête un appartement idéal – destiné à moi seul, bien sûr. En contraste avec les austères lignes modernes de mon appartement de rêve, il devait inclure plusieurs murs couverts de vieux livres distingués qui parachèveraient ma civilité. À partir de l'âge présomptueux de dix-huit ans, je me suis mis à collectionner ces volumes raffinés pour la bibliothèque idéale de mon appartement : un peu d'histoire, un peu de science, mais afin d'obtenir pour une somme modique des volumes aux cuirs assortis, j'ai dû me rabattre sur les œuvres de fiction – récits, nouvelles et romans, qui ne constituaient pas mes lectures préférées. Malgré tout, les œuvres complètes et reliées de ces auteurs célèbres étaient séduisantes. Je les achetais bien sûr en traduction, lorsqu'il s'agissait d'auteurs étrangers. Je me rappelle que les premières œuvres complètes que j'ai achetées (en traduction) étaient celles de l'écrivain nord-

américaine Pearl S. Buck. J'ai parcouru ses innombrables livres étranges, dans les cafés de la capitale, durant le plus clair de mes années d'étudiant. Puis j'ai commencé à en acheter d'autres, toujours dans l'ordre alphabétique. Oh, je me souviens très bien des *noms* de ces auteurs aux volumes compatibles.

À Pâques, pour l'Épiphanie et au début des vacances d'été aussi, ces livres étaient lentement rapatriés en train jusqu'à notre ville, dans des valises qui souffraient et grinçaient sous l'effort, avec mes vêtements roulés en formes bizarres et destinés à la buanderie de l'hôtel. Et même lorsque je suis revenu définitivement dans notre ville, en jurant de ne plus jamais voyager (je déteste ça), en jurant de bâtir ici mon avenir, oserais-je dire mon *destin* – mes revenus ont augmenté et j'ai fait des acquisitions irréfléchies ou des achats en gros dans les librairies d'occasion de Jotun et de Lullil. J'ai même commandé par mail plusieurs œuvres complètes, à la reliure lourdement décorée, d'écrivains classiques.

Le monde moderne a créé sa propre littérature imbécile dont le seul objectif est de tuer le temps. Une production pléthorique de thrillers et de distractions romantiques qui n'attend rien et dont les maigres images engourdissent le cerveau. Si nous pouvions amalgamer tous ces livres en un volume géant et fabuleux, nous aurions là une œuvre monstrueuse, diabolique et folle. Mais jamais un *Décaméron*.

Pendant des années j'ai entreposé la plupart des livres non lus de ma collection de classiques reliés dans une des pièces supérieures de l'appartement de ma mère, au-dessus de la place de l'Hôtel-de-Ville, jusqu'à ce que je m'installe aux Phases Zone 1. Malgré mon grand appartement des Phases Zone 1 (quatre appartements réunis), j'ai commencé à avoir des doutes.

Quand vous devez travailler pour faire tourner votre boîte et puis goûter à quelques loisirs, où trouvez-vous le temps de lire tous ces bouquins ? J'avais essayé d'attaquer mes volumes, ou du moins les noms d'auteurs commençant par A ou par B. Les A et les B m'ont suffi. Mon fantasme où je me voyais assis à la terrasse d'un café en train de lire le dernier volume d'un auteur célèbre, puis, savourant un cigare, d'aboutir à quelque vigoureuse conclusion sur la signification philosophique de son œuvre, s'effritait. J'étais de plus en plus occupé par mon agence de design où les contrats s'accumulaient.

J'avais lu, au début de ses *vastes* œuvres complètes, que, lorsque l'auteur français du *Fantôme de l'Opéra* – peut-être Gaston Leroux ? – terminait un nouveau roman, il sortait sur son balcon à l'aube et tirait un coup de pistolet en l'air pour que tout Paris sût qu'il fallait s'attendre à la publication imminente d'un autre de ses livres. Quel fils de pute prétentieux !

J'ai refermé son premier volume d'un geste rageur. J'en étais arrivé au point où, si jamais je trouvais le temps de lire vraiment un fichu roman jusqu'à la dernière page, j'avais envie de sortir au clair de lune sur le long balcon de mon appartement des Phases pour y tirer un coup de pistolet triomphal au-dessus de la plage déserte et du doux frou-frou des vagues.

Après les avoir hissés sur des étagères en bois d'olivier pour en faire trois murs de dos appareillés, je me suis mis à voir seulement en mes volumes un plaisir futur, qu'il fallait garder en réserve pour la retraite, la réflexion et le grand âge uniquement. Certains soirs, assis sur le cuir de veau de mon canapé dans mon immense salon, je regardais ces nombreuses centaines de livres. Peu à peu, ils ont pris l'aspect d'une obligation, puis, très vite, d'un tourment. Ils m'ont rappelé l'idéalisme de la maquette du DC-8 *stretch series*. J'avais cru que, si je le possédais, ma vie prendrait un sens nouveau et plus pur. Mes mariages avec Veroña et Aracelli ont été fondés sur le même idéalisme. Chaque nouvelle épouse me donnait l'occasion d'être de nouveau bon. Pareil avec les livres. J'avais cru qu'ils feraient de moi quelqu'un de meilleur.

Pourtant, j'ai persévéré. Un volume choisi au hasard ; une œuvre complète à l'aveuglette. Je me suis fait le reproche classique : si eux ont trouvé le temps d'écrire si bien toutes ces pages, je peux sans doute à mon tour trouver le temps de les lire ?

Je me débrouillais pour lire environ un livre tous les deux mois, quand j'avais de la chance. J'ai essayé de troquer la fiction – ces histoires fabriquées de toutes pièces et qui ne sont jamais arrivées – pour les biographies plus rares de ma collection. Ces biographies étaient de vraies descriptions de la vie de gens bien réels ; elles étaient infiniment plus passionnantes. Je pouvais en lire davantage, et plus vite. Napoléon, Woodrow Wilson, Gandhi ou Einstein. Néanmoins, j'ai bientôt découvert qu'indépendamment du personnage, de la vie qu'il avait menée, vertueuse ou le plus souvent terriblement imparfaite et méprisable, la scène de son trépas m'émouvait toujours aux larmes. C'était pitoyable, cette marée d'humanisme dans ma gorge, mais chaque fois sans exception, après avoir suivi les virages et les retournements de ces vies, les ambitions grimaçantes et les accès de lubricité étouffés, quand arrivait l'instant inévitable de la fin, mes mains commençaient à trembler. Aux petites heures de l'aube, seul habitant toujours éveillé de ma résidence des Phases Zone 1, je ravalais mes larmes avec le plus grand mal et je mettais de côté cette biographie achevée, exténué par l'émotion.

Un soir très tard, après la fin de mon second mariage – avec Aracelli –, je me suis assis. Je me suis mis à compter les volumes de ma collection de livres. Il y avait mille deux cent vingt livres non lus sur les murs de ma bibliothèque

des Phases Zone 1. J'ai appelé un taxi pour me rendre à l'appartement de ma mère au-dessus de la place de l'Hôtel-de-Ville. Il était trois heures du matin. Je n'avais pas mis les pieds dans cette maison depuis six mois, mais je me suis mis au travail, agenouillé sur la pierre poussiéreuse du sol.

Comment avais-je rassemblé autant de ces foutus livres bourrés de promesses et de bonnes intentions, mais en définitive voleurs des jours précieux de notre vie ? Il y avait six cent quarante-deux autres livres brochés ou de poche, entreposés dans des caisses, car ces éditions modernes ne faisaient pas un aussi bel effet sur les étagères que mes volumes reliés en toile ou en imitation cuir. J'ai laissé de côté les livres de cuisine, les cartes et les atlas, les manuels, les livres illustrés sur le design ainsi que les ouvrages de référence liés à l'architecture. Ainsi, comme Veroña aurait pu le calculer dans sa calligraphie minuscule :

Total des livres non lus : 1 862
Prévision optimiste de lecture : 3 livres par mois = 36 par an
Nombre d'années nécessaires pour lire tous mes livres : nombre de mes livres (1 862) divisé par la moyenne annuelle prévue = 1 862 divisé par 36 = 51,7

Cinquante-deux années étaient donc requises pour lire tous ces livres.

Je serais mort bien avant de les avoir tous lus. Ils allaient me battre à plate couture. Il me faudrait rester en vie jusqu'à plus de quatre-vingt-dix ans pour les lire tous. Il y avait tellement d'excellente littérature en ce bas monde – davantage qu'on ne pouvait en consommer durant une vie humaine. Quelle arnaque.

À l'aube il faisait froid et j'ai refermé à clef l'appartement de ma mère au-dessus de la place de l'Hôtel-de-Ville. J'ai été le premier client à me frayer un chemin jusqu'à la terrasse du café de l'Impérial, cet hôtel qui avait jadis appartenu à mes parents. J'ai commandé un café noir avant de m'installer sur la terrasse lumineuse. Les rugissements de la machine à café venaient de très loin derrière moi. Après qu'on m'eut servi mon café, j'ai rejoint le kiosque des téléphones publics et j'ai appelé Sagrana, mon comptable, que j'ai tiré du lit.

« Désolé de te déranger si tôt, dis-je. Mais c'est urgent. Appelle Jotun, le libraire d'occasion. Vends-lui tous mes livres. Dis-lui qu'il peut venir chez moi quand ça l'arrangera. Il peut me proposer le prix qui lui plaira, je ne cherche pas à faire un bénéfice. Je veux simplement que ces satanés bouquins sortent de ma vie. »

Je n'ai pas essayé de lire un seul livre depuis lors. Mes étagères vides, en bois d'olivier ciré, me procurent une immense sensation de bien-être, de loisir, et elles m'ont donné l'impression que j'avais un avenir, bien que cela aussi soit désormais terminé. Quand j'ai un peu de temps à moi, je fais rigoureusement tous les mots croisés et les rébus de ces publications bon marché qu'on achète dans les kiosques et qu'on jette à la poubelle dès qu'on les a terminées.

OceanofPDF.com

Un hommage à Sagrana, mon comptable

Les livres où Sagrana consignait les affaires de ses clients étaient des modèles d'ordre et de précision. Dès le début de ses activités professionnelles, une enfilade de pièces modernes, toutes proches de la place Catalina, ont constitué les bureaux de Sagrana. Il avait aux fenêtres des volets en bois à l'ancienne, à la peinture cloquée par le soleil, si bien que la lumière entrait par rais obliques et descendants, et que de longs pinceaux blancs tombaient sur le plancher ou sur le ventilateur de son bureau, à divers endroits selon l'heure de la journée où on lui rendait visite.

Depuis le collège, quand notre professeur d'éducation physique nous ordonnait de gravir au pas de course la Colline du Paradis jusqu'au cimetière parce que nous étions nuls en football, Sagrana a toujours été mon ami, apprécié de mes deux épouses : nous nous rendions souvent visite.

Curieusement, les comptables, comme les mathématiciens, ont leurs propres blagues touchant à leur profession. La préférée de Sagrana, celle qu'il répétait à tout propos, était la suivante : « La comptabilité n'a pas de goût, mais j'ai le goût de la comptabilité. » Pour finir, il a fait estamper cette devise à l'or, il l'a encadrée et accrochée – avec des fixations au ras du mur, sur mon conseil – derrière son bureau. Tenis, un jour qu'il lui rendait visite, avertit cruellement Sagrana que cette devise risquait de ternir sa réputation de sérieux auprès de clients potentiels.

« Tu crois vraiment ? » demanda Sagrana, soudain grave.

Ainsi, quand mon comptable rencontrait un nouvel interlocuteur riche qui recherchait ses services, s'est-il mis à décrocher du mur la devise encadrée pour la cacher dans le tiroir inférieur de son bureau, où il gardait aussi le tournevis électrique d'acquisition récente dont il ne savait pas se servir. Moyennant quoi le plâtre autour des chevilles a commencé de s'effriter. Un jour, j'ai constaté qu'on avait rebouché les trous du mur, avant de passer une légère couche de peinture, et que sa devise encadrée était temporairement posée en un équilibre précaire sur son étagère où ne trônait nulle photo d'épouse ni d'enfants, mais de nombreux titres honorifiques encadrés ainsi que des diplômes de formations approfondies. Un an plus tard, la blague encadrée disparut purement et simplement.

Dans ce bureau, Sagrana passait les mains sur les cahiers rouges en similicuir qu'il utilisait pour ses clients. Ces cahiers étaient alignés sur son vaste bureau lorsque des visiteurs tels que nous, en quête d'histoires – et non de ragots (car il y a une différence) –, venaient le voir. Veroña, la mathématicienne prodige, aimait écouter la voix harmonieuse de Sagrana tout en tournant lentement les pages au hasard et en examinant les impeccables colonnes de chiffres. Nous remarquions que les lèvres silencieuses de mon épouse remuaient machinalement tandis qu'elle vérifiait l'addition d'une colonne, et Sagrana tirait une satisfaction certaine de son léger hochement de tête approbateur. Nous étions encore jeunes et dans le bureau de Sagrana nous fumions, parlions et faisions tourner les cahiers posés sur la table. Sagrana, dans son costume de flanelle grise, baissait les yeux vers moi et ses pupilles s'enfonçaient dans les énormes cernes sombres qui dominaient ses joues. Nous respirions l'odeur de son after-shave, celle des cigarettes étrangement bon marché qui étaient sa marque préférée – au tabac si compact que, lorsqu'on en acceptait une, il fallait tapoter plusieurs fois cette cigarette contre le plateau de la table pour réussir à en tirer des bouffées.

Sagrana avait une habitude : après le décès d'un client âgé, mais pas forcément pour des raisons fiscales, il utilisait ses propres archives pour calculer le total des revenus de ce client, en procédant à des corrections liées aux taux d'inflation, et déterminer ainsi combien ledit client avait gagné au cours de toute son existence. J'ai bientôt compris que, pour Sagrana, ce total corrigé par les fluctuations des taux d'inflation était aussi important que l'ultime bénédiction du prêtre après le décès d'une de ses ouailles.

Plus tard, alors que j'étais marié avec Aracelli et que nous dînions tous les trois ensemble, Sagrana avoua qu'un livre de comptes inexacts ou maquillés, ou encore un reçu de T.V.A. manquant, lui semblaient perturber l'ordre même de l'univers. Selon lui, les inexactitudes de sa comptabilité étaient plus importantes que ses propres revenus. Il se réveillait souvent la nuit, convaincu d'avoir commis une erreur dans l'addition d'une colonne de chiffres, ou d'avoir oublié d'inclure une certaine déduction. Il s'habillait alors, puis traversait la place obscure et venteuse (où il vivait encore à côté de la caserne des pompiers), pour allumer sa lampe de bureau et passer une fois de plus en revue les livres de comptes de son client. Alors il trouvait l'erreur. Il ne se trompait jamais. Là où rôdait l'erreur, son subconscient la repérait dans son sommeil. Il nous dit qu'il avait cessé de travailler pour certains clients parce qu'il savait qu'ils lui soumettaient des montants de revenus trafiqués. Il n'avait aucune position morale sur la question, la tricherie étant monnaie courante ;

simplement, le fait de savoir que ses livres de comptes abritaient des mensonges le rendait physiquement malade.

Sagrana pouvait passer à pied près de la maison d'un client potentiel, regarder sa voiture, observer son mobilier et sentir qu'il gagnait plus que ce qu'il déclarait. Il dit que, s'il travaillait pour les « gens de Mendez » au fisc, il atteindrait le haut de l'échelle en quelques années, mais que sa dévotion s'appliquait exclusivement à la trajectoire élégante de l'histoire que chacun de ses cahiers rouges racontait sur la vie de ses clients.

Sagrana alla plus loin. Si l'ensemble de ses cahiers rouges ne reflétait pas l'absolue vérité, les fluctuations individuelles et les destins changeants de la vie d'un homme, alors il ne voulait pas tenir les livres de cet homme. Sagrana croyait qu'il rassemblait une vérité sacrée sur un être humain, plus profonde et plus belle que tout ce que Dieu (et là il se signa, car, avec toutes ses contradictions, il allait à la messe chaque jour, « pour l'esthétique ») comptabilisait afin d'estimer la valeur de l'âme de cette personne. Cette collection de ternes paiements officiels et de chiffres mortellement précis contait l'histoire des clients de Sagrana avec davantage de clarté que l'un de ces romans ou l'une de ces stupides biographies qui me faisaient autrefois monter les larmes aux yeux.

Reconnaissons-le. La plupart d'entre nous ne savons même pas où nous étions durant tel mois ou tel jour de notre vie, il y a dix ans, six ans, deux ans, ou même deux mois. Et pourtant, les livres de Sagrana « rendent compte » de tous vos déplacements. Ils montreront ce que vous avez acheté, ce que vous avez cru acquérir, ce que vous avez essayé d'obtenir et ce qui vous a échappé.

En ville se trouvait un double plus harmonieux de votre existence : Sagrana dans son agence. Les enveloppes, conservées avec soin par Sagrana et contenant les factures et autres reçus professionnels, nous apprendront que le 28 mars 1986 à 11 h 28 j'ai rendu visite au kiosque à journaux tout proche de l'hôtel Impérial. Dans la soirée, à 19 h 09, de mon agence j'ai commandé des fournitures de bureau pour une somme importante. En rentrant chez moi, j'ai acheté au supermarché à 21 h 01 une revue de décoration intérieure – dont j'avais gardé le reçu, car il s'agissait de frais professionnels. Sagrana avait extrait de la note globale le prix de cette revue pour le faire figurer dans la colonne des dépenses non imposables. Mais là aussi, conservés dans le décompte de la T.V.A., figuraient les autres achats que j'avais effectués dans ce supermarché lors de cette soirée oubliée d'il y a vingt ans. Les livres et les archives de Sagrana pouvaient me dire ce que j'avais mangé au dîner ce soir-là (je remarque une bouteille du vin préféré de ma première épouse), alors que le meilleur détective du monde n'aurait jamais pu le découvrir. Les reçus liés à des rendez-

vous secrets, les coups de téléphone à mes maîtresses, les reçus de carte bancaire liés à l'achat de cadeaux, les billets de train ou d'avion, les factures d'agence, les formulaires d'impôts – pieuses mais précises explications de mes dépenses ! Les entrées repérées par Sagrana et soulignées en rouge, car relevant d'un conflit entre des objectifs incompatibles, par exemple des notes de restaurant. (Pourquoi deux desserts et deux cafés ? Es-tu certain que vers la fin de ce repas quelqu'un ne t'a pas rejoint ? Mon Dieu, il avait raison !) Les signatures qui changeaient lentement au fil des ans, suggérant que je me sentais parfois plus sûr de moi que d'autres. Tout était conservé là. Sagrana avait raison. Il calculait un portrait plus précis de l'homme à la fin du vingtième siècle que n'importe quel sociologue.

Ainsi, Sagrana effleurait de la main un cahier rouge, puis il nous racontait, à Veroña et à moi-même, une grande histoire dont il assemblait les morceaux grâce à son langage de juriste, à ses chiffres et à ses colonnes, à ses doubles entrées et à ses lignes de comptes : « Tu crois que l'histoire de ton père et de l'argent qu'il a gagné avec l'autoroute est rare ? Regarde ces chiffres ici. La propriété du vieux Polthus, au fond du maquis, avec son moulin à eau qui pompait depuis deux siècles et la vieille demeure peinte en bleu. Les gens de sa famille ont été des millionnaires des agrumes pendant trois générations. » Sagrana hochait alors la tête. « Il n'a pas gagné un sou sur sa propriété pendant trois ans. J'ai remarqué que ses seuls revenus provenaient de la vente occasionnelle d'un meuble ancien pour payer chaque mois sa bonne, ses factures d'électricité et de nourriture. Il vidait peu à peu la vieille demeure. Chaque fois que je rendais visite au vieux bonhomme et que je m'installais avec lui sur la terrasse, il y avait davantage d'écho dans la maison. Discrètement, j'ai cessé de lui envoyer mes notes d'honoraires pour mes services, mais je gardais confiance et chaque année je remplissais sa déclaration : revenus non imposables. Ses amis ont disparu, même les petits aristocrates qui constituaient son milieu d'origine. Un jour, un étranger arrive en voiture dans sa propriété, arpente lentement l'allée principale en regardant les oiseaux dans les arbres. "Un ornithologue venu d'un autre pays, mais au moins un visiteur au bout de trois années de solitude. Peut-être un obsédé des flamants roses habitant les lagons salés, ou un type à la recherche de la mouette d'Audouin, mais à deux kilomètres de la côte ?" Polthus pose le vieux télescope en adressant de la terrasse ces mots à la vieille bonne qui lui est restée fidèle, acceptant ses gages sous forme de sacs d'oranges et de citrons. La cloche de l'ancienne mission sonne. Après avoir poliment accepté un verre de thé glacé servi sur un plateau d'argent rescapé des enchères, l'inconnu se met à

poser des questions sur les quarante arbres qui bordent l'allée de Polthus et aboutissent à la maison. Il se trouve que ces arbres appartiennent à une espèce de bois rarissime qu'on utilise dans la fabrication d'instruments de musique de très haute qualité : violes, basses, violoncelles, violons. Et il reste seulement dans le monde quelques exemplaires de ces arbres arrivés à maturité. Les autres poussent toujours et il faudra attendre quarante ans pour qu'ils deviennent utilisables. Valeur totale des arbres après déduction des impôts locaux et nationaux ? Trois cent soixante-deux millions. Bien assez pour rendre Polthus de nouveau riche et faire livrer par camion quarante cyprès sombres et communs afin de replanter l'allée. Deux ans plus tard, le même étranger arrive à la propriété avec un quartet à cordes, dont les instruments ont été taillés dans les arbres de l'allée de Polthus, et le vieillard donne une fête en l'honneur de cette histoire. Champagne et Schubert. J'y étais. Personne d'autre. Le quartet à cordes, l'acheteur d'arbres, moi, Polthus, la vieille bonne. Le vieillard a écouté avec une grande attention ces instruments qui jouaient leurs magnifiques mélodies à propos des bizarreries du destin. »

OceanofPDF.com

Notre Côte d'Agrumes

En réponse aux questions d'Ahmed concernant mes deux mariages sans enfants, d'abord avec Veroña, puis avec Aracelli :

Un soir, deux années environ après mon mariage avec Veroña, elle m'a invité à dîner. Tous deux, nous étions encore étudiants, mais elle se faisait pas mal d'argent en travaillant au noir sur des projets informatiques, malgré tout le boulot qu'elle avait pour ses recherches mathématiques personnelles. Comme nous avions quitté la capitale afin de passer le week-end en ville, elle m'a invité au Dauphin, à moins que ce ne soit aux Rivières Calmes : les magnifiques îles désertes des tables largement isolées les unes des autres arboraient en leur centre une ridicule noix de coco et des herbes hautes arrangées pour ressembler à des palmiers, tandis que les indigènes inclinaient la tête vers les rivages scintillants de l'argenterie ; une grande baie vitrée donnait sur la marina et sa défunte forêt de mâts pâles. Nous pouvions seulement nous offrir la bouteille la moins chère du cru local, mais la cuisine était comme d'habitude excellente. J'ai oublié ce que nous avons mangé ce soir-là, mais c'était l'ordinaire. Elle a attendu jusqu'au poisson, puis annoncé : « J'ai quelque chose à te dire. »

J'ai gémi puis répondu : « Qui est-ce ? »

C'était sans doute ce casse-pieds intello de Bartolome avec qui elle travaillait constamment, jusque tard dans la nuit. Il était laid comme un pou, mais ils échangeaient sans arrêt des blagues mathématiques absconses, atrocement ennuyeuses. Veroña et Bartolome adoraient faire des variations sur ces anecdotes où ils avaient de leurs yeux vu un grand professeur de mathématiques à l'université, surpris au rayon fromages du supermarché en train de se tromper sur les poids et les prix.

Même si Veroña ne jouait pas dans la même division que Bartolome, même si elle était beaucoup trop rapide et dangereuse pour lui, je m'attendais depuis longtemps à ce qu'ils aient une stupide aventure d'une nuit, tous deux ivres, absorbés par leurs cogitations – discutant sans fin, puis penchés l'un vers l'autre afin de s'embrasser, sans aucune raison sinon qu'ils ne savaient pas quoi faire d'autre. Je mourais d'envie d'avoir le plaisir de lui pardonner, et puis j'étais ravi à l'idée qu'il s'agissait d'un rival fort peu menaçant (et très laid), dont je pourrais me débarrasser en un tournemain. Même s'il collait Veroña comme

une sangsue, outré qu'elle se fût mariée si jeune à un non-mathématicien, j'avais de l'affection pour Bartolome, car en définitive il la protégeait.

Veroña s'est penchée au-dessus de la table.

« Gare à tes cheveux au-dessus de la bougie, fis-je avec un geste de la tête.

— Tu vas être furieux.

— À condition que tu me surprennes vraiment. » J'ai bu une gorgée de vin en souhaitant que nous puissions commander une autre bouteille afin de survivre à cette épreuve.

« Même si je t'ai joué un tour à ton insu ?

— Nous avons déjà parlé de tout ça.

— Non. Pas les hommes, Lolo, grand bêta. Autre chose. » Elle a affreusement baissé la voix. « Voilà six mois que je te raconte des bobards en te disant que je prends la pilule. » Elle s'est reculée vivement contre le dossier de sa chaise pour adopter cette expression où elle baissait légèrement la tête afin d'estimer ma réaction à l'une de ses provocations.

« Tu ne la prends pas, c'est ça ?

— Non. »

J'ai à mon tour baissé la voix : « Pourquoi voudrais-tu ainsi mettre en danger nos études ? Tu as de quoi payer une autre bouteille de vin ? » J'ai secoué la tête, puis regardé autour de moi. « Pourquoi as-tu fait une chose pareille ? Je croyais que tes recherches te plaisaient vraiment ?

— Elles m'excitaient à tous points de vue. Et je me suis remise au travail », ajouta-t-elle comme une enfant.

Je me suis renfrogné. J'étais en colère mais également flatté. « Et il ne s'est rien passé ? Tu crois que nous pourrions avoir un problème de... santé ?

— J'ai cru que c'était moi, mais je suis allée voir le médecin. Non. Pas Tenis ! Toi et moi, nous l'avons fait les jours où j'étais prête et puis tous les autres jours aussi. Je suis parfaitement normale. J'ai ensuite cru que c'était sans doute un message pour que je reprenne la pilule. Je ne voulais rien te dire, et puis j'ai changé d'avis. J'ai eu du mal à t'en parler.

— Oh, allez ! Après m'avoir lancé sur une fausse piste, tu viens me dire que tu as eu du mal à en parler ? »

Elle a tripoté des arêtes de poisson au bord de son assiette. J'ai remarqué la précision avec laquelle elle les disposait là. J'ai rajusté ma serviette.

« Je vais voir quelqu'un », dis-je d'une voix normale, déjà gêné car je savais qui ce serait.

En retournant vers la gare du citron express, nous avons emprunté l'allée puante toute proche du sex-shop où, un temps, elle aimait aller, dans l'espoir que nous serions découverts. Chaque fois, Veroña faisait volontairement un

raffut infernal, tapant des deux paumes contre une porte de sortie de secours en souhaitant qu'elle s'ouvre. Je sais qu'elle franchissait parfois seule la porte de ce sex-shop ; dans le seul but d'exciter les vieux pervers, elle feuilletait des revues cochonnes, puis s'en allait.

De retour dans la capitale, j'ai aussitôt rendu visite à Tenis dans la terne résidence des étudiants en médecine. Un appartement au balcon minuscule donnant sur une rue étroite et sur celui d'un vieillard qui, dans une cage, gardait un inséparable solitaire. Toutes les nuits, cet oiseau condamné à l'esseulement et au désespoir poussait des cris perçants.

Tenis transpirait et fumait, les cernes de l'insomnie autour des yeux. Ce même jour, je l'ai accompagné à l'animalerie où nous avons acheté un inséparable dans une petite cage cruelle, effarés par le prix de l'oiseau. Puis nous sommes allés boire quelques whiskies dans un splendide café en compagnie de notre ami en cage – lequel nous a attiré quelques moqueries –, avant de gravir d'un pas chancelant les marches de l'immeuble situé en face de la résidence universitaire et de déposer anonymement notre oiseau devant la porte du vieillard.

Le lendemain matin, les deux inséparables étaient réunis dans la grande cage où chacun procédait d'un bec complaisant à la toilette de l'autre, et où ils furent désormais silencieux, appuyés l'un contre l'autre avec mélancolie, tandis que Tenis dormait bien et étudiait d'arrache-pied ses volumes de médecine.

Par bonheur nous étions tous deux éméchés quand je l'ai informé de ma situation ce jour-là ; il a éclaté de rire et un peu rougi. « Elle et toi, parents ! » Nous étions de retour dans sa petite chambre qui ressemblait à l'image qu'on peut s'en faire : des livres d'anatomie et d'autres manuels autour de lui qui fumait des cigarettes de luxe.

« Je ne compte pas approcher mon nez de ton équipement inefficace, Follana. Je risquerais de ne plus pouvoir bander pendant un mois entier. Es-tu certain qu'il ne s'agit pas d'un cas avéré d'impuissance ? Tu n'as aucun souci à te faire : j'épouserai Veroña dès qu'elle demandera le divorce. En fait, ça pourrait être amusant. Entre dans la douche.

— Tu es sérieux ?

— Bien sûr. Toutes les occasions sont bonnes pour rigoler. Sans t'approcher de la fenêtre, pour l'amour de Dieu. »

Mortifié, je suis entré dans la douche. L'espace était minuscule : j'ai dû tirer le rideau sur le côté et laisser mon pantalon tomber autour de mes chevilles, alors qu'un Tenis au regard scrutateur s'agenouillait près de mon entrejambe. Il était étrangement silencieux, ce qui m'a convaincu que je possédais sans doute

une virilité plus imposante que la sienne, car sinon il se serait ouvertement moqué de moi sans plus attendre.

Tenis avait en fait adopté une attitude très professionnelle et grave – sans doute pour m'inquiéter –, et il enfilait de minces gants en plastique. « Je rapporte à la maison des paquets entiers de ces gants que je pique à la fac de médecine pour ma mère, fit-il remarquer. Ils sont parfaits pour nettoyer la litière de tous les foutus chats de ma génitrice. » Il a exploré avec douceur mes testicules, puis il les a écartés en grommelant. « Ce serait plus facile si tu étais allongé, mais nous avons déjà bien assez d'informations comme ça, mon vieux. Tu vois ça ? » Il écartait légèrement mon testicule gauche sur le côté, en montrant le sac de chair flasque.

« Non.

— Cancer. Tu seras mort dans un mois. »

J'ai haussé les sourcils.

« Ah ! » Il a souri et désigné une série de veines et de rides violettes qu'il soulevait entre ses doigts. « O.K. Ce que tu as ici, c'est une confluence inhabituelle des diverses veines. Beaucoup de sang afflue dans cette partie de l'anatomie masculine, de nombreuses veines et de vaisseaux sanguins. Ce n'est pas anormal ; néanmoins, les testicules sont incroyablement sensibles aux changements de température. » Il s'est relevé, a retiré ses gants, les a lancés sur des serviettes en papier et des rasoirs jetables déjà utilisés, dans une petite poubelle située sous son lavabo. « Un paquet de veines comme celui-ci élève la température à l'intérieur des testicules, modifie la production de sperme et donc la fertilité. »

Il a commencé à se laver les mains en me tournant le dos. Je me suis vivement baissé pour remonter mon pantalon. Je me rappelle que mes fesses nues ont alors touché les carreaux froids au fond de la douche de Tenis. J'étais perturbé parce qu'il n'avait pas émis la moindre remarque personnelle salace. Pour la première fois, j'ai deviné que Tenis allait devenir un excellent médecin.

« Tu devrais aller consulter un spécialiste local, dit-il. Débrouille-toi pour faire casquer ton père et donne-leur un échantillon. Je suggère Mata. Pas seulement parce que c'est une femme, ce qui, je l'espère, va te plonger dans un profond embarras, mais parce qu'elle est sympathique et qu'elle enseigne ici. C'est l'une des meilleures pour les couples. Veroña et toi devriez y aller ensemble. Mata procédera à un comptage du sperme et il faudra vous débrouiller à partir de là. Très peu probable qu'à ton âge tu sois complètement stérile, mais possible qu'avec cet amas de veines ton comptage soit faible. »

J'ai attendu les remarques salaces, rien n'est venu. Tenis était complètement concentré sur son travail.

« Enfin, bon Dieu, je sais qu'elle veut des enfants », fis-je en haussant les épaules.

Il a acquiescé. « Veroña s'est fait examiner ?

— Oui. Parfaitement normale.

— C'est sûr que vous aurez des enfants à votre âge. Toutes sortes d'interventions sont possibles. Il ne faut pas qu'elle s'inquiète », puis il est passé dans son bureau. Je l'y ai suivi. Il a pris une bouteille de whisky remplie au quart, puis nous avons fumé ensemble et bu une petite quantité d'alcool dans le même verre, car il en possédait apparemment un seul, en échangeant des ragots sur notre ville et des nouvelles de nos parents.

Lorsque nous sommes arrivés à la capitale afin d'y entamer nos études, Tenis et moi nous retrouvions au moins une fois par mois pour un dîner bon marché entre étudiants, mais à mesure qu'il s'impliquait davantage dans la faculté de médecine et sa vie sociale, je l'ai vu de moins en moins. Les étudiants en médecine se considéraient à juste titre comme appartenant à une *élite* * légitime et il était difficile de les fréquenter. Ils savaient tous qu'ils allaient échapper au service militaire et qu'ils étaient là pour sept ans, alors que nous devions seulement en passer trois à la fac : à quoi bon frayer avec les étudiants en urbanisme ? Ils devaient obtenir presque deux fois plus d'unités de valeur que les candidats au diplôme d'urbaniste, comme moi ; seuls les matheux tels que Veroña trouvaient grâce à leurs yeux. Les étudiants en médecine bossaient plus que n'importe quels autres et puis bien sûr leur ultime titre de gloire venait du fait qu'ils charcutaient des cadavres humains. Légalement.

Je suis allé voir Mata. J'étais complètement stérile, affligé d'un comptage spermatique minimum. Quand j'ai montré les résultats à Tenis, il m'a tapoté l'épaule puis qualifié de « seule orange sans pépins de notre Côte d'Agrumes ».

OceanofPDF.com

La fête de Tenis, le 17

Décor : la villa de Tenis sur la côte, au-delà de l'aéroport.

Dramatis Personae : la belle Lupe (épouse de Tenis), Tenis lui-même, leur jeune et jolie baby-sitter dont j'ai oublié le nom, les deux fillettes qui sont mes fichues petites filleules, l'architecte de la villa, une vraie infirmière, une fausse infirmière (toutes deux en tenue d'infirmière et bas blancs), Mendez des « gens de Mendez » (l'inspecteur principal des impôts du district), son épouse, le chef de la brigade des pompiers de notre ville, son épouse, le commissaire de police local, son épouse, un boucher local (avec minerve), Sagrana (mon comptable), Solielian, propriétaire du principal crématorium, accompagné de son épouse glacée – la première entrepreneur de pompes funèbres de notre ville.

Le seul soulagement que m'a procuré cette liste d'invités, c'était que mon dentiste, en fait notre dentiste à tous, Villon, n'y figurait pas.

La villa de Tenis a été construite parmi les dunes de sable de la plage, non loin de Lacas et de l'aéroport international de notre ville. Tenis prétendait aimer les avions, mais à l'époque de notre jeunesse où ils me fascinaient, lui-même ne manifestait aucun enthousiasme pour eux. Après avoir effectué deux survols de sa villa dans un Cessna bleu, il s'est désintéressé de ses cours de pilotage.

Il a fait partie des très rares personnes à obtenir des autorités la permission de faire construire une jetée où amarrer son hors-bord, qu'il utilisait parfois pour aller travailler du temps où il était consultant à l'hôpital général. Jusqu'à ce que la corvée consistant à se changer et à apponter à la marina l'en dissuade.

Même Tenis n'a pas réussi à obtenir un permis de construire pour une jetée donnant directement sur la plage, mais un éperon de rochers roses saillait tout près de sa maison, à l'endroit où la côte s'achevait en un petit promontoire avant de s'incurver de nouveau pour former une nouvelle baie sablonneuse vers le sud. On avait fixé une passerelle en aluminium moulé, peinte en noir et dotée d'une main courante, sur les rochers roses afin de pouvoir accéder à une modeste jetée où le célèbre hors-bord noir était amarré. Célèbre, car un jour où une forte tempête était annoncée, Tenis avait fait retirer les moteurs et transporter la coque pour la mettre à l'abri dans son immense piscine – même si les fillettes y jouaient volontiers. Le bateau fut ainsi sauvé de la tempête,

mais le gasoil s'étant alors écoulé des tuyaux, toute la piscine fut souillée, après quoi il fallut la vider, la nettoyer au détergent, puis la remplir de nouveau. Finalement, le gasoil avait imprégné le ciment entre les carreaux, si bien que Tenis dut refaire tout le carrelage à neuf. Il en vint alors à détester son hors-bord noir, mais il fut contraint de le garder à cause de ses enfants qui grandissaient et le trouvaient très amusant.

L'architecte invité ce soir-là avait été choisi à ma place pour concevoir et réaliser la maison de Tenis, ce qui constituait toujours une source de tensions entre nous – et la vraie raison pour laquelle il nous avait invités tous les deux. Il y avait malgré tout de nombreux problèmes avec les portes coulissantes, l'accès au rez-de-chaussée à partir de l'étage supérieur, le froid qui régnait dans la villa en hiver et le prix à payer pour le câblage des ordinateurs quand il avait fallu défoncer tous les murs et y créer des niches, moyennant quoi Tenis en était venu à détester son designer préféré. J'étais content de ne pas avoir décroché ce contrat, car j'étais plus jeune à cette époque et vu que je ne suis même pas architecte, moi aussi j'aurais commis maintes erreurs.

Pour cette fête du 17, Sagrana, mon comptable, était passé dans la soirée me chercher aux Phases Zone 1 afin de m'emmener en voiture à la villa de Tenis. Je m'amusais toujours de voir mon comptable conduire penché sur le volant, tandis que ses crucifix et ses rosaires se balançaient sous le rétroviseur central. Sur son nez étaient perchées ces lunettes aux verres étrangement plats, dont il prétendait avoir le besoin impérieux pour conduire, alors qu'il ne mettait jamais la moindre paire de lunettes dans toutes ses autres activités, surtout pour établir sa méticuleuse comptabilité.

Le coucher de soleil était magnifique ; mon contemporain et moi sommes restés silencieux pendant que nous roulions au-delà du littoral aujourd'hui construit, à Lacas, près du bout de la rangée de lumières de la piste d'atterrissage, puis deux kilomètres plus loin vers le sud, nous avons bifurqué sur la longue route droite et goudronnée en direction de la propriété de Tenis.

Tous les soirs, on voyait approcher de très loin les avions qui viraient sur l'aile au-dessus de la mer obscure au crépuscule, leurs feux de navigation d'un blanc intense, qui semblaient accrochés au train d'atterrissage avant et sertis à la naissance des deux ailes, tremblant dans l'air chaud telles des gouttes d'argent toutes prêtes à tomber librement dans la mer.

La longue ligne droite aboutissait à une colonie de maisons somptueuses, mais les extravagantes villas pseudo-modernistes des voisins de Tenis étaient de simples résidences d'été. Ces voisins passaient le plus clair de l'année à la capitale, ce qui était une bonne chose, car ainsi ils ne seraient pas là. Tous les

gens du cru, c'est-à-dire nous-mêmes, méprisions injustement les nouveaux venus originaires des grandes villes.

Il y avait déjà des voitures garées dehors. Sur la grande aire de stationnement, j'ai remarqué que pas un seul véhicule n'était garé correctement, à côté d'un autre. Toutes ces berlines occupaient au moins l'espace de deux voitures, ou bien faisaient un angle original mais brouillon avec le véhicule adjacent. J'ai compris que ces positions décidées sciemment par les propriétaires des voitures annonçaient le langage corporel inconfortable qu'eux-mêmes allaient adopter durant toute cette soirée, chacun se tenant soigneusement à distance des autres.

Alors que nous entrions dans la maison pour déboucher sur la pierre bleue de la terrasse qui longeait la piscine, en évitant les paons décérébrés et peut-être violents qui se promènent en liberté sur la propriété de Tenis, les avions de ligne qui arrivaient se rapprochaient encore. Peut-être s'agissait-il simplement de plus gros appareils ? J'ai levé les yeux vers eux et, quand j'ai pris un verre sur un plateau tenu par une fille absolument ahurissante vêtue comme une infirmière, je suis resté seul contre la rambarde au-dessus de la plage à regarder les avions atterrir l'un après l'autre.

Mais j'ai aussi observé les femmes en tenue d'infirmière. J'ai souhaité qu'il se passe une chose choquante. J'ai rêvé de goûter ce soir-là à la décharge érotique d'un coup d'œil au-dessus de l'inévitable bas blanc d'une infirmière. J'ai vu qu'un peu plus loin la belle Lupe et Tenis se débattaient avec les plateaux du barbecue, et que Sagrana, un Perrier à la main, s'était sans plus attendre plongé dans une discussion cruciale avec l'inspecteur général des impôts.

Je me suis senti seul. J'ai remarqué que quatre ou cinq paons imbéciles étaient rassemblés au fond du jardin et nous évitaient ostensiblement. Ils étaient autrefois confinés dans la partie aviaire du terrain, mais ils s'étaient tous échappés pour se reproduire entre eux, ce qui les avait rendus fous. Ils sautaient souvent sur les toits, et à l'aube on les entendait volontiers parader sur les tuiles des chambres réservées aux invités. De fait, j'avais renoncé à passer la nuit dans cette villa à cause de cette engeance. La présence magique de Lupe ainsi que l'amour coupable et enflammé que je lui portais me suffisaient : je n'avais pas envie, par-dessus le marché, d'être réveillé par une saleté de paon qui me regarderait dans le blanc des yeux.

Je me suis retourné pour observer les avions, comme je le faisais depuis l'enfance. Ces jets étaient tellement silencieux, en comparaison de l'époque du DC-8 *stretch series*. Ces Boeing et ces Airbus violemment informatisés avaient leurs volets entièrement sortis, ils se cabraient et résistaient, le nez levé en une posture à la fois hautaine et hésitante. Ils semblaient retenus par des laisses

invisibles qui les tiraient en arrière et les faisaient trembler un peu comme des chevaux. Ces avions de ligne presque entièrement silencieux disparaissaient dans la rangée de palmiers située au bout de la propriété de Tenis et on ne les revoyait jamais, pas plus qu'on n'entendait le hurlement du flux inversé des réacteurs. Je suis retourné vers les invités en hochant la tête et en souriant ; puis, d'un trot aimable, j'ai gravi les marches incurvées pour contourner le jardin de cactées éclairé par des projecteurs verts.

« Lolo chéri », a lancé Lupe en faisant claquer un gant de four argenté vers Tenis.

J'ai embrassé Lupe sur les deux joues. Elle me plaisait beaucoup. Non. J'étais amoureux d'elle. Elle portait des hauts talons, mais aussi un survêtement blanc à la coupe impeccable qui soulignait sa minceur, en coton aurais-je dit, si j'avais pu la toucher. Pour une brune – ce n'était pas mon idéal féminin –, Lupe Tenis comptait parmi les femmes au physique le plus séduisant que je connaissais. Je détestais prendre un bain de soleil et nager avec elle autour du ridicule hors-bord de son mari, car elle était si belle qu'il me semblait toujours qu'elle me livrait son intimité en se montrant simplement en monokini. Ce n'était bien sûr pas le cas. C'était à cause de ses yeux noirs incrustés dans ses joues plates et lisses et à cause des angles de son front qu'elle paraissait toujours attentive. Dans la lumière, ses cils battaient constamment. Elle ne montrait pas la moindre trace, en tout cas nulle part où mes yeux pouvaient se poser, de ses deux grossesses. Par miracle, étant mariée à Tenis qui fréquentait des chirurgiens esthétiques, elle avait de petits seins, authentiques et qui ballottaient à peine quand, sans haut de bikini, elle jouait au volley-ball dans la piscine avec nous. Et pourtant, je l'avais de mes yeux vue donner le sein à la benjamine.

Sombrement, Tenis annonça : « Lupe a mis du pétrole sur le barbecue. »

L'une de mes filleules, Eva, l'aînée, éclata d'un rire excité et se mit à décrire des cercles frénétiques autour de mes chaussures italiennes cirées, en criant : « Du pétrole ! »

Lupe s'expliqua : « Aucun des bidons du garage ne porte la moindre étiquette. Je suis certaine que Lolo a étiqueté tous ses bidons. Tu es méticuleux, Lolo, alors que cet imbécile à qui les gens confient leur vie ne pense même pas à étiqueter les bidons dans son garage. Eh bien, chuchota Lupe, nous ferions mieux de consulter le chef des pompiers. »

Puis elle descendit l'escalier en trottinant tandis que nous la regardions tous deux.

« Tu sais pourquoi elle a invité ce boucher ? Simplement pour avoir des saucisses fraîches et de la bonne viande hachée. » Tenis montra de la main un

grand plateau métallique protégé d'une feuille de papier antigraisse semi-transparent, les cercles et les tubes de viande collant par en dessous.

J'ai pouffé de rire. Les moindres facéties de Lupe me faisaient littéralement fondre.

« C'est tellement évident, la raison de notre invitation. Le type à la minerve. Ce matin, quand il livré tout ça, la petite Claudia – notre benjamine, Lolo... » Il a haussé un sourcil. Mon manque d'intérêt pour les enfants, même pour mes filleules, et mon incapacité à me rappeler les âges, les anniversaires et jusqu'au prénom des enfants concernés, étaient de notoriété publique. Car les gens qui vivent à l'écart du temps des enfants semblent à l'arrêt ; votre propre vieillissement est moins clairement manifesté que par la croissance furieuse des fils et des filles qui vous entourent.

« Je sais », fis-je d'une voix ferme.

Tenis chuchota : « La petite Claudia l'a poussé dans l'escalier, et pourtant il est revenu ce soir. Avec une minerve. J'ai tellement honte. Et puis j'aurais pu lui recommander quelqu'un de mieux pour les cervicales. » Il se tourna vers moi. « Comment vont les affaires, Lolo ?

— Bien. Et toi ?

— Pareil. Que penses-tu de mes infirmières ? Elles sont belles ?

— Laquelle des deux est la vraie ?

— Devine.

— Aucune idée. Toutes les deux sont charmantes. »

Il vida son verre et haussa une fois encore un seul sourcil.

Le chef des pompiers, debout en contrebas près de la piscine avec son épouse et Lupe, nous adressait un signe de la main : « Laissez tout ça tranquille un moment, que ça s'évapore ! cria-t-il.

— D'accord, répondit Tenis vers le niveau inférieur, avant de me dire sur un ton plus intime : Quel idiot. Imagine le scandale en cas d'incendie. »

Lupe a remonté l'escalier. Elle est d'une maladresse incorrigible : quelques instants plus tard, elle a fait tomber tout un paquet de saucisses et de hamburgers sur les briques rustiques du patio. D'un geste vif, elle avait ôté le papier antigraisse ; la viande avait momentanément adhéré au-dessous de la grande feuille, avant de tomber par terre.

« Oh non », fit-elle d'une voix furieuse.

Je me suis agenouillé pour l'aider à ramasser la viande crue. Elle a écarquillé ses yeux aux iris si sombres dans tout ce blanc, avant de les tourner vers l'escalier. « Tsss. »

Elle a souri. Je l'ai regardée se pencher pour prendre un tuyau d'arrosage parmi les troncs des jeunes palmiers et tourner un robinet en forme de

grenouille. Lupe s'est servie du jet d'eau pour retirer de la viande les fragments de terre.

« Nous servirons ces morceaux à M. et Mme Mendez. »

J'ai éclaté de rire.

Les toilettes du rez-de-chaussée étant occupées par des épouses babillardes, je suis monté à l'étage pour utiliser celles que je savais situées près de la chambre de Lupe et Tenis, où les montants du lit avaient été taillés dans un mât de bateau. En pénétrant dans la salle de bains attenante, je n'ai pas pu m'empêcher de remarquer, et ensuite d'examiner, la profusion de vêtements et de sous-vêtements féminins – qui ne pouvaient certes pas appartenir à une seule femme – épars sur le lit, y compris des emballages déchirés de bas blancs, couverts d'illustrations grandioses. Certains de ces vêtements avaient été froissés et aplatis par le poids de plusieurs corps qui avaient pesé sur eux. Plusieurs vêtements et emballages de Cellophane, tombés du lit, gisaient par terre alentour. En proie à un sentiment déprimant, j'étais convaincu que certains de ces sous-vêtements mêlés appartenaient à Lupe.

Lorsque je suis retourné près de la piscine, les avions de ligne qui atterrissaient étaient devenus de simples lumières, mais si proches qu'on apercevait les hublots à peine éclairés de la cabine. Debout à côté de la piscine, nous bavardions et buvions en savourant la douceur de la soirée. Les infirmières proposaient de nouveaux cocktails sur des plateaux et les filles de Tenis, en proie à l'ennui, après avoir suivi en chuchotant la démarche raide du boucher affublé de sa minerve, qui leur jetait des regards noirs et désespérés, étaient montées jouer en haut ou, par bonheur, se coucher. J'ai fait un détour pour discuter un moment avec ce boucher, qui m'a fait l'effet d'une personne raisonnable et estimable. Sans doute étais-je d'humeur expansive, car j'ai même parlé à l'architecte de la villa ; plus précisément, nous avons évoqué cette horreur que constituait la nouvelle salle de bingo du complexe portuaire.

Il y avait une sorte de musique inédite que je ne comprenais pas – une découverte de Lupe, qui se tenait à la page – diffusée par les haut-parleurs étanches accrochés en permanence autour de la piscine. Les plateaux de cocktails semblaient animés d'un rythme plus rapide. Il y avait quelques hors-d'œuvre : de la salade russe et une excellente salade au thon, dont nous nous servions sur une longue table dressée juste derrière la porte coulissante, dans l'énorme salon du rez-de-chaussée.

Soudain, Tenis s'est matérialisé avec son stéthoscope. Alors que chacun de nous prenait position dans la queue au bout de la table du buffet, notre assiette

de nourriture à la main, Tenis insistait pour procéder à un examen médical individuel.

Tenis nous a fait asseoir au bord de la table, puis il a pris notre tension en utilisant ce brassard ridicule qui me faisait régulièrement penser aux détestables leçons de natation que mon père avait essayé de me donner. L'une des infirmières gonflait ce brassard à bloc en serrant plusieurs fois une poire en caoutchouc, pendant que l'autre griffonnait notre tension dans un calepin sous la supervision frénétique et joueuse de Tenis. Puis il nous a demandé d'ouvrir notre chemise et il a écouté le bruit de notre poitrine ; même les épouses du commissaire de police et du chef des pompiers ont dû déboutonner le haut de leur corsage afin qu'il puisse y glisser l'embout désormais tiède du stéthoscope.

Alors Tenis nous a demandé si nous avions des problèmes physiques particuliers qui auraient pu le pousser à entreprendre un examen plus approfondi avec l'aide de ses « belles assistantes ».

Perversement, il y a eu un certain nombre de volontaires qui avaient des « problèmes ». Le cou du boucher a été palpé et sa minerve ajustée, tandis que les deux infirmières l'encadraient. Une petite boule, source de soucis, sous le bras de l'architecte était simplement une glande sudoripare enflammée que nous avons tous eu la chance d'examiner. Le flic avait des ulcères à répétition, si bien que Tenis l'a doucement palpé et exploré, avant de nous faire une conférence tout à fait fascinante sur les ulcères, puis, pour le plus grand plaisir du flic et au désespoir de son épouse, Tenis s'est servi d'une des infirmières pour expliquer comment déceler les problèmes liés à l'abdomen.

Jusque-là les choses avaient été à la fois macabres et amusantes, mais la situation est devenue nettement plus sinistre quand Solielian, le propriétaire du crématorium et du cimetière, avec l'aide de sa femme l'entrepreneur de pompes funèbres, a mesuré chacun de nous avec un long mètre souple, en plaisantant seulement à moitié, pour déterminer la taille de notre futur cercueil. Puis, à la place d'un autre plateau de cocktails, la plus jolie des deux infirmières, celle dont je soupçonnais que ce n'était pas le vrai métier, est arrivée avec un plateau de seringues stériles et de fioles en plastique.

Tenis a prononcé un petit discours sur le taux admirablement bas des divers cholestérols dans notre région modèle, en comparaison d'autres régions (qu'il a nommées) de l'Europe du Nord. Il a insisté sur la précision des estimations de ces taux de cholestérol et sur l'utilité de cet outil pour prédire de futurs problèmes physiques. Puis il a demandé des volontaires pour fournir des échantillons de sang qu'il comptait faire analyser au labo.

« Hé. N'importe où ailleurs, ce genre de truc coûte dans les soixante mille. »

Aussitôt, ce satané Sagrana a levé la main ! Je me suis senti vaguement trahi, mais tout cela paraissait très professionnel. Tenis lui a planté l'aiguille dans le bras avec dextérité, puis il a suggéré au patient de regarder sa belle assistante droit dans les yeux. Le sang a été prélevé puis transféré dans la fiole, le bras de nouveau piqué pour y injecter une solution antibactérienne, et l'une des belles assistantes a posé un petit pansement transparent sur le « patient ».

C'était encore un coup de génie de Tenis. Tout le monde s'est senti inquiet, mais personne ne l'a reconnu, et nous étions contraints de participer à cette horrible mascarade afin de prouver à tous que nous étions comme cul et chemise avec un célèbre médecin, spécialiste du cœur. Les machos endurcis tels que le flic et Mendez ne pouvaient vraiment pas refuser cette prise de sang, surtout devant leurs épouses, à qui Tenis a proposé de ne pas subir ce test, mais ces dames aussi ivres que nous tous se sont portées volontaires et ont tendu leur bras adipeux en détournant de l'aiguille leur visage aux traits tordus par un rire grimaçant tandis qu'on procédait à la prise de sang. Mais j'étais certain d'avoir vu leurs époux pâlir.

Sagrana et moi avons échangé un regard complice. Il était difficile de ne pas être ravi par la présence de Mendez ce soir-là à la villa. Nous savions que cette crapule entretenait des visées illusoires sur le fauteuil du maire, et nous imaginions très bien la litanie de ces mots fatals dans son esprit calculateur : « des filles déguisées en infirmières », « l'alcool », « des examens médicaux pervers », « des seringues hypodermiques ». Peut-être dans sa paranoïa imaginait-il déjà Paz Vermici, de l'affreux journal local, s'emparant de cette histoire pour en faire ses choux gras dans ce torchon.

Une queue s'est très vite formée pour les prises de sang.

J'avais laissé ma veste dans l'entrée spacieuse et j'ai remonté ma manche de chemise en rejoignant la queue. Alors que mon tour approchait, j'ai remarqué le soin avec lequel Tenis jetait les seringues usagées dans un sac plastique que la belle infirmière lui présentait. J'ai aussi remarqué la manière dont elle se tenait, les deux bras tendus afin d'ouvrir en grand le sac-poubelle, les jambes bien écartées. Sans doute était-ce elle la fausse infirmière.

Comme je subissais la prise de sang, à ma grande horreur Tenis s'est mis à parler aux invités – chacun debout, une main plaquée contre le petit pansement à la saignée du coude – de cette terrible hypocondrie dont je souffre depuis toujours.

« Un jour, Lolo était à son agence », commença Tenis d'une voix forte, tandis que l'une des infirmières me plantait gentiment une aiguille dans le bras. « Il s'est mis à sentir une sorte de constriction de la poitrine et une douleur juste ici, sur le sternum. » Sa main gantée a indiqué l'endroit au milieu de mon

buste, puis il m'a pincé la peau du bras. « Lolo est un pleutre patenté et la douleur n'est pas passée. En fait, au fil de la matinée, cette sensation s'est aggravée et la douleur n'a fait qu'augmenter. »

J'ai regardé la belle infirmière droit dans les yeux. Une blonde évidemment, mais sans doute une fausse blonde ou bien dotée d'une perruque, car elle avait les sourcils bruns. J'ai senti une brève et intense pression sur mon bras. J'étais certain que ma tension chutait alors même qu'on me perçait la peau. L'infirmière a souri.

Mais la voix de Tenis a poursuivi : « Lolo m'a téléphoné. La première fois vers dix heures ce matin-là, et puis il n'a pas arrêté de m'appeler, environ toutes les trente minutes. À l'heure de la sieste, Lolo m'a décrit des suées, un rythme cardiaque accéléré et bientôt une intense douleur pectorale : il était convaincu d'être au bord d'une terrible crise cardiaque. J'ai fini par craquer, je lui ai dit de quitter son agence pour venir à mon cabinet de consultation. Il est arrivé atterré, en souffrant toujours de la poitrine. Je me suis préparé à l'examiner et je lui ai demandé de retirer sa chemise. Pile au milieu du buste, il avait un gros bouton rouge et jaune sur le point d'éclater. »

Tous les invités ont hurlé de rire, comme le public réuni dans un studio de télévision pour une émission de variétés populaire le samedi soir – ce que la soirée était très exactement en train de devenir. J'ai souri. Cette anecdote était rigoureusement vraie. La belle infirmière m'a ri au nez. J'ai senti son haleine douce sur mon visage. Mais depuis un moment déjà je regardais Lupe. Elle riait et hochait la tête comme si elle avait déjà entendu cette histoire plusieurs fois. À côté de ses cheveux noirs et de son visage bronzé, la blancheur de ses dents s'accordait à son survêtement clair et impeccable.

« Lolo Follana. Le seul homme dans toutes les annales médicales à confondre une crise cardiaque et une crise d'acné. » Tenis a rédigé avec grand soin la mince étiquette portant mon nom, il l'a collée sur la fiole qui contenait mon sang, puis il a placé cette dernière parmi les autres prélèvements sanguins.

« Si seulement il étiquetait le pétrole avec autant de soin, Lupe », voilà tout ce que j'ai trouvé à dire.

Je me suis éloigné avec autant de décontraction que possible. (Plus tard, quand je me suis glissé tout seul à la cuisine afin d'aller chercher un Perrier pour Sagrana, qui buvait rarement de l'alcool, j'ai ouvert le frigo et découvert avec amusement les horribles fioles contenant notre sang, toutes étiquetées, réunies entre des demi-citrons verts et jaunes et des bouteilles d'eau minérale.)

Tenis a brandi un appareil vers le flic en chef.

« Faites attention de ne pas trop boire ce soir, commissaire. Car je vais tous vous faire souffler dans le ballon avant de partir, et vous en particulier devrez

passer ce test avec succès ! »

OceanofPDF.com

Notre service militaire

Après avoir obtenu mon diplôme universitaire avec les félicitations du jury et achevé ma thèse sur les théories du design défectueux, j'ai dû affronter le service militaire obligatoire.

Veroña, mon épouse, allait poursuivre son doctorat en mathématiques et passer encore plusieurs années dans la capitale. Par chance, la durée du service militaire venait d'être réduite à neuf mois, mais j'envisageais cette corvée avec toute la colère et l'angoisse propres aux jeunes gens, sans parler d'une appréhension plus intime. Car après tout, les obligations militaires et la vie de caserne ne conviennent sans doute pas à un jeune homme qui, tous les soirs, a recours à des laits hydratants destinés aux femmes afin de prendre soin de son visage et de sa peau sensible, et dont le corps ne supporte que les cotons ou les lins les plus doux. Les troufions allaient me dévorer vivant, je le savais. Je ne suis pas le genre de type à plier impeccablement son pantalon avant de faire l'amour à une femme, mais franchement il est inutile de jouer aux sauvages.

Dans mon pays la conscription faisait l'objet d'un mépris presque universel. La paie, dérisoire, suffisait à peine à s'acheter durant neuf mois le papier à lettres, les enveloppes et les timbres, le tout adressé à la petite amie restée au pays – qui vous est diligemment volée par le premier venu informé de votre absence de neuf mois, tandis que vos lettres désespérées sont glissées sans être lues sous le lit.

La seule personne que j'aie vue se préparer dans la joie au service militaire a été Sagrana, qui n'était pourtant pas un admirateur de la soldatesque. Malgré tout, la perspective d'être séquestré dans une caserne au milieu d'une communauté exclusivement composée d'hommes jeunes était une bénédiction du ciel pour quelqu'un comme lui, et de fait il a eu de nombreuses aventures qui – je l'espère – n'ont pas vraiment leur place dans ce compte rendu des quelques petites choses qui me sont arrivées. L'aviation ? Oh non. Sagrana a noblement posé sa candidature pour l'infanterie et seulement l'infanterie, oui monsieur. Il a assuré aux officiers qu'il ne voulait aucun favoritisme dans l'armée, mais désirait commencer tout en bas et gravir peu à peu les échelons – dans tous les sens du terme.

Le service militaire était fondamentalement semblable à l'ordre du monde : une loi pour les gosses de riches, une autre pour la classe ouvrière. J'étais un

gosse de riches. Je ne le nie pas une seule seconde.

Il y avait deux manières d'échapper au service militaire : être un gosse de riches et se débrouiller pour trouver une planque en faisant jouer le piston de vos parents, vous finissiez alors à la Croix-Rouge ou dans un bureau d'une de nos grandes villes – ou, encore mieux, dans votre propre ville. L'autre option était le refus frontal de l'objecteur de conscience. Je connais beaucoup d'hommes jeunes, riches comme pauvres, qui ont prétendu être des objecteurs de conscience et ont ainsi échappé à la conscription. Tous les objecteurs de conscience que je connais aujourd'hui passent leurs neuf mois de service militaire dans leur chambre devant leur ordinateur à jouer à des jeux guerriers extrêmement violents.

Du temps de ma jeunesse, nos forces armées comptaient vingt-deux mille officiers, dont le nombre incroyable de trois cents « généraux » qui n'auraient pas su superviser une opération de vidage de fosse septique, mais qui au dîner à l'heure du cognac proclamaient d'une voix de stentor : « Quand nous avons chassé Napoléon hors de ce pays durant la guerre d'indépendance... » derrière le grillage antibombes des salons réquisitionnés de l'hôtel Carlton.

Malgré la distance que mon père gardait avec le régime – en homme qui avait autrefois dispensé à ses représentants les excellentes tables de la salle à manger de l'Impérial sous l'énorme lustre et au dernier moment –, peu de temps s'écoula avant qu'on ne lui propose quelques faveurs relatives à mon affectation durant mon service militaire. La même chose arriva à Sagrana, qui bien sûr déclina l'offre pour choisir d'être un simple troufion. Tenis, je m'en souviens – dont le père, qui avait dû renoncer à étudier la médecine durant les années de famine, possédait deux camionnettes de livraison –, n'était pas un gosse de riches, contrairement à nous, et puis son père n'avait pas de relations ; mais en sa qualité d'étudiant en médecine, Tenis fut exempté et il finit par suivre simplement trois semaines de cours sur la médecine du champ de bataille.

À ma grande horreur, mon père me téléphona un jour à la capitale pour m'annoncer qu'il avait réussi à me trouver un poste dans la marine. Il était de notoriété publique à cette époque que la marine n'avait pas assez de carburant pour faire naviguer la moitié de la flotte et j'envisageai aussitôt mes réveils aux aurores sur un bateau de guerre à quai, sans air climatisé, dans un port méridional. J'ai d'abord été atterré, mais mon père a marqué une pause au téléphone – ce qui signifiait qu'il se tapotait l'aile du nez – avant de me conseiller d'attendre les résultats de l'évaluation en cours à la capitale.

À cette époque j'étais bien sûr un excellent nageur et un inconditionnel des plages. Devant l'hôtel Impérial, Veroña et moi passions tous nos étés sur ce

sable d'où, enfant, j'avais été exilé. Ironiquement, j'étais devenu ce que je croyais être un nageur ordinaire. Je battais souvent mes concurrents quand nous faisions la course jusqu'aux bouées. Veroña et moi nous sommes aussi mis à la plongée sous-marine avec bouteilles d'oxygène. À l'époque, la plongée sous-marine était encore un sport très chic, un peu snob. Les moniteurs qualifiés étaient des types du cru qui connaissaient les fonds rocheux et les falaises sous-marines depuis leur plus tendre enfance, avant que n'arrivent tous ces crétins de jeunes Anglais et Nord-Américains qui avaient de l'expérience dans l'industrie pétrolière et qui se sont mis à tuer des gens.

Je n'oublierai jamais ma première plongée avec bouteilles et ses merveilles. Se laisser tomber en arrière à partir d'un catamaran, puis descendre le long de la chaîne de l'ancre jusqu'à un fond blanc et vaseux où rôdaient des soles de sable et des raies qui, dès qu'on les touchait du doigt, s'éloignaient dans un nuage laiteux, la base d'une grande falaise couleur émeraude au-dessus de nous, surveillée par des escadrilles de poissons multicolores. J'étais certain d'avoir enfin trouvé le sanctuaire que j'avais cherché toute ma vie : non pas une île déserte ni le toit de notre hôtel, mais l'espace interne et secret qui se cache tout près de nous, tout le long de notre côte bienfaisante. Depuis ce film de Hollywood sur le requin que j'avais vu gamin, je redoutais toujours ce qui était tapi sous la mer, mais le jour où j'ai plongé pour la première fois avec bouteilles, j'ai constaté qu'il n'y avait rien à craindre : c'était magnifique tout en bas, sous le drap d'eau invisible.

À la capitale, je me suis rendu à l'évaluation du service militaire. J'avais lu avec stupéfaction dans ma lettre de convocation que je devais apporter un maillot de bain.

On m'a aligné avec une trentaine d'autres types le long du bassin d'une piscine publique. Un seul regard m'a suffi pour comprendre que la plupart d'entre eux étaient des citadins dont le père occupait une place importante. Un coup de sifflet strident a été lancé par l'officier de marine ridiculement vêtu de son grand uniforme à passements dorés, comme s'il allait faire naviguer un petit yacht d'enfant à la surface du bassin.

Nous avons plongé et effectué des longueurs sans jamais nous arrêter.

Il y a eu un autre coup de sifflet strident.

« Vous. Votre nom ?

— Manolo Follana, monsieur, dis-je en clignant des yeux vers lui.

— Bon nageur. Sortez de l'eau. Asseyez-vous sur le côté. »

J'ai passé les tests suivants. La plupart des autres types ont reçu l'ordre d'aller s'asseoir de l'autre côté de la piscine, en face de moi. Seuls trois autres

gars, de bons nageurs comme je l'ai remarqué, étaient assis près de moi.

Un membre de mon groupe a été envoyé au milieu du bassin. Il devait crier et se débattre ; notre mission consistait à lui passer un bras sous le menton et à le ramener, en nageant sur le dos, jusqu'à l'eau peu profonde du petit bain. L'officier a demandé aux membres de mon groupe, et donc à moi-même, qui voulait commencer. J'ai timidement levé la main, en sentant déjà l'agressivité monter en moi.

Le type qui faisait semblant de se noyer aurait fait un bon acteur de cinéma, mais je suis arrivé derrière lui au milieu de la piscine – en pensant à ce sacré maître nageur français et à tous les applaudissements qui avaient salué son « exploit ». J'ai coincé la bouche du type au-dessus de l'eau, il s'est détendu et je l'ai ramené. J'ai aussitôt regretté de m'être porté volontaire pour commencer ce test, car pendant que je me bagarrais avec ce type, j'ai remarqué qu'il avait les épaules couvertes de boutons jaunes, que mon bras bronzé a tous fait éclater en diverses petites giclées liquides de sang.

Enfin, l'officier de marine au bloc-notes à pince s'est adressé à tous les autres gars réunis de l'autre côté de la piscine : « Vous croyez peut-être, tous autant que vous êtes, passer le temps de votre service militaire à vous dorer la pilule sur la plage en draguant les jeunes étrangères, mais pour ça faudrait d'abord que vous sachiez bien nager. Fichez-moi le camp d'ici et allez prendre votre douche. L'aviation vous attend, mais ne vous abîmez pas en mer. »

Les types recalés ont paru engloutis par leur propre écho dans les douches.

L'officier s'est alors tourné vers nous : « Place aux vernis. Vous quatre allez faire votre service comme surveillants de baignade. »

Il a ouvert une grande carte de notre pays et de ses côtes, puis il a demandé à chacun de nous à quel poste de surveillant de baignade il désirait être affecté. Il y avait des dizaines d'emplacements signalés tout autour de nos côtes, et j'en ai remarqué quelques-uns bizarrement situés autour de lacs à l'intérieur des terres. Le but de l'opération était très simple. Un type était si bête qu'il a demandé où se trouvait sa propre ville natale. Le marin la lui a montrée et il a désigné l'emplacement le plus proche. En proie à un énorme soulagement, j'ai regardé la côte adjacente à notre ville, j'ai vu qu'il y avait des postes disponibles et, sans la moindre hésitation, j'ai pointé l'index dessus.

Ainsi donc, durant les neuf mois de mon service militaire j'ai habité à la maison aux Phases Zone 1, rejoint le week-end par mon étudiante d'épouse, et je prenais tous les jours le citron express pour gagner la plage située devant l'hôtel Impérial où, tel Simon du désert, je montais tout en haut de ma tour de guet pour surveiller la baignade.

Destin ironique pour un garçon qui n'a pas appris à nager avant d'avoir seize ans, sous la houlette de jeunes filles aux doigts tendres et aux petits bikinis colorés, dans un immense réservoir d'eau, puis après la tombée de la nuit à l'aveuglette dans les eaux de cette même plage.

Tout en haut de ma tour de guet solitaire se trouvait la hampe où chaque matin je hissais un drapeau en me fondant sur la grosseur des vagues et la présence occasionnelle de bancs de méduses. Drapeau vert : baignade sans danger ; drapeau orange : baignade risquée ; et le drapeau rouge détesté : baignade interdite. Le drapeau rouge impliquait que je devais rester assis sur ma tour qui oscillait dans les bourrasques, la tête cachée sous la capuche d'un sweat-shirt, et siffler à en avoir mal aux abdominaux, tandis que les jeunes surfeurs suicidaires et en combinaison vous ignoraient toute la sainte journée et pagayaient avec les mains vers les brisants dont les sommets écumants étaient striés des lianes visqueuses des algues noires arrachées au fond de la mer.

Durant tout l'été, alors que les quatre autres surveillants de baignade de la plage fumaient leur marijuana au sommet de leur tour d'ivoire, d'autres motivations me guidaient. Mes compatriotes auraient difficilement repéré un éléphant sur le point de se noyer – ils se servaient des talkies-walkies entre nous pour organiser les livraisons de drogue et signaler la couleur du bikini porté par la plus jolie fille de la plage ce jour-là ainsi que ses déplacements, minute par minute, au bord de l'eau ou lorsqu'elle allait acheter une glace.

Nos radios reprenaient vie dès qu'une jeune fille ôtait le haut de son bikini pour prendre un bain de soleil. Mes camarades surveillants de baignade ont mis sur pied un système de points à la fois pour l'évolution de leur propre bronzage et pour les seins nus des baigneuses. Ils faisaient des paris sur les filles qui urinaient dans la mer au lieu de rejoindre les toilettes des bars et des restaurants. Ils se débrouillaient pour retrouver des filles dans les bars du front de mer pendant leurs heures de travail. Ils portaient des lunettes de soleil à verres réfléchissants afin de pouvoir somnoler discrètement en haut de leur tour.

Mon équipe ne vous aurait sauvé de la noyade que si vous aviez été une ravissante fille aux seins nus. Toutes les jumelles des tours du *Portakabin* de la Croix-Rouge étaient braquées sur les seins dénudés. Si vous poussiez un léger cri tandis que votre petit ami faisait surface entre vos jambes immergées, tous les surveillants de baignade bondissaient simultanément en avant, prêts à intervenir, puis se rasseyaient d'un air maussade. Les hommes ainsi que les femmes laides étaient abandonnés aux hasards du destin.

Mais moi, j'étais d'une diligence parfaite qui me valait les moqueries de mes collègues. J'avais l'esprit clair, j'étais alerte et constamment à l'affût de nageurs en difficulté. Tout ce que je désirais, c'était imiter ce sale maître nageur français qui avait savouré les applaudissements nourris au bord de la piscine du Meliander après m'en avoir extrait de force. Je m'imaginais en train de sauver un bébé des vagues, de rendre à sa mère éplorée une fillette ruisselante et haletante, de serrer le corps d'un petit garçon projeté d'un bateau en flammes. Chacun de mes fantasmes héroïques s'achevait au centre d'une foule de spectateurs qui faisaient un vaste cercle autour de moi et m'applaudissaient à tout rompre.

Je n'ai jamais eu la moindre chance d'être un héros. Un jour, des mains frénétiques et désespérées m'ont fait signe de descendre sur la plage et j'ai découvert qu'une famille française se chamaillait avec une famille anglaise à cause de la disposition de leurs chaises longues respectives. Malgré la barrière de la langue, j'ai dû leur expliquer que leur différend ne relevait pas de mes compétences.

Avec mon T-shirt de la Croix-Rouge cent pour cent coton et mon maillot de bain (que j'avais dû fournir moi-même pour bénéficier d'un tissu cent pour cent coton), on me photographiait souvent, souriant, mon bras entourant les épaules d'une grand-mère septuagénaire hilare.

On sollicitait mes conseils sur les divers moyens de se protéger contre le soleil, on me demandait d'enduire de crème solaire les épaules de grosses mémés d'âge mûr qui, par cars entiers, hurlaient de rire quand je refusais. Je m'éloignais gêné et rougissant.

Les pères m'accostaient et exigeaient que j'explique à leurs petits garçons le fonctionnement de mon talkie-walkie, après quoi je devais les laisser s'en servir. Alors que j'étais en haut de ma tour de guet, une bande agressive de filles prépubères se réunissaient souvent au pied de l'échelle pour essayer de regarder à l'intérieur de mon short.

Cet été-là, durant mon service, nous avons eu deux noyades que je n'oublierai jamais. Il n'y a pas eu beaucoup de place pour l'héroïsme. Ce qui m'a frappé dans ces noyades, c'est l'inutilité et le caractère dérisoire de nos interventions, la rapidité de ce genre d'accident et la lourdeur des corps quand on les sort de l'eau.

Les films et les romans vous convainquent peut-être qu'une noyade dure de longues minutes dramatiques, mais en fait elle survient en quelques secondes seulement. Bang. Une tête est heurtée par un bateau. Le visage tombe en

avant. L'eau envahit les poumons. La personne meurt, la tête à peine submergée.

Un type a disparu le jour où il y avait le drapeau rouge. Il a eu la clavicule brisée par une énorme déferlante qui l'a projeté contre le fond sableux dans moins de deux mètres d'eau et trente secondes plus tard les vagues ont poussé son cadavre jusqu'à nos pieds. Je n'ai pas dégringolé l'échelle en hurlant pour ameuter mes collègues. Non, je suis resté figé sous le choc, et ce bon à rien originaire de Gacinto, qui tout l'été s'était laissé pousser les cheveux sans se faire tancer par notre inspecteur, a essayé le bouche-à-bouche durant vingt bonnes minutes – on nous avait appris à ne jamais renoncer. Je n'ai pu qu'admirer la détermination de Tignasse.

Le rapport d'autopsie, que je suis le seul à avoir réclamé, affirmait que cet homme était mort par noyade, mais je l'avais vu entrer dans l'eau trente secondes seulement avant son décès, tandis que je soufflais à pleins poumons dans mon sifflet et criais par radio qu'un vieux cinglé entrait dans les vagues brunes.

Ensuite, il m'a fallu m'asseoir dans un bar et boire un cognac pour arrêter le tremblement de mes mains et dissiper la nausée qui me broyait l'estomac, mais j'ai remarqué que les autres surveillants de baignade se contentaient de se signer et d'échanger quelques paroles entre eux avant de reprendre leur place. Les policiers n'ont pas enregistré nos témoignages d'une quelconque manière officielle, ils se sont contentés d'un hochement de tête et de notre version des faits.

La noyade est une mort très publique. Alors que mon collègue de Gacinto administrait le bouche-à-bouche réglementaire à l'homme en maillot de bain au ventre glacé, des familles entières accompagnées de jeunes enfants faisaient cercle autour, comme si une sirène venait de s'échouer sur la grève. En fait, notre principal rôle a consisté à empêcher la foule de toucher du doigt ou de sonder de l'orteil le cadavre – comme si c'était là une chose inévitable –, jusqu'à ce que les Solielian descendent sur le sable, incongrus avec leurs chaussures cirées et leur air de corbeaux endeuillés, pour emporter le corps et le conduire jusqu'à sa dernière demeure dans le cimetière situé au-dessus de notre ville sur la Colline du Paradis.

OceanofPDF.com

Le Christ incrusté

Étant désormais un citoyen qui la fréquentait avec une familiarité prétentieuse – et rattrapait ainsi le temps perdu –, c'est sur la plage de notre ville que j'ai rencontré l'artiste roumaine Hansa par une journée blanchie de soleil. Hansa était une artiste fauchée. Sa dernière idée consistait à projeter des diapositives de ses énormes yeux bruns agrandis sur les murs en brique passés à la chaux de galeries pouilleuses.

Mon premier mariage était parti à vau-l'eau, détruit par mes défauts de caractère. Veroña et moi venions de divorcer. Des années plus tôt, mes parents avaient vendu l'hôtel Impérial.

Toutes ces astuces de plage que m'avaient apprises mes collègues surveillants de baignade durant mon service militaire, Tenis ou même Sagrana... J'ai demandé à Hansa, assise toute seule sur une petite serviette blanche de son hôtel, si je pouvais lui confier les clefs de ma maison (j'en avais d'innombrables doubles à l'agence) pendant que j'allais me baigner, mais, à peine mouillé, je suis aussitôt retourné sur la grève avant qu'un autre type ne s'intéresse à elle, et puis j'ai commencé à la baratiner. Je refusais de retourner vers ma propre serviette. Lorsque je suis enfin allé la récupérer, ç'a été pour l'étaler à côté de Hansa, tandis que je lui parlais toujours avec décontraction – le geste le plus évident pour un homme de notre ville. Elle arborait, et même s'en remettait après avoir nagé... du rouge à lèvres. Sur la plage !

Un mendiant originaire d'Afrique du Nord écumait la plage brûlante ce jour-là, tanguant de-ci, de-là pour essayer d'attraper un sac à main. J'ai été reconnaissant envers ce mendiant, car à Hansa et à moi il a fourni un excellent sujet de conversation. Il arpentait le sable, suivi d'un groupe de gamins du cru qui se moquaient et poussaient des cris d'avertissement chaque fois que le mécréant faisait mine de s'emparer du sac d'une dame d'âge mûr. Parfois, un gamin de la ville se précipitait vers le mendiant comme pour le frapper, sans jamais s'approcher à portée de pied ou de poing cependant, s'arrêtant juste à temps avant de battre en retraite afin de rejoindre le groupe des poursuivants, et l'on ne pouvait qu'admirer la ténacité ou le désespoir de ce mendiant – rien n'aurait pu dissuader le voleur d'agir –, il traçait ses entrelacs, suivait les sinuosités de la plage, harcelé par cet essaim d'injures.

Mais dès que je me suis senti solidement greffé à Hansa, cette distraction est devenue assommante. Le mendiant m'empêchait réellement de me concentrer. En fait, quand Hansa a émis un commentaire admiratif sur lui, je me suis senti submergé d'une vague torride de jalousie furieuse. À ce stade de la situation, tous les gens présents sur la plage s'étaient assis sur leur serviette, leur chaise longue ou leur lit pliant pour regarder le voleur.

Une jolie fille ou une belle femme justifie tout. Je me suis levé et j'ai marché droit vers le mendiant, sans craindre le couteau qu'il avait peut-être sur lui, car c'est l'habitude de ce genre d'individu. Mon astuce consista à ouvrir la main devant lui pour qu'il voie (lui et personne d'autre) ce qu'elle contenait avant que je n'arrive à sa hauteur. J'ai fait passer le billet de cinq mille dans sa main. Il a aussitôt tourné les talons et quitté la plage. La bande des petits voyous qui le suivaient m'a regardé avec admiration. Je venais apparemment de marmonner une horrible imprécation ou une terrible menace, à moins qu'il n'ait instinctivement senti en moi le grand champion des ceintures noires de karaté.

J'ai eu droit à quelques applaudissements épars – comme le jour de ce maudit maître nageur français – mais guère aussi décisifs, enthousiastes ni bruyants que ceux destinés à cet imbécile. Hansa a eu un sourire admiratif et elle a frappé dans ses mains avec énergie. Ensuite, pendant toute la durée de notre liaison, elle a eu beau m'interroger au lit, je ne lui ai jamais répété les mots magiques que j'avais ce jour-là « adressés » au mendiant.

Hansa Deprano parlait très bien notre langue, sur un mode très formel, presque littéraire – avec l'accent de la capitale, même si elle n'y était jamais allée. Bien sûr, elle avait une maîtrise similaire de ce satané anglais qu'elle prétendait parler encore plus couramment – bien qu'elle s'exprimât dans notre langue à la perfection –, hormis son emploi étrange et abusif du registre de l'extrême politesse. Son grand-père venait de notre pays – un vieil exilé communiste qui, après la guerre civile, était parti pour l'Est à la recherche d'un climat raisonnable et, ironie du sort, s'était assez vite retrouvé à vivre sous un régime communiste. Mais il n'avait pas vécu assez longtemps pour découvrir les joies du régime de Ceauşescu. Le père de Hansa appartenait à la minorité germanophone, si bien qu'elle parlait aussi allemand. Franchement, comment ces fichus polyglottes s'y prennent-ils pour garder autant de mots dans leur sale caboche ?

C'est la nostalgie qui m'a poussé à inviter Hansa au café de la terrasse de l'Impérial afin d'y savourer une glace. Elle portait son minuscule sarong,

décoré de petits coquillages fixés aux ourlets. Elle m'a suivi avec la tendresse d'une nouvelle épouse, tandis que le sable trop brûlant de la plage demeurait hanté par le spectre puissant et désespéré du mendiant.

La technique glace et boutiques fonctionnait toujours malgré toutes ces années écoulées. Hansa a d'abord écouté mes anecdotes sur mon enfance et mon adolescence à l'hôtel, puis l'abondance de l'Occident l'a séduite dans les luxueuses boutiques de vêtements où je l'ai promenée. Chaque produit de luxe convoité par ses yeux gourmands était un hameçon supplémentaire qui l'attachait à moi. Je lui ai donné rendez-vous au Cena's ce soir-là pour boire un verre.

Le soir, je suis arrivé de bonne heure sur la terrasse du Cena's parmi les séduisantes nuances des diverses sources de lumière, et me suis installé à ma table préférée. Je portais un costume en lin presque neuf. Le soleil de la journée me tirait légèrement les traits. Hansa était en retard. J'ai essayé de repérer sa silhouette élégante, à la poitrine modeste, dans la foule des promeneurs qui envahissaient alors l'esplanade.

Je venais de passer la journée avec Hansa dans l'état de semi-nudité qui caractérise nos plages modernes, et je me suis donc tout naturellement demandé ce qu'elle porterait pour ce premier rendez-vous en soirée, et puis de quoi elle aurait l'air. J'ai soudain senti un léger silence tomber sur les tables autour de moi. Je me suis tourné vers la droite et j'ai bien failli lâcher mon verre. Je n'ai pas du tout reconnu Hansa, debout à mon côté, monstrueusement grande. Elle portait une minijupe vert clair tellement courte qu'on voyait presque son entrejambe ; des bottes blanches, aux talons incroyablement hauts, montaient le long de ses jambes nues, et elle avait entremêlé des tresses blond clair dans le chignon de ses cheveux. Il m'a fallu parler à toute vitesse pour dissimuler la honte bourgeoise que me causait son apparence. Mon Dieu, ses tentatives pour s'asseoir à la table avec cette minijupe ont relevé du tour de force. Alors que ses fesses descendaient lentement vers la chaise, j'ai eu envie de tenir la nappe pour protéger Hansa des yeux exorbités des hommes de notre satanée ville, mais elle a enfin réussi à plier les jambes, donnant au passage un bon coup de genou au milieu de la table, où le cendrier a sauté en l'air et les soucoupes ont valsé par terre.

Durant toute cette soirée, j'ai fait l'impossible pour rester dans le même établissement, car chaque fois son entrée dans un nouveau café ou un nouveau bar créait quasiment une émeute parmi la clientèle jeune et masculine, mais elle tenait mordicus à changer constamment de crémerie. Je débordais de lubricité pour elle, mais le désir angoissé et antagoniste de lui faire quitter notre ville au

plus vite pour l'emmener ailleurs se glissait sournoisement dans chacune de mes réactions.

Je l'ai raccompagnée jusqu'à l'auberge bon marché du quartier pauvre sous les quolibets de jeunes crétins. Je lui ai embrassé la main, en pensant déjà à la journée du lendemain sur la plage, quand réduite à la normalité du bikini elle ne se détacherait plus aussi scandaleusement de la foule et n'attirerait plus autant l'attention sur moi.

Des déjeuners prolongés au Dauphin (à moins que ce ne fût aux Rivières Calmes ?) ont suivi, où elle m'a expliqué combien une famille au grand-père d'origine étrangère était suspecte sous Ceauşescu. Dans ce système politique, au ministère des Rumeurs, il y avait un inspecteur officiel des machines à écrire. Car les machines à écrire étaient strictement contrôlées et, lorsqu'on en possédait une – ce qui était le cas de son père –, il fallait la déclarer auprès des services compétents de l'État. Dès que l'objet était correctement enregistré, un fonctionnaire se rendait chez vous ou bien à votre bureau pour vous dire très exactement où devait être installée cette machine à écrire. De temps à autre, l'inspecteur des machines à écrire passait vérifier sur place que votre machine à écrire se trouvait toujours à l'endroit prescrit. Je me rappelle avoir tremblé de fureur à l'idée d'un tel régime.

Deux soirs plus tard, j'ai convaincu Hansa de s'installer chez moi dans mon appartement des Phases Zone 1, où nous avons fait l'amour jusqu'à ce que le matelas change de place. Je l'ai même envoyée chez Villon, le chirurgien dentiste, pour un plombage qu'elle ne pouvait pas s'offrir. C'était de l'amour. Le vrai. J'en étais sûr.

La dernière chose que j'ai payée cet été-là durant les vacances tragiquement courtes de Hansa a été le taxi de la fin de soirée désespérée où elle a quitté notre ville – le trajet jusqu'à notre aéroport de Lacas, à partir de la route nationale, puis par la nouvelle autoroute à péage, pour monter à bord d'un charmant charter roumain aux alentours de trois heures du matin.

Dans ce taxi je me sentais malade d'amour, nauséeux à cause des gigantesques perspectives d'avenir que j'envisageais pour Hansa Deprano dans ma vie. Nous avions passé toute la soirée dans une discothèque et j'étais vautré sur le siège du passager, à côté du chauffeur insensible et bavard, afin qu'elle pût se reposer sur la banquette arrière. Lorsque notre taxi a fait halte dans l'étrange et dégrisante lueur sépia du péage de l'autoroute, le vacarme des cigales estivales a soudain envahi la voiture quand le chauffeur a abaissé sa vitre électrique. J'ai tourné mon visage hagard vers les jambes nues et

désormais bronzées de Hansa, qu'elle avait étendues sur la banquette – des jambes qui étaient pâles le jour de notre première rencontre sur la plage. J'ai remarqué, tandis que nous roulions lentement vers l'employé du péage, la guirlande de pièces de monnaie lâchées par inadvertance et désormais serties dans le bitume brûlant de l'été sous la fenêtre de sa guérite.

Hansa et moi avons échangé des au revoir larmoyants et des baisers sans fin à la porte des départs.

Ma règle téléphonique des trois minutes a bientôt été jetée aux orties et ma facture a grimpé en une flèche de bonheur tandis qu'allongé sur le veau de mon canapé, je parlais chaque soir à Hansa dans le mystérieux Bucarest durant les mois suivants. Je devais terminer un projet important, la reconversion de la salle des ventes des marchands de notre ville, une réalisation qui a ensuite valu à mon agence de remporter le prix régional d'architecture et dont on peut trouver tous les détails sur leur site web.

Malgré ma haine des voyages, au bout de deux mois de solitude j'ai pris l'avion pour aller la voir en Roumanie. À cette époque je ne pouvais pas réserver une place sur un vol fixe. Quand mon Boeing 737-100 roumain et vieux de vingt ans (au moins ce n'était pas un appareil de l'ère soviétique, dont un certain modèle s'était révélé si instable qu'il avait fallu installer dans son nez un gros réservoir d'eau en guise de lest) a jailli vers l'aéroport de Bucarest, j'ai remarqué avec terreur la vitesse à laquelle de gros flocons de neige blanche filaient le long de mon hublot alors que nous étions encore en l'air. Chacun de ces flocons luisait d'une intensité lumineuse affreusement brève et horizontale.

J'ai vite quitté l'avion pour prendre un taxi et rejoindre un bar en sous-sol avec la blonde Hansa Deprano, son bras affectueusement posé sur mes épaules, car j'étais encore sourd après les violentes variations de pression.

Dans cette Roumanie « nouvelle, libre et démocratique », Hansa m'a simplement saisi les doigts, si bien que j'ai senti toutes ses bagues, pour me guider le long des marches métalliques qui descendaient vers un bar à bières, vers le bruit et la fumée, vers la foule compacte de jeunes Roumains en vêtements sombres et cuir noir. J'ai soudain eu une énorme chope de bière en main, nous étions dans la salle du bas, repoussés contre les briques froides et humides du mur. Hansa Deprano m'a embrassé. Voilà des mois que j'attendais ce baiser, que je rêvais de la revoir, que j'imaginais nos retrouvailles avec une lubricité diabolique, mais que lui ai-je donc dit après toute cette attente et tous ces fantasmes ? Je lui ai dit : « Hansa. Il n'y a apparemment aucune issue de secours dans cet établissement. Comment ferons-nous pour sortir en cas d'incendie ? »

Puis elle m'a ramené chez elle, ivre, à travers un Bucarest enfoui sous la neige. Pour faire pièce aux vents glacés, nous nous serrions amoureusement l'un contre l'autre, en route vers l'endroit où elle vivait alors.

Je me suis retrouvé en bas d'un immeuble occupé par des étudiants : nous sommes montés et montés encore dans une de ces minces et immenses bâtisses où l'on imagine volontiers qu'un compositeur idiot a jadis résidé et fut découvert mort de froid devant un piano désaccordé. Hansa Deprano me précédait dans la cage d'escalier, le chignon de sa chevelure blonde incliné sous l'effort. C'était une ruche d'étudiants en art et, tandis que nous montions toujours, chaque chambre vide et obscure devant laquelle nous passions avait sa porte grande ouverte pour nous montrer une plaque chauffante électrique à deux feux posée sur un tapis bon marché et crasseux.

La chambre de Hansa se situait tout en haut, à la source même de la neige. La première chose que j'ai faite, au lieu de la regarder baisser la fermeture Éclair de sa troublante jupette en cuir et laisser tomber ce vêtement à ses pieds, puis retirer ses bas de laine noire, ç'a été d'approcher mes mains incurvées et le visage tout près de la vitre de la petite fenêtre encombrée de neige pour regarder dehors : je cherchais un escalier d'incendie.

« Regarde, mon bronzage n'est pas entièrement parti », a-t-elle grondé derrière moi.

Toute la nuit, malgré les nombreuses distractions et les variations audacieuses proposées par Hansa, je me suis trouvé incapable de me concentrer sur l'acte d'amour. Encore et encore, mon corps se rigidifiait, puis celui de Hansa, alors que j'écoutais le énième étudiant soûl marteler les marches en contrebas. Ensuite, quelques secondes plus tard, la certitude odorante d'un repas cuisiné se manifestait à travers la large fente lumineuse située sous la porte de notre chambre.

Hansa Deprano venait de me chevaucher en me tournant le dos. Elle m'a tendu son rouge à lèvres noir et sur ses omoplates ondulantes j'ai dû gribouiller les prénoms des femmes avec qui j'avais couché. J'ai écrit VERONA, puis, assez habilement selon moi, j'ai utilisé le A final pour y accrocher verticalement les lettres curvilignes de MADELAINE, le dernier E atterrissant presque sur la fesse droite de Hansa. En se tournant légèrement vers le miroir éclairé par la bougie et posé contre le mur, Hansa a réussi à déchiffrer ces prénoms, qu'elle a prononcés avec gourmandise. J'ai ensuite été interrogé et j'ai dû tout décrire. Hansa désirait connaître tant de détails salaces qu'on se retrouva bientôt en rupture de stock, contraint d'inventer de toutes pièces pour sa seule convenance. Elle a ensuite été menottée et attachée au lit –

c'était là sa dernière perversion en date. Je n'ai guère goûté à la licence suggérée par cette immobilité forcée.

Car j'imaginais que Hansa, solidement attachée à son lit une place, retarderait dramatiquement notre évacuation en cas d'incendie. Dans les chambres des étages inférieurs, tant de soupers tardifs semblaient mijoter de concert que je n'arrêtais pas de regarder derrière moi, ce qui a tellement agacé Hansa que je lui ai remis son bandeau sur les yeux. Nous nous sommes alors disputés, car je refusais catégoriquement de la laisser m'attacher, moi, aux montants du lit. J'ai essayé de la convaincre que ma position n'avait rien de moral, que je ne jugeais nullement ce genre de pratiques, mais que ce qui me tracassait vraiment, c'était le problème d'un éventuel début d'incendie. Elle s'est alors moquée de moi en me traitant de « poule mouillée catholique ».

Alors Hansa a haussé le ton pour déclarer d'une voix forte : « Lolo Follana, tu as moins une personnalité qu'une collection de phobies. »

Le seul avantage des nouveaux penchants de Hansa pour les cordes et les menottes, c'était que, ligotée et les yeux bandés sur ce lit étroit, elle ne pouvait pas m'empêcher d'enfiler son peignoir chinois puis de m'éloigner à pas de loup. Avec lenteur, prudence et quelques frissons, j'ai donc descendu l'escalier de ce ghetto estudiantin tout en reniflant devant les chambres des inconnus à la recherche de l'odeur d'un vrai feu : une odeur de plastique ou de bois. « Lolo ? » entendais-je parfois Hansa appeler d'une voix étonnée tout en haut de la cage d'escalier, tandis que j'inhalais à pleins poumons sur un palier inférieur. Quand l'aube est arrivée, je n'avais pas fermé l'œil de la nuit, mais j'étais certain d'avoir survécu à un authentique danger mortel.

À un certain moment, j'ai été tiré de ma torpeur par sa bouche sur moi. J'étais tellement épuisé que j'avais seulement envie de dormir, mais elle venait de prendre une mangue froide dans le frigo pour que ce fruit se joigne à nos ébats.

Je l'ai ensuite regardée s'habiller dans la pénombre, le nom brouillé de mon ancienne femme toujours présent sur son dos. Elle était entourée par ses énormes peintures byzantines dorées, posées contre le papier peint déchiré des murs. Il y avait un lis en pot, qui réussissait à survivre dans cette chambre glacée et qui poussait dans un coin ; quand Hansa s'est penchée pour mettre ses bas jaune vif en laine douce, l'arrière de ses cuisses nues a effleuré les feuilles sombres soudain agitées d'une oscillation lascive. Je me suis endormi.

À mon réveil, j'ai découvert qu'elle avait laissé un plan griffonné et un message à la calligraphie ahurissante pour me montrer comment me rendre jusqu'à son atelier de peintre, lequel se trouvait hélas au fin fond d'une lointaine banlieue, après le terminus d'une ligne de tramways. Son mot se

terminait par : « Toute la journée mon slip va être jaune à cause de la mangue. XXX » Dans la lumière du jour j'ai remarqué que le plancher en bois de sa chambre était maculé des empreintes dorées de ses pieds nus.

En route vers son atelier, je me suis senti prêt à envoyer quelques cartes postales de cet affreux pays vers notre ville ensoleillée en bord de mer, dont la seule évocation suscitait déjà en moi une irrésistible nostalgie.

Non loin de l'immeuble incinérateur de Hansa, sur le trottoir recouvert de neige gelée, j'ai avisé une minuscule échoppe de légumes qui se réduisait à une porte ouverte dans un mur et à des sacs de tissu contenant des pommes de terre, appuyés contre les cloisons. Sur un présentoir rouillé, qui a grincé avant de refuser obstinément de tourner davantage, il y avait entre dix et quinze cartes postales qui proposaient seulement deux images : un grand ensemble brutal de cités ouvrières de style soviétique – les nuances et les pigments Technicolor trahissant une photo prise vers 1968 ; et un tracteur mécanique diesel dans un champ de blé jaune vif, suivi par les inévitables paysans en costume traditionnel, chacun serrant une gerbe d'épis contre la poitrine.

J'ai choisi deux cartes du grand ensemble puis trois du tracteur. En regardant la vieille qui tenait le tiroir-caisse mécanique et en faisant semblant de lécher un menu rectangle avant de le coller au dos de la carte postale, j'ai réussi à lui faire comprendre que je désirais acheter des timbres. Bien entendu, comme tous les établissements qui vendent des cartes postales, celui-ci ne vendait pas de timbres.

J'ai ensuite trouvé un café minable où je me suis assis à une table en frissonnant, et j'ai commandé une bière glacée hors de prix.

Au dos d'une des cartes du grand ensemble stalinien, au personnel de mon agence j'ai écrit :

> Notre nouvelle succursale à Bucarest. Ouvre ses portes incessamment sous peu. Vous y serez tous transférés. Je serai de retour le 12, peut-être le 14, mais peut-être aussi le 9 ; alors, ne levez pas le pied.
>
> Le boss

J'ai choisi une carte postale de tracteur pour mon comptable Sagrana :

> Entreprise en plein essor requiert audit immédiat. Logement fourni. Fille du P.-D.G. disponible pour mariage.
>
> De retour le 12.
>
> Follana

Pour Tenis j'ai aussi choisi un tracteur :

Le modèle de cette année, disponible en trois couleurs.
Mort au capitalisme !
Embrasse fort Lupe.

Follana

Il me restait deux cartes postales, mais je ne savais pas très bien à qui les envoyer. Une carte postale pour mon ex-épouse dont je venais à peine de divorcer, ç'aurait été un peu prématuré, même pour exprimer mon absence de toute rancune. J'ai décidé d'en envoyer une à sa meilleure amie, qu'elle connaissait depuis l'institution, Aracelli. Je me suis alors débattu avec le choix de l'image que je devais envoyer, et j'ai fini par opter pour le tracteur.

Je suis à l'étranger.
Il neige. Quelle galère !
J'espère que tu vas bien et que Veroña est O.K.
De retour le 12.

Lolo. X

Après moult hésitations, j'avais fini par ajouter le « X » final, symbole du baiser. Il me restait une carte postale inutilisée, mais j'ai eu beau me creuser la cervelle, je n'ai trouvé personne à qui l'adresser. Il me faudrait en acheter une du plus grand hôtel de la ville pour l'envoyer à la tombe de ma mère. À condition qu'ils aient des hôtels corrects dans cette ville. J'ai glissé toutes les cartes postales dans la poche de mon blouson pour que Hansa les affranchisse plus tard, puis j'ai relevé le col de mon blouson.

J'ai réussi à effectuer avec succès les multiples changements de tramways à partir du centre de Bucarest jusqu'aux lointaines cités satellites, mais quand je suis descendu dans la neige à un carrefour de la banlieue, je me suis senti intimidé. La nuit tombait et je m'étais levé trop tard, épuisé. J'avais mis beaucoup plus de temps que prévu pour rejoindre cette banlieue.

J'ai consulté la carte dessinée par Hansa et je me suis mis en route, en goûtant cette expérience nouvelle pour moi : mes pieds s'enfonçaient dans la neige, ce qui m'a ramené à ma jeunesse, quand nous filions en voiture dans les montagnes pour construire un bonhomme de neige sur le toit de notre véhicule, avant de redescendre à tombeau ouvert en direction de notre ville côtière.

Deux fois je me suis trompé de rue. La troisième fois j'ai trouvé la bonne, mais la carte de Hansa ne disait pas s'il fallait la prendre à gauche ou à droite. J'ai essayé de m'y engager à gauche, en marchant lentement de peur de glisser

sur la neige, de me casser la jambe et d'être condamné à une mort certaine dans un hôpital de Bucarest.

Il faisait complètement nuit. Lorsque j'ai franchi un carrefour dans une longue rue déserte – très large, bordée de part et d'autre par des bâtisses pareilles à autant de chalets –, j'ai aperçu au-dessus du sol le Christ en personne, profondément incrusté dans la glace, qui me regardait droit dans les yeux. À l'angle d'une maison, la gouttière supérieure s'était bouchée et la pluie généreuse avait gelé, ensevelissant entièrement un socle et le Christ en pierre qu'il supportait – d'énormes stalactites de glace pendaient aux doigts de ses mains tendues, ses yeux noirs et aveugles regardaient droit devant lui, ses joues hâves semblaient suppurer et bleuir sous cette couche transparente et brillante. J'ai eu l'impression qu'il étouffait – au-dessus de lui, des branches noires s'amalgamaient en un cône glacé qui se dressait cavalièrement sur sa tête, et des milliers de minuscules épées scintillantes s'accrochaient aux brindilles.

Il faut à tout prix que je quitte ce pays de sauvages pour retrouver la civilisation et ma ville, ai-je alors pensé malgré moi, tandis que le mal du pays me submergeait.

J'ai continué de progresser tant bien que mal dans cette large artère déserte – les numéros des maisons avoisinaient les vingt ou trente mille. Pourvu que je ne me dirige pas vers le mauvais bout de la rue ! À l'extrémité de la chaussée, j'ai vu une voiture datant de l'ère soviétique dont le moteur s'emballait et qui franchissait le carrefour en fonçant vers moi, mais comme en rêve elle s'est lentement mise à pivoter pour effectuer une longue glissade, jusqu'à ce que son capot soit pointé vers l'endroit d'où elle était venue. Les nuages illuminés de gaz d'échappement ont disparu, les phares se sont éteints. Stupéfait, je plissais les yeux. J'ai continué de marcher dans l'obscurité.

J'ai alors discerné les lanternes d'une sorte de café ou de taverne devant moi. Il neigeait sans nul doute beaucoup plus fort qu'au moment où j'étais descendu du tram. Quand mon allure lente et précautionneuse m'a permis d'atteindre la voiture, j'ai vu les sillons que ses roues venaient de tracer dans la neige de la chaussée lorsque le véhicule avait lentement tournoyé sur lui-même. J'ai entendu le moteur chaud cliqueter sous le capot.

Je me suis tourné vers l'immeuble aux lanternes. J'ai vu des épaules bouger derrière les vitrines embuées de l'établissement. Quand je suis entré, une cloche a sonné. Après toute la blancheur extérieure, j'ai été pris de court par une jungle de couleurs et de plantes – un petit fleuriste parfaitement achalandé au beau milieu du blizzard. J'ai tendu la carte de Hansa à un homme vêtu d'un blouson en similicuir. Il m'a aussitôt indiqué la direction d'où je venais en lâchant un flot de paroles, auxquelles j'ai réagi par des hochements de tête

approbateurs et des « *yes* » maintes fois répétés. L'homme a haussé les épaules, puis il s'est détourné en continuant de fumer.

Lorsque j'ai montré du doigt quelques roses rouges, la femme laide debout derrière le comptoir a pris les fleurs dans le seau en métal – où l'eau était si froide que la paroi du seau en aluminium était couverte de buée. J'ai sorti un billet de cette devise inconnue. La femme derrière le comptoir m'a rendu une pleine poignée de monnaie. Hansa serait impressionnée de me voir lui tendre ces roses rouges au beau milieu de ce désert gelé – mais tout de même, quel endroit étrange pour un fleuriste, au cœur de cette banlieue endormie et miteuse.

Je me suis penché pour éviter de toucher la cloche de la boutique avec ma tête, puis j'ai rejoint les immenses et douces trouées venteuses de la nuit noire, entre les grandes feuilles frémissantes des flocons de neige qui tombaient – dès qu'ils atterrissaient sur mon visage, mes paupières papillonnaient.

Dans la boutique la femme avait enveloppé la partie inférieure des tiges des roses dans du papier journal pour que les épines ne me piquent pas les mains, et tandis que je tenais ces fleurs contre mon buste, j'ai regardé fasciné un flocon blanc se poser doucement sur la chair sombre et veloutée des pétales de rose avant de se transformer en trois ou quatre minuscules sphères parfaites d'eau étincelante.

Une sensation d'oppression se dégageait de la toundra obscure qui s'étalait devant moi ; une menace effrayante que je ne parvenais pas à nommer. La grande avenue s'interrompait pour bifurquer à gauche et à droite selon un croisement en forme de T, mais j'avais l'habitude de voir en ville des immeubles et des quartiers d'habitation. Au bout de cette avenue, tout paraissait s'arrêter. Il y avait un mur, mais au-delà tout était enténébré. Quelle était donc cette région entièrement obscure ?

J'ai continué sur la gauche, avant de rencontrer un portail. De l'endroit où je me trouvais, je distinguais de menues lumières électriques à l'intérieur, disséminées sur tout ce terrain comme s'il s'agissait d'un parc aux allées illuminées mais dissymétriques. J'ai franchi le vaste portail ouvert et aperçu les premières tombes.

C'était un cimetière, mais énorme ; il semblait s'étendre jusqu'à l'horizon obscur, masqué par la neige, de tous côtés autour de moi – comme un immense champ de bataille –, et pourtant sa surface était semée d'une kyrielle de lueurs faibles, minuscules, qui diminuaient.

En m'approchant de la première pierre tombale, j'ai compris la nature de ces modestes lumières. Peut-être que cette journée avait été une sorte de fête des morts ou de Toussaint, car on avait placé sur le sol des petites bougies

dotées de couvercles transparents et incurvés, certaines disposées dans des verres colorés, d'autres dans de simples bocaux à cornichons ou à confiture. Alors que la neige s'était accumulée pendant la journée, elle avait recouvert peu à peu les bougies, dont parfois on ne distinguait plus que l'extrémité de la flamme, mais certaines étaient entièrement submergées et leur lumière souterraine demeurait néanmoins visible à travers une mince couche de neige nimbée d'une lueur bleuâtre, polaire, avant qu'enfin la flamme ne soit complètement asphyxiée.

Il m'a semblé exclu de revenir maintenant sur mes pas pour quitter le cimetière avec mes roses – un lieu qui expliquait l'existence de ce fleuriste tout près de l'entrée. J'ai posé mon bouquet sur la tombe la plus proche et je me suis signé. Je me suis attardé très longtemps afin de regarder le temps tuer ces bougies l'une après l'autre, jusqu'à ce que le pays des morts fût retourné à une complète obscurité sous le poids étouffant de la neige.

Le lendemain, mon rhume déjà carabiné a tourné à une légère pneumonie. Je suis resté pour me reposer dans la chambre sinistre de Hansa, en mangeant une succession insipide de soupes aux haricots, à la surface saupoudrée d'archipels de paprika pimenté. J'étais seulement réconforté par le contact de mon passeport au fond de ma poche.

J'avais beau faire des pieds et des mains, je n'ai pas réussi à convaincre Hansa de retourner avec moi dans notre ville en bord de mer. Elle avait toujours sa mère ici à Bucarest et sa carrière d'artiste. Je lui ai expliqué qu'elle n'aurait plus jamais besoin de s'inquiéter de l'argent si elle venait avec moi. Et puis elle parlait si bien notre langue que le destin la poussait sûrement à s'enfuir avec moi pour s'installer au bord de la mer où elle pourrait trouver un atelier quelque part dans les Phases, travailler à loisir et vivre pleinement son amour avec moi.

Durant une autre semaine cette longue fille viscérale est restée allongée près de moi dans son lit minuscule sous une montagne de manteaux vulgaires, et chaque matin dans le froid, c'était sa bouche qui me réveillait. Pour dormir, je devais porter l'un de ses bonnets en laine.

J'ai vaincu ses réticences deux jours avant la date prévue de mon retour au bercail. Hansa Deprano a accepté de déménager dans notre ville pour y vivre avec moi. La joie m'a envahi. J'ai failli essayer de la convaincre de partir aussitôt avec moi, tant j'avais hâte de quitter ce lieu oppressant, mais elle s'est vexée. Elle m'a expliqué qu'il lui fallait absolument préparer son départ de Bucarest, louer sa chambre, informer ses contacts dans le monde artistique. Ce qui prendrait quelques mois.

À cinq heures du matin, devant le piège mortel que représentait cet immeuble, le chauffeur de taxi a retiré les deux briques qui calaient les roues arrière, puis il les a lancées avec agressivité vers mes pieds, à la place du passager.

« Le frein à main ne marche pas », m'a expliqué Hansa d'une voix blanche derrière moi.

Selon une répétition exacte de son départ éploré de notre ville l'été précédent, Hansa s'est allongée sur la banquette arrière du taxi et elle a dormi, en me laissant dans l'incapacité de répondre au chauffeur sinistre qui, à côté de moi, a émis tout du long un commentaire incompréhensible.

Je me rappelle que nous avons dépassé une voiture conduite par un homme aux yeux écarquillés, constamment effarés, qui redoutait encore plus la vie que moi.

Nous avons croisé un convoi de policiers à moto et une limousine de l'ère Ceauşescu qui klaxonnaient bruyamment tout en fonçant dans le mauvais sens de la chaussée, obligeant tous les véhicules à se garer sur le bas-côté cahoteux de la route. C'étaient les nouveaux chefs de la Roumanie qui jouissaient de la démocratie et revenaient d'une luxueuse rencontre à l'Ouest après avoir négocié quelques contrats pour l'infrastructure de leur pays.

Telle une nouvelle croisade, le capitalisme venait de faire son entrée à Bucarest. La neige s'était arrêtée en milieu de semaine, mais les énormes gouttes de pluie tombaient si drues et si verticales que j'avais vu les mendiants se mettre à l'abri et regarder bêtement leurs petites pièces de cuivre commencer à bouger sur les dalles noires du trottoir et à subir de légers réajustements parmi les ruisseaux et les caniveaux bouillonnants.

« Je vais bientôt te rejoindre, poule mouillée catholique », promit-elle en pleurant.

Après m'avoir embrassé une dernière fois pour me dire au revoir à l'aéroport, elle m'a tendu une liasse de minces brochures sur elle-même et son travail d'artiste pour que je les donne aux directeurs des galeries locales de notre ville afin d'y préparer son arrivée.

Dans la lugubre cafétéria des départs de l'aéroport de Bucarest, où les rares personnes qui nous ressemblaient pouvaient s'offrir une tasse de café, je me suis assis à une table pour fumer les infectes cigarettes locales.

Des groupes de paysans s'agglutinaient dehors en serrant leurs paquets et leurs sacs contre leurs jambes, comme sur la défensive, et en nous fusillant du regard. J'ai remarqué un garde de sécurité qui bâillait d'ennui en traversant la

cafétéria. Il allait en sortir, quand il a marché vers deux hommes d'affaires qui fumaient des cigarettes à la chaîne en buvant des cafés serrés. Je n'ai pas compris un traître mot de leur conversation, mais il a bientôt paru évident que les deux hommes d'affaires refusaient de montrer leurs papiers d'identité, et ils ont élevé la voix face au garde de sécurité, bien que ce dernier portât une arme automatique, accrochée avec nonchalance sous le bras. Une fois épuisé le peu de patience qu'il avait, l'un des hommes assis en costume sombre s'est soudain levé. Il était grand et il a décoché un violent coup de poing qui a percuté la bouche du garde de sécurité. L'autre homme a jeté sa chaise derrière lui pour bondir sur le dos du garde et ils l'ont fait pivoter en tous sens, les deux hommes d'affaires hurlant en chœur, tandis que les chaussures cirées du premier attaquant faisaient valser des objets précédemment posés sur les tables voisines.

Alors que l'arme, tournée vers le dos du garde et suspendue à son épaule, virevoltait follement, j'ai vu les paysans amusés m'adresser des grimaces ricanantes et je me suis instinctivement recroquevillé sous ma table.

Le grand type a plusieurs fois frappé au ventre le garde qui pivotait, l'autre homme toujours accroché à son dos. Alors seulement, j'ai remarqué les filets dorés qui entouraient le bas des manches des vestons des deux assaillants. Ce matin-là, les deux gros bras qui en faisaient voir de toutes les couleurs au garde de sécurité étaient nos pilotes.

Notre vol a été retardé, deux autres pilotes ont été réquisitionnés pour remplacer les deux loustics qui ont finalement été arrêtés, menottés et emmenés. J'ai remarqué que les deux pilotes de remplacement qui sont arrivés à notre porte d'embarquement deux heures plus tard ne s'étaient apparemment pas rasés depuis plusieurs jours.

Une fois monté à bord de l'appareil, et non sans réticence, j'ai jeté des regards noirs au paysan à la forte carrure et au gros nez qui, assis près du hublot, bloquait la sortie de secours. Il portait l'incontournable chandail de pêcheur noir et épais, à col montant ; des traces de nourriture, depuis longtemps desséchées, maculaient tout le devant de son énorme panse. J'ai été absolument certain de pouvoir identifier la célèbre soupe aux haricots saupoudrée de paprika.

À l'instant précis où les roues de l'avion ont quitté la piste d'envol, je me suis penché un peu au-dessus du colosse pour jeter un coup d'œil par le hublot afin de m'assurer que nous montions bien vers le ciel. Ma dernière vision de ce pays a été celle d'un champ de navets ou de patates, dont les sillons cultivés se voyaient bien à travers la neige sale labourée. Alors qu'elle allait passer sous

l'aile, au centre même de cet énorme champ, j'ai avisé la posture reconnaissable entre toutes d'un vieux paysan accroupi, le pantalon sur les chevilles, qui déféquait.

J'ai été submergé d'un puissant mal du pays lorsque, venant de l'est, nous avons approché de notre ville, survolant la petite jetée et la grande piscine de la villa ocre de Tenis, à Lacas. Le soleil a battu un rythme endiablé sur les vagues argentées, puis l'appareil a esquissé son propre profil de faucon en une ombre véloce sur le toit crasseux de la station-service. Nous nous sommes rapprochés de notre profil terrestre pour le rejoindre quand nous avons touché la piste, les arbustes poussiéreux du désert poussant entre les bandes de béton.

J'ai été stupéfait. Aracelli, la meilleure amie de mon ex-épouse, m'attendait. Timidement cachée contre la paroi vitrée derrière la barrière des arrivées – elle m'a soudain paru très belle, ses cheveux châtains remontés en un chignon d'où tombaient quelques mèches, son visage d'oiseau, le manteau long dissimulant son corps.

« Hé, fis-je. Quelle coïncidence. Qui donc attends-tu ?

— Toi. J'ai reçu ta carte postale. »

J'ai aussitôt deviné qu'un événement terrible venait de bouleverser tous mes projets, en constatant qu'Aracelli et moi avions trop peur pour nous embrasser sur les joues.

« Il est arrivé quelque chose à Veroña ? m'enquis-je sans l'ombre d'un espoir.

— Non. Elle sort avec quelqu'un. Elle est à la capitale. Ton vol est le seul à arriver aujourd'hui de l'endroit où tu étais. J'ai donc attendu. Pendant des heures. »

Elle a haussé les épaules.

Je l'ai observée.

Nous avons tous deux senti le brusque instinct, presque vertigineux et profondément égoïste, de nos corps.

Chacun a arraché les vêtements de l'autre dans la voiture d'Aracelli, au milieu de la pénombre humide du nouveau parking à plusieurs étages, puis nous avons roulé jusqu'à l'appartement situé au-dessus de la place de l'Hôtel-de-Ville, où Aracelli et moi avons fait l'amour toute la nuit sur le matelas que je gardais en haut. Le corps pâle d'Aracelli m'a fait comprendre que j'étais revenu dans ma ville, chez moi.

Le lendemain, quand terrifié j'ai téléphoné à Hansa, elle m'a eu à l'usure. Je lui ai avoué que je voyais quelqu'un d'autre. Lorsqu'elle m'a demandé depuis combien de temps, je lui ai menti. « Il y a douze heures » m'a semblé être une

réponse indigne d'un être humain normalement bienveillant. J'ai donc reposé doucement le combiné sur son socle.

Mon sac de voyage contenait les minces brochures de Hansa rédigées dans notre langue, mais sans les accents, les signes diacritiques et de ponctuation, prouvant ainsi qu'elle parlait beaucoup mieux notre langue qu'elle ne l'écrivait : « Dans son travail, Hansa Deprano utilise des matériaux tels que la sauce tomate, le sucre, le chocolat, le sirop et la terre pour créer des images frappantes qui constituent autant de défis pour nos habitudes visuelles... » J'ai jeté toutes ces brochures dans la poubelle située devant l'hôtel Impérial. Moins de six mois plus tard, Aracelli et moi nous sommes mariés lors d'une cérémonie civile à l'hôtel de ville, sous la cloche qui sonnait les quarts d'heure.

OceanofPDF.com

Une hallucination ?

Tous les jours, Ahmed et moi nourrissions les chats puis nous promenions à travers les Zones, souvent aussi loin que la 3. Mais un après-midi il s'est timidement excusé : il préférait rester à l'appartement.

J'ai quitté la résidence pour marcher le long de la voie de chemin de fer. J'étais certain de sentir Ahmed qui m'observait par la fenêtre de ma chambre. Mais je buvais pas mal de whisky à l'eau avec des glaçons tout en prenant des vieux tranquillisants retrouvés dans l'armoire à pharmacie de la salle de bains. J'ai regardé l'immeuble situé en face de moi. La vieille femme était debout à sa fenêtre, mais elle ne semblait pas surveiller ma progression le long de la route du rivage. Elle observait intensément droit devant elle, Ahmed sans nul doute. Le guitariste gitan n'était pas sur son balcon, mais la baie vitrée coulissante de son salon était légèrement ouverte. À l'intérieur j'ai entendu un enfant pleurer, à moins qu'il ne se soit agi d'un chiot.

J'ai pris une longue inspiration et jeté un coup d'œil alentour. Quand je suis arrivé au sentier de la colline, j'ai traversé la voie. Surpris, j'ai aperçu des silhouettes humaines dans l'ancien repaire d'Ahmed, tandis que je montais dans cette direction.

On avait nettoyé les environs de cette coquille d'immeuble, on avait démonté et empilé les éléments de la clôture de sécurité. Dans des brouettes, deux Sud-Américains transportaient des gravats hors du bâtiment. J'ai regardé la scène. Une grosse bétonneuse, la vache sacrée de notre société côtière, était garée sur la route par-derrière et, au-dessus, la benne tournait et mélangeait le béton. Ils allaient terminer cet immeuble.

Je suis monté jusqu'à la route supérieure et je l'ai suivie pour redescendre vers les Phases Zone 1.

Quand j'ai atteint le bateau sur le terrain vague, j'ai eu un choc. On avait déjà nourri les chats. Avec générosité – dans certaines assiettes la pâtée était encore intacte et l'on avait nettoyé la cuillère de l'hôtel Impérial. Et mis les boîtes vides dans les sacs-poubelle. J'ai vérifié l'étiquette du prix sur les boîtes de conserve : elles venaient de l'épicerie arabe toute proche de l'hôtel Impérial. J'ai examiné le terrain vague avec méfiance. J'ai scruté la terrasse plus élevée des nouveaux immeubles, à la recherche d'un intrus, mais n'ai rien remarqué.

« Teresa est passée par là », dis-je à voix haute.

Quand j'ai refermé la porte d'entrée derrière moi, il régnait dans l'appartement cette atmosphère sans âme, typique de la désertion. Maintenant, de toute évidence, j'étais malade.

J'ai appelé d'une voix tremblante : « Hé, l'immigrant clandestin ! Tu sais quoi ? Ils se sont remis au travail dans ton ancienne tanière sur la colline. Hé ? »

Ahmed n'était pas là. J'ai soudain été victime d'une violente attaque de solitude.

J'ai procédé à une fouille hâtive de mon grand appartement. Ahmed restait parfois assis durant des heures dans ma salle de dessin devant l'un de mes ordinateurs portables pour surfer sur Internet, une activité à laquelle il excellait, alors que je sais à peine me connecter. Il s'installait devant ma table à dessin au plateau à inclinaison variable, désormais fixé en position horizontale.

Mais Ahmed n'était pas dans ma salle de dessin. J'ai fini par sortir sur le balcon et j'ai grogné.

Il nageait à mes pieds dans la mer bleue, à côté de la silhouette menue mais parfaite de Teresa. Elle portait un bikini. À la couleur vive, mais que je n'aurais su préciser. La lumière qui brillait autour d'eux était si forte que j'ai dû battre en retraite à l'intérieur pour mettre mes lunettes de soleil. Je suis retourné sur le balcon et je me suis accroché à la rambarde pour regarder Ahmed et Teresa nager de conserve, se reposer tout près l'un de l'autre, puis filer chacun dans une direction différente, avant de nager la brasse côte à côte.

Les lèvres d'Ahmed et celles de Teresa remuaient – je n'ai pas pu continuer de regarder. C'était trop douloureux. J'ai pivoté sur mes talons. Je suis rentré à l'appartement.

Allongé sur le canapé couleur terre cuite, j'ai attendu qu'ils montent tous les deux, mais quand Ahmed a franchi la porte, il était seul. Il a souri. Je lui ai demandé si la baignade avait été bonne. Il m'a répondu que oui. J'ai acquiescé d'un air morose, puis, tout à trac, je n'y ai plus fait attention. Teresa lui ferait peut-être du bien, pourvu qu'il la tienne éloignée de moi.

Nous avons passé la soirée à nous éviter avec agacement et je me suis couché de bonne heure. Je l'ai entendu rejoindre sa chambre beaucoup plus tard, après avoir passé des heures à faire cliqueter le clavier de l'ordinateur. Ma jalousie adolescente a fini par me faire sourire : allongé sur mon lit, je l'ai sombrement savourée. Comme une crampe nocturne qu'on sent se relâcher peu à peu, je l'ai reconnue et j'en ai joui – d'elle seule.

OceanofPDF.com

Pourquoi oui ?

Ahmed m'interrogeait sur la fin de mon premier mariage. J'étais parfois sûr qu'il allait machinalement tendre le bras vers le stylo et les blocs de papier posés près du téléphone afin de griffonner des notes, mais peut-être, contrairement à lui, n'étais-je pas encore fatigué de mes confessions. Je croyais encore que, lorsque j'aurais tout avoué à Ahmed, notre relation pourrait commencer.

Quand nous étions deux jeunes étudiants dans la capitale, le travail de ma première épouse Veroña se fondait sur ses ambitions initiales de statisticienne. Les boulots qu'elle rapportait à la maison étaient les calculs excédentaires de diverses entreprises. On lui a bientôt confié des tâches paragouvernementales. Tandis que ses études progressaient dans la capitale et que ses compétences étaient reconnues par ses professeurs, elle s'est de plus en plus intéressée aux mathématiques théoriques et elle s'est intégrée à un clan de matheux que je trouvais ennuyeux à mourir mais excentriques.

Les recherches de Veroña étaient financées par ce qui était selon moi une agence gouvernementale suspecte. Elle s'est mise à revenir à notre appartement d'étudiants déjà bourré à craquer avec des sacs-poubelle remplis de documents confidentiels qui avaient été lacérés par des machines. (Bon Dieu, le bidet était si proche du siège des toilettes dans ce taudis qu'il fallait s'y asseoir en biais.)

Cette agence gouvernementale avait besoin de savoir combien de fois il fallait déchiqueter ses documents lacérés afin que, selon les lois des probabilités mathématiques, personne ne puisse jamais les réassembler dans leur état initial. Je trouvais alors fascinant de voir Veroña aboutir à ses conclusions, qui dépendaient de la taille de la typographie utilisée dans lesdits documents. Si toutes ces minces bandes de papier étaient placées l'une après l'autre dans quatre sacs-poubelle séparés, les pages avaient alors une probabilité de reconstitution quasi nulle, mais Veroña recommandait également une dispersion géographique des quatre sacs ainsi obtenus, une mesure qui a été adoptée par la suite. Sans doute que le premier pilier de bar venu aurait pu leur dire la même chose, non ? Néanmoins, grâce à ce rapport, mon épouse a touché un sacré paquet d'argent du contribuable. On a ainsi

lacéré des secrets hautement confidentiels et des preuves de corruption gouvernementale – répartis en quatre lots distincts, eux-mêmes brûlés sur quatre emplacements différents –, tout cela sur les conseils de ma jeune et fringante première épouse. Quel exploit pour une jeune démocratie apôtre de la transparence !

Mais j'ai remarqué qu'après ce contrat Veroña a elle-même acheté une lacératrice électrique – machine encore extrêmement onéreuse dans les années quatre-vingt – et, malgré l'absence de tout contrat ultérieur, elle s'est mise à lacérer toute sa documentation superflue : des feuilles de format A4 couvertes de calculs infructueux et de formules notées de son écriture méticuleuse avec son stylo-bille noir à pointe fine. Elle séparait tous les rubans de papier pour les mettre dans des sacs différents, numérotés discrètement 1, 2, 3 et 4. Puis elle déposait ces sacs de supermarché dans diverses poubelles à roulettes de notre quartier. Parfois j'apercevais brièvement ma jeune et nouvelle épouse par la fenêtre de notre kitchenette, ses cheveux remontés, son manteau orange préféré, qui se déplaçait furtivement d'une poubelle à la suivante avec sa collection de sacs plastique. Elle ressemblait davantage à une clocharde excentrique qu'à un génie des mathématiques.

Au fil du temps et de mon point de vue de non-spécialiste, les recherches de Veroña sont devenues de plus en plus absconses. Elle s'est plongée dans des systèmes de nombres obscurs, convaincue qu'elle était de pouvoir repérer partout des modèles mathématiques. Elle a analysé et confronté avec succès les structures des piétons qui se déplaçaient sur les trottoirs de New York et de Rome, en utilisant les images vidéo des caméras de surveillance de ces deux villes. Elle m'a dit avoir un jour reconnu une vieille connaissance sur une image venant de Rome. Lorsqu'elle a annoncé à son amie l'heure précise et le nom de la rue romaine où elle se trouvait ce jour-là, on l'a prise pour une magicienne dotée de pouvoirs supranormaux.

Veroña parlait – toujours la bouche pleine, malgré la minceur de son corps – de réincarnation, des mouvements des colonies de fourmis et des nuages de sauterelles, sans oublier le philosophe allemand qui croyait à des structures récurrentes d'éternel retour.

Elle était fascinée par les systèmes de nombres au poker et elle a tenté de m'y intéresser, alors qu'il est de notoriété publique que je déteste les jeux de cartes (hormis celles de mon vieux et sacro-saint paquet de tarot, dont chacune des cinquante-deux cartes porte le nom d'une écolière).

Il m'a fallu passer plusieurs soirées très désagréables à boire en compagnie de tricheurs professionnels et grisonnants, qui de leur vie n'avaient jamais vu le soleil, interdits de séjour dans tous les casinos de la capitale parce qu'ils

utilisaient des systèmes de nombres pour gagner au poker. Il était clair qu'ils essayaient tous de coucher avec Veroña, tandis qu'elle griffonnait des notes sur leur philosophie à deux sous et leurs circuits neuronaux cramés.

J'ai fini par ne même plus comprendre les fondements de ses recherches, car Veroña s'est mise à utiliser les premiers calculateurs IBM et UNIX qui pour le commun des mortels étaient du chinois.

J'ai compris des années plus tard, car ni l'un ni l'autre d'entre nous ne pouvait le percevoir sur le moment, que la vraie crise de notre mariage s'est produite quand j'ai passé mon diplôme et que Veroña a reçu une bourse afin de poursuivre ses recherches mathématiques. Je désirais que nous retournions dans notre ville afin d'en faire notre camp de base, mais à cause de la sophistication des ordinateurs requis pour ses recherches, mon épouse avait besoin de résider dans la capitale. Je suis donc rentré seul dans notre ville afin d'y faire mon service militaire – bien que sur la plage –, puis pour m'occuper de la création de mon agence de design.

Bien sûr, ainsi qu'il a déjà été stipulé dans ce compte rendu des choses qui me sont arrivées, durant les six mois qui ont suivi mon service militaire je me suis contenté de rester assis à la terrasse des cafés de notre ville, en jouant le rôle d'un diplômé oisif, disposant de tout son temps et de quelque argent, se détendant après son service, alors que j'écoutais en secret les vantardises des hommes d'affaires, des entrepreneurs et des huiles de la chambre de commerce qui m'accordaient à peine un regard tandis que j'enregistrais tout ce qu'ils disaient.

Le visage plongé dans quelque roman prétentieux dont je n'ai jamais lu un seul paragraphe, je tendais l'oreille vers la table voisine où chacun y allait de ses confidences. C'est grâce aux ragots excités d'agents immobiliers que j'ai entendu parler du site de bureaux exceptionnel qu'on allait bientôt aménager – et où mon agence se trouve toujours – qui vaudrait son pesant d'or incessamment. J'ai emprunté de l'argent à mon père et effectué un premier versement *via* le téléphone du café avant que ces prétentieux n'aient fini leur troisième apéritif.

De manière compréhensible, Veroña et mes parents me prenaient pour un bon à rien. Personne n'a été aussi stupéfait que mon épouse quand, presque du jour au lendemain, j'ai subitement été à la tête de mon affaire dans des bureaux sis Grande Avenue, en commençant par des menus plastifiés, des éclairages de façades et ma propre invention qui n'a jamais vraiment décollé – des noms lumineux avec commande à distance pour le quartier des villas où j'ai distribué

des prospectus au porte-à-porte –, plus mes deux premières commandes de décoration intérieure.

Je dois dire que je travaillais dur, que j'étais concentré et têtu, peut-être pour la première fois de ma vie. Seuls l'urbanisme, les grands designers et les architectes célèbres, la plongée sous-marine et les jolies femmes m'avaient jusque-là motivé dans la vie, mais je me suis soudain mis à réfléchir aux bonnes affaires, à agir en me fiant à mon seul instinct, à camper sur mes positions, après quoi tout a marché comme sur des roulettes, et très vite.

Je savais que j'avais eu beaucoup de chance, et cette certitude m'a rendu reconnaissant et prudent. Un homme d'affaires qui n'est jamais reconnaissant de rien est un mauvais homme d'affaires. Et puis on a besoin de chance pour être reconnaissant ; sinon, comme tous les gros bonnets, on croit que tout est arrivé simplement à cause de soi et donc qu'on ne peut jamais se tromper. Alors on commet de grossières erreurs professionnelles. J'ai rencontré une kyrielle de perroquets de ce genre à la chambre de commerce, moyennant quoi j'ai bientôt renoncé à ma carte de membre.

Pour quelqu'un qui s'était montré aussi insouciant et peu préoccupé par l'argent (du moment que je pouvais en recevoir et aussi modestes que soient les sommes concernées), j'ai découvert avec surprise que j'étais un homme d'affaires astucieux. Je n'ai jamais connu l'échec. Tout ce que je touchais devenait un succès inévitable et engrangeait des bénéfices. On a même parlé de moi dans les revues de design et parfois dans les journaux nationaux à grand tirage, comme si j'avais un talent exceptionnel, ce qui est absurde.

Les grands talents du design changent tout. Ils arrivent et l'intégralité du paysage en est transformée. Léonard, à qui le pape a demandé de dessiner son mausolée avant de décider que c'était un mauvais choix et d'annuler la commande ! Le Bernin, Frank Lloyd Wright, ils sont pour eux-mêmes leur propre source, ils dominent, s'approprient les formes et curieusement ils nous laissent, nous leurs inférieurs, sans la moindre possibilité de les suivre.

Non, je n'allais pas bouleverser ni même modifier un tant soit peu le langage du design. J'étais un talent médiocre d'une ville de province, mais doté d'une bonne approche des affaires. Il serait néanmoins possible de dire que mes réalisations, et par une sorte d'horrible contagion *moi-même*, sommes devenus à la mode pour un temps heureusement bref. Au bout de deux années, j'ai été connu dans cette industrie au plan national. Et l'argent s'est mis à entrer à flots.

Veroña semblait mener une vie étrangement déconnectée en tant qu'étudiante désargentée dans la capitale ; elle n'encaissait pas les chèques que

je lui envoyais, mais les passait à la lacératrice avant d'en distribuer les fins lambeaux dans quatre poubelles différentes ; et puis, pire encore, elle avait presque entièrement perdu tout intérêt pour la plongée sous-marine.

Ma vie avait évolué, la sienne pas. Je payais des factures et des impôts, je contactais les organisations de commerce locales, j'employais des gens qui avaient besoin de mon agence pour vivre. J'étais plus occupé que je n'aurais dû l'être en ma qualité de nouveau mari, mais à mes yeux c'était Veroña qui paraissait perdue dans des recherches mathématiques aussi absurdes qu'obscures. Elle vivait avec la conviction que ses recherches étaient la priorité de notre rapport, alors que non seulement je faisais entrer tout l'argent du couple, mais je nous enrichissais.

Après le décès de ma mère, je suis devenu propriétaire de l'appartement situé au-dessus de la place de l'Hôtel-de-Ville, des quatre logements des Phases, que je devais bientôt commencer à transformer en un gigantesque appartement, et j'avais investi tous mes bénéfices pour rembourser le prêt des bureaux de mon agence sur la Grande Avenue.

La conjoncture semblait donc idéale pour que j'ouvre une succursale de mon agence dans la capitale, mais j'ai décidé de m'en abstenir. Dans la capitale je n'étais pas en terrain connu. Je ne m'y sentais jamais à l'aise, alors que j'étais un patron attentif qui aimait voir de ses propres yeux ce qui se passait dans ses bureaux, si bien que j'ai décidé de ne pas m'y installer. Tout le monde m'a critiqué : Tenis, Sagrana, mes employés, mais je connaissais mes points forts et mes faiblesses, et puis je n'étais pas un bâtisseur d'empire.

Je ne comprends peut-être pas très bien les oscillations de ma vie émotionnelle, mais les affaires sont les affaires. J'étais un gars du coin méticuleux et bosseur, je savais d'instinct qu'une succursale dans la capitale serait un échec à la fois financier et sur le plan esthétique – je me refusais à compromettre la qualité de mon travail et de mes réalisations, une qualité qui selon moi diminuerait forcément si j'ouvrais cette succursale.

La personne que ma décision de ne pas ouvrir des bureaux dans la capitale a le plus irritée a bien sûr été Veroña, qui a apparemment pris comme une insulte personnelle le fait que je ne dépense pas une fortune de notre argent commun pour aménager de luxueux bureaux dans un quartier tout aussi luxueux de la capitale, simplement afin de me rapprocher d'elle et de ses recherches bien-aimées. Mais Veroña n'appréciait même plus la vie de la capitale – elle se bornait désormais à travailler à ses petits calculs.

Lorsqu'elle est rentrée au pays pour les vacances de fin de trimestre, elle a contacté le rectorat pour se faire livrer un grand tableau noir, qu'elle a installé

dans le magnifique et très spacieux salon des Phases Zone 1, cachant ainsi la vue, pour y accumuler ses calculs et ses théorèmes griffonnés avec des craies multicolores, avant de les effacer furieusement. Elle a de cette façon déposé de fines couches de craie douce et colorée sur toutes les surfaces disponibles de l'appartement – alors que nous venions à peine de réussir à nettoyer ce logement après avoir survécu à des années d'omniprésente poussière de béton.

Je l'ai obligée à remplacer le tableau noir par un tableau blanc, au prix d'une dispute colossale. Le tableau blanc est donc arrivé, deux fois plus grand que le précédent. Peut-être ne faisait-il aucune poussière, mais je n'avais pas prévu que les feutres multicolores allaient crisser de manière aussi exaspérante sur la surface lisse et blanche dès qu'elle noterait fébrilement ses symboles effrayants, affublée d'une écharpe de football tout cet hiver-là, si bien que je devais sortir me promener ou prendre le citron express pour aller en ville pendant qu'elle travaillait.

Un jour je lui ai rendu visite à la capitale et elle m'a emmené en voiture durant des heures, au-delà d'une belle cité universitaire, vers un morne plateau désertique parsemé de villages – entièrement ocre – qui se détachaient sur un horizon aussi plat qu'une bouse de vache, mais piqués d'une unique flèche d'église, comme un brin de paille planté dans la fange.

« Qu'en penses-tu ? » me demanda-t-elle, appuyée contre le toit de la voiture de location ; elle ne portait pas ses lentilles de contact, mais une affreuse prothèse solaire clippée sur ses lunettes de vue.

« Tu ne désires tout de même pas que nous construisions une maison ici, non ?

— Sais-tu sur quoi tu marches ?

— De la bouse de vache ?

— La mort. C'est un champ de bataille.

— Ah bon ? La guerre civile ?

— Certainement pas. La guerre d'indépendance. 1812. »

Et pendant le reste de la journée nous avons roulé à tombeau ouvert, d'un point stratégique crucial au suivant, puis au-delà des collines pour rejoindre d'autres mornes étendues de toundra desséchée, qui créaient un nuage de poussière derrière la voiture de location, même sur les chaussées goudronnées.

Elle avait une carte décrivant heure par heure l'évolution de la bataille – j'ai marché un moment avec elle, mais il faisait très chaud et c'était assommant. J'ai fini par rester assis dans l'air conditionné de la voiture en essayant de comprendre comment tout ceci pouvait avoir le moindre lien avec des recherches mathématiques. Veroña n'était plus qu'un point noir en haut de la

crête où elle était partie explorer un léger escarpement – « Tu ignores donc que les soldats ont dû y poser leurs armes avant d'y grimper sous le feu de l'ennemi ?! » Elle est même revenue, couverte de poussière, avec une balle de mousquet égarée, légèrement entaillée, qui a suscité chez mon épouse une excitation délirante.

Le lendemain, elle m'a emmené à l'université en compagnie de son collègue chercheur, ce crétin de Bartolome, avec qui elle n'avait même pas couché, pour me montrer les programmes informatiques sur lesquels ils travaillaient. Ils avaient apparemment une salle pour eux tout seuls, bourrée d'énormes ordinateurs. Je suis resté poli, mais en tant qu'homme d'affaires je n'ai pas pu m'empêcher de me demander qui payait tout ça.

Ce qu'ils m'ont montré m'a troublé. C'était bien pire que les dernières élucubrations de Hansa Deprano et de ses galeries expérimentales.

D'abord, comme si j'étais un bailleur de fonds potentiel (je n'avais toujours pas compris que tel était bel et bien mon rôle dans cette mascarade), ils ont allumé un moniteur vidéo qui a bientôt diffusé des extraits des batailles napoléoniennes, montés avec des films de la police où l'on voyait les supporters violents d'équipes de football rivales avancer et reculer pour s'affronter dans les gradins d'un stade de football.

Puis l'écran vert olive de l'ordinateur a montré des masses confuses de points colorés qui se déplaçaient sur les gradins, recouverts d'une grille étalonnée en mètres. Les points rouges avançaient, puis c'était au tour des jaunes. Ils représentaient de toute évidence une synchronisation exacte avec les personnages du moniteur vidéo. Des formules mathématiques se sont affichées.

Alors l'écran d'ordinateur a montré les rangs compacts de ce qui était manifestement un grand champ de bataille simulé, précisément défini avec de nombreuses courbes de niveau. J'ai reconnu les deux pics et les villages de la plaine sinistre où Veroña m'avait emmené. Une énorme rangée de points colorés se déplaçaient pour prendre position au centre et sur les flancs, certains se fondaient, d'autres disparaissaient. Ça m'a fait penser à des poissons tropicaux, mais j'ai compris que c'était une représentation de bataillons d'infanterie et de cavalerie. Tout en bas de l'écran de l'ordinateur, diverses formules mathématiques décrivaient sans doute les mouvements des troupes, et toutes ces formules paraissaient aboutir à une espèce de conclusion.

Les écrans d'ordinateur se sont éteints, la lumière est revenue dans la salle. J'étais en état de choc. Pour postuler à MTV comme réalisateurs de vidéoclips pour des groupes pop, Veroña et Bartolome avaient un vrai potentiel, mais je redoutais le verdict de leurs professeurs de mathématiques.

« Tu es mon mari, et non un collègue mathématicien. Tu ne dois pas souffler mot au-dehors de ce que tu viens de voir ici. Bartolome et moi avons prouvé dans nos modèles de conflits que les êtres humains obéissent à des structures de mouvements que l'on peut définir mathématiquement. Ce qu'on pourrait exprimer autrement, dans un langage plus abordable : ils semblent se déplacer conformément à un plan prédéfini. »

Bartolome s'est penché vers moi d'un air menaçant : « Ces recherches sont à la pointe de la théorie.

— Tu ne comprends donc pas, Lolo ? »

Puis Bartolome a ajouté : « Il y a ce qu'on pourrait appeler une structure. Une harmonie mathématique. Nous venons de dégager une structure de mouvements prévisible dans nos modèles de conflits. Nous ne connaissons pas la signification de cette structure, mais elle est indubitablement là. »

Il y avait belle lurette que je n'avais pas vu Veroña aussi passionnée, et j'ai ressenti de la tristesse pour nous deux.

« Nous nous conformons à un plan qui n'est peut-être pas apparent, dit-elle, mais qui se révèle dans les conflits. Ces soldats sur le champ de bataille : il y avait un plan mis en œuvre que nous pouvons seulement qualifier de mathématique. Nous sommes des mathématiciens : les spéculations ne sont pas de notre ressort.

— Voyons voir si j'ai bien compris, dis-je en prenant une cigarette.

— Il est interdit de fumer ici. Les responsables de l'ordinateur ne veulent pas de fumeurs dans cette salle », fit Bartolome en haussant les épaules.

J'ai remis la cigarette dans mon paquet. « J'essaie de comprendre. Vos calculs ont abouti à une sorte de corrélation entre les mouvements des hooligans dans les gradins du stade de foot, et ceux des soldats sur les anciens champs de bataille ?

— Corrélation est le mot juste. En tant que mathématiciens, nous sommes au-delà du langage ordinaire et de la vulgarisation mathématique. Nous cherchons des calculs reproductibles. Nous avons décelé des structures. Les formules mathématiques servent à prédire les mouvements les plus probables de ces soldats et les explosions de violence.

— Mais ces structures ne sont-elles pas dues à vos modèles ? Je veux dire, comment connaissez-vous les vrais mouvements de troupes dans ces batailles si anciennes ? »

Ils m'ont tous deux considéré d'un air très menaçant.

« La modélisation des batailles se calcule d'après les probabilités maximales de localisation des soldats et à partir de mouvements parfaitement

documentés, et puis nous avons bien sûr testé nos formules dans d'autres conflits – il nous a simplement semblé que ces conflits étaient...

— Plus suggestifs. » Veroña a acquiescé en souriant.

J'ai déclaré forfait. « Absolument incroyable. » Moi aussi, j'ai acquiescé. Et essayé de ne pas rire.

Cet été-là, j'ai laissé Kiko Bonzas s'occuper de l'agence pour que Veroña et moi puissions passer de vraies vacances ensemble aux Phases Zone 1. J'étais convaincu que Veroña avait besoin de beaucoup de repos. Aracelli, la meilleure amie de Veroña, qui la connaissait depuis le lycée, et son dernier petit ami en date nous ont rendu visite et ont passé trois semaines avec nous.

C'étaient des compagnons formidables. Le temps a été exceptionnel, nous avons vécu de nombreuses soirées de folie – j'avais beau refuser de chanter, je les trouvais très amusantes – autour d'un insidieux karaoké qu'Aracelli nous a offert pour nous remercier de notre hospitalité.

Le dernier en date d'Aracelli venait de décrocher son diplôme d'ingénieur. Lui et moi avons eu, au dîner, de longues conversations qui terrifiaient ces dames. L'histoire du béton et les propriétés chimiques de sa prise, par exemple. Il venait de travailler pour un sous-traitant du nouveau projet de supertrain, qui était bien sûr fascinant. Pour moi.

Pendant que les filles écumaient les magasins de fringues de notre ville, le dernier en date et moi-même buvions des rhum-Coca en discutant des préférences sexuelles de nos partenaires respectives.

Dès que nous nous ennuyions au bord de la mer devant notre appartement des Phases, nous montions dans un wagon brinquebalant du citron express pour nous rendre en ville. Veroña et Aracelli prenaient un bain de soleil sans soutien-gorge sur des matelas pneumatiques qui flottaient au large des rochers situés en contrebas de l'hôtel Meliander. Le dernier en date et moi éclations de rire dès que des adolescents équipés de tubas s'approchaient d'elles et que les deux filles remettaient en toute hâte leur soutien-gorge.

Veroña portait toujours des hauts talons. Toujours. Elle en mettait une paire – de luxueuses chaussures italiennes que je lui avais offertes – dans son sac de plage et elle y glissait ses pieds encore couverts de sable fin dès que nous quittions la plage pour rejoindre la promenade, les cafés et la balustrade (peinte en vert à cette époque).

Après une première semaine particulièrement haletante de fêtes en tous genres, Veroña a eu l'idée saugrenue de mettre ses pieds douloureux dans une cuvette remplie de billes de verre aux Phases Zone 1. Elle a convaincu Aracelli

de l'imiter. Elle prétendait que le fait d'y remuer bruyamment les pieds les massait doucement. Des années après notre divorce, à Veroña et moi, je trouvais parfois une unique bille en verre bleu dans la poussière sous un vieux meuble et je souriais, ravi.

Un soir, à la discothèque aujourd'hui disparue nommée Le Clair de Lune, sise en bord de mer et non loin d'une gare du citron express – guère plus qu'un stroboscope, des caisses de bière empilées, un toit en bambou, des moustiques et une sono –, Veroña m'a emmené vers les ombres des roseaux où elle m'a sucé.

Je remettais encore ma ceinture, mais, retenant son souffle, elle m'a saisi la main pour me ramener aussitôt vers les rythmes des guitares. Mon épouse s'est emparée sans plus de cérémonie du dernier en date d'Aracelli pour danser lentement avec lui et l'embrasser, tandis qu'Aracelli et moi titubions un peu et regardions la scène – le dernier en date, Aracelli et moi acceptions tous en silence cet événement et nous n'en avons jamais reparlé, mais je me rappelle que le jeune homme a réagi curieusement à ce goût étrange instillé dans sa bouche par la langue active de mon épouse.

Un jour, laissant Veroña fumer une cigarette dans le salon des Phases, nous sommes partis tous les trois vers la charrette du paysan qui l'été s'installait au bord de la route, et nous sommes revenus avec des melons d'eau bien mûrs – tellement de melons qu'ils ne rentraient pas tous dans le réfrigérateur et nous avons dû mettre les restants dans la seconde baignoire de l'appartement, avec de l'eau et un sac de glace. Veroña était toujours assise au salon. Sa cigarette avait fini de se consumer entre ses doigts, la cendre était tombée sur les dalles de pierre. Elle avait passé tout ce temps à observer une mouche qui circulait dans la pièce.

« Elle obéit à une structure », nous annonça-t-elle calmement.

Malgré la superficie impressionnante de l'appartement des Phases, souvent, au cours de ces trois semaines de farniente, Veroña et moi entendions les bruits de l'autre couple en train de faire l'amour.

Veroña et moi tâchions de faire l'amour le plus discrètement possible. Cet horrible chat que Veroña avait adopté pour l'été et qui avait pris la fichue habitude de dormir sur notre lit nous a fixés d'un regard assassin pendant une demi-heure un soir où nous faisions l'amour, après quoi il a pris la poudre d'escampette.

Un autre soir, alors que les bougies s'étaient éteintes depuis longtemps, Veroña et moi allongés côte à côte avons écouté les bruits des autres amants

tout proches. J'ai regardé les lèvres de ma femme qui s'agitaient imperceptiblement. J'ai aussitôt deviné ce qu'elle faisait. Veroña imaginait l'autre couple relativement peu excité. Elle estimait mentalement les angles probables de leurs membres enlacés et de leurs corps mobiles, ses lèvres murmuraient en silence, comme lorsqu'elle calculait à partir de formules mathématiques et je savais qu'elle visualisait cette découverte et ce retour du plaisir dans la chambre voisine, réduisant les deux anatomies humaines à de purs symboles géométriques.

Cet hiver-là, nous avons repris notre routine. J'étais très occupé à mon agence et Veroña était perdue dans ses propres recherches à la capitale. Aux Phases 1, je lui ai lancé un allègre bonjour de la cuisine quand elle est arrivée, mais j'ai entendu les clefs de voiture percuter violemment le bol indonésien en métal. Puis le bruit sec de sa main s'emparant d'une revue, et j'ai su qu'elle était de mauvaise humeur. Je ne l'avais pas vue depuis deux semaines et voilà comment tournaient nos retrouvailles.

Je me suis senti bizarrement combatif, comme si les électrons qui dansaient autour de nous dans l'air réagissaient à l'entrée de mon épouse, si bien que je me suis assis à côté d'elle et j'ai dit :

« Quoi ?

— Rien. »

Elle a haussé les épaules, avant de me dévisager avec dureté.

Ensuite, tout aussi brusquement, elle s'est penchée en avant pour me demander : « As-tu été avec Aracelli ? »

Je n'étais pas sorti avec Aracelli. Je n'étais sorti avec aucune femme. Je me rappelle une sensation étrange, comme si tout mon être se rassemblait derrière mon sternum, avant de se dilater. Une énorme insatisfaction. Alors c'est arrivé.

« Oui. »

Aujourd'hui encore, je réfléchis parfois à ce « oui ». Pour ma défense, cette réponse était à peine un mensonge. Car j'avais bel et bien pensé à d'autres femmes. Aracelli, Thinh et Quynh, Madelaine, la serveuse française du Cena's, j'avais sans aucun doute cogité devant les écolières des cartes à jouer, pensé à Lupe la présentatrice télé et à ces trois jeunes Anglaises si pâles qui avaient fréquenté la plage durant les mêmes semaines que nous, avant de virer à un rose décevant, puis à un brun plus avenant. Mais le Christ ne disait-il pas que le simple fait d'y penser était un péché ? Ainsi, notre mariage n'avait rien de biblique.

Par ailleurs, ce « oui » était un point de départ, un premier pas vers d'autres femmes et nulle autre chose. Je me servais d'un acte bon et sincère pour me

permettre d'accomplir quelque chose de mal. Et comme le Christ ne prenait pas de notes, c'était un mensonge. J'ai soudain invoqué des règles strictes, que Veroña et moi n'avions jamais suivies, simplement pour l'éloigner de moi.

Et puis je sabotais leur amitié si ancienne. C'était vraiment imprudent de ma part, mais tout le temps où elle a crié et pleuré, je suis resté tête baissée, lèvres closes, sans regarder Veroña. Je ressentais une énorme pitié pour elle. Me croyais-je vraiment supérieur à elle ? Jusqu'à la manière dont ses cheveux n'étaient pas parfaitement coiffés derrière l'oreille me donnait envie de les remettre en place avec un grognement sec, mais je me suis refusé le soulagement familier de la réconciliation.

Veroña s'est levée puis a pris vivement les clefs de la voiture dans le bol. Sur le chemin de la porte d'entrée, elle a allumé la sono, elle s'est emparée du micro sans fil et a hurlé au volume maximum du karaoké : « Tu me fais du mal, Follana. Tu as vraiment besoin d'aller voir un psychiatre. »

Les voisins d'en bas se sont sans doute redressés brusquement sur leur chaise.

« Aracelli est psychologue. » Telle a été ma réponse furieusement calme, mais le micro venait de s'écraser contre le mur et la porte avait claqué, en fissurant le plâtre flambant neuf.

Je suis longtemps resté immobile en secouant la tête. Pourquoi ai-je dit oui ? Puis j'ai téléphoné à Sagrana afin de me renseigner sur les procédures de divorce.

Veroña est retournée dans la capitale, où elle a aussitôt et enfin couché avec Bartolome, tous deux marmonnant sans doute des fractions et des nombres entiers tandis que chacun mordillait l'oreille de l'autre.

Le lendemain, elle a téléphoné à Aracelli pour injurier son amie de toujours, qui a bien sûr été scandalisée, furieuse et gênée. Aracelli s'est présentée à mon agence, puis nous avons traversé la rue ensemble pour nous rendre jusqu'au Cena's, marchant côte à côte dans un silence embarrassé, seulement capables de parler quand on nous a servi nos boissons. J'ai essayé de lui expliquer les raisons de mon « oui ». Aussi gênant et absurde que cela puisse paraître, c'était manifestement ce que Veroña souhaitait entendre, et en lui disant ce simple mot je pouvais peut-être l'aider à comprendre combien elle se trompait.

Je me souviens qu'Aracelli écartait délicatement les cheveux de son visage en sirotant son verre de café avec nervosité, et qu'elle a soudain été certaine que tout allait s'arranger. J'ai découvert avec stupéfaction les violentes oscillations de mes émotions – en fait, j'étais furieux d'entendre Aracelli

proférer un optimisme aussi faible. Mais mon « oui » – ce simple petit mot – a mis en branle tout un fleuve d'ordures.

Veroña a rompu avec moi. Notre séparation a duré deux semaines, puis est devenue un divorce. Elle n'a pas voulu la moindre part de mes affaires ni de mes biens. « Tu as travaillé pour tout ça. » Elle m'a dit qu'elle désirait de l'argent liquide afin de poursuivre ses recherches. Ses foutues recherches. Comme j'avais beaucoup d'argent liquide à ce moment-là, Sagrana lui a fait virer presque tout et j'ai acheté au nom de mon ex un petit appartement dans la capitale, le payant en trois versements échelonnés au cours des deux années suivantes. Bartolome s'y est aussitôt installé, si bien que j'ai en quelque sorte financé leurs roucoulades. Cette situation était loin de promouvoir les avantages de la fidélité. J'ai proposé à Veroña un appartement beaucoup plus vaste dans notre ville, mais elle a refusé d'y remettre les pieds tant que ses maudites recherches ne seraient pas achevées. Je suppose que son amour des mathématiques m'a évité d'avoir une ex-épouse relocalisée.

Environ un an plus tard, Sagrana a appris que l'université avait retiré tout financement aux recherches de Veroña et que son travail était tourné en dérision dans une revue réputée. Alors j'ai plaint Veroña de tout mon cœur. J'ai ressenti davantage de désespoir qu'à n'importe quel autre moment de notre vie commune, car si je lui avais fait un peu de mal, comme il arrive souvent entre homme et femme, les récents événements l'avaient profondément blessée.

Nous avons entendu dire qu'on avait découvert Veroña assise en tailleur dans l'appartement que je lui avais acheté, une paire de ciseaux à la main, en train de découper des feuilles de format A4 couvertes de ses propres calculs ainsi que certains de ses papiers personnels, par exemple des relevés de compte bancaire et des lettres, pour les transformer en milliers de bandes de papier, qu'elle triait alors méticuleusement pour les fourrer dans des sacs plastique qu'elle répartissait ensuite dans des poubelles publiques bien précises – devenant hystérique si leur localisation était modifiée –, le plus fou étant qu'elle avait conservé la fameuse table de la chambre 88.

Moins d'un an après mon divorce d'avec Veroña, j'ai épousé Aracelli lors d'une cérémonie civile ; comme témoins, simplement Sagrana, Tenis, Lupe et pas de dernier en date, désormais ex-petit ami d'Aracelli, lequel était furieux.

Je me rappelle très bien la minuscule robe mauve de Lupe, à défaut de celle de ma nouvelle épouse. Et voilà que ça recommence, ai-je alors pensé, car je n'ai jamais cessé de nourrir une attirance maladive pour la femme de mon meilleur ami.

Juste avant notre mariage, alors que nous étions au lit ensemble aux Phases Zone 1, Aracelli m'a soudain saisi les cheveux en disant : « Je sais comme tu es, Lolo. Après notre mariage, tu séduiras quelques femmes, mais je te demande seulement une chose – car j'ai moi aussi ma fierté –, pas une femme que je devrai voir tous les jours, parce que alors j'aurais l'impression qu'on se moque de moi, ce qui prouve tout simplement que je suis plus soucieuse de ma réputation que de mon mariage. Il y a des millions de femmes dans le monde, pourquoi donc draguer précisément une que je connais ? Pas la fille qui travaille dans le bureau voisin du mien, ni la serveuse de mon café, ni la femme de ma banque ou du magasin de glaces. J'ai souvent vu ça arriver à mes copines. Elles disent à leur mec : "Mais oui, on est modernes, on va avec qui on veut tant qu'on reste ensemble", et elles sont sérieuses, mais pas plus tard que le lendemain leur mec s'envoie en l'air avec leur petite sœur. Va chercher tes salopes sur la plage, mais assure-toi bien qu'elles giclent deux semaines plus tard et qu'elles ne remettront pas les pieds ici.

— Pareil pour toi, alors », grommelai-je.

Elle a lâché mes cheveux. « Si tu as envie de voir un cul poilu sur moi, très bien.

— Hé. Il n'est pas question de gamines avec moi. Ça ferait trop d'ennuis.

— Si je ressens un jour le besoin de bousiller complètement ma vie, on pourrait adopter ou trouver un écolier vraiment mignon pour qu'il me baise.

— Un écolier au papa richissime, ajoutai-je.

— Plus riche que vous, monsieur Pasta. »

Après cette conversation avec Aracelli, à mon grand étonnement j'ai découvert que mon esprit se désintéressait des femmes pour la première fois de ma vie. J'ai cessé de les reluquer au-dessus de mon journal quand j'étais au Cena's.

La liberté qu'elle m'accordait vidait cette liberté de tout contenu. Soudain, Aracelli et moi avons été heureux ensemble et ce bonheur nous a pris complètement au dépourvu. Notre bonheur ressemblait à un aimable poupon dont nous ne savions que faire. Je la regardais parfois de l'autre côté de la table du Dauphin (ou s'agissait-il des Rivières Calmes ?) et je ressentais brusquement une peur terrible de la perdre.

Une fois encore dans ma vie, ce que je désirais le plus – l'infinie variété des corps féminins – se retournait tout à coup en ce que je désirais le moins.

OceanofPDF.com

Les Solielian

J'étais à mon agence quand ma mère a téléphoné, hystérique. J'ai aussitôt appelé une ambulance, puis Tenis, mais il était en salle d'opération. J'ai donc rappelé le service des ambulances. Dans notre ville et à cette époque, mieux valait appeler plusieurs fois une ambulance. Il était plus rapide pour moi de remonter le Major au pas de course jusqu'à l'appartement de la place de l'Hôtel-de-Ville que d'envisager un autre moyen de transport, et j'ai donc couru.

Je haletais autant que lui. Habillé de pied en cap, mon père était allongé sur leur grand lit vieux et sombre que nous avions fait transporter de l'hôtel Impérial. Son aspect général m'a inquiété : il avait les bras levés vers le ciel – comme s'il se battait contre un invisible djinn – et il répétait, en hurlant si fort que ma mère a dû fermer la fenêtre : « Vous allez me perdre, vous allez me perdre tous les deux, qu'allez-vous faire sans moi, tous les deux ? La douleur est atroce, je veux qu'elle s'arrête. Vous allez me perdre, l'argent, prenez l'argent et occupez-vous de l'argent, vous allez me perdre ! »

Au début de sa pratique médicale, alors qu'il faisait un stage horrible aux urgences d'un grand hôpital de la capitale, Tenis m'a dit : « Notre pays est impressionné par le drame, les médecins aussi. Quand des patients arrivent en hurlant et en criant à tue-tête – même s'ils viennent de perdre une jambe –, j'ai remarqué que tous ces connards de brailleurs survivent toujours. Ce sont les salauds bien tranquilles, qu'infirmières et médecins remarquent à peine, qui clamsent. C'est toujours ceux qui passent inaperçus, qui n'ont même pas l'énergie de crier, qui courent le plus grand danger. J'ai appris à m'occuper d'eux en premier ; et à laisser les gueulards faire la queue devant mon cabinet. Depuis que j'ai commencé de bosser dans ce service, le taux de mortalité a été divisé par deux. Tant qu'ils crient, ils ne vont pas te claquer entre les pattes. »

Mon père hurlait et rugissait. J'étais convaincu qu'il allait s'en tirer.

« Qu'est-il arrivé ? demandai-je.

— Il est tombé dans le salon. Une douleur à la poitrine. Oh, la bagarre pour l'amener ici, fit ma mère.

— Bon. Papa, du calme. J'ai téléphoné à Tenis, qui travaille, et deux fois pour avoir une ambulance.

— Rien à foutre de Tenis. Trouve-moi Jesús.

— Jésus ne te sera d'aucune aide. Tu n'as pas été à la messe depuis...

— Mon comptable Jesús, espèce de crétine.

— Jesús Deux Cœurs est à des kilomètres d'ici.

— Trouve-moi le comptable de Lolo, alors ; ce Sagrana.

— Sagrana ? dis-je.

— Il a du plomb dans la cervelle, lui. Pas comme toi.

— Ah bon ? Je doute que tu approuves toutes ses habitudes.

— Tu vas me perdre, mon garçon. Appelle Sagrana.

— Je m'en occupe. Essaie de te détendre. »

J'ai téléphoné à Sagrana qui a aussitôt paniqué et je l'ai entendu renverser des objets sur son bureau.

« Il désire te parler.

— Pourquoi ?

— Dieu seul le sait, mais il a l'air plutôt remonté.

— J'arrive tout de suite. »

J'ai encore rappelé le service des ambulances, mais la standardiste s'est montrée désagréable : « Vous avez déjà téléphoné deux fois.

— Alors elle est où cette ambulance, espèce de garce ? »

J'ai raccroché violemment, puis j'ai encore essayé de contacter Tenis, mais il était toujours en salle d'opération. Je me suis demandé si je pourrais obtenir son numéro secret et j'ai donc téléphoné à Lupe qui n'a pas cessé de répéter « Sainte hostie, sainte hostie » d'une voix saccadée que j'ai soudain trouvée incroyablement sexy. Elle m'a assuré posséder un numéro secret qui bipait Tenis jusque dans la salle d'opération ; elle allait donc le contacter sans plus attendre.

« Tenis à la rescousse », annonçai-je de retour dans la chambre. Ma mère pleurait. Sagrana est arrivé quelques secondes plus tard (avant l'ambulance, notez-le bien), il s'est solennellement agenouillé au chevet de mon père, comme un prêtre, et il lui a pris la main. Mon père s'est nettement calmé.

« Monsieur Follana, vous devez rester tranquille jusqu'à ce qu'un médecin vous examine. Ce n'est pas le moment de s'inquiéter de problèmes financiers.

— C'est sacrément le moment, petit gars. Il y a deux semaines, j'ai siphonné le compte joint et mis tout l'argent sur mon compte personnel – le taux d'intérêt est plus élevé d'un point cinq. »

Le visage de Sagrana s'est brusquement assombri. « Oh », a-t-il lâché.

Je suis intervenu : « Et alors ? »

Sagrana m'a regardé, ennuyé.

Mon père a ordonné : « Aide ces deux demeurés, fais-moi descendre à la banque et nous allons remettre tout cet argent sur le compte joint.

— Monsieur Follana, c'est l'heure de la sieste, chuchota aussitôt Sagrana. La banque n'ouvrira pas avant demain matin.

— Aidez-moi à y descendre pour parler au directeur.

— La banque est fermée. Pour l'amour du ciel ! s'écria ma mère. Pas maintenant. Ce n'est vraiment pas le moment de parler d'argent, alors que nous avons besoin d'un médecin.

— Explique, explique », haleta mon père, exaspéré, ses yeux jaillissant presque hors de leurs orbites vers Sagrana.

Lequel s'est tourné vers nous et a parlé d'une voix calme : « En cas de... disparition dans une famille, la banque bloque tout l'argent si la victime est titulaire d'un compte individuel à son seul nom, mais légalement elle ne peut pas le faire avec un compte joint détenu par un couple marié.

— C'est vraiment important ?

— Oui. Cet argent reste parfois bloqué là très longtemps – des années dans certains cas – pendant qu'on règle tous les problèmes d'imposition de la personne concernée. »

Une atmosphère pesante, déprimante, a envahi la chambre obscure. Je ne gagnais pas beaucoup d'argent à l'époque et même moi, j'ai ressenti tout à trac le besoin égoïste d'avoir accès à l'argent de mes parents.

Sagrana a poursuivi d'une voix prudente : « Si cette démarche pouvait ôter un peu de stress à M. Follana en cette heure difficile, de toute évidence il serait parfaitement inoffensif de...

— Voui, voui, explique-leur, petit... ouvre-leur les yeux.

— ... transférer cet argent sur le compte joint de M. et Mme Follana dès l'ouverture de la banque demain matin.

— Voui. Voilà qui est raisonnable. »

Tenant toujours la main de mon père – la caressant bel et bien –, mon comptable a levé l'autre main pour consulter sa montre. « Il est presque trois heures maintenant. La banque ouvrira à huit heures trente demain matin. Afin de prendre toutes précautions utiles, j'accompagnerai M. Follana demain matin. »

J'étais donc assis d'un côté du lit, ma mère de l'autre, et nous caressions chacun une main de mon père, couverte de taches de son. Les ongles des pouces si semblables aux miens. Sagrana s'est déplacé pour s'asseoir au pied du lit sur une des chaises en ébène à dos mince qui provenaient du salon de télévision de l'Impérial, et il s'est approché du montant du pied de lit.

« Sagrana, a fait mon père en grimaçant.

— Oui, monsieur ?

— Fume si tu en as envie. Inutile de sortir de la chambre.

— Franchement, monsieur, ce ne serait pas bien alors que vous vous sentez mal. Je vais sortir.

— Fume, mec ! commanda-t-il. Toi aussi, Cendrillon, grommela-t-il du coin de la bouche à mon intention. Je constate que tu es trop bien élevé. Mais c'est pas moi qui t'ai appris ça. » Il a pouffé de rire, puis dégluti. La sueur dégoulinait sur son visage.

Penaud, Sagrana a sorti son paquet de cigarettes et je l'ai imité.

« Quelle marque fumes-tu, Sagrana ? » demanda mon père.

Sagrana lui a montré les cigarettes de pêcheur qu'il achetait trois fois rien.

« Excellent tabac. Un tabac d'homme. Regarde un peu ce que fume Lolo. Des cigarettes nord-américaines pour filles. Tu sais pourquoi ? Parce qu'il a vu les actrices nord-américaines les fumer et il croit qu'en fumant la même marque il va pouvoir sauter la première starlette à se pointer sur notre plage !

— Père, Lolo est aujourd'hui un homme marié », aboya ma mère.

J'ai ri pour essayer de feindre l'indifférence.

« Comme si une actrice célèbre risquait de venir ici, a sournoisement marmonné mon père en comprenant mon manège.

— En fait, cette... Ava Gardner », n'ai-je pu m'empêcher d'ajouter.

Mon père a éclaté de rire avant de tousser, puis à ma grande horreur j'ai vu une jambe de Sagrana tressauter au-dessus de l'autre : lui aussi pouffait et se moquait de moi.

« Pauvre, pauvre Lolo, hein ? J'ai jamais eu envie d'avoir une fille, mais on m'en a fourgué une en pantalon, hein ? Tu parles d'un garçon... Mon argent qu'il a pu dépenser dans cette capitale, Sagrana.

— Oh non, monsieur Follana. Lolo n'est pas dépensier, a objecté Sagrana.

— En tout cas il jette mon argent par les fenêtres. Seigneur ! Qu'a-t-il bien pu faire de tout cet argent à la capitale ? J'en sais fichtrement rien. Je crois qu'il l'a flambé sur des bouquins de luxe. Des livres. Il avait déjà bien assez de livres pour construire une maison avec... Pourquoi diable désirait-il encore posséder d'autres bouquins ? Tu sais ce que tu es, Lolo ?

— Quoi donc, papa ?

— Les Français ont un mot pour ça. Un bohémien. Tu sais ce que c'est ?

— Oui, papa.

— C'est ce que tu as toujours été. Un bohémien dans un somptueux costume qu'il m'a fallu payer. J'imagine que tu fumais du haschisch là-bas avec les autres bohémiens.

— Je n'ai jamais touché à la drogue, papa, et tu le sais très bien.

— Jamais ? Jamais ?

— Je t'ai déjà dit que j'ai essayé le haschisch une fois et que j'ai eu l'impression d'être chez le dentiste. Je suis beaucoup trop hypocondriaque pour essayer quoi que ce soit d'autre.

— Alors comme ça tu n'as pas claqué tout mon fric avec les jeunes Maghrébins qui vendent du haschisch ? Je croyais que toutes tes idées de cinglé venaient de là. L'urbanisme, tiens donc. Un type incapable de ranger sa propre chambre dessine une ville ! »

Il a eu un rire cruel. Puis il a regardé Sagrana et lui a adressé un clin d'œil.

« Chuuut, fit ma mère.

— Hé, Sagrana. Ouvre cette armoire là-bas et jette un coup d'œil en bas. Vas-y, mon vieux, n'aie pas peur. »

Sagrana a rejoint l'armoire et l'a ouverte.

« En bas, mon vieux, sors ça. »

Dans l'ombre, Sagrana a trouvé une bouteille de vin.

« Apporte-la ici. Regardez ça, vous autres. Latour 1961. Ces Français sont pas bons à grand-chose, mais ils s'y connaissent en pinard. Les bohémiens aussi, pas vrai, Lolo ? »

J'ai acquiescé.

« Sagrana. J'ai volé ça aux imbéciles qui ont acheté l'hôtel Impérial, juste à côté d'ici. Ça figurait sur cette saleté d'inventaire : trois caisses de Latour 1961, mais ces crétins n'ont pas émis la moindre protestation. Comment veux-tu respecter des types pareils ? C'étaient pas des hôteliers, rien que des idiots. Regarde un peu ce qu'ils ont fait de cet établissement. Ils l'ont bradé ! »

Il criait et toussait.

« Père, un peu de calme.

— Pauvre maman. » Il a passé les doigts dans les cheveux de ma mère. « Pauvre idiot de Lolo et pauvre maman. Beaucoup trop bons pour ce monde, tous les deux, dit-il calmement. Sagrana, va dans la cuisine chercher un tire-bouchon et quatre verres.

— Père », lui reprocha ma mère.

Mon père n'a pas eu pour nous une seule parole chaleureuse ou aimante. Alors que nous entendions Sagrana semer le chaos dans la cuisine et laisser tomber des objets, mon père m'a regardé et dit :

« Mal, fiston. Vraiment mal.

— Tiens bon, papa. » Je lui ai serré la main. « Tenis arrive. Et cette putain d'ambulance. Je vais encore les rappeler. »

J'ai fait mine de me lever. Mais de la main il m'a signifié de rester assis.

Il a grimacé. « Je sais que je ne suis pas une oie blanche, mais je ne mérite pas de souffrir ainsi.

— Je sais, papa, je sais. » À la seule idée qu'il souffrait vraiment, les larmes me piquaient les yeux, mais je n'ai pas pleuré car Sagrana est revenu dans la chambre.

« Par ici, garçon ! » a lancé mon père, aussitôt égayé par l'arrivée de Sagrana. « Donne ça à Lolo, fils. C'est moi qui lui ai appris à ouvrir une bouteille de vin. Il a toujours été très fortiche pour ça. Surtout quand c'est papa qui régale. »

J'ai débouché la bouteille avant de verser un peu de vin dans les quatre verres dépareillés.

« Papa, tu ne peux pas boire avant l'arrivée du médecin, chuchota ma mère.

— Écoute un peu ça, Sagrana. Ne te marie pas trop tôt. Tu es un garçon raisonnable. Lolo s'est marié, comme tu sais. Elle est très agréable à regarder. Une fille ravissante, mais aucun sens des affaires. La tête dans les nuages comme lui. Santé, tout le monde. »

Solennellement, nous avons tous bu une gorgée du vin fort et parfumé, en regardant l'homme allongé sur le lit. Il a essayé de relever le buste, mais seulement réussi à s'humecter les lèvres. Malgré tout, j'ai vu sa langue jaillir hors de la bouche pour goûter le vin.

« Oh oui », soupira-t-il. Un long silence a suivi. Ma mère a eu un mauvais pressentiment : elle a quitté son siège pour s'allonger sur le lit à côté de mon père, un bras posé sur son torse.

« Bois, mec, fit-il en m'adressant un signe de tête. Qui donc gagne de l'argent dans notre ville, Sagrana ? »

Mon comptable a toussé. « Les agents immobiliers venus de l'extérieur s'en mettent plein les poches, monsieur Follana. Pusol et son équipe.

— Que fait maintenant ce salopard de Seraini ?

— Il a tout vendu.

— Ah. Toujours détesté ce con. J'espérais qu'il était dans la merde. »

La sonnerie de la porte a résonné.

« Dieu merci », dis-je à voix haute avant de rejoindre le couloir et l'interphone.

« Oui.

— C'est vous qu'avez appelé l'ambulance ?

— Montez ici, troisième étage, mon père vient d'avoir une crise cardiaque. Pourquoi êtes-vous aussi en retard ? »

J'ai raccroché violemment le combiné de l'interphone et j'ai laissé la porte d'entrée ouverte, avant de retourner dans la chambre.

Quand j'y ai pénétré, l'état de mon père semblait avoir empiré. De l'angle où je me trouvais maintenant, il paraissait constamment s'efforcer de se lever du lit.

« Détends-toi, papa. C'est les infirmiers.

— Ne me dis pas de me détendre, gamin. Faut que je tienne le coup jusqu'à demain matin. Me donne pas le moindre conseil sur ce que je dois faire. J'ai un boulot sur les bras. Je te maudis, Lolo. Je te maudis vraiment. Va te faire voir, Lolo. Tu me voles mon argent et maintenant tu me dis quoi faire.

— Ce type va t'aider. »

Il a fondu en larmes. Je ne savais plus quoi dire.

Ma mère a gémi. « Oh, papa. Ne pleure pas. Pourquoi donc pleures-tu ? »

J'ai entendu les ambulanciers crier dans le couloir et je me suis précipité hors de la chambre. Il y avait un seul type et il n'avait pas de sacoche.

« Où est tout votre matériel ?

Le type m'a regardé.

« J'essayais de dire... » Il a baissé la voix. « Le patient est toujours vivant ? » demanda-t-il d'une voix incrédule. « Je suis l'ambulance des macchabées. Je suis pas infirmier. Je récupère seulement ceux qu'ont passé l'arme à gauche.

— Vous plaisantez, sifflai-je. Allumez votre radio et trouvez-moi tout de suite un médecin.

— Lolo ! » a crié ma mère.

Je suis retourné dans la chambre. Mon père semblait dormir. Sagrana était assis près de lui sur le lit et il essayait de relever un peu les épaules de mon père. À l'aide de deux doigts, il ouvrait légèrement la bouche de mon père pour vérifier que la langue ne bloquait pas le conduit respiratoire. Mon père a toussé et paru retrouver un peu de vie.

Sagrana s'est tourné vers moi, son visage épanoui débordant d'une passion et d'une excitation que je ne lui avais pas vues depuis les heures innombrables passées ensemble au cimetière alors que nous étions de souples écoliers – la panique semblait avoir gommé les valises violacées sous ses beaux yeux. « Ça ne va pas du tout. Il faut absolument trouver un médecin. Je crois qu'il est en train de perdre conscience. Tu as été surveillant de plage, peut-être que tu pourrais vérifier sa respiration.

— C'était il y a des années, murmurai-je. Ce sale connard s'occupe de l'ambulance des morts. Ils se sont gourés. Qu'allons-nous faire ?

— Trouve Tenis. Dis-lui d'organiser quelque chose en vitesse.

— J'ai essayé. J'ai appelé Lupe. » La panique s'entendait clairement dans ma voix. « Elle lui a envoyé un message sur son biper, mais il est en salle d'op. »

Mon père a ouvert les yeux, je me suis senti soulagé. Il semblait avoir repris des forces et il m'a fait signe d'approcher.

« Au nom du Seigneur, fais-toi couper les cheveux, mon gars », m'a-t-il chuchoté, puis il a paru sombrer dans le sommeil, mais de légers spasmes l'agitaient et puis ses yeux se sont rouverts, brièvement. Ils semblaient horriblement lointains. Ils ne voyaient plus rien de ce monde – ils étaient partis vers le suivant.

Alors il s'est figé. Sagrana s'est mis à gémir, en posant sa douce chevelure sur la chemise de mon père.

« Je n'entends plus sa respiration. »

Je me suis débattu avec la fenêtre de la chambre pour crier vers le toit orange de l'ambulance. Je voyais vaguement quelque chose en bas, mais je n'arrivais pas à ouvrir cette fenêtre et j'ai couru dans le couloir. Le conducteur était toujours là, debout et immobile dans la cuisine.

« Aidez-nous. Aidez-nous. Il est inconscient. Vous avez bien fait une formation ?

— Je débute dans ce boulot. »

Le conducteur de l'ambulance est entré dans la chambre, Sagrana lui a fait place.

À ma grande surprise le conducteur a aussitôt réagi, tenté diverses mesures d'urgence, dont le baiser de la vie. Il l'a fait avec beaucoup de sang-froid et d'efficacité. Tandis que sa paume appuyait rythmiquement sur le buste de mon père – les deux bras joints en une sorte de colonne –, le conducteur de l'ambulance avait un regard lointain, absent, qui englobait toute la pièce et qui m'a rappelé les yeux d'un chien en train de copuler avec une chienne qu'il venait de monter, tandis que je les observais, sur un terrain vague tout proche des Phases Zone 1.

D'instinct je me suis rapproché de ma mère pour lui enlacer les épaules ; elle avait porté à sa bouche les phalanges d'une main et elle les mordait en contemplant le spectacle vraiment horrible des gestes violents du conducteur de l'ambulance qui pompait au-dessus du buste inerte de mon père dont il avait déchiré la chemise pour dégager la partie supérieure du corps (il avait néanmoins pris soin d'écarter la médaille en or de saint Christophe que mon père portait au cou), révélant une riche toison de poils gris. (Je suis moi-même étrangement dépourvu de poils. Comme Sagrana.) Le matelas gémissait selon un rythme suggestif. Je me suis alors trouvé incapable d'empêcher mon esprit de détaler vers le souvenir délectable du jour lointain de mon adolescence où, agenouillé sur ce même lit, j'enfilais très proprement Madelaine par-derrière, son uniforme de femme de chambre remonté très loin au-dessus de ses reins.

Mon père ne réagissait pas.

Ma mère éplorée est tombée sur le lit à côté de lui en répétant son nom. Sagrana criait au conducteur de l'ambulance d'aller chercher de l'aide. Le conducteur de l'ambulance a acquiescé d'un air entendu avant de filer hors de l'appartement.

Étonnamment, quelques secondes plus tard, il s'est rematérialisé avec trois authentiques infirmiers aux gilets réfléchissants très colorés, qui ont semblé éclairer la chambre obscure.

Ils ont aussitôt signifié à Sagrana, à ma mère et à moi-même de quitter la pièce, puis ils ont entouré mon père d'un complexe équipement électronique dans des caisses métalliques brillantes – y compris ces coussinets à électrochocs qu'on place sur la poitrine. Par ailleurs, ils criaient dans des talkies-walkies. J'ai remarqué la bouteille de vin renversée sur le luxueux tapis disposé près du lit, une bouteille qui se vidait en glougloutant sur la laine, mais le moment était mal choisi pour la remettre d'aplomb.

Durant dix minutes nous avons tenté de calmer ma mère – qui était hystérique dans la cuisine –, et puis les infirmiers sont arrivés, la tête basse.

J'ai été pris par surprise. Je tremblais de la tête aux pieds.

« Écoutez. Rien à faire. C'était trop tard. Je suis désolé. Si nous l'avions transporté à l'hôpital, nous aurions fait exactement la même chose. La loi stipule maintenant que nous ne pouvons pas le déplacer sans qu'un médecin vienne ici pour signer le certificat de décès. Nous ne pouvons pas signer de certificat de décès, nous avons donc besoin qu'un toubib vienne faire ça ici. Vous comprenez ? Toutes mes condoléances, monsieur. »

Ses deux assistants nous ont adressé un signe de tête avant de sortir.

J'avais les lèvres toutes engourdies. J'ai étreint ma mère dans la cuisine, puis je l'ai lentement guidée vers le salon où je l'ai assise puis laissée se remettre un peu. Je suis retourné dans la cuisine, mais soudain le premier conducteur d'ambulance est revenu dans le couloir avec son chariot.

« Que faites-vous ? demanda Sagrana.

— Si y a pas de toubib ici pour le rédiger, suffit que j'aille faire un tour à l'hôpital avec votre père.

— Ce n'est absolument pas mon père.

— Pour faire signer le certificat de décès là-bas, mais je vous le ramène dans la foulée, c'est promis. Maintenant faut que je l'installe sur le chariot. Je vais faire rouler le chariot jusque dans la chambre.

— Laissez la dame de la maison en paix avec son époux, a grondé Sagrana. Pour l'amour du ciel ! »

Ma mère et moi sommes allés ensemble voir mon père et nous nous sommes très calmement étendus de part et d'autre de son cadavre. J'ai constaté qu'allongé dans cette position, avec le corps de mon père mort entre les deux nôtres, il était difficile de ne pas penser à Thinh et à Quynh étendues de part et d'autre de mon propre corps au-dessus de la présence aquatique du réservoir d'eau.

Puis j'ai accompagné ma mère, en larmes, hors de la chambre, je l'ai réinstallée au salon et je pleurais pour rejoindre d'un pas chancelant la cuisine où Sagrana s'est précipité vers moi : « Nom de Dieu, a juré mon comptable. Est-ce que ça va, mon vieux ? »

Ses bras m'ont entouré et nous nous sommes étreints avec force.

« Seigneur, Sagrana. Je n'arrive pas à y croire. Si vite.

— Là, dit Sagrana. Ne fais pas trop attention à ce que ton père t'a sorti avant de mourir. Mon paternel était pareil. Ils essaient de tout déballer, ils essaient d'être durs avec toi, parce que toute leur génération a vécu avec cette dureté et ils veulent que nous aussi on soit des durs.

— Oui », fis-je, mais il voyait bien que la crise cardiaque foudroyante de mon père m'avait complètement anéanti.

Nous avons entendu un heurt en provenance de la chambre. Ce crétin d'ambulancier y faisait entrer son chariot de force comme s'il était sur un parking de supermarché.

Nous avons soudain perçu une présence sur notre droite, alors que Sagrana et moi étions dans les bras l'un de l'autre. Toujours enlacés, nous avons tourné la tête. Debout et nous regardant, Tenis portait un long imperméable et il avait toujours ses lunettes de soleil sur le nez – qu'il a aussitôt enlevées. La porte d'entrée était sans doute restée ouverte, telle a été ma seule conclusion.

« Tenis. » Sagrana et moi nous sommes séparés, en nous sentant vaguement coupables, me semble-t-il. « Dieu merci, tu es là, dit Sagrana. Son père », ajouta-t-il laconique, avec un signe du menton dans ma direction.

Tenis est parti dans le couloir en lançant derrière lui : « Navré d'avoir mis autant de temps. » Puis il est entré dans la chambre et nous l'avons entendu dire : « Qu'êtes-vous en train de faire ? »

La voix du conducteur de l'ambulance : « J'attends qu'un médecin signe le certificat de décès.

— Dehors, DEHORS !

— Vous êtes le médecin ?

— Oui. Je suis le médecin. Tenis. J'exerce les fonctions de chirurgien à l'hôpital général et je suis le médecin traitant de cette famille.

— Bon, eh bien j'ai besoin de faire signer le certificat.

— Il s'agit toujours d'une urgence médicale et maintenant c'est moi le responsable. Sortez ! Vous n'avez rien à faire ici. »

Le conducteur de l'ambulance est sorti ventre à terre de la chambre, mais pour aussitôt traîner dans le couloir, avant de décamper d'un air gêné vers l'entrée.

« Oh, Dieu », ai-je entendu Tenis gémir.

Sagrana et moi nous sommes approchés – en nous faufilant non sans mal devant l'ambulancier dans le couloir – et arrêtés à la porte de la chambre. Mon père avait déjà été installé sur le chariot, qu'on avait abaissé pour faciliter l'opération.

« Quand a-t-il manifesté les premiers symptômes ? a demandé Tenis, en s'agenouillant vivement à côté du chariot et de mon pauvre géniteur.

— À trois heures, répondit Sagrana d'une voix crispée.

— Seigneur, Lolo. Désolé. Je te prie de sortir, Lolo. J'ai besoin d'examiner ton père tout de suite, juste au cas où. Où est ta pauvre mère ?

— Au salon.

— Ici ? Elle a tout vu ? Oh, va lui tenir compagnie, Lolo », chuchota-t-il.

J'ai quitté la pièce, mais Sagrana est resté et je les ai aussitôt entendus murmurer ensemble. Je suis allé au salon et j'ai vu le conducteur de l'ambulance qui traînait, embarrassé, dans la cuisine.

« Mon ami, il y a des boissons fraîches dans le réfrigérateur, à moins que vous ne préfériez vous faire un café.

— Non, non, monsieur. Merci. C'est juste que...

— Quoi ?

— J'ai besoin de récupérer mon chariot. Si vous n'en avez pas besoin.

— Vous allez le récupérer. Le docteur Tenis procède en ce moment même à son examen. »

J'ai poursuivi vers le salon. « Tenis est là, maman, mais il ne peut rien faire. »

Elle était assise là, au salon, et tout à coup ma mère a paru très seule. Elle a simplement hoché la tête. Je me suis assis à mon tour, nous nous sommes étreints et elle m'a caressé les cheveux.

« Qu'allons-nous faire pour l'argent ? demanda-t-elle alors.

— Pas maintenant. Tu ne peux pas t'inquiéter pour ça.

— Mais je suis inquiète. Il a tout perdu.

— Il n'a pas tout perdu. Cet argent est à la banque.

— Ces vautours le garderont tant qu'ils le pourront. Ou les socialistes.

— Nous ne pouvons rien y faire, maman.

— Tu ne peux pas subvenir à mes besoins. Tout s'est envolé. Et bientôt tu auras des enfants à nourrir. Les Follana sont ruinés, une fois de plus. »

Tenis est entré à grands pas dans le salon, il s'est dirigé droit vers ma mère, les bras tendus dans sa direction : « Madame Follana, acceptez toutes mes condoléances. Si j'avais pu être d'un quelconque secours – mais je vous assure que personne n'aurait pu changer le cours des choses, ni moi ni aucun autre médecin. »

Tenis avait retiré son long imperméable (je crois qu'il m'avait dit l'avoir acheté à Londres) et il portait en dessous un costume très chic. On aurait presque pu le soupçonner de s'être changé et pomponné avant de venir ici. Ma mère s'est effondrée dans les bras du médecin, comme si c'était mon frère, ai-je pensé.

« Désirez-vous que je m'arrange pour qu'on fasse immédiatement porter ici un petit quelque chose ? Un cachet pour calmer vos nerfs ?

— Non, non, docteur. Je vais tenir le coup.

— Très sage, madame Follana. C'est très sage. Je n'approuve pas l'emploi des tranquillisants contre la douleur. Une douleur terrible, mais naturelle. Nous devons tous la supporter, madame Follana. Est-ce que vous buvez du café, tous les deux ? M. Sagrana et moi-même allons vous préparer un café. Non, non. N'essayez surtout pas de vous lever, madame. Vous n'approcherez pas de cette cuisine. Ordre de votre médecin ! Mais si vous désirez un petit quelque chose de plus fort que le café, eh bien nous partagerons tous un verre très bientôt. Vous deux, restez assis là où vous êtes. »

De retour dans la cuisine, j'ai encore entendu la voix coléreuse de Tenis :

« Vous êtes encore là, vous ? C'est moi qui suis aux commandes maintenant.

— Oui, monsieur, j'étais sur le point de partir. Mais puis-je récupérer mon chariot ? J'ai besoin de mon chariot. »

J'ai entendu Tenis rejoindre la chambre à grands pas, puis revenir en poussant le chariot. « Avez-vous votre radio ? J'ai besoin de m'en servir. » Tous deux sont sortis.

Sagrana se démenait bruyamment dans la cuisine.

Alors il y a eu des bruits de voix étouffés dans la cage d'escalier. Des cliquetis et des chuintements de tubes métalliques qu'on faisait coulisser. Ils démontaient le chariot. J'ai entendu le conducteur de l'ambulance dire : « Il ne passe pas dans l'ascenseur. »

Tenis a répondu quelque chose, puis disparu en compagnie de l'autre.

Après un laps de temps bizarrement long et d'autres messes basses dans la cuisine, Tenis et Sagrana sont revenus au salon.

« Si vous acceptez de rester tous les deux avec ma mère, dis-je, je pourrais téléphoner à Veroña. »

Tenis a levé la main. « Lolo. Juste avant que tu le fasses. Quand tu auras téléphoné à Veroña et que tu lui auras appris ce qui vient d'arriver, quelque chose aura changé.

— Comment ça ?

— Sagrana vient de m'expliquer la situation délicate où vous êtes. Les comptes bancaires. Si tu appelles Veroña, soudain quelqu'un en dehors de nous quatre, ici présents dans cette pièce, saura ce qui s'est passé. »

J'ai regardé autour de moi. « Que veux-tu dire ? Les ambulanciers aussi sont venus ici.

— Et alors ? Ils ont des appels toute la journée. Ils notent leur compte rendu sur papier libre. Ils ont prouvé qu'ils n'étaient pas très forts sur les adresses. Personne ne regarde jamais leurs rapports. Seule une chose importe : la cause et l'heure du décès figurant sur le certificat que je suis habilité à délivrer. Moi seul, je puis confirmer légalement un décès.

— Je ne suis pas.

— Oh, Lolo », m'a réprimandé ma mère.

Tenis a poursuivi : « Imaginons que j'aille à la banque avec ta mère demain matin – pour annoncer au directeur que ton père a été... disons, très mal durant toute la soirée. Que son état de santé nous préoccupe tous un peu et qu'en ma qualité de médecin de la famille, je ne le considère pas assez bien pour aller apposer sa signature sur des papiers à la banque. Sagrana est convaincu que, ton père étant client de cette banque depuis quarante ans, le directeur autorisera aussitôt le transfert de l'argent à partir du compte personnel de ton père vers le compte joint de tes deux parents. Et même si le directeur de la banque exige une signature, nous rapporterons les papiers ici.

— Bonne idée, docteur. Ou simplement dans un café », a enchaîné ma mère avec un haussement d'épaules.

Tenis l'a regardée en acquiesçant : « Mais oui, dans un café, madame Follana. Ce ne sera pas la première fois, je pense, que dans un couple pratiquant un honorable commerce depuis quarante ans l'un imite la signature de l'autre. »

Ma mère a opiné du chef.

« Il s'agirait seulement d'un acte illégal après l'heure du décès de ton pauvre père et... » Tenis a dévisagé ses auditeurs l'un après l'autre. « Selon les documents officiels, ton père ne nous a pas encore quittés. »

Sagrana m'a regardé en ajoutant : « Tu prends le problème par le mauvais côté de la lorgnette, Lolo. Pourquoi veux-tu que demain le banquier se méfie de quoi que ce soit ? N'importe qui ferait ce que ta mère fera, si un parent âgé

donnait des signes de faiblesse. Et c'est une procédure parfaitement légale. Par ailleurs, ce stratagème n'affecte en rien la véracité de mes livres de comptes.

— Nous nous contentons de... retenir un peu le temps, Lolo, fit Tenis en souriant.

— Alors, comment procède-t-on ?

— Eh bien d'abord, nous n'en parlons à personne. Même pas à Veroña. Chacun de nous appelle sa famille pour la prévenir que ton père est malade et que nous allons passer la nuit ici. » Il a levé la main vers moi. « Et pas de visite, s'il vous plaît. Puis nous restons ici à veiller et à prendre soin de ta mère. À huit heures trente, moi-même – en ma qualité de médecin de la famille – et ta mère nous rendrons à la banque afin de transférer les économies de tes parents – qui ont travaillé d'arrache-pied pour les réunir – depuis le compte de ton père vers le compte joint de ta mère et de ton père. Nous reviendrons ensuite ici et je rédigerai alors le certificat de décès en donnant comme heure du décès... disons, quatorze heures demain. Ensuite, nous appellerons une ambulance. »

Il a écarté les bras en souriant.

« Est-ce que tu ne... risques pas ta carrière ?

— Aucune loi n'aura été transgressée, Lolo. C'est moi la loi ici. C'est moi qui signe le certificat de décès. Là-haut dans les villages de montagne, le certificat est signé deux ou trois jours après un décès dû à un infarctus du myocarde. À une crise cardiaque, à une cause naturelle de ce genre. Et il n'y aura aucune autopsie pour remettre en cause l'heure de la mort. Dès que j'aurai rédigé le certificat de décès, il sera accepté comme étant la vérité. Personne, madame Follana, n'ouvrira derrière votre dos le sac à fermeture Éclair contenant votre défunt mari, avant qu'on ne le mette dans son cercueil. »

J'ai regardé ma mère. J'ai vu que son visage était ouvert à toutes les propositions.

Tenis s'est penché vers nous deux pour ajouter : « J'ai annulé le médecin qui était en route pour venir rédiger le certificat. Maintenant c'est moi qui suis aux commandes. Il n'y a que nous quatre. Sagrana et moi pouvons résoudre tous vos problèmes en... (il a consulté sa montre de luxe)... seize heures. »

J'ai encore regardé ma mère.

« Sois courageux, Lolo », me dit-elle en me serrant la main.

Tenis a repris la parole : « Nous avons une seule chose à craindre. »

Nous l'avons tous regardé.

« Les Solielian. » Il a encore consulté sa montre. « Et à mon avis, ils vont sonner à votre porte d'une minute à l'autre. »

M. Solielian, propriétaire des deux crématoriums de notre ville, et son épouse entrepreneur de pompes funèbres s'occupent de toutes les affaires relatives à la mort dans notre ville et ont quasiment mis sur la paille leurs rivaux, les vieux Rosa, et bientôt les Solielian goûteront à leur ultime triomphe dans l'industrie funéraire locale : ils enterreront très littéralement le vieux Rosa.

Les Solielian ont à leur solde de nombreuses infirmières de l'hôpital général ainsi que des conducteurs d'ambulance, dont ils graissent la patte pour qu'ils leur téléphonent discrètement quand une victime vient de connaître une mort violente ou qu'un patient est sur le point de trépasser. M. ou Mme Solielian, accompagné d'un fils ou d'une fille lugubre, portant des vêtements immaculés, arrivent toujours en premier – parfois au moment précis où Dieu commence à prendre l'âme –, avant même que les familles ne sachent que leur parent bien-aimé est décédé ou sur le point de l'être.

Les Solielian battent presque toujours leurs rivaux. Qu'ils sont loin, les jours affreux des années soixante-dix où l'on surprenait les vieux Rosa et les Solielian en train de se disputer un cadavre frais sur les marches de l'hôpital ou à la morgue. Ou encore, on voyait souvent les Solielian suivre l'ambulance après un accident de voiture, dans leur Coccinelle Volkswagen.

Les Solielian sont devenus d'une efficacité si redoutable qu'un jour ils ont téléphoné à une famille pour demander où elle désirait que le corps lavé et maquillé fût présenté, et leur interlocuteur a répondu : « Quel corps ? » Les membres de cette famille ne savaient même pas que leur père venait de décéder dans l'après-midi. Cette gaffe a abouti à un procès contre l'hôpital, mais les Solielian, qui avaient quasiment kidnappé le cadavre, en sont sortis blanchis de tout soupçon.

Mme Solielian, l'entrepreneur de pompes funèbres, rend visite aux Anciens, aux hommes et aux femmes des maisons de retraite. Elle les flatte. Elle interroge les femmes sur leurs préférences capillaires. Il est glaçant de surprendre la voix calme de Mme Solielian – un présage de mort certaine : « Quelle marque de fard à paupières employez-vous ? Je ne le reconnais pas » et enfin « Vous étiez sans doute très jolie / ravissante du temps de votre jeunesse. Auriez-vous une photo de cette époque ? Auriez-vous quelque chose de plus récent ? »

Si les frêles Anciens ont bonne mine ce jour-là et qu'elle peut approcher seule les vieillards séniles, elle sort discrètement de son sac à main toujours du dernier chic son appareil photo numérique et elle les photographie pour qu'après leur décès elle puisse les faire ressembler à ce qu'ils étaient de leur vivant.

Mme Solielian écume les brocantes et les magasins d'occasion de notre ville, dans ses vêtements extravagants et avec son maquillage outré, car dans ces endroits elle peut enrichir son énorme collection de cosmétiques obsolètes et démodés, utilisés par les dames âgées. Mme Solielian vous expliquera ceci : « Un maquillage exact est crucial : personne ne veut que sa mère ressemble à quelqu'un d'autre quand on la veille au funérarium. Sans parler de l'éternité à venir. J'ai aussi beaucoup d'accidents de voiture. Des jeunes filles au visage reconstruit. Pour elles, j'ai besoin des derniers maquillages à la mode – différents gels pour cheveux et les bons after-shave bas de gamme pour les jeunes gens. »

En voyant le fils et la fille sinistres de Mme Solielian de part et d'autre de leur mère, on se demande quand ils vêtiront et dupliqueront avec précision le maquillage criard de leur propre mère, prête à entamer son voyage personnel vers l'autre monde.

Depuis toujours, tous les habitants de notre ville vivent dans la terreur des Solielian, mais si ces derniers ne mettent pas la main sur notre cadavre, ce sont leur fils et leur fille sinistres qui le feront.

Une quinzaine de minutes après la déclaration de Tenis, la sonnerie de la porte d'entrée a retenti.

« Tu sais ce que tu dois faire, Lolo, me dit Tenis. Dès que tu en auras fini avec eux, appelle-moi. O.K.? »

J'ai acquiescé.

« Tu peux le faire », m'a encouragé ma mère.

J'ai lentement suivi le couloir en tremblant, puis, à contrecœur, j'ai ouvert la porte. En hideuse tenue d'apparat, M. et Mme Solielian se tenaient debout, tels des corbeaux de malheur, sur le palier.

« Monsieur et madame Solielian. » J'ai feint la surprise. « Par bonheur, il doit y avoir un malentendu. »

Ils ont froncé les sourcils avec une parfaite synchronisation et un dégoût prononcé.

« Votre père..., a commencé la canaille.

— Mon père vient de passer un moment difficile. Il est actuellement examiné par le médecin de famille, il est très fatigué, mais il se sent beaucoup mieux.

— Oh ? »

Ils étaient stupéfaits. Ils ne pouvaient pas dénoncer leurs sources – de toute évidence le nouveau conducteur d'ambulance était déjà à leur solde –, qui étaient devenues de plus en plus flagrantes au fil des ans. Je m'attendais

presque à les voir sortir une hache bien aiguisée pour achever mon père, ce survivant.

« Notre médecin, le docteur Tenis, est ici. Vous pouvez lui parler, si vous le désirez.

— Oh vraiment, ce n'est pas la peine, je vous prie de nous excuser pour le... » Solielian manœuvrait déjà pour rejoindre l'ascenseur et je m'amusais presque.

« Docteur Tenis ! » ai-je appelé en refermant la porte avant de retourner vers la chambre.

Tenis est aussitôt arrivé. Il m'a assené une petite tape sur l'épaule en passant, après quoi il a ouvert la porte d'entrée.

« Que faites-vous ici ? attaqua-t-il sans plus attendre.

— Il y a eu un malentendu, docteur. Nous pensions avoir appris une information sur la radio de l'ambulance, et nous espérions pouvoir vous venir en aide. Je suis vraiment désolé...

— Allez-vous-en d'ici ! Si Mme Follana découvre vos pitreries, vous serez tous deux responsables de son traumatisme. Pour ce qui vous intéresse, mais vous n'avez pas à le savoir, M. Follana vient de subir ce qui ressemble à une légère attaque. Toutes sortes de cataclysmes ont été perpétrés par ces ambulanciers – un véritable chaos. Une honte absolue. À votre place, monsieur Solielian, je ferais davantage attention à mes sources d'information.

— Je vous prie de transmettre mes plus plates excuses à Mme... », gémit Solielian.

Tenis, le héros, venait de leur claquer la porte au nez et de nous rejoindre sur la pointe des pieds.

Ma mère et Sagrana, qui assis l'un près de l'autre avaient tout écouté, ont mimé des applaudissements joueurs et silencieux, frappant dans leurs mains sans le moindre contact des paumes. Tenis s'est incliné.

Ainsi a débuté cette nuit macabre. J'ai téléphoné et menti à Veroña, lui annonçant que mon père était au plus mal et que nous restions à son chevet. Tenis a appelé Lupe et lui a dit que mon père n'allait pas bien. Qu'en sa qualité de médecin et de vieil ami de la famille, il tenait à passer la nuit auprès de ma mère et de moi-même. Lupe m'a même brièvement parlé avant de me souhaiter le meilleur pour mon père et ma mère. Puis Sagrana a téléphoné en chuchotant à son petit ami. Enfin, ma mère a appelé une amie dont elle redoutait vaguement la visite pour une partie d'échecs.

Puis ma mère et moi avons lavé le visage de mon père et remis de l'ordre dans sa tenue. Je me rappelle que toutes les rides et la tension avaient disparu

du visage du défunt durant ce bref intervalle de temps, après toute sa vie d'homme actif. J'ai essuyé son front pâle et frais en murmurant « Si calme, papa, si calme maintenant », puis malgré les récentes injures je me suis penché pour embrasser ce front glacé.

Ensuite, selon la coutume de notre pays, nous nous sommes assis : moi d'un côté du lit, ma mère de l'autre, qui sanglotait souvent et caressait la main froide de mon père. Tenis a adopté une posture désinvolte sur ma droite, Sagrana installé tout près de lui. Nous avons alors consacré des heures aux réminiscences, ma mère a versé des larmes, Tenis et Sagrana ont rivalisé de hochements de tête solennels et approbateurs, et moi aussi à plusieurs reprises j'ai failli pleurer, mais parfois une anecdote déclenchait un rire bref – suivi d'un silence dès que l'absolue autorité de la mort s'imposait de nouveau à nous tous.

Le choc causé par le décès de mon père ainsi que la véhémence de ses attaques dirigées contre moi me laissaient hébété. Néanmoins, Tenis et Sagrana nous ont sans cesse remonté le moral, à ma mère et à moi, avec une foule d'histoires tirées du passé et d'anecdotes piquantes relatives à ma jeunesse.

On m'a envoyé acheter du riz pour quatre au Dauphin (ou était-ce aux Rivières Calmes ?) et j'ai ensuite porté la casserole recouverte d'une feuille d'aluminium le long de la promenade, allant jusqu'à saluer une ou deux connaissances, comme s'il s'agissait là de la chose la plus naturelle du monde.

Nous avons mangé tous les quatre autour de la table de la cuisine. Puis nous avons réussi à convaincre ma mère de se reposer un moment, mais ça lui était impossible, si bien que nous nous sommes de nouveau installés autour du cadavre de mon père, jusqu'au moment où, incapable de se retenir plus longtemps, ma mère a insisté pour que nous emportions le tapis taché de vin à la buanderie afin d'essayer de le nettoyer.

Vers une ou deux heures du matin, non sans une certaine timidité à mon avis, ma mère est venue demander si Sagrana ou Tenis accepterait de faire une partie d'échecs avec elle ; hélas pour moi – je ne jouais pas à ce jeu –, je suis resté sur la touche d'un tournoi passionné qui a duré toute la nuit, scandé tous les quarts d'heure par le carillon de la cloche de la place de l'Hôtel-de-Ville.

Ce tournoi a commencé au salon, mais selon une certaine logique inévitable l'échiquier et la table ont bientôt été transportés dans la chambre et les parties se sont déroulées à côté de mon père, qui même dans la mort devait continuer à subir ce maudit jeu qu'il avait toujours détesté.

Après avoir triomphé de Sagrana, puis enfin de Tenis (mais je soupçonne qu'il a volontairement laissé ma mère gagner la dernière partie grâce à un échec et mat surprise), ma mère a désiré se reposer. Elle a émis le souhait de s'allonger auprès de mon père, mais Tenis l'en a alors dissuadée : « Madame

Follana, j'ai déjà été le témoin d'une scène semblable. Vous pouvez vous endormir en paix, mais au moment de vous réveiller à côté de votre mari, vous risquez de vivre un choc terrifiant et de sombrer de nouveau dans le désespoir. »

Ma mère est donc montée se reposer à l'étage, je me suis allongé un moment auprès d'elle et je lui ai embrassé le front. À mon retour, Tenis a désigné mon père d'un geste du menton et dit : « D'un simple point de vue hygiénique, ce n'est pas une bonne idée. Il risque d'y avoir quelques problèmes au cours des heures qui vont suivre. Les intestins risquent de se relâcher, et ainsi de suite. Il vaudrait mieux que je m'occupe tout de suite de ces petites affaires. »

Terrifié, je suis aussitôt sorti de la chambre pour rejoindre Sagrana au salon et boire une autre tasse de café corsé. Malgré tout, je n'ai pas pu m'empêcher, alors que je me rendais aux toilettes, de remarquer par la porte entrebâillée Tenis qui semblait avoir redressé le buste de mon père en position assise, et je suis certain qu'il manipulait les jambes du vieillard d'avant en arrière. Et lorsque, au retour, j'ai passé la tête dans l'ouverture de la porte, Tenis avait adossé mon père contre la tête du lit et il lui avait noué une cravate en soie autour du cou.

Tenis a jeté un coup d'œil par-dessus son épaule et dit : « C'est mieux comme ça, Lolo. Les sucs gastriques risquent de s'écouler ; j'espère que tu comprends.

— Oh oui », fis-je aussitôt avant de m'enfuir.

Quand peu de temps avant l'aube les oiseaux se sont remis à chanter sur les branches nues des frênes de la place de l'Hôtel-de-Ville, Tenis, Sagrana et moi sommes allés à la salle de bains nous éclabousser le visage au-dessus du lavabo, puis coiffer en arrière nos cheveux mouillés.

Une lueur métallique gris-bleu envahissait le ciel. Ma mère s'est levée, élégante et alerte, mais le visage fatigué. J'ai découvert avec stupéfaction qu'elle portait la jupe courte et la veste en daim couleur feu, ainsi que ces chaussures à hauts talons, ornées de babioles en verre, qui à son insu avaient jadis été les préférées des deux adolescentes Thinh et Quynh.

La nostalgie m'a serré la gorge et j'ai alors été submergé d'une bouffée de désir incongrue en repensant à leurs jambes graciles dressées à la verticale au-dessus de ces mêmes chaussures, tant d'années auparavant. Toute une palette de culpabilités diverses et d'émotions confondues se sont alors emparées de moi. Ma mère avait une allure magnifique, je dois le dire, je ne lui avais jamais vu autant de prestance depuis des années.

Tenis a conclu à juste titre que se présenter à la banque à huit heures trente précises risquait de faire naître quelques soupçons, si bien que neuf heures un quart a paru une heure plus crédible. Je devais les accompagner jusqu'au Cena's et les attendre là. Une sorte de personnage de relais. Sagrana devait rester à la maison pour garder le corps de mon père, et seulement aller à la banque comme une seconde vague d'assaut, en cas de résistance. Ma mère, bras dessus, bras dessous avec Tenis, s'est donc dirigée droit vers la banque, tandis que je suivais à quelques mètres derrière, avant d'entrer au Cena's.

Apparemment, tout s'est passé sans anicroche. Ma mère et Tenis, très excités, m'ont relaté toute l'affaire en détail. Le directeur a multiplié les souhaits de prompt rétablissement pour mon père, après que le formulaire eut été signé et l'argent transféré, sous les yeux de ma mère, vers le compte joint de mes deux parents. Tenis avait mimé une expression soucieuse à l'intention du directeur de la banque, comme pour signifier que tout n'allait pas pour le mieux chez les Follana.

Ma mère et Tenis ont franchi en sens inverse les nouvelles portes vitrées modernes de la banque, ils sont passés me prendre à la terrasse du Cena's, que j'ai été légèrement déçu de devoir quitter aussi vite, sans avoir eu le temps de savourer jusqu'au bout mon orange pressée et mon toast beurré. Puis nous sommes retournés tous ensemble à l'appartement situé au-dessus de la place de l'Hôtel-de-Ville.

Ma mère est montée s'allonger un moment et Tenis a fait un brin de toilette. J'ai traîné, en fumant une cigarette, devant la porte de la chambre où gisait mon père, maintenant allongé sur le lit. Sagrana s'est penché en avant et d'un signe de tête a désigné un objet dans l'angle opposé. Je ne l'avais pas remarqué. C'était une sorte de structure métallique pliée comme le chariot, mais plus petite.

« Un fauteuil roulant que Tenis a emprunté au type de l'ambulance, a chuchoté Sagrana, en levant la tête vers l'étage supérieur et ma mère. Dieu merci, tout s'est bien passé, parce que si le banquier avait refusé le transfert de compte à compte, Tenis était prêt à installer ton père dans le fauteuil roulant avec des lunettes de soleil et un chapeau, après quoi tu l'aurais promené sur l'esplanade et arrêté devant la banque. Tu étais censé agiter la main et sourire au directeur – montrer ton père, puis le faire redémarrer gaiement sur l'esplanade, pendant que ta mère expliquait qu'il s'était endormi, qu'elle ne souhaitait pas le faire entrer dans la banque pour qu'il rejoigne la queue des clients, mais était-il possible qu'elle signe maintenant à sa place ? Tenis s'est montré intraitable. Mais ce matin, ton père a soudain été très raide sur le lit et

Tenis a constaté avec fureur que ses membres refusaient de se plier pour entrer dans le fauteuil roulant. Maintenant, on dirait bien que ton père est définitivement coincé. »

Tenis a signé le certificat de décès en fin de matinée, puis il a passé quelques coups de fil pour commander une ambulance susceptible d'accueillir un défunt – un véhicule de l'hôpital régional plus éloigné afin qu'aucun ambulancier de l'équipe précédente ne soit présent.

Lorsque les nouveaux ambulanciers sont arrivés, tout semblait normal : mon père mort, ma mère en larmes, Tenis très professionnel, Sagrana et moi éplorés. Ils ont monté la civière, mais quand ils ont transporté mon père dans la cage d'escalier, cette civière ne passait pas dans la spirale spectaculaire de notre escalier.

« Ouah, ce type a raidi en un rien de temps », s'étonna alors le plus jeune ambulancier.

Ils ont dû installer mon père debout dans l'angle de l'ascenseur, mais quand ils y ont ajouté la civière verticalement près de lui, il ne restait plus de place pour aucun des ambulanciers – ils ont donc envoyé mon père tout seul au rez-de-chaussée, et bien sûr à cet instant précis l'un des petits-enfants de Mme Cardell est sorti sur le palier du premier étage et a appuyé sur le bouton d'appel, si bien que l'ascenseur s'est arrêté avec un à-coup, le gamin a ouvert la porte, la civière est tombée, et voilà mon père appuyé dans un angle, exactement comme s'il venait de se dresser brusquement dans l'église et que la menue monnaie lui jaillissait des yeux.

J'ai entendu dire que durant toute la semaine suivante ce gamin s'était remis à porter des couches.

Après mon père, le cancer m'a bientôt enlevé ma mère. Ses yeux écarquillés et ses délires dus à la morphine m'ont à jamais marqué, alors que semaine après semaine je restais assis à son chevet à l'hôpital général.

Lorsque les infirmières lui faisaient sa toilette deux fois par jour, je descendais fumer une cigarette dans le hall principal et visiter cette boutique étrange et unique, qui me fascinait – elle proposait seulement les produits qu'on pouvait imaginer vendre dans un hôpital et nulle part ailleurs : pyjamas et chemises de nuit, serviettes, fleurs, fruits emballés comme des cadeaux, papier à lettres, livres et revues, trousses de couture, radios portables, bouillottes et autres objets en caoutchouc ou en latex (rigoureusement aucun préservatif), un lit de camp pliant, des dictionnaires des maladies et des bibles, du maquillage, des shampooings, des savons, des parfums. Toutes les marchandises proposées là avaient quelque chose de sombrement honnête.

De mon côté, il me fallait acheter beaucoup de parfum. Vers la fin, j'en vaporisais toutes les deux ou trois heures sur la poitrine décharnée et affamée de ma mère. Elle ne s'alimentait plus, la diarrhée envahissait son corps. J'aurais pu la porter au-dessus de ma tête.

Une femme si fière, si tatillonne sur la propreté à cause de l'hôtel. Les infirmières avaient beau lui faire sa toilette très souvent, nous avions beau lui couper les ongles très court, elle a connu sur la fin une grande détresse, le beige et le kaki de ses déjections s'accumulaient sous ses ongles – et elle grimaçait à cause de sa propre odeur. Mille fois j'ai maudit Dieu.

Puis, Veroña à mon bras, j'ai effectué mon retour inévitable parmi les mausolées et les murs de tombes de la Colline du Paradis. Résignés à leur victoire tout aussi inévitable, nous avons laissé les Solielian nous conduire sur ces hauteurs et à travers les rangées de cyprès jusqu'au lieu du dernier repos de ma mère, où elle a été enfermée dans le mur, comme je le serai très bientôt.

OceanofPDF.com

Ann Green
et la jeune-femme-qui-surveillait

« As-tu le sentiment d'avoir bien vécu, Ahmed ? » lui demandai-je un jour.

Il a souri avec timidité.

« D'avoir profité de toutes les occasions. Cette fichue obligation de profiter de tout ce qui se présente à toi, et qu'on t'impose en tant qu'homme. Les femmes, les filles. Alors, tu peux dire que tu as vécu... »

Il m'a montré la blancheur de ses dents, puis dit : « Chaque homme essaie de tirer le maximum de ce qui s'offre à lui – comme tu sais, tous n'obtiennent pas ce qu'ils désirent, mais oui, j'ai vécu. Davantage que certains, et moins que d'autres.

— Tu as eu... des maîtresses ? »

Il a incliné la tête à gauche, puis à droite. « Je suis heureux de ce que la vie m'a offert », a-t-il conclu en hochant la tête.

J'ai raconté à Ahmed comment, un après-midi à la terrasse du Cena's, j'ai rencontré deux jeunes femmes : une brune, la jeune-femme-qui-surveillait, dotée d'un sac à bandoulière au cuir magnifique, que j'avais déjà vaguement repérée, comme on remarque les jolies femmes de notre ville ; et puis son amie blonde, qui était pâle et de toute évidence parfaitement étrangère à notre pays.

La jeune-femme-qui-surveillait m'a seulement demandé si elle pouvait prendre une chaise de ma table, car elles attendaient de la compagnie. Je les ai un peu draguées, comme une sorte d'obligation sociale, et encore plus quand leurs amies ne se sont pas manifestées. Je leur ai offert un verre – rien d'extravagant – mais pour la tournée suivante je leur ai demandé si elles désiraient du champagne français, une boisson qui provoque chez moi tous les symptômes de l'indigestion et que je ne supporte donc pas – « Du champagne français, pour ces dames. Un whisky pour moi ! » lançai-je gaiement à Franco. C'était très amusant – un après-midi vraiment distrayant.

La blonde au teint pâle était anglaise, elle parlait à peine un ou deux mots de notre langue, si bien que son amie au sac en cuir devait traduire toutes mes paroles ; inversement, toutes ces choses anglaises que disait la blonde, qui répondait au nom d'Ann Green, se trouvaient métamorphosées dans notre langue par les lèvres mauves de la jeune-femme-qui-surveillait.

Toutes deux étaient coiffeuses. Les parents d'Ann Green possédaient leur propre salon dans son pays natal et elle était arrivée quelques semaines plus tôt pour s'installer dans notre ville. J'ai appris l'endroit d'où Ann était originaire en Angleterre : cela s'appelait *Darlo* ou *Darlow(e)*. Durant des années j'ai cherché et cherché encore dans des atlas de l'Angleterre pour tenter de localiser cette grande ville du nord, mais toujours en vain. « DARLO ? Bien sûr que c'est une grande ville. Elle figure sur toutes les cartes », insista-t-elle d'une voix forte, en acquiesçant vivement de ses yeux bleus.

Quand nous avons tous trois été ivres, j'ai frappé dans mes mains :

« Hé. Écoutez-moi. J'ai un défi à vous proposer : j'ai besoin de me faire couper les cheveux, s'il vous plaît. »

À ma grande surprise, la jeune-femme-qui-surveillait a plongé la main dans son beau sac en cuir à bandoulière pour en sortir un étui noir qu'elle a ouvert : il contenait toute une variété de ciseaux et de peignes, parfaitement rangés.

En riant, nous sommes descendus tous trois sur la plage devant l'hôtel Impérial. Il y avait encore beaucoup de monde dans l'ultime lueur miellée du jour. J'ai déclaré qu'il fallait toujours se laver les cheveux d'abord, puis – à leur ravissement – sans enlever ma chemise je me suis passé la tête sous la douche de la plage, j'ai appuyé sur le bouton-poussoir et mes doigts ont fait semblant de me shampooiner les cheveux. Elles ont trouvé mon manège irrésistible. Ma tête a quitté le jet d'eau – j'avais le visage trempé et j'ai fait bien attention de ne pas perdre mes lentilles de contact. J'ai secoué la tête comme un chien ; les deux femmes ont hurlé de rire et reculé en s'esclaffant. J'ai soudain repensé à ces jours heureux avec les deux jeunes Vietnamiennes, tant d'années plus tôt. Ma chemise bleue était toute noircie par l'eau. Des baigneurs et des groupes de gens sur la plage nous regardaient et souriaient avec une ironie désabusée, mais je m'en fichais.

Je me suis assis en tailleur dans le sable, j'ai retiré mes lunettes de soleil, puis Ann Green s'est agenouillée derrière moi avec ses ciseaux et ses peignes. Ses seins se pressaient parfois contre mes épaules lorsqu'elle se penchait pour me coiffer les cheveux en arrière. Le plus souvent Ann Green ne parlait pas en travaillant, elle tenait le haut du peigne entre ses incisives. Sa bouche était si proche de mon crâne que je sentais le parfum de son chewing-gum, même si j'étais incapable de voir son visage.

Des mèches de mes cheveux sombres, striées d'un gris de mauvais augure, tombaient sur le sable pâle tout près de mes jambes.

Les deux filles racontaient des anecdotes relatives à leur métier de coiffeuse. Certains hommes se touchaient sous leurs vêtements tandis qu'Ann leur coupait les cheveux. La jeune-femme-qui-surveillait s'est souvenue de l'époque

où la mode était aux cheveux courts, quand des gamines de quatorze ans se faisaient faire la première coupe de leur vie, et elles pleuraient en réclamant qu'on mette dans un sac plastique leur très longue queue-de-cheval pour la rapporter chez elles et la conserver jusque dans leur grand âge.

La jeune-femme-qui-surveillait a traduit une histoire racontée par Ann Green – qui marquait de longues pauses judicieuses après chaque phrase pour faire place à la traduction, un rythme d'élocution que, je le remarque aujourd'hui, nos politiciens américains globalisés et partisans forcenés de l'ingérence utilisent à la télévision afin qu'on puisse traduire leurs déclarations délirantes à l'intention du monde non anglophone.

Ann nous a parlé de l'homme aux cheveux très longs tombant jusqu'aux épaules qui est un jour entré dans le salon de coiffure de ses parents. Il voulait qu'on lui coupe tous ses cheveux, il voulait aussi qu'on lui rase le crâne. Ann a coupé aux ciseaux les longues mèches de sa chevelure, puis, alors qu'elle lui rasait le crâne, sa tondeuse électrique a mis au jour un splendide tatouage bleu et rouge de Jésus-Christ en croix, la tête inclinée du Sauveur au ras du front viril, Ses bras aux mains trouées allongés vers le haut des deux oreilles, Ses jambes croisées incurvées tout le long de l'arrière du crâne vers la nuque plissée et les pieds troués du tatouage, au moment où les dernières mèches de l'homme tatoué tombaient sous la tondeuse d'Ann.

Quand j'ai eu les cheveux coupés – et même si je souffrais le martyre à cause des cheveux qui, en l'absence de toute serviette protectrice, avaient glissé sous le col de ma chemise –, je n'ai en aucune manière trahi mon inconfort. Je les ai entraînées toutes les deux loin du sable, vers la bonne vieille terrasse de l'hôtel Impérial.

Lorsque de nouvelles flûtes de champagne français sont arrivées sur notre table, nous avons porté un toast à ma nouvelle coupe. J'ai bu du whisky. Je me suis rendu aux toilettes afin d'ôter ma chemise dans un des W.-C. et d'essayer d'en retirer le plus de fragments de cheveux que je pouvais. Tout cela pour vous montrer jusqu'à quelles extrémités je suis prêt à aller quand il s'agit de jolies filles, car face à cet inconfort vraiment terrible j'ai gardé une expression impassible.

Longtemps, nous n'avons pas quitté la terrasse de l'Impérial. Un pouvoir subtil nous contraignait tous trois à y demeurer pour boire encore d'autres verres. Et me revoilà en train de bambocher avec deux autres femmes, vingt ans après avoir fréquenté ce même endroit en compagnie de Thinh et Quynh.

Nous avons partagé mes cigarettes et de nombreuses blagues. Alors que dans son ultime léthargie diurne le soleil incendiait le château situé derrière

nous, sur la plage plus bas la lumière a pris un éclat délicat, telle une mince membrane tendue sur toutes les choses du monde.

J'ai raconté aux deux filles mes histoires de surveillant de baignade en service sur la plage.

Bien que connaissant parfaitement la réponse, j'ai demandé à Ann si sa couleur de cheveux était naturelle ou artificielle. C'est le genre de taquinerie qui équivaut quasiment à un flirt déclaré.

Je me suis penché vers elle et j'ai annoncé directement à Ann, d'une voix douce, en la regardant dans les yeux et sans tenir le moindre compte de son amie qui, à ma droite, traduisait en s'amusant : « Quand nous étions au lycée, il y avait une seule fille blonde dans toute l'école. Dis-lui. »

La jeune-femme-qui-surveillait s'est adressée à Ann Green (qui, discrètement ivre, s'était un peu affaissée dans son fauteuil). Nous savions tous trois que j'essayais de séduire Ann, mais que je m'y prenais à travers la voix familière de son amie, et j'ai remarqué combien la jeune-femme-qui-surveillait m'assistait avec complaisance en utilisant la voix idéale, basse et cajolante, répétant ma phrase dans la langue anglaise, allant même jusqu'à effleurer le bras ou la cuisse d'Ann comme une parfaite secrétaire.

« Mes amis de l'école et moi dans la cour de récréation, nous nous interrogions. Nous étions perplexes. » J'ai attendu avec impatience.

La jeune-femme-qui-surveillait s'est de nouveau tournée vers son amie pour traduire, en pouffant de rire.

« C'est salace, chuchotai-je.

— Oh oui, me dit ma compatriote avant de se tourner vers Ann et je sais que les mots qu'elle a alors employés ont été : *He wants to tell a history but very strong*.

— Quoi ? »

Je me suis penché tout près du sac en cuir de la jeune-femme-qui-surveillait, dont elle gardait la bandoulière sur l'épaule pour se prémunir contre le vol, puis je lui ai chuchoté à l'oreille, comme si ces paroles lui étaient maintenant adressées – et peut-être l'étaient-elles aussi bien – et pas à Ann : « Nous nous demandions de quelle couleur étaient les poils pubiens de cette fille.

— Mon Dieu.

— Allez, dis-lui. »

En riant, la jeune-femme-qui-surveillait s'est inclinée vers Ann Green pour lui traduire ma phrase en anglais, d'une voix calme et sérieuse ; puis Ann a écarquillé les yeux en me regardant.

« Alors mon ami Tenis, qui est aujourd'hui un médecin célèbre, et moi, avons vu cette même lycéenne blonde, qui nous intriguait tant et qui nous

faisait fantasmer en secret, dans un café, en train de se rendre aux toilettes. Tous les deux, nous avons attendu qu'elle en ressorte, puis nous nous sommes précipités dans les W.-C., avons verrouillé la porte et, accroupis, nous avons cherché la trace du moindre petit poil. Peut-être que quelques-uns étaient tombés ?

— Seigneur. Vous êtes cinglé.

— Non, c'est la vérité.

— Vous avez une personnalité agréable, mais vous êtes mauvais. » Simulant l'outrage – voire le dégoût – mais toujours excitée, la jeune-femme-qui-surveillait s'est tournée vers Ann pour lui traduire cette partie du récit.

« Beurk, a lâché Ann, avant d'ajouter quelque chose.

— Elle demande ce qui s'est passé ensuite.

— Nous en avons trouvé un. Ou plutôt l'œil de lynx du médecin l'a repéré, une petite frisette blonde posée sur le siège des toilettes. »

La jeune-femme-qui-surveillait a poussé un cri de joie.

« *What ? What ?* » a répété Ann Green, en tapant d'impatience sur la cuisse de son amie.

Désireuse de me monopoliser pour la fin de l'histoire, son amie s'est penchée tout près de moi : « Qu'avez-vous fait ensuite ? »

J'ai chuchoté : « J'ai saisi ce poil comme ça entre deux doigts et je l'ai approché tout près de mes yeux. Nous l'avons conservé, partagé et adoré. Nous l'avons placé dans une petite boîte en plastique appartenant à la mère de Tenis, le genre de boîte où l'on garde une alliance, et parfois, contre espèces sonnantes et trébuchantes, nous ouvrions cette boîte pendant quelques secondes et laissions l'un de nos camarades d'école regarder ce ravissant petit poil... (je me suis rapproché du visage d'Ann)... blond. Et je ne peux pas m'empêcher de me demander si Ann possède à cet endroit la même ravissante toison ? »

Ma compatriote a ouvert la bouche et haussé les sourcils en me dévisageant. « O.K., O.K., faut que je lui dise tout ça. » Elle a tendu vers moi la paume de sa main droite, puis elle s'est tournée très posément vers la jeune Anglaise pour lui parler.

Ann Green me considérait avec un sourire vague.

J'ai dit à Ann : « Ne sois pas scandalisée. » J'ai montré le bar. « Dans mon pays tous les hommes jusqu'au dernier pensent à la même chose. Nous avons quelques blondes ici dans le nord, et même quelques rouquines, mais nous devons regarder la vérité en face, toi et moi. » Ma main s'est tendue vers la jeune-femme-qui-surveillait. « Nous sommes bruns. Quand j'étais gamin, il y avait une seule blonde dans toute notre école. Maintenant on en voit partout.

Mais chaque fois que nous voyons une blonde, nous pensons à ça. Je parie que tu penses la même chose, jolie brune. Même quand il s'agit d'une femme ?

— Quand j'avais seize ans, espèce de vieux pervers.

— Tous les hommes et les femmes, je te dis. » J'ai acquiescé avec aplomb et éclaté de rire. Je me suis penché vers la jeune-femme-qui-surveillait pour lui murmurer : « Si tu ne le sais pas déjà, tu seras fascinée toi aussi, même maintenant. Si tu acceptes de surveiller les environs pour nous, j'essaierai de te montrer. » Du menton j'ai indiqué le sentier obscur dans les ténèbres situées sous les chambres de l'hôtel Meliander, mais elle n'a pas traduit ma proposition à Ann.

La nuit était tombée, comme l'encre de seiche glissant sur la plage – les nouveaux cafés et bars qui se pressaient au pied des rochers du Meliander faisaient scintiller leurs lumières ; elles ont un instant disparu quand une mince silhouette humaine est lentement passée devant elles. Le monde tout entier semblait se mouvoir en harmonie avec moi, et mon propre sang me donnait l'impression que le whisky que je buvais avec du Coca était une nuit en moi.

La jeune-femme-qui-surveillait et Ann m'ont écouté avec un grand sérieux – comme si j'abordais maintenant un grave problème financier – sans rire une seule fois, l'esprit légèrement anesthésié par tout le champagne qu'elles venaient de boire.

Ensuite, une fois la note payée par ma carte de crédit, Ann à ma gauche et la jeune-femme-qui-surveillait à ma droite, nous avons marché bras dessus, bras dessous avec moi au milieu (comme à l'époque de Thinh et Quynh) – vers le sentier obscur.

Le sac à bandoulière de la jeune-femme-qui-surveillait me frôlait à chaque pas et je sentais la douceur du cuir sur mon bras nu.

« Parfois, ça sent, là-bas, sur le sentier obscur, dit-elle doucement.

— Ça sent quoi ?

— Des choses mortes. Les algues et quelquefois le poisson », chuchota-t-elle.

Ann a demandé ce que nous disions, mais j'ai remarqué que la jeune-femme-qui-surveillait ne lui a rien répondu.

« Ann et moi avons vraiment besoin que vous montiez la garde, dis-je.

— Je comprends », lâcha-t-elle d'une voix à peine audible, en pouffant de rire.

Ann Green n'a réclamé aucune traduction. Tranquille à mon bras, souriant à part soi, ses sandales plates ont claqué bruyamment lorsque nous avons dépassé ces nouveaux bars ridicules qui n'étaient pas là du temps de mon service militaire.

Au-delà de ces bars commençait le sentier obscur qui longeait les rochers en contrebas des fenêtres des chambres du Meliander. Nous avons été contraints de marcher en file indienne sur la mince ligne pâle de béton sinueux servant de chemin parmi les rochers déchiquetés et les petites dépressions emplies par la lente accumulation des éclaboussures des vagues ; celles-ci, en s'écrasant un peu plus bas, projetaient de l'écume qui évoquait des boules de neige dans ces modestes vasques de pierre.

Le chemin s'en allait sous les murs élevés de l'hôtel Meliander et s'approchait d'un muret en brique surmonté d'un fil de fer déformé, mais Ann a brusquement fait volte-face pour me barrer la route comme une représentante de l'ordre.

« Non », dis-je, par-dessus mon épaule, à la jeune-femme-qui-surveillait. « Nous devons d'abord nous assurer qu'il n'y a personne qui va avoir besoin de faire demi-tour à l'autre bout du sentier. »

La jeune-femme-qui-surveillait est passée devant nous, avant de poursuivre sur le mince sentier. Ann et moi nous sommes aussitôt embrassés dans l'intimité obscure où elle nous avait laissés. Ma main impatiente a relevé le tissu de la jupe le long de ses jambes. J'ai regardé son visage enténébré. Soudain, l'amie d'Ann, la jeune-femme-qui-surveillait, a été tout près de nous.

« *Well, hello* », fit-elle d'une voix profonde en anglais, mais je l'ai sentie légèrement gênée. « Il n'y a personne là-bas. »

Elle devait se frotter contre moi pour nous dépasser, Ann et moi, sur l'étroit sentier – car en s'aventurant à l'écart de ce dernier, on risquait de trébucher, de tomber et de s'égratigner ou de se salir sur les ondulations des rochers et dans les flaques de lune. J'ignorais tout du protocole qui réglait cette manœuvre où je maintenais la jupe d'Ann relevée tandis que son amie nous dépassait, mais j'ai décidé de ne pas bouger d'un iota.

« Mon Dieu », pouffa d'une voix insondable la jeune-femme-qui-surveillait.

Ann a dit quelque chose très vite en anglais – le locuteur anglais s'exprime toujours affreusement vite – que je n'ai pas réussi à comprendre. La jeune-femme-qui-surveillait s'est mise à fouiller dans l'obscurité de son sac en cuir et elle en a sorti l'étui. Puis elle m'a tendu les ciseaux de coiffure.

Les doigts d'Ann ont bientôt pris le relais pour retenir la jupe. Je me suis agenouillé en tenant le métal réfléchissant des ciseaux et une énorme tension a saturé l'air entre nous trois. La jeune-femme-qui-surveillait a baissé les yeux vers nous en se penchant un peu.

« Sainte mère », chuchota-t-elle au-dessus de nous.

J'ai abaissé le slip blanc, presque phosphorescent, laissant le tissu tendu en travers de cuisses semées d'évidentes taches de rousseur. Avec grand soin, j'ai

alors coupé dans l'obscurité une minuscule mèche de poils de la blonde Ann, je l'ai saisie entre pouce et index, puis brandie pour que nous puissions tous la voir, avant de glisser mon modeste trophée dans la poche de poitrine de ma chemise bleue toujours mouillée. Puis j'ai redonné les ciseaux – en les tenant par les lames – à la jeune-femme-qui-surveillait, qui d'un geste très professionnel a rangé cet accessoire de son métier dans l'étui.

« Je surveille », dit-elle alors dans ma langue, avec une merveilleuse ambiguïté.

Nous avons mis beaucoup de temps à nous agenouiller là. J'entendais les orteils d'Ann se crisper régulièrement, puis se détendre, sur le sol terreux tout proche de mes genoux. Un cliquètement a soudain résonné sur notre droite. Pas très loin. La jeune-femme-qui-surveillait allumait une cigarette en surveillant.

Plusieurs fois, Ann a dû ajuster la position de ses cuisses nues, qui étaient étonnamment froides à mon contact, mais j'ai fini par obtenir la réaction que nous espérons tous. Ann a gémi quelque chose en anglais.

J'avais horriblement mal aux genoux et je me suis relevé en tremblant. Ann s'est écartée vers le point incandescent et mouvant de la cigarette. Toutes deux se sont pelotonnées au-dessus du sac en cuir en pouffant de rire ; brièvement éclairés par la flamme d'un briquet pour regarder dans le sac, j'ai vu leurs visages tout proches l'un de l'autre.

Ann est revenue en boitillant vers moi : elle tenait entre les doigts un préservatif dans son emballage. J'ai laissé tomber mon pantalon et mon short sur mes chaussures. J'ai eu un mal de chien à ouvrir l'emballage du préservatif dans l'obscurité et je n'y voyais goutte, jusqu'à ce que la jeune-femme-qui-surveillait vienne m'aider avec son briquet. Une portion limitée de nos trois corps est apparue dans l'orbe de la flamme vacillante.

Sans se presser outre mesure, Ann s'est penchée devant nous, elle a posé les bras sur le haut du muret, puis elle a installé sa joue sur ses bras repliés. Elle est restée ainsi inclinée, dans cette traditionnelle posture légèrement cambrée, propre aux jeunes Anglaises qui vomissent à l'aube, appuyées au mur d'un immeuble, exhibant leurs cuisses pâles sous leur minijupe.

J'ai craché pour mettre le préservatif en place, puis je l'ai déroulé sans aboutir à un résultat vraiment convaincant. Lentement, en marquant des pauses suggestives où je regardais la jeune-femme-qui-surveillait à mes côtés, j'ai relevé la jupe d'Ann. La femme au sac en cuir toujours suspendu à son épaule a laissé la flamme du briquet allumée quelques secondes de plus que nécessaire, et après que je me suis entièrement glissé à l'intérieur de son amie anglaise, la flamme du briquet s'est éteinte avec un clic dramatique.

J'étais dans cette situation délicate où je n'avais pas fait l'amour depuis beaucoup trop longtemps – mon état normal, en réalité – et j'étais beaucoup trop sensible à cette excitation inhabituelle. Malgré l'euphorie du moment, je me battais surtout pour ne pas finir trop tôt et je m'accrochais aux hanches d'Ann pour y trouver en quelque sorte un soutien moral.

Ann a émis quelques mots de nécromancie anglaise durant toute cette séance, mais j'ai bientôt compris qu'ils s'adressaient à la jeune-femme-qui-surveillait. Cette proximité m'a fait l'effet d'un violent aphrodisiaque. J'ai presque été sauvé car tout à coup Ann s'est tendue. Nous avons arrêté de bouger, mais je me suis alors aperçu que l'autre femme était toute proche de nous – elle surveillait –, et bien que j'aie désespérément essayé de rester immobile, je regardais droit dans ces yeux éclairés par le bout incandescent de la cigarette et je jure – même si je suis un individu rationnel – que ses yeux rivés aux miens créaient une force entre nous, une force qui a provoqué chez moi un énorme spasme, tandis que je me répandais dans son amie.

De longues minutes plus tôt j'avais senti le préservatif s'en aller dans le corps d'Ann, mais j'avais continué de la besogner comme si tout allait pour le mieux, en sachant pertinemment que c'était moralement répréhensible. Complètement essoufflé, j'ai baissé la main vers mon sexe pour faire semblant d'y maintenir le préservatif pendant que je me retirais. Alors que depuis belle lurette je connaissais la pitoyable vérité, je me suis alors tourné vers la jeune-femme-qui-surveillait pour lui chuchoter :

« Oh non. Sainte hostie. Il est parti.

— Vraiment ? » a fait la jeune-femme-qui-surveillait, avant de se pencher incroyablement près, comme si elle allait brûler le postérieur d'Ann avec son briquet rallumé, le visage très concentré. J'ai vu le souci plisser la peau de son front. Elle s'est adressée en un anglais rapide à Ann.

« *Aww no ! Not again* », a dit Ann, ce que j'ai compris.

Je me suis écarté, subitement mis sur la touche, mais quand Ann s'est retournée, elle m'a fait un signe agressif de la main avant de désigner la jeune-femme-qui-surveillait, puis Ann a fait un pas de côté, elle a penché le buste, posé un bras sur le muret pour assurer son équilibre, après quoi elle a plongé les doigts de son autre main dans son vagin pour retrouver le préservatif égaré.

La jeune-femme-qui-surveillait a approché son visage du mien : « J'en ai envie, mais j'ai peur d'avoir honte.

— Mais non, murmurai-je d'une voix faussement désespérée qui tremblait.

— J'irai peut-être pas jusqu'au bout », mentit-elle faiblement, en tenant à la main les deux sandales de plage en plastique d'Ann Green, qu'elle a d'un seul

coup laissées choir sur le béton du sentier, et sur lesquelles elle s'est agenouillée, chaque rotule précisément posée sur une sandale.

La jeune-femme-qui-surveillait m'a léché, comme une chatte qui nettoie ses chatons nouveau-nés, en marquant des pauses tout à fait excessives. Ann avait toujours les doigts en elle et une expression faciale que je voyais très bien, comme si elle cherchait un objet tombé derrière un meuble bas – mais ses gestes comportaient une certaine ambiguïté. Et puis maintenant, elle regardait aussi la bouche de la jeune-femme-qui-surveillait. Enfin, la femme agenouillée a soudain levé la main vers son nez, dont elle a fermement pincé les narines – comme si elle allait sauter dans une piscine. Sa tête s'est écartée de moi, l'une de ses mains serrait toujours le sac sous une épaule, et elle a craché plusieurs fois dans l'obscurité du chemin.

« Sainte mère, chuchota-t-elle, chaque fois je garde ce goût pendant des jours et des jours. »

J'étais tellement lessivé que j'ai dû m'asseoir sur le béton. Ann et la jeune-femme-qui-surveillait ont conféré avec des voix étrangement soporifiques, mais cette dernière s'est tournée sur le côté afin de cracher encore violemment, plusieurs fois.

J'ai regardé Ann se remettre en position, poser de nouveau la tête sur le mur. La jeune-femme-qui-surveillait a placé les sandales par terre et une fois encore elle s'est agenouillée avec précaution, pour glisser avec soin les doigts à l'intérieur de son amie, sans jamais cesser de lui parler vivement en anglais. Ann lui répondait.

Au bout de quelques minutes de cette coopération serpentine, la jeune-femme-qui-surveillait a posé une joue contre la fesse pâle de son amie, comme pour écouter, comme si cet objet en plastique égaré à l'intérieur était une sorte d'énorme parasite vivant.

Elles ne parlaient plus. Malgré la nature sans doute purement médicale de leur acte, elles devinaient toute la puissance d'évocation de cette image pour moi et le mouvement rythmé de cette main qui s'activait à l'intérieur d'Ann a éveillé en moi quelques soupçons. Mais la jeune-femme-qui-surveillait a soudain annulé mon fantasme en extrayant hors de son amie le morceau de plastique dégoulinant, avant de le jeter à l'écart, vers le lapement de la mer, telle une vulgaire peau de poisson à l'étal d'un supermarché.

Avec une étrange lenteur, la jeune-femme-qui-surveillait s'est levée et débarrassée de sa petite culotte. Elle s'en est servie pour essuyer ses mains toutes poisseuses d'Ann, puis elle a jeté le morceau de tissu vers la mer, avant de toucher son précieux sac en cuir. Alors, serrant toujours son sac sous un

bras, elle s'est tournée vers le muret et s'est penchée à son tour, en une imitation évidente de la précédente posture d'Ann.

La jeune-femme-qui-surveillait a refusé de se séparer de son sac en cuir ou de risquer de le voir précipité dans une flaque d'eau de mer ; et lorsque je me suis glissé en elle sans préservatif, mon regard a été happé par le spectacle de ce sac, dont la bandoulière passait maintenant sur la nuque de la femme. Il s'agitait comme un beau diable sous le visage de la jeune-femme-qui-surveillait, qui répétait sans arrêt : « Sainte mère, sainte mère. »

Alors que le sac oscillait follement, la sonnerie d'un téléphone portable a résonné plusieurs fois à l'intérieur du cuir. « Sainte mère », s'est-elle esclaffée, tandis qu'Ann lâchait un rire qui a trahi sa proximité. Enfin, la sonnerie a cessé à l'intérieur du sac, nous abandonnant aux bruits puissants et animaux de nos mouvements qui, du moins dans mon esprit, évoquaient l'ahan de nos trois corps s'activant de concert, seuls, afin de repousser et d'annuler le monde extérieur.

C'était donc cela l'amour : des ongles manucurés serrant le nez menu, la bandoulière en cuir du sac souple parmi les friselis de la nuque de la même femme, oscillant en rythme tel un métronome. Durant un certain temps, une authentique solidarité a réellement existé dans le monde, un respect mutuel plus beau que l'affection diluée de mes mariages. L'idéal de liberté que je m'étais juré de suivre vingt ans plus tôt sur le sol de cette salle de cinéma était resté mon unique et morne credo. Une sorte de paix est descendue sur moi sous les étoiles, tout près des vagues, saupoudrée d'une lointaine lumière électrique.

Ann Green surveillait – ses yeux bleus nous aidaient. J'ai tendu la main et le seul contact de ses doigts contre les miens m'a fait éjaculer dans son amie.

J'ai essayé de continuer, mais la jeune femme penchée devant moi a fini par en quelque sorte jeter l'éponge, elle s'est lentement redressée pour aussitôt serrer son sac en cuir, comme un nouveau-né, contre l'abri sûr de sa poitrine.

Nous sommes restés tous trois allongés, les jambes douloureuses, sur le chemin en béton. Le souffle court, la jeune-femme-qui-surveillait a fouillé dans son sac pour éclairer son visage étrangement sombre dans la lueur concentrée de son téléphone portable, vérifier qui venait de l'appeler, oublier aussitôt mon existence d'homme aux cheveux coupés de frais et dont la tête était posée près de ses pieds.

Non loin de mes chaussures, Ann Green se reposait en fumant. Comme des chenilles processionnaires, nous nous sommes tous trois étendus, ajustant nos vêtements avec grand soin, toussant parfois. Sans parler.

Une fois debout, nous sommes lentement retournés dans la lumière du front de mer – j'ai trouvé que nous ressemblions à des soldats vaincus durant la guerre des tranchées, vérifiant aussitôt la correction de notre tenue dans la lumière électrique aveuglante, à la recherche du moindre signe révélateur de notre récente débauche.

Ensuite, tout s'est passé beaucoup trop vite. J'ai gâché la magie du moment par gourmandise, en en voulant encore : « Venez. J'ai un appartement juste ici. » J'ai tendu le bras.

Aucune des deux n'a daigné me répondre. Blessé, je me suis senti abandonné quelques minutes seulement après la fête.

« Pas un mot à quiconque », a chuchoté la jeune-femme-qui-surveillait. Elle a saisi la main d'Ann Green et a ajouté sur un ton agressif : « Vous savez où vous faire couper les cheveux la prochaine fois. »

À ma grande surprise, mais néanmoins soulagé en pensant que la magie ne pourrait donc être souillée davantage, elles se sont toutes les deux éloignées – les sandales d'Ann claquant avec vivacité vers la fontaine éteinte –, penchées l'une vers l'autre, le sac en cuir coincé entre elles comme s'il s'agissait de leur bébé, la tête baissée, marmonnant sous la lumière métallique, digne de l'Ancien Testament, des lampadaires absurdement élevés.

Je me suis traîné jusqu'à l'appartement de ma mère au-dessus de la place de l'Hôtel-de-Ville. Mes doigts ont plongé dans la poche de poitrine de ma chemise où tous ces poils blonds coupés grouillaient comme une infestation de poux. Du cœur de ce modeste nid tout entremêlé, j'ai alors extrait l'anneau doré de mon alliance offerte par Aracelli. Je l'ai frottée pour la nettoyer, puis l'ai remise à mon doigt.

OceanofPDF.com

Aracelli

Inévitablement, les deux jeunes femmes travaillaient dans le salon de coiffure où mon épouse se faisait couper les cheveux et où elle avait rendez-vous le mercredi suivant. La jeune-femme-qui-surveillait s'est occupée d'Aracelli et, histoire d'alimenter les potins, elle a livré à mon épouse une version expurgée de sa dernière « aventure romantique », un récit qui s'accordait magnifiquement aux soupçons entourant ma coupe de cheveux nocturne de la semaine précédente.

Aracelli était séparée de moi depuis onze jours et environ douze heures (je les comptais), et elle s'était installée dans l'appartement vide de ma mère au-dessus de la place de l'Hôtel-de-Ville. Elle décidait de notre avenir. Lorsqu'elle m'a téléphoné à l'agence en ce matin d'été, j'ai entendu dans le combiné les cloches familières qui sonnaient avec la qualité acoustique particulière de cet appartement. Quelques minutes plus tôt, après avoir quitté la gare du citron express, je venais de passer à la verticale de ces cloches.

« Bonjour, mon mari infernal, dit-elle. J'ai besoin de mon carnet d'adresses aux Phases, je l'ai oublié. Il fait tellement chaud que je vais à la plage. Je peux aller le récupérer aux Phases ?

— Bien sûr, Aracelli...

— Je serai partie quand tu rentreras. N'essaie pas de me tendre une embuscade. À plus tard... »

Elle a raccroché.

Elle était sur la plage en bikini – le jaune et orange – à neuf heures et demie ce matin-là, avant l'arrivée de la cohue, avec en tout et pour tout une serviette, des lunettes de soleil et les clefs de l'appartement accrochées à une ficelle passée au cou. Elle s'est baignée plusieurs fois.

Pour quelqu'un qui ne nageait pas très bien, Aracelli aimait se baigner près des rochers et au-dessus d'eux, ce qui m'a toujours légèrement horrifié. Je crois qu'inconsciemment elle aimait ne pas trop s'éloigner des endroits où elle avait pied. Je pratique la plongée sous-marine et je nage très bien – quoique affaibli par toutes les cigarettes fumées depuis des années –, mais j'ai toujours redouté les rochers, contre lesquels la soudaine vague de sillage d'un bateau peut vous jeter, ainsi que les lanières du varech et des algues qui vous caressent les chevilles à la recherche de la boucle de vos palmes. Je n'aime pas les rochers

tout proches de ce sentier obscur en contrebas de l'hôtel Meliander ; leurs lames aiguisées jaillissent vers le ciel, au-dessus de la surface de la mer, pour projeter l'eau comme d'énormes et instables plateaux de glace.

Ce matin-là Aracelli avait nagé dans une légère houle trompeuse, au-delà du Meliander, presque jusqu'à l'odomètre. Les rochers sur lesquels elle aurait pu se dresser se trouvaient sans doute bel et bien à huit mètres d'elle.

Elle renversa la tête en arrière pour faire un moment la planche, simulant une détente qui n'existe jamais vraiment en mer, puis elle se retourna et commença à revenir. Mais le bon vieux courant de la baie l'avait prise.

J'avais déjà dit à Aracelli ce que j'avais appris de mon boulot de surveillant de baignade : ne jamais lutter contre les courants de nos rivages, si jamais ils t'entraînent. Mieux vaut se détendre, ne pas paniquer à cause de l'éloignement du rivage ou de l'impression de grande profondeur sous ton corps. Respire calmement, laisse-toi porter par l'eau, reconnais que tu es fatiguée, ne fais ni la fière ni la folle – j'avais entendu parler de trop de machos noyés qui se trouvaient à cinq mètres du bateau d'inconnus et avaient trop d'orgueil pour appeler à l'aide. Il faut que tu agites le bras et lances un léger cri de détresse vers les bateaux qui passent, ou bien que tu retires le haut de ton bikini, après quoi le surveillant de plage perché sur son mirador aura tôt fait de te repérer. Ce courant va t'emporter en eau profonde, mais en aucun cas jusqu'à la pleine mer – il va soudain faiblir, tu vas te retrouver à un ou deux kilomètres au nord, vers Saint Jordi, mais reste calme et tu vas réussir à nager jusqu'au rivage comme si tu faisais quelques longueurs de piscine. Ensuite, il te faudra simplement marcher un petit moment en maillot de bain pour rentrer à la maison.

Mais Aracelli était furieuse et frustrée. Elle se battit. Puis elle paniqua. La peur d'être entraînée au large la poussa à redoubler d'efforts et, faiblissant, elle fut bientôt emportée au-delà de la pointe, alors que le surveillant de baignade ne voit pas plus loin que l'odomètre perché au bout de la jetée. Il suffisait ce matin-là qu'il regarde un moment de l'autre côté pour que mon épouse disparaisse. Je ne peux faire aucun reproche au surveillant de baignade qui était de service et que la police a interrogé. Tout s'est passé si vite que la même chose aurait pu m'arriver à moi aussi, durant mon service militaire sur la plage.

Pauvre Aracelli, elle voyait notre ville, les angles durs du toit du Meliander, le gâteau de mariage de la fontaine blanche abritant la façade de l'hôtel Impérial, la cime des palmiers le long de l'esplanade, au-dessus des mâts des yachts.

Et maintenant tout ce panorama s'éloignait irrésistiblement ; bien que l'eau fût chaude, le vent lui parut soudain frais sur le cuir chevelu, sous ses cheveux

trempés. Elle aperçut au loin un très vieux bateau de pêche blanc et bleu, au gouvernail élevé, et elle entendit le *put put* rauque de son moteur, mais déjà, alors qu'elle agitait la main, les premières éclaboussures l'aveuglèrent et ses jambes tremblèrent – la panique s'empara de son être tout entier et elle cria.

Quand on crie, l'air s'échappe de vos poumons si bien que vous coulez, vous donnez des coups de pied, vous vous épuisez et vous ne comprenez pas pourquoi votre visage se trouve juste en dessous d'une surface que vous n'arrivez plus à atteindre. Grâce à une violente poussée elle réussit à remonter, elle réussit à incliner la tête en arrière et à respirer deux ou trois fois, puis presque malgré elle Aracelli lança son long bras vers le ciel bleu de l'été, elle l'agita plusieurs fois avant de pousser un autre cri strident.

Elle recommença. Elle entendait le *put put* de ce bateau de pêche. Et encore une fois : un cri puissant. Et un autre, puis elle-même fut surprise par les gargouillis sonores qui semblaient émaner d'une autre personne tandis que sa bouche était submergée.

Elle coula, engourdie et stupéfaite de voir une chose pareille lui arriver à elle, puis elle tenta de remuer les jambes – elles étaient insensibles –, une gelée tremblotante, alors elle se servit de ses bras et coula encore. Je me noie, pensa-t-elle avec honte. Car elle eut honte de mourir ainsi et malgré tout elle pensa à moi et à tout ce que nous avions fait ensemble.

Quelque chose la frappa durement au dos et elle descendit plus profond. Une grosse vague ? Puis, violemment, le sanctuaire tout à fait reconnaissable d'un bras humain enlaça son buste mince, mais à ce moment-là Aracelli n'y voyait déjà plus.

Des voix toutes proches de son oreille et des cris, l'air tiède, la toux étouffée du pot d'échappement submergé et le halètement rapide du moteur dès que le pot sortait de l'eau, et puis l'odeur douceâtre des gaz d'échappement du vieux bateau de pêche.

« Tiens-la bien, nom de Dieu, sinon elle va couler comme une pierre. Hé. Ça va mieux ? »

Un individu aux mains puissantes lui frappait la nuque. Non. Des mains la retenaient sous les bras le long d'un bateau et, chaque fois qu'il roulait dans les vagues, sa tête toute molle cognait contre la coque, durement, encore et encore. Dans un grand bruit d'éclaboussures, l'un des deux hommes la propulsa hors de l'eau vers le bateau et elle connut alors la terreur de se retrouver une fois encore seule et impuissante dans l'eau et au-dessus des grands fonds, mais d'autres bras s'emparèrent brusquement d'elle pour la

hisser le long du bois râpeux de la coque. L'arrière de ses cuisses perçut alors la chaleur lisse des plats-bords peints quand elles glissèrent dessus.

« Tiens-la, tiens-la.

— Elle ira pas plus loin.

— Penche-toi. Encore.

— OK, chérie ? Ça va maintenant ? »

Aracelli acquiesça, puis hurla car elle crut flotter de nouveau dans l'eau alors qu'en réalité elle était allongée sur les planches de bois brut du fond du bateau, les cuisses relevées contre l'intérieur de la coque, les pieds toujours au-dessus de l'eau.

Curieusement, elle ressentit presque aussitôt cette impression familière et enfantine du mal de mer. Elle en souffrait très rarement, mais tandis que le moteur crachotait toujours et que le bateau roulait d'un bord sur l'autre, les émanations douceâtres du pot d'échappement et le choc récent lui firent ramener les genoux vers le buste, elle se pelotonna sur elle-même en un œuf fœtal et férocement, comme en proie à une foudroyante crise d'épilepsie, elle vomit sur le côté, puis elle bondit pour se mettre à quatre pattes, bras et jambes tremblants, et vomit encore. Pas simplement de l'eau de mer comme au cinéma – la salade et les fruits qu'elle avait mangés au petit déjeuner : elle rendit tout.

« Nom de Dieu, chuchota une voix virile au-dessus d'elle.

— Merde alors », fit l'autre.

Le moteur accéléra très vite.

Elle cligna des yeux.

« Oh ma mère, mon trésor. Désires-tu boire un verre pour te rincer la bouche ? Nous n'avons pas d'eau », fit l'homme en pouffant de rire.

À genoux, Aracelli cracha et secoua la tête.

« Y a de la flotte dans la glacière, mais elle est tiède. »

Elle avait retrouvé son souffle et elle réussit à s'asseoir contre les flancs en bois. Quelque chose la frappa à la cuisse et elle plissa les yeux. Tout était si brillant après son récent séjour sous la surface de l'eau. L'un des deux hommes se servait d'un pot de peinture vide en plastique pour lancer de pleins seaux d'eau de mer sur le petit pont en bois, devant elle, là où elle avait vomi.

« Vous pouvez aller là-bas ? Vous pouvez vous bouger ?

— Laisse-la où elle est », dit la voix derrière elle.

L'un portait des lunettes de soleil, l'autre grimaçait affreusement à cause de la lumière brutale.

Le moteur continuait de tourner, Aracelli hoqueta :

« Je suis désolée. J'ai été emportée par le courant et j'ai paniqué.

— J'ai vu ton bras qui faisait signe. Ce bras, c'était la seule partie de toi qui dépassait au-dessus de l'eau. Pendant une éternité, y a eu que ton bras tout là-bas. J'arrive pas à croire que tu sois vivante. Il a fallu que je plonge deux fois. La première fois, j'ai pas réussi à t'atteindre. J'ai dû remonter sur cette saleté de rafiot afin de plonger assez profond pour te récupérer.

— Ce type-là est un héros, ma chérie. Il a pas hésité une seconde pour te ramener à la surface.

— J'ai eu beaucoup de chance que vous passiez par là.

— Beaucoup de chance, ça oui. Tu ferais mieux de rester assise là. Oui, reste comme ça.

— On t'a bel et bien sauvé la mise, chérie.

— Ouah, je suis tout essoufflé. Moi aussi, j'ai besoin de m'asseoir. » Il s'installa à côté d'elle. « Ouais, t'es sacrément vernie. »

Elle le dévisagea pour la première fois, puis elle tourna la tête. Il ne ressemblait guère aux pêcheurs du port ni à ceux des villages voisins, à qui l'on pouvait acheter une langouste, un homard ou une petite sole. Les vêtements et les cheveux mouillés. Les pêcheurs ne portaient pas de lunettes de soleil et ils ne grimaçaient pas comme ça non plus. Les pêcheurs avaient le visage davantage buriné, même les jeunes.

Le bateau ne retournait pas vers l'odomètre de la pointe du Meliander, il ne mettait pas le cap sur la cabane de la Croix-Rouge située à côté du mirador sud du surveillant de plage où j'avais effectué mon service militaire. Le bateau faisait route vers les eaux plus sombres du large.

« Un sacré coup de bol. Tu me dois un grand merci.

— À moi aussi.

— Oui, à lui aussi. »

Elle déglutit, mais elle avait maintenant la bouche brûlante et toute craquelée. Elle cligna lorsqu'il ouvrit une cannette de bière infecte tout près de son visage à elle et qu'il approcha de ses lèvres le métal froid et dur. Froid ? Ils les gardaient dans un sac accroché à un petit bout qui traînait dans l'eau le long de la coque.

« Bois une gorgée.

— Selon la loi, tu es une épave, chérie. Quand les hasards de la mer t'offrent un trésor, tu le gardes. » Il éclata de rire.

« Mouais. Tu nous appartiens, mademoiselle. Ouah, on dirait que c'est vraiment profond par ici. »

Les deux hommes agressèrent sexuellement et violèrent Aracelli pendant toute la matinée, tout l'après-midi et une bonne partie du début de la soirée

aussi. Dans l'après-midi, elle réclama d'être jetée par-dessus bord, mais ils n'avaient pas envie de s'arrêter en si bon chemin.

Il faisait tellement chaud et il y avait si peu d'ombre en mer que les principales blessures d'Aracelli furent de graves brûlures sur tout le corps et une insolation préoccupante, frisant la déshydratation, car elle resta nue et sans eau toute la journée sur le pont. Ils l'obligèrent à boire de la vodka pure. Les deux hommes conservèrent leur T-shirt, retirant leur jean à leur convenance et selon leurs caprices pour que leur cul blanc ne soit pas trop exposé au soleil durant toutes ces heures d'agression sexuelle.

Chaque fois qu'Aracelli essayait de crier ou de se lever du fond du bateau quand une autre embarcation approchait, ils lui flanquaient un bon coup de poing dans le ventre pour lui couper la respiration et ils menaçaient de la rejeter à l'eau si elle ne s'allongeait pas immédiatement. Quand elle vomissait, ils lui lançaient des seaux d'eau de mer sur tout le corps, afin de la nettoyer pour le violeur suivant.

Toutes les heures environ, ils faisaient une pause vodka et bières, remettaient le moteur en marche et emmenaient le vieux bateau de pêche à un kilomètre au large, après quoi ils coupaient le moteur, se laissaient de nouveau dériver, puis essayaient sur la malheureuse quelques nouveautés qu'ils venaient d'inventer, avant de remettre le moteur en marche et de repartir vers le large.

Ils avaient volé ce bateau la nuit précédente. Leur projet consistait à quitter le port discrètement à la rame, mettre le moteur en marche, puis passer la nuit et la journée du lendemain à se planquer dans les anses de la côte. Une idée idiote, car ce bateau appartenait à un pêcheur local et ils constituaient une proie beaucoup plus facile sur l'eau pour les gardes-côtes, que sur terre pour les flics, mais ces deux types n'avaient pas inventé la poudre. Le dénommé Sanz s'y connaissait un peu en bateaux. Tous deux étaient natifs de notre région. Sanz venait de Piregs – un peu plus haut sur la côte, de l'autre côté de la montagne – et l'autre type, Buges, venait d'un village dans les collines.

Juste avant qu'ils ne la touchent, Aracelli dit : « Voulez-vous me ramener à terre ?

— Voici notre marché : je t'ai sauvée, je t'ai redonné la vie et maintenant je veux quelque chose en échange. Ça me paraît un marché honnête, pas vrai ? Tu me dois la vie. Ou préfères-tu repiquer une tête et rentrer au bercail à la nage à partir d'ici ? »

Elle ne dit rien.

Il se mit à crier : « Est-ce que tu veux repiquer une tête, ou es-tu d'accord pour rester sur le bateau avec nous deux ?

— Rester sur le bateau.
— Très bien. C'est ton choix. Alors, qu'es-tu prête à faire pour moi ? »

Aracelli était une psychologue sociale qui avait fait d'innombrables entretiens avec des femmes ayant perdu leur mari lors d'un accident du travail. Peut-être que toutes ces années d'aide sociopsychologique l'aidèrent, le fait de parler avec des gens qui avaient été traumatisés. Peut-être que son expérience en ce domaine l'aida à se protéger contre le pire ou à négocier quelque chose dans l'épais brouillard diabolique où se complaisaient ces deux hommes.

Elle déclara n'avoir jamais cru au diable jusqu'à ce jour, mais elle était certaine de sentir qu'il encourageait ces deux hommes.

Vers sept heures du soir ils la laissèrent enfin tranquille, ils mirent le cap sur le rivage et firent passer le bateau devant l'odomètre et les rochers du Meliander, tout près du sentier obscur. Les deux hommes se disputèrent, un remords bien tardif commençant peut-être à les tarauder au spectacle de la côte et de ses lois. Sanz se mit à paniquer : Aracelli était tellement groggy qu'elle allait couler purement et simplement ; alors ce serait un meurtre. Mais Buges refusait de l'amener vers le rivage jusqu'à ce qu'elle ait pied. Il se méfiait des surveillants de plage postés en haut de leur tour de guet. Ce soir-là sur notre plage, il y avait encore beaucoup de nageurs qui savouraient leurs vacances.

Buges prit un couteau pour trancher l'amarre de deux pare-battage en polystyrène blanc, puis il les donna à Aracelli, qui les serra dans ses bras contre ses seins nus couverts de traces de morsure.

« Tu vas flotter avec ça. T'aurais déjà dû les avoir ce matin.

— Est-ce que je peux récupérer mon maillot de bain ? »

Sanz ramassa le bas du bikini dans l'eau de fond de cale entre les planches du pont et gifla Aracelli avec ce tissu détrempé.

Sanz brandit l'alliance en or de mon épouse, qu'il lui avait précédemment ôtée avec les dents et que, détail touchant mais indépendant de ma volonté, elle portait toujours.

« T'es maintenant mariée à nous deux, ma jolie. Si tu veux ça, va le chercher. » Il lança l'alliance par-dessus bord, où elle miroita un moment dans la lumière ; puis, avec un petit bruit très doux, telle une des pièces de monnaie d'Ahmed, l'anneau d'or virevolta en descendant vers huit ou dix mètres de fond, à environ quarante mètres au nord des rochers du Meliander.

Ils l'obligèrent à rejoindre le côté du bateau qui faisait face à la mer et à descendre doucement dans l'eau. Dès qu'ils la virent flotter, les deux hommes

en conçurent une sorte de nouveau courage délirant et ils se moquèrent d'elle en insistant sur le fait qu'elle venait de passer une sacrément bonne journée en leur compagnie.

Leur bateau fit le tour de l'odomètre puis disparut, pendant qu'Aracelli nageait lentement avec les jambes pour rejoindre le fond sableux où elle aurait pied, très vite entourée par de jolis bambins qui hurlaient de joie sur leur matelas pneumatique et jouaient dans l'eau ; elle me rapporta que, seulement alors, quand elle vit à quoi ressemblait le monde normal, elle faillit s'effondrer.

Quand l'eau lui arriva à la taille, Aracelli s'agenouilla dans cet élément qui la dissimulait aux yeux de tous, aussi chaud qu'un bain après la chaleur de la journée. Elle s'agenouilla comme on fait une génuflexion en entrant dans une église ; elle s'agenouilla comme Thinh et Quynh l'avaient fait dans le réservoir d'eau, s'y mouillant avec précaution, leurs deux calmars sanglants couleur rouille ondulant dans l'eau du bassin avant de se disperser à travers la tuyauterie et les robinets de l'Impérial. Aracelli s'agenouilla pour remettre le bas de son bikini.

Elle sortit de l'eau en cette soirée lumineuse, les bras croisés sur la poitrine et les pare-battage. Elle ne fondit même pas en larmes quand elle retrouva intactes sur la plage sa serviette et ses luxueuses lunettes de soleil, à l'endroit précis où elle les avait laissées ce matin-là. Elle s'enveloppa le haut du corps dans la serviette, mit ses lunettes de soleil et, tenant toujours les pare-battage qui, elle le savait, porteraient des empreintes digitales, elle remonta sur la promenade, dépassa le kiosque à journaux situé devant l'hôtel Impérial pour rejoindre le bâtiment décoré d'anges de pierre où le Dr Roli avait installé son nouveau et modeste dispensaire, avec sa salle d'attente estivale bourrée d'empoisonnements du sang causés par des produits décongelés puis recongelés, de gamins tombés sur les rochers et de jeunes Anglais couverts de coups de soleil spectaculaires.

Aracelli chuchota d'une voix calme et très digne à l'infirmière qu'elle devait voir le médecin au plus vite car il s'agissait d'une affaire de police, puis l'infirmière la dévisagea et la regarda des pieds à la tête.

Aracelli eut l'autorisation d'aller voir aussitôt le bon vieux docteur Roli. Mon épouse s'assit face à lui comme pour une consultation normale : sa nudité et ses affreux coups de soleil étonnèrent le praticien, qui lui demanda néanmoins ce qu'il pouvait faire pour elle. Alors Aracelli s'excusa des problèmes qu'elle lui causait, mais elle lui demanda d'appeler la garde civile et lui fit un résumé succinct de ce qui venait de lui arriver.

La première nuit à l'hôpital général, Aracelli la passa sous perfusions, des aiguilles plantées dans ses bras brûlés, afin de la réhydrater. Sur tout son corps la peau brûlée commença de se desquamer en cloques blanches et laiteuses, et au cours des premières vingt-quatre heures l'insolation s'aggrava et lui causa des hallucinations. Du fond de son délire, elle m'adressa des paroles insensées tandis que j'étais à son chevet. Y compris qu'elle me détestait, comme mon père l'avait lui aussi répété avec fureur sur son lit de mort.

Les cloques qui apparaissaient sur diverses parties du corps d'Aracelli la faisaient beaucoup souffrir, surtout la nuit. Il n'existait apparemment aucune humiliation qui ne lui fût épargnée. Elle fut réduite à mon propre état infantile quand moi aussi j'avais eu tout le corps enduit de vaseline.

On se demanda s'il ne fallait pas transférer Aracelli en dermatologie. Mais les médecins décidèrent alors que ses autres symptômes étaient tout aussi préoccupants.

Aracelli prenait une kyrielle de médicaments : un mélange d'analgésiques pour sa peau brûlée par le soleil et des tranquillisants pour son esprit perturbé. Ç'a vraiment été affreux quand, enfin affranchie des perfusions, elle a pu se lever et marcher à pas traînants vers les toilettes, les épaules nues sous ces horribles camisoles hospitalières, les couches de peau de plus en plus profondes qui pelaient – le brun sale de son vrai bronzage entourant ces lacs feuilletés de rose brûlé, à croire qu'on l'avait éclaboussée avec cette carte de visite nord-américaine : le napalm. Les épaules, les oreilles et le front étaient les zones les plus visiblement touchées par la brûlure du soleil. Le haut de ses oreilles avait pelé jusqu'au sang. Elle les touchait constamment avec ses ongles brisés à force de griffer le pont en bois du bateau.

Dans sa tenue immaculée de chirurgien, Tenis est venu nous rendre visite, blaguant et rigolant tout le temps avec elle sur ses opérations, manifestant une grande décontraction et un sens naturel de la hiérarchie dans son mépris des médecins de la salle – bien qu'Aracelli ne fût pas sa patiente. Tenis s'est excusé auprès de moi, d'un geste sec il a refermé le rideau autour de mon épouse, puis il a procédé à un examen rapide des brûlures. Il a réclamé, puis examiné une radio de son poumon gauche assez mal en point, qui nous causait pas mal de soucis.

Tenis et moi sommes ensuite sortis de la salle. Il m'a dit que les médecins le soignaient au mieux et que je ne pouvais rien faire d'autre que laisser le temps passer. Il a ajouté qu'il irait personnellement chercher les résultats des tests sanguins, dont il m'a expliqué l'importance. C'est alors qu'il a mentionné la Maladie, en rapport avec Aracelli. Et puis Tenis a été le premier à évoquer avec

courage, face à face, la possibilité d'une grossesse à cause du moment du mois où l'agression avait eu lieu.

Je me souviens qu'il a maudit les coupables, avant de m'assener une tape amicale sur l'épaule. Puis, devant la porte de la salle et hors de vue d'Aracelli, nous nous sommes étreints.

Le lendemain, sans la moindre explication, ma femme a été installée dans une chambre privée, à un seul lit. J'ai ensuite appris qu'elle avait été occupée par un patient de Tenis, dont l'état de santé avait subi des complications imprévues et qui venait de décéder. Les tests de grossesse et les analyses initiales ainsi qu'ultérieures relatives à la Maladie se sont bien sûr révélés négatifs.

Ce que je dois évoquer brièvement, ce sont les sentiments qui sont nés en moi envers Sanz et Buges, ces deux types qui ont sauvé la vie d'Aracelli avant de lui prendre tout le reste.

En homme qui s'est toujours senti peu assuré de la direction qu'il devait donner à son existence – qui a tenté de se conformer à tous les clichés sans jamais réussir à coller à aucun –, j'ai soudain reçu en partage une mission aussi claire qu'aveuglante.

J'allais consacrer le restant de mes jours à essayer de tuer Buges et Sanz de mes propres mains et, si je réussissais, je me livrerais ensuite à la police. Cette perspective a instantanément fait naître en moi une paix incroyable. Tout m'a semblé si simple durant ces brèves journées consacrées à une haine pleine et entière.

Mais ces imbéciles ne devaient jamais m'accorder pareille satisfaction. Ils furent arrêtés moins d'une semaine après leur forfait, dont les preuves grouillaient autour d'eux, à commencer par le bateau qu'ils avaient essayé – en vain – de brûler.

Ainsi, leur bref procès fut rendu moins pénible pour Aracelli. Ils prirent treize ans chacun.

Comme l'amour, la haine se délite et disparaît.

Quand Aracelli est sortie de l'hôpital, c'est avec joie qu'elle a accueilli ma proposition de revenir habiter avec moi aux Phases Zone 1. J'ai eu beaucoup de mal à accepter le fait qu'elle n'y était pas prête et qu'elle avait manifestement changé.

Après son retour à la maison, nous avons fait de brèves promenades ensemble et elle s'est mise à ramasser ces petits anneaux en aluminium arrachés aux cannettes de bière ou de soda et qu'on voit traîner dans les

caniveaux de toutes les villes. Elle me fendait le cœur en se baissant tout à coup pour ramasser l'un de ces anneaux dans la rue ou sur la plage aux Phases quand nous faisions notre petite marche du soir – et peu importait l'état de saleté de l'objet, qu'ensuite elle s'enfilait de force au doigt. Il y avait de toute évidence un problème d'hygiène. Par ailleurs, elle ne pouvait pas prendre des douches normales à cause de ses brûlures et je devais l'aider à se laver avec grand soin dans la salle de bains.

Très vite, elle a craint de perdre ces répugnants anneaux de cannette durant ses nuits agitées, si bien qu'elle a entrepris de les relier sur tous ses doigts avec des fils de couture colorés.

Il lui a ensuite fallu avoir un parapluie où qu'elle aille, afin de se protéger du soleil. Je puis comprendre son aversion envers le moindre rayon de soleil. Tous les gens qui ont pâti d'un méchant coup de soleil réagissent de la même manière, mais elle ouvrait aussi son parapluie – un accessoire parfaitement ordinaire, destiné à se protéger de la pluie – la nuit afin de se prémunir de la lumière de la lune. Elle l'ouvrait également dans une salle de café pour se rendre aux toilettes. À cause des cicatrices de son visage couvert de crème blanche, des anneaux de cannette et des fils de couture multicolores autour de ses doigts, à cause aussi de ses excentricités avec le parapluie, je trouvais très inconfortable – non, je vais être sincère : je trouvais gênant de quitter l'appartement avec Aracelli.

Je savais que le fait de prendre le citron express ou un taxi pour aller à la banque, au supermarché ou à la poste constituait une étape importante de la thérapie du retour à la normale, mais j'entendais les gens de notre ville chuchoter derrière mon dos en évoquant les malheurs d'Aracelli. Oui, aussi égoïste que cela puisse paraître, je me suis mis à vivre moi aussi en reclus, à acquiescer sans protester une seconde lorsqu'elle refusait de quitter notre appartement des Phases Zone 1.

J'avais honte d'être vu en compagnie de ma femme, car je commençais à me sentir coupable d'avoir laissé une horreur pareille lui arriver. La brève promenade destinée à nourrir les chats de gouttière dans le bateau devint la limite de notre univers.

Aracelli a cessé de s'alimenter convenablement, convaincue que presque toute sa nourriture était empoisonnée. Même assise à la terrasse d'un café sous son parapluie devant une tasse de café, elle regardait constamment autour d'elle et disait que son café était contaminé.

J'étais très mauvais cuisinier à l'époque – malgré toutes ces années passées à enquiquiner le chef et à l'observer dans les cuisines du vieil hôtel. Certains

soirs, les plats que je m'ingéniais à préparer pour Aracelli étaient si infects que je devais les faire glisser pathétiquement de la poêle vers la poubelle. Les livraisons de plats à domicile étaient une innovation récente dans notre région et j'ai tout essayé pour la faire manger, mais de son point de vue presque tous les aliments étaient bien sûr empoisonnés. Elle ingérait parfois une crème glacée ou bien elle plongeait des dattes d'Afrique du Nord – si elle les voyait arriver dans un paquet bien étanche – dans la sauce de barbecue qui accompagnait la pizza, hermétiquement scellée dans un petit récipient en plastique. Le restant de la nourriture que je faisais livrer à l'appartement ? Eh bien, les chats du bateau faisaient bombance.

J'imagine rétrospectivement que nous formions un couple tragique, calfeutré les jours de grand soleil, moi essayant de lui faire manger des tranches de poire ou de grenade.

À cause de sa perte de poids, les parents d'Aracelli – qui se sont toujours méfiés de moi, le divorcé suspect –, soutenus par l'assistante sociale, se sont mis à insister pour qu'Aracelli retourne à l'hôpital. Mais pas à l'hôpital général.

Aracelli restait silencieuse près de moi sur la banquette arrière du taxi qui gravissait la Colline du Paradis au-delà du cimetière ; elle jouait avec les fils et les anneaux métalliques qui lui couvraient les doigts. Sa valise posée en travers de mes cuisses contenait un pyjama de garçon – aux antipodes de ses nuisettes moulantes – et une robe de chambre jaune : toute la garde-robe temporaire requise par un individu sur le point de subir l'horrible dépersonnalisation que les hôpitaux exigent de nous. Aux Phases Zone 1, j'avais supplié Aracelli de se montrer forte et de ne pas se livrer à eux, mais je n'ai pas réussi à l'en empêcher.

Notre hôpital psychiatrique municipal est situé dans une agréable plantation de cyprès, cinq cents mètres après les mausolées et les tombes de la Colline du Paradis où reposent tante Lucia, oncle Luis, ma mère, etc. L'ancien asile de fous a été démoli juste après l'adoption de la démocratie – pour essayer de nous faire oublier tous les mauvais traitements infligés aux malades mentaux par l'État durant les longues années du régime précédent.

Notre hôpital psychiatrique municipal fit l'objet d'un appel d'offres au début des années quatre-vingt. À l'étage supérieur, on trouve une jolie cafétéria destinée au personnel, aux patients extérieurs à l'air louche, ainsi qu'à quelques résidents privilégiés ou accompagnés. Juste en dessous, des salles sécurisées ont une belle vue vers l'est et sont équipées de stores électriques pour que d'éventuels mouvements planétaires sortant de l'ordinaire ne viennent jamais troubler les patients portés à des comportements apocalyptiques.

Les salles sécurisées des hommes et des femmes se trouvaient dans les étages supérieurs, les consultations, les patients extérieurs et ceux en cure de désintoxication d'alcool ou de drogue occupaient les étages intermédiaires et inférieurs. Au moins, on avait conservé l'essentiel des anciens jardins et des anciennes fontaines si agréables, seulement rognés par le nouveau et immense parking.

C'était dans la salle sécurisée des femmes qu'Aracelli devait être confinée. Par définition, les pensionnaires des salles sécurisées constituaient un danger pour eux-mêmes, mais pas pour autrui. J'étais sur la défensive. Il me semblait que la folie des autres patientes était contagieuse et que le contact permanent avec elles aggraverait l'état de mon épouse. Au cours de la première semaine, alors que j'observais timidement les épaves humaines de cette salle, j'ai été convaincu qu'Aracelli était la plus saine de toutes. Elle n'avait pas besoin d'être là.

Les tout premiers jours, je me rappelle qu'assis à son chevet je lui ai dit ceci : « Ari. Sortons d'ici, allons déjeuner aux Rivières Calmes. » (Ou lui ai-je parlé du Dauphin ?)

Elle a chuchoté : « Tu as toujours eu cette réponse, Lolo. Allons déjeuner quelque part. C'est un miracle que tu ne sois pas obèse. Le bonheur. Pourquoi as-tu toujours des pensées aussi mesquines ? » ricana-t-elle.

Au début, l'infirmière en chef s'est montrée très stricte sur les heures de visite, même si en réalité il n'y avait pas d'autre visiteur que moi ; quand je suis devenu un habitué et très vite une sorte d'élément du mobilier, on m'a dispensé de respecter les horaires des visites. Souvent, quand Aracelli ou même Belle Crieuse – la jeune femme qui occupait le lit situé en face de mon épouse – passaient une mauvaise nuit, je restais assis auprès d'elles, jusqu'aux petites heures du matin, dans la lueur discrète des lampes qui restaient allumées près de leur lit, conçues pour n'éclairer qu'une zone très réduite. Une ou deux fois, j'ai été réveillé par les vieilles infirmières de nuit, après m'être complètement endormi.

Je suis devenu un tel pilier de la salle sécurisée des femmes que je me sentais parfois nerveux.

« Encore là, monsieur Follana ? Je pense que vous devriez vous mettre en pyjama et vous installer à plein temps avec nous », lança un jour allègrement l'infirmière en chef à travers toute la salle.

Coma Dépressif – qui ne parlait jamais –, Puta d'Asunción, Vieille Marie et Belle Crieuse ont éclaté d'un rire ravi en entendant cette pique. Même Aracelli a lentement remué les épaules en un gloussement amorti par les tranquillisants.

Je m'étais mis à dormir sur le matelas dans l'ancien appartement de ma mère, au-dessus de la place de l'Hôtel-de-Ville. Certains jours, je montais le même chemin qu'autrefois Sagrana et moi quand, durant l'entraînement de football, notre professeur d'éducation physique nous y obligeait. Écoliers, nous gravissions ces ruelles au pas de course et ensuite nous avions encore assez d'énergie pour grimper ensemble jusqu'au cimetière et trouver de sombres tanières parmi les mausolées. Nous ne nous rappelons jamais avoir été essoufflés dans notre enfance. Mais au-delà du cimetière, je haletais bientôt et j'arrivais en nage à notre hôpital psychiatrique municipal. J'ai bientôt choisi d'effectuer ce trajet uniquement en descendant pour rentrer chez moi le soir. Tous les jours, je prenais donc un taxi sur la place de l'Hôtel-de-Ville pour rejoindre le parking du cimetière et ensuite marcher jusqu'à l'accueil du rez-de-chaussée de l'hôpital. Le gardien, qui conservait la clef de sécurité, prenait alors l'ascenseur avec moi.

Après avoir passé la nuit dans la salle quand Aracelli se sentait mal, je redescendais souvent ces allées de la Colline du Paradis situées en contrebas du cimetière alors que les premiers oiseaux s'égosillaient dans les cyprès, puis je rejoignais le carillon de la place de l'Hôtel-de-Ville, où je m'écroulais sur le matelas pour dormir jusqu'à ce que je me réveille et remonte la colline vers l'hôpital.

J'ai remarqué avec une colère scandalisée qu'aucune des pensionnaires de la salle sécurisée ne recevait jamais la moindre visite. Et c'est moi qui suis devenu très populaire en apportant dans mon taxi des bouteilles d'un litre de limonade achetées au supermarché, pour les distribuer à tout le monde. La plupart des patients internés avaient été très commodément oubliés par leurs parents, trop honteux de l'infamie liée à la folie pour venir les voir souvent. Même Belle Crieuse ne devait pas avoir plus de vingt-cinq ans, mais je ne l'ai jamais vue recevoir la moindre visite et l'on chuchotait qu'elle s'était droguée, que son fiancé s'était enfui, qu'elle était l'héritière d'une grande fortune, moyennant quoi ses parents étaient heureux de la laisser croupir en paix quelque part.

Belle Crieuse restait assise immobile dans son lit toute la journée, elle lisait les derniers numéros des revues à scandale que les infirmières lui passaient et qui pour elle étaient de l'or. J'ai fini par lui fournir moi-même sa ration hebdomadaire. Elle s'adressait normalement aux infirmières. Pendant la première semaine, Aracelli m'a senti réagir physiquement lorsque Belle Crieuse – que je craignais de regarder – a lancé son drap sur le côté, tiré son long corps hors du lit et rejoint la salle de bains sur la pointe des pieds, exhibant ainsi sa peau marquée par la drogue et ses jambes parfaites mais

spectaculairement poilues. Même en ces premiers jours de célibat, elle n'exerçait sur moi qu'une faible attirance. J'ai essayé d'imaginer la vie antérieure de Belle Crieuse, sa beauté gâtée. L'aura d'une transformation et d'une renaissance possible planait sur elle.

Aracelli a murmuré : « Ne te fais surtout pas la moindre illusion sur la petite chérie installée en face de moi : toutes les nuits elle se réveille couverte de ses propres excréments en hurlant que des soldats morts sont en train de la baiser. »

Il existait des règles élémentaires concernant la clef de sécurité de l'ascenseur et la nécessité de respecter la toilette, les médicaments, la thérapie, etc. J'avais le droit de fumer au bout du couloir dans la salle d'attente vitrée réservée aux visiteurs – où il n'y avait jamais personne. Je m'y rendais lorsqu'on alimentait les bêtes des pâtures inférieures et Aracelli. J'entendais les plateaux-repas s'écraser par terre et des cris de colère.

À cette époque, pour essayer d'arrêter de fumer des cigarettes, j'achetais de minces et très chers cigarillos en paquets de dix, qui m'étaient précieux, car la cafétéria du dernier étage ne vendait pas de tabac de qualité.

Durant un repas, je lisais une revue qui datait de dix-huit mois dans la salle d'attente des visiteurs. La fumée de mon merveilleux cigarillo emplissait la boîte en verre où je me trouvais. Très lentement, j'ai pris conscience du visage de timbrée d'une vieille patiente qui se cachait et se montrait tour à tour, en m'observant. J'ai essayé de l'ignorer, mais son vieux visage buriné n'arrêtait pas d'apparaître et de disparaître – les yeux bleu clair me regardaient, la bouche édentée souriait. Soudain, elle a ouvert la porte, elle s'est glissée à l'intérieur avant de la refermer derrière elle. Elle fixait mon cigare.

« Bonjour, dis-je.

— J'étais la plus belle *puta* d'Asunción.

— Je n'en doute pas une seconde, madame.

— Ils disent que j'étais une religieuse là-bas. Ne les croyez pas.

— O.K.

— Autrefois je fumais le cigare.

— Ah bon ? À Asunción ?

— Donne-m'en un.

— Je crois que ça ne plairait pas à l'infirmière en chef.

— Je le fumerai ici alors, avec toi.

— Ça me causerait des ennuis.

— J'ai vu ta femme. Elle a vraiment une peau moche.

— Un accident.

— Le soleil peut te rendre comme ça. C'est le soleil qui a rendu ta femme comme ça ?

— Oui. C'était le soleil.

— Donne-moi à fumer.

— O.K. Mais si une infirmière arrive, vous me le rendez. Ce sera un secret entre nous deux. Chuuut.

— Chuuut. »

C'était distrayant de voir son sourire démoli et je l'ai regardée fumer. Une fois que je lui ai donné du feu, Puta d'Asunción a laissé le long cigarillo coincé entre ses lèvres, sans y toucher, et elle s'est mise à pomper dessus à petites bouffées rapides qui ont généré beaucoup de fumée, tandis que ses yeux bleus indéfinissables souriaient. Elle a frappé dans ses mains pour applaudir.

« Enlevez-le de votre bouche. Comme moi. » Je lui ai montré.

Elle a fait la sourde oreille et elle soufflait la fumée aussi vite qu'elle l'inhalait. Elle était devenue une machine à fumer.

Tout à coup la porte s'est ouverte, j'ai vu les volutes crémeux de fumée dériver vers l'extérieur, jusqu'à ce qu'elle referme la porte derrière elle. Vieille Marie. « File-m'en un. » J'ai aussi donné un cigare à Vieille Marie, qui a parfaitement imité la technique de Puta d'Asunción. Alors la porte s'est encore ouverte et Belle Crieuse est entrée, l'une de ses revues *people* à la main.

« Mais que faites-vous ici ? » demanda-t-elle en riant. Puis : « Hé, donne-m'en un à moi aussi. »

Je lui en ai aussitôt donné un. Elle s'est mise à fumer de concert avec ses deux acolytes, puis Coma Dépressif – la belle femme d'âge mûr qui ne parlait jamais et qui, soit décrivait des cercles hyperactifs dans la salle sans déranger personne, soit dormait pendant des jours et des jours – est entrée en silence.

On aurait dit une boîte à fumée dans cette pièce vitrée. Tous nous agitions les mains, si bien que ces dames ont décidé d'ouvrir la porte et que la fumée s'est échappée en denses nuages. Chacune tirant sur son cigarillo immobile vissé entre les lèvres, elles étaient toutes assises en rang d'oignons.

« Oh non. Non », lâchai-je alors.

Telle une procession de vieux moteurs démodés, elles se sont mises à longer le couloir à la queue leu leu, les cendres tombant comme autant de crottes d'oiseau sur le devant de leur robe de chambre, de leur vieux cardigan ou de leur chemise de nuit. Elles sont entrées dans la salle ouverte. Les autres patientes ont aussitôt poussé un hurlement ravi de bienvenue.

Oh là là, pensai-je.

« Monsieur Follana », appela l'infirmière en chef d'une voix calme.

Je les ai bientôt prises en affection, ainsi que les souffrances du monde qu'elles avaient accumulées sur leurs épaules, tandis qu'en contrebas notre ville y restait indifférente. Puta d'Asunción avait bel et bien été une religieuse qui était devenue folle au couvent. Chacune semblait avoir vu le monde avec une grande clarté, mais aussi exacerbé cette lucidité jusqu'à la démence. Si nous avions tous une intuition foudroyante de la souffrance totale du monde, peut-être serions-nous comme elles ?

Vieille Marie m'a un jour pris à part – en privé comme toujours. Je craignais qu'elle ne m'exhibât soudain quelque partie intime de son anatomie, comme Puta d'Asunción qui sortait volontiers un sein flétri si vous l'autorisiez à vous guider jusqu'à un endroit louche et isolé. Vieille Marie m'a attiré jusqu'au petit lavabo des infirmières.

« Tu vois cette bonde ? me dit-elle.

— Oui.

— Tous les soirs Lady Di me parle à travers ce trou.

— Et que dit-elle ?

— Elle me demande ce qu'elle doit porter.

— Mais qu'est-ce qu'elle fait là-dedans ?

— À ton avis ? Elle est coincée dans le tuyau. Va chercher un plombier. »

Elle s'est éloignée en trottinant.

Je passais des nuits agitées sur mon matelas dans l'appartement vide au-dessus de la place de l'Hôtel-de-Ville et j'ai commencé à faire des cauchemars où j'étais interné dans la salle d'Aracelli, sans jamais la moindre possibilité d'en sortir.

Il est impossible pour une personne saine de vivre constamment avec des individus à l'esprit ou au corps malade, et ce quelque culpabilité qu'on puisse en concevoir. Alors même que j'essayais de me forcer à partager les souffrances mentales récurrentes d'Aracelli, je me surprenais souvent à dériver loin de son désespoir, à sourire ou à réfléchir à une petite chose inoffensive, gaie, heureuse – un oiseau bien gras qui sautillait, un couple d'adolescents qui main dans la main filait furtivement parmi les murs de cercueils et les mausolées du cimetière, une mauvaise blague dans l'affreux journal local qu'on pouvait acheter à la cafétéria. Même dans ma volonté de partager le malheur, j'étais infidèle et lâche.

Au cours des mois suivants, j'ai admis que j'aimais bien faire des pauses loin de la salle – et, pour être tout à fait honnête, loin d'Aracelli. Toutes les trois ou quatre heures, je descendais dans l'ascenseur sécurisé pour faire une lente promenade parmi les bosquets de cyprès et fumer un cigarillo dans le parc.

Surtout les jours de plus en plus rares où les parents et la sœur lugubre d'Aracelli lui rendaient visite – ils m'interrogeaient continuellement et exhibaient leur chagrin avec ostentation devant les autres merveilleuses pensionnaires.

Je marchais donc souvent sous les tonnelles et autour des cloches de verdure. Tous les hôpitaux psychiatriques semblent dotés d'un magnifique jardin, et j'ai remarqué qu'il existe un mythe internationalement partagé par toutes les écoles de psychiatrie à but lucratif : les malades mentaux adoreraient converser parmi les frondaisons de la nature, à croire que la chlorophylle constituerait un remède scientifiquement reconnu à la folie. Ce n'est que peu à peu que j'ai compris cette évidence : les agréables jardins des asiles de fous existent seulement – comme ceux des maisons de retraite et des hospices pour personnes âgées – afin de plaire aux visiteurs en bonne santé qui ne sont pas des résidents à plein temps.

Cette année-là, pendant les fêtes du mois de juin, je suis arrivé tout excité dans une salle survoltée. J'apportais une caisse entière de limonade du supermarché et des revues de la presse *people*.

Je suis aussitôt tombé sur l'infirmière en chef : « Monsieur Follana – exactement l'homme idéal pour s'occuper de notre fine équipe. Ce soir, nous comptons effectuer une petite sortie jusqu'au parking le plus éloigné. Votre épouse et vous-même accepteriez-vous de surveiller nos phénomènes ? Nous avons commandé des minibus et des voitures.

— Vraiment ? Nous les emmenons dehors ?

— Oh, ça leur fait du bien, de temps à autre. »

Aracelli et moi avons pris les choses en main. Malgré la nuit, j'ai vu Aracelli s'emparer de son parapluie bien-aimé. En compagnie des autres cinglées qui étaient nos chouchous, nous avons quitté notre salle en direction de l'ascenseur sécurisé, puis, debout dans un silence plein de gravité, nous sommes tous descendus sous la houlette du gardien.

Dehors, au bout du couloir de l'entrée, l'infirmière en chef répartissait les pensionnaires de ses diverses salles dans de petits minibus. La section fanatique des camés du centre de désintox faisait le pied de grue en observant d'un air inquiet le groupe des vrais timbrés. Soudain, tous leurs regards se sont concentrés sur Belle Crieuse. La moutarde m'est aussitôt montée au nez et j'ai ressenti le brusque besoin de la protéger contre ces bons à rien, même si mon épouse prenait sans doute davantage de médicaments qu'eux.

Quand Aracelli, moi-même, Puta d'Asunción, Vieille Marie, Coma Dépressif et Belle Crieuse sommes enfin arrivés près de la porte d'entrée, il ne restait plus aucun minibus. Le tracteur de l'institution et sa remorque sont alors arrivés pour s'arrêter en grinçant – conduits par le jardinier que j'ai reconnu à cause de mes balades dans le jardin où il rassemblait souvent l'herbe coupée. Assis sur son tracteur, il fumait une cigarette.

« Mettez-les derrière, dit-il en agitant le pouce.

— Il n'y a pas de risques ? demandai-je.

— Il ne faut pas se mettre debout. » Il a froncé les sourcils. « Je croyais que vous étiez seulement un visiteur ?

— C'est ce que je suis ! »

Il a sauté de son tracteur et l'extrémité incandescente de sa cigarette a lui davantage. Il a regardé Aracelli, Belle Crieuse et moi aider les vieilles dames à monter. Ces vieilles cinglées n'ont pas émis la moindre plainte. Le plus difficile pour les faire grimper dans la remorque, c'était qu'elles refusaient de lâcher leur bouteille de limonade à moitié pleine. J'ai poussé sur le gros cul de Coma Dépressif, puis je suis monté à mon tour dans la remorque.

J'ai remarqué que, très obéissantes, elles étaient toutes assises contre les montants latéraux de la remorque et j'ai alors compris qu'elles avaient l'habitude de ce mode de transport. Le jardinier a remonté le hayon aux charnières grinçantes, puis il a bruyamment remis en place la barre métallique transversale.

Je me sentais moi-même étrangement excité quand le jardinier a fait démarrer le tracteur et a allumé les phares du véhicule et les feux arrière de la remorque, après quoi nous avons démarré dans un boucan infernal vers la sortie. Nous réagissions tous aux mouvements cahotants de la remorque. Toutes les habituées – ni moi ni Aracelli – lançaient un grand « Ho ! » quand la remorque franchissait les ralentisseurs de l'allée. Aracelli et moi nous sommes joints à leur chœur et nous avons crié « Ho ! » lorque nous avons franchi le dernier ralentisseur ; ma femme et moi, main dans la main, avons alors ri ensemble.

Nous avons marqué une pause à l'entrée principale de notre hôpital psychiatrique municipal, le conducteur a levé le bras droit à l'horizontale, il a encore un peu avancé tout en freinant, si bien que les lumières rouges de la remorque ont éclairé l'allée vide derrière nous, tandis que nous nous balancions d'avant en arrière ; la limonade, colorée en rose par ces lumières, oscillait dans les bouteilles transparentes. Enfin, une berline a freiné à contrecœur pour nous laisser passer. Nous avons rejoint la route en brinquebalant, tous éclairés par la lueur crue des phares.

C'était une belle soirée de la fin juin ; malgré la légère pollution générée par notre ville, on voyait de nombreuses étoiles, comme des couches de fumée d'or parmi les hauteurs ambrées.

J'ai observé le spectacle bizarre de toutes ces vieilles pensionnaires nonchalamment appuyées aux planches latérales de la remorque. Elles serraient contre leur poitrine la bouteille de limonade tenue à deux mains, comme des enfants, ou bien elles portaient le goulot à leur bouche, serrant toujours la bouteille à deux mains, pour boire. Je me suis pelotonné contre Aracelli, qui a gaiement posé la tête sur mon épaule sous cette nuit d'été. Mais elle tenait toujours son parapluie déployé au-dessus de nos deux têtes afin de se protéger des rayons lunaires. Ç'aurait pu être une soirée, un an plus tôt, où, joyeusement ivres, nous serions montés dans le petit train jouet, tiré par un tracteur équipé d'une cloche et déguisé en locomotive, destiné aux enfants des touristes, et qui emprunte un kilomètre de route entre l'esplanade et la gare du citron express.

« Tu pourrais sans danger refermer ton parapluie.

— Tu crois ?

— Je t'en prie, chérie, essaie pour voir ? »

Elle a peu à peu incliné le parapluie vers les planches en bois.

« Maintenant je suis heureuse.

— Vraiment ?

— Ce sont nos nouvelles amies.

— Mais Ari, il faut que tu partes d'ici pour retourner dans le monde. Je dois m'occuper de mon affaire et nous devons continuer à être heureux ensemble. Il faut que nous allions de l'avant.

— Pauvre Lolo. » Elle a secoué la tête.

« Pauvre Ari », rétorquai-je sèchement.

Elle a acquiescé.

« Lolo, rien de ce qui est arrivé n'a d'importance.

— Que veux-tu dire ?

— Seules les bonnes choses comptent.

— C'est vrai.

— Pauvre Lolo, tu as toujours eu besoin d'une femme en guise de miroir, mais regarde un peu la dernière que tu as trouvée.

— Que veux-tu dire par là ?

— Tu as besoin d'une femme pour te servir de miroir.

— Peut-être, mais tout ce que je désire c'est que tu reviennes à la maison.

— Ce ne sera pas pareil.

— Ari. Le plus terrible, c'est que ce sera pareil, parce que je n'étais pas présent ce jour-là. Il n'y a qu'une seule manière pour toi de retrouver ce que nous avons connu, c'est d'être avec moi. Ces types ne m'ont pas fait de mal. Tu retrouveras ton ancienne vie grâce à moi. »

Elle s'est contentée d'un sourire de ses yeux couleur noisette.

Le jardinier nous a entraînés à droite, nous évitant la montée vers le château illuminé pour nous diriger vers le parking sud du cimetière, où j'ai aperçu la cime obscure des cyprès au-dessus du mur qui marquait la limite des mausolées.

Au milieu du parking, gardé par une voiture de pompiers, se dressait l'habituelle et très hideuse effigie : le personnage central, une sculpture en bois et en polystyrène, haute de dix ou quinze mètres.

Ce soir-là, c'était une caricature violemment colorée d'un politicien national appartenant à un parti qui affichait toujours sans vergogne ses liens avec le régime fasciste afin de ratisser les derniers votes de vieillards agonisants. Tout près de l'entrejambe du costume de cette effigie, nous tournant presque le dos, planait l'énorme lippe audacieuse d'une blonde à la poitrine plantureuse que – grâce à mon étude de la presse *people* aux côtés de Belle Crieuse – j'ai aussitôt reconnue. Cette blonde qui se pavanait sur une chaîne de télé poubelle était donc associée au politicien marié.

Les faciès de ces personnages arboraient l'habituelle vulgarité émotionnelle des caricatures – les yeux écarquillés, les joues rebondies –, fruit des techniques éprouvées de Fragonard et de Walt Disney.

Quelques effigies plus petites encerclaient les deux principales, comme des satellites : de riches avocats et des politiciens locaux.

Le jardinier nous a crié de faire attention à nos mains, à nos bras et à nos « bites », puis il a prudemment reculé contre le mur du cimetière pour que les pensionnaires et moi-même soyons coincés dans la remorque, à moins que nous n'escaladions péniblement les planches latérales assez haut perchées au-dessus du sol avant de nous laisser tomber à terre – seule la souple Crieuse aurait pu accomplir un tel exploit, mais ce n'était pas une championne de course à pied. Nous devions donc rester là.

Le jardinier est descendu fumer une cigarette et se promener, bavarder et rire avec les autres conducteurs de minibus de l'hôpital. J'ai remarqué qu'il avait une technique très au point : lorsqu'un interné passager d'un des minibus s'approchait de lui, le jardinier prenait un air sévère, sortait un talkie-walkie de la poche de poitrine de son bleu de travail et faisait semblant d'y parler avec une mine grave, tout en tournant le dos à l'intrus et en s'éloignant de quelques

pas. Pour une raison que j'ignore, les malades mentaux ont un immense respect pour les conversations par talkie-walkie et aucun d'eux n'osait agacer davantage le jardinier.

J'ai vu ce même jardinier regarder de mon côté tout en parlant à un conducteur de minibus que j'ai reconnu : c'était un infirmier de la salle des hommes, qui portait toujours sa blouse blanche. Comme il se fichait que j'entende ou pas, j'ai presque tout compris : « Tu devrais pas laisser ton groupe descendre du bus, mec. Moi, je laisse jamais ces zigotos quitter la remorque. Trop d'emmerdes ; la mignonne qui gueule comme une truie qu'on égorge, elle a pas encore essayé de se faire la malle, mais si jamais l'envie lui prenait, je pourrais pas la rattraper avec toutes les épingles de nourrice qu'elle a sur elle. L'an prochain, j'aurai cinquante balais, mec. Çui en costard, ça doit être un patient externe, parce que je le vois souvent dans le jardin qui marmonne tout seul. (J'ai haussé les sourcils.) Il croit qu'il est juste un visiteur, un *businessman*, et la nana bien roulée avec son pébroque elle se prend pour son épouse. »

Les feux d'artifice ont commencé au-dessus de nous, leurs couleurs sucrées ont maculé les planches en bois brut de la remorque. Aussitôt, nous nous sommes tous levés ou bien nous avons renversé la tête – comme nous les hommes, et jusqu'à Sagrana, levions les yeux en même temps, avec servilité, vers la belle Lupe Tenis dès l'instant où elle semblait lire les nouvelles régionales sur l'écran de la télévision installée dans l'angle d'un café.

Même Aracelli s'est levée et ses cheveux sont tombés le long de son dos, mais sans plus attendre elle a enfoncé le bouton qui, avec un claquement sec, a déclenché l'ouverture de son parapluie, puis elle a installé au-dessus d'elle comme un bouclier cette coupole de nylon écossais.

Pas de système de mise à feu électronique dans notre région miniature. Le pyrotechnicien le plus adroit et le plus courageux du monde (vêtu d'un gilet pare-balles, vestige de son service militaire) courait plié en deux d'un site à un autre, allumant les mèches avec une longue baguette crépitante – les mortiers ont craché leurs obus, les fusées mises à feu l'une après l'autre se sont élancées vers le Dieu du ciel.

Au-dessus de nous, les vipères véloces sifflaient et semblaient s'efforcer collectivement d'arrêter leur chute inévitable ; les étincelles spasmodiques et les nuées d'explosions éclairaient leurs propres canyons enfumés. Aracelli m'a montré que son parapluie n'était plus un accessoire tout à fait risible maintenant que les enveloppes des fusées éteintes ou leurs bâtons de mise à feu noircis crépitaient dans les cyprès devant nous et rebondissaient sur le tissu écossais avant de tomber dans la remorque.

Il m'est bien sûr impossible d'assister à un feu d'artifice sans penser aussitôt aux cendres de mon père tassées à l'intérieur de l'énorme fusée qui a explosé au-dessus des eaux où j'ai nagé pour la première fois, faisant vibrer toutes les vitres des résidences du front de mer, si bien que je suis toujours ému par ces festivités.

Ils sont donc tous montés vers le ciel, les noms des fusées qui ont fait exploser leurs lumières au-dessus de nos têtes : cent Poivrières, cinquante Culottes Bouffantes de la Reine suivies par un mur de dix Ragnagnas, soixante Whisky-Soda, dix Mer Rouge, vingt Gros Lards, cent Mammouths, dix Perroquets de Parade, soixante Toits du Monde, dix Cercles Concentriques, cent Moustiques, une boîte de Cuillères, vingt Grues, quatorze Cocktails, dix Carrés Libres, quarante Becs de Toucan, quatre cents Soldats, deux authentiques fusées de détresse marines, vingt Parachutes, quatre Laxatifs Divins et pour le bouquet final un immense Satellite jaune et bleu.

Ensuite, le pyrotechnicien a demandé à une jolie fille choisie dans la foule d'allumer la mèche d'une fusée qui a hurlé vers l'énorme effigie en polystyrène du politicien national, fait basculer un clapet et déclenché les fontaines de cristal ainsi que les pétards accrochés à des fils selon la géométrie de l'ensemble, soudain transformé en une modeste centrale électrique. Les pétards ont éclaté avec le vacarme d'un peloton d'exécution, quatre arbres lumineux – trop éblouissants pour qu'on pût les regarder – ont servi à masquer le lent allumage initial de la gigantesque effigie, et quand les lumières de ces arbres ont fait long feu, le politicien sincère et sa servile fellatrice étaient complètement allumés.

Regarder quelque chose brûler de manière spectaculaire assouvit un profond et délicieux désir de destruction – personne n'est au-delà de la pure fascination visuelle de cette annihilation naturelle. Elle possède la même simplicité que certains besoins sexuels, instantanés, indéniables, parfaitement rassurants.

Aracelli et moi nous sommes penchés l'un vers l'autre pour nous embrasser sous le nez igné de ce politicien – absolument sûr de lui malgré les moqueries –, les sillons spectaculaires de ses cheveux coiffés, ses oreilles – tout s'est enflammé ; son énorme main en polystyrène, qui nous suppliait de l'inclure, lui, dans notre existence, a délicieusement fondu en globules rougeoyants d'un feu purificateur qui dégoulinait pour oindre la tête et les lèvres insatiables de sa prétendue maîtresse agenouillée.

C'en a été trop pour Vieille Marie : Aracelli et moi qui nous embrassions tout près d'elle, l'immense effigie en feu, toute cette limonade – la vieille femme s'est accroupie en souriant d'un air béat, puis elle a lâché une grande

flaque d'urine qu'il nous a fallu éviter dans la remorque durant tout le trajet du retour.

Dans la cafétéria de l'hôpital psychiatrique municipal, ce soir-là, le soleil se couchait parmi d'impressionnantes lueurs atomiques. Aracelli se sentait si bien qu'on nous ait permis de nous promener ensemble dans le parc et de monter à la cafétéria, à condition que je l'y accompagne...

Elle a tendu la main en travers de la table en plastique, nos bras ont écarté le récipient en plastique qui abritait huile et vinaigre, sel et poivre. Chacun a joué avec les doigts de l'autre.

« Encore un peu de café ?

— Avec du sucre.

— Combien ?

— Trop, dit-elle en souriant.

— J'y vais. »

J'ai souri à mon tour, mais ainsi qu'il lui arrivait parfois, elle a timidement détourné les yeux.

Quand, dans la queue de la cafétéria, je me suis retourné vers elle pour lui sourire, Aracelli n'était plus là. Elle était partie aux toilettes de la cafétéria. C'était strictement interdit, mais elle avait déjà utilisé ces toilettes. J'ai pesté intérieurement en me disant que vivre dans cet hôpital pour malades mentaux revenait à retourner dans l'ancien régime pour subir ses règles scolaires infantilisantes.

J'ai ensuite jeté un coup d'œil alentour pour chercher un infirmier ou une infirmière de la salle des femmes. Il n'y en avait pas et je me suis donc détendu un peu. Je suis resté dans la queue, j'ai payé le café en rapportant scandaleusement à notre table trois doubles cubes de sucre. Je me suis assis.

Aracelli n'est pas apparue à l'entrée du couloir qui menait aux toilettes des hommes et des femmes. Elle a dû redescendre chercher quelque chose dans la salle, ai-je alors pensé. Malgré tout, j'ai commencé de soupçonner qu'Aracelli s'était évadée et qu'elle avait filé. Nous allions devoir la traquer dans notre ville.

Je me suis levé et j'ai marché vers les toilettes.

Dehors, comme les draps que j'avais autrefois lancés par une fenêtre d'hôtel, Aracelli est passée devant la fenêtre du dernier étage et elle a aussitôt disparu. Ce mouvement a été très rapide, mais pas autant que vous pouvez le penser – j'ai vu la tête courageusement tournée vers le sol, la chemise de nuit plaquée contre le corps et la fameuse robe de chambre jaune hissée à la verticale.

Le seul cri masculin est venu d'une table de quatre médecins installés tout près de la fenêtre. J'ai lentement pivoté sur les talons – pour jeter un coup

d'œil tout au fond du couloir des toilettes et constater que le cadenas de la porte toujours fermée qui permettait de monter sur le toit pendait légèrement en biais sur la pièce métallique fixée au mur.

J'ai crié quelque chose – ou plutôt éructé un son horrible – en avançant d'un pas vacillant vers l'ascenseur, et il régnait une tension extrême dans cette cafétéria, car je devinais sur ma droite que de plus en plus de gens se massaient le long des fenêtres et se protégeaient le visage afin de regarder en bas.

Malgré l'agitation qui s'était emparée de la cafétéria située au dernier étage de l'hôpital, personne n'avait communiqué la nouvelle au rez-de-chaussée. Imaginez – car je m'en souviens à peine – ma descente heureusement solitaire dans l'ascenseur, mon arrivée hébétée dans le hall d'entrée où j'ai découvert un calme absolu : des réceptionnistes à l'immobilité irréelle, des membres du personnel silencieux et lents, des civils muets. J'ai couru jusqu'à la porte d'entrée en pointant un index agressif vers les malheureux réceptionnistes : « Un médecin dans le parking. Ma femme vient de sauter du toit. »

Dehors, il m'a fallu regarder d'abord à gauche puis à droite, car – là encore, bizarrement – je n'avais jamais pris le temps d'identifier avec exactitude la position de la cafétéria au dernier étage par rapport à la porte d'entrée principale – le soleil était maintenant très bas et dans les deux directions les parkings étaient plus sombres, éclairés désormais par les instables et chaudes lumières électriques, qui en ce début de crépuscule ne constituaient pas vraiment une nouveauté.

La voiture près de laquelle Aracelli venait de tomber était noire. L'impact de son corps avait plié vers l'extérieur le haut de la portière côté passager, fracassé la vitre latérale et comprimé le pare-brise strié de mille fractures. Mais le vrai choc restait à venir : penché au-dessus d'elle dans la pénombre huileuse, tel un succube, s'incurvait la silhouette d'un prêtre (le père Garrido), tout près du visage blême, ahuri mais inchangé, d'Aracelli, comme s'il la séduisait, faisant déjà courir ses doigts en une indicible condamnation au-dessus du buste de mon épouse, pour les derniers rites.

Je sais que c'est impardonnable – il s'agissait d'un prêtre, et puis se comporter ainsi près d'une personne fragile, grièvement blessée –, mais j'ai volé à travers les airs et mes deux chaussures italiennes ont percuté la joue de l'ecclésiastique, puis je me suis effondré contre la roue avant de la voiture, avant de me relever.

J'avais la paume couverte de sang. Ce n'était pas celui du prêtre. Il y en avait partout sur le bitume sombre. La tête du père Garrido s'était effondrée sur les

jambes d'Aracelli, ses lunettes envolées. J'ai remarqué que le pyjama d'Aracelli avait changé de couleur à cause de tout ce sang.

Alors je me rappelle un fait remarquable. Le père Garrido m'a à peine accordé un regard, son visage n'était pas inquiet, mais tout à fait calme et tolérant. Il m'a simplement tourné le dos afin de continuer à administrer les derniers rites. Je l'ai regardé sans bouger pendant quelques secondes. Son flegme indéniable était très impressionnant et l'admiration que j'ai ressentie pour lui m'a rendu furieux contre moi-même.

M'apercevant que je répétais sans arrêt « Non », je me suis tu avant de crier : « Éloignez-vous d'elle, elle a besoin d'un médecin, pas de vous ! Alors allez chercher un médecin ! »

Le père Garrido n'a pas daigné me répondre, mais je ne pouvais tout de même pas le frapper une seconde fois ; alors, pire encore, j'ai baissé les yeux vers Aracelli, puis je me suis agenouillé à côté du prêtre en criant le prénom de mon épouse.

Comme une petite fille cédant aux avances d'un pervers répugnant, j'ai senti le bras du prêtre se poser en travers de mon dos et très vite, tandis que je tenais entre mes mains le visage d'Aracelli – une empreinte rouge foncé de son propre pouce était imprimée sur les taches de rousseur de sa joue –, elle est morte sous mes yeux.

OceanofPDF.com

Livre III

« Au général le comte Hullin, gouverneur du château de Vincennes.

Saint-Cloud, 25 juillet 1811

J'ai reçu la sentence concernant Cifenti et Sassi della Tosa. Faites exécuter Cifenti – c'est un espion répugnant. Dans le cas de Sassi, je suis d'accord pour une commutation de peine. Mais vous devrez le faire emmener jusqu'au lieu d'exécution et attendre que Cifenti ait été exécuté et que ce soit au tour de Sassi de monter sur l'échafaud pour lui annoncer sa grâce. Je désire qu'il voie de ses propres yeux comment un crime tel que le sien est puni. »

Correspondance de Napoléon

OceanofPDF.com

Le plongeur fou

J'ai dit à Ahmed : « Et voilà comment je suis devenu le plongeur fou de notre ville. Après la mort d'Aracelli, mes amis, mes relations, mes collègues de travail et tous les amateurs de ragots de notre ville savaient où me trouver. Quarante mètres au nord de l'hôtel Meliander, par huit ou dix mètres de fond. Je plongeais des rochers situés en contrebas du sentier obscur où j'avais accompagné Ann et la jeune-femme-qui-surveillait. Pendant des mois j'ai plongé tous les jours pour rechercher l'alliance en or de ma défunte épouse, tandis que Kiko Bonzas et Sagrana s'occupaient de mon affaire. Parfois je plongeais même la nuit avec une puissante torche, en me disant que l'or devait briller dans le faisceau de lumière électrique. Je l'avoue, j'avais l'esprit dérangé.

« Je marchais entre les gens qui prenaient leur bain de soleil, en combinaison de plongée, transportant ma bonbonne vers les vagues ou le haut de la plage. Je levais la main pour saluer une nouvelle génération de surveillants de plage au poste de la Croix-Rouge, qui m'adressaient un signe de tête sympathique – à côté du jeune surveillant il y avait parfois une jolie admiratrice en bikini, une étudiante à la plante des pieds crasseuse, qui se balançait sur son fauteuil en plastique volé au café voisin. Et je devinais que le surveillant de plage lui murmurait : "Tu vois ce plongeur, là-bas – laisse-moi te raconter son histoire..."

« Mais je n'ai jamais retrouvé l'alliance. »

Il avait fait étonnamment froid pour la saison. J'ai décidé qu'Ahmed et moi devions aller prendre l'air dehors et passer une journée amusante. J'avais commencé à lui prêter mes vêtements – l'une de mes très luxueuses chemises en soie, de couleur violette, était sa préférée et je lui ai alors proposé une paire de lunettes de soleil qui lui donnaient un air canaille.

Il semblait pourtant morose, vautré près de moi dans le citron express, hochant la tête comme s'il approuvait ma logorrhée. Quand nous avons quitté la gare pour entrer dans notre ville, je lui ai laborieusement décrit l'hôtel Impérial et ses caractéristiques susmentionnées, le Meliander et le sentier obscur situé en contrebas. Enfin, l'emplacement approximatif de l'alliance submergée d'Aracelli entre l'odomètre et le rivage.

Tandis que nous marchions ensemble dans les rues, personne ne nous accordait la moindre attention.

Il était donc inévitable que je choisisse de traverser la place de l'Hôtel-de-Ville avec son carillon, avant de poursuivre dans les ruelles. Ahmed et moi avons gravi la pente jusqu'à ce que les sombres cyprès s'inclinent au-dessus de nos têtes sur la Colline du Paradis – le domaine des Solielian et mon seul avenir.

Ahmed et moi étions arrivés ensemble à la porte du cimetière de la Colline du Paradis. Le vieux gardien sympathique, un poste qui n'existait pas du temps de ma jeunesse, était encore là dans sa cabane. Je lui laissais toujours un pourboire. Il n'a même pas regardé Ahmed. Je suppose que ce gardien était désormais habitué à ce que n'importe qui entre dans son cimetière. Ma dernière visite remontait à très longtemps et ce vieillard au moins n'avait pas rejoint ses pensionnaires sur lesquels il veillait si diligemment. J'avais prévenu Ahmed : le gardien du cimetière nous dirait, avec une complaisance certaine, qu'il passait tout son temps à traquer les adolescents fornicateurs (« des satanistes ») parmi les mausolées, mais qu'avec sa mauvaise jambe il était si lent à les approcher qu'en général ils en avaient fini de leurs turpitudes quand il les atteignait ; et il profiterait de l'occasion pour se moquer des prouesses amoureuses de ses jeunes contemporains. Et de fait, il nous a raconté tout cela.

J'ai guidé un Ahmed clairement inquiet parmi les murs des morts – comme si je lui faisais visiter quelque antique cité. De petits oiseaux jaillissaient vers le ciel et tombaient à toute vitesse vers le haut des mausolées, filant d'un cyprès à l'autre. Il était impossible de ne pas remarquer les colonnes de fourmis qui sur le sol poussiéreux vaquaient à leurs occupations.

J'ai montré tous mes hauts lieux à Ahmed : la dalle dans le mur et l'endroit du dernier repos d'oncle Luis et de tante Lucia qui gisaient silencieux, l'un au-dessus de l'autre. La stèle de mon père. La dalle où ma pauvre mère fut cimentée par les Solielian. La plaque métallique rouillée sur le mur de ma mère. J'ai expliqué à Ahmed qu'à l'époque où je voyageais encore, le gardien du cimetière marchait jusqu'à cette rangée de tombes et fixait sur celle de ma mère les cartes postales que je lui envoyais de grands hôtels, et sur cette dalle je les retrouvais des mois plus tard, décolorées par le soleil et gondolées par les averses. J'ai exhorté Ahmed à ne pas considérer mon comportement comme une bizarrerie ; il y avait une habituée de la Colline du Paradis qui tous les samedis venait s'asseoir sur la tombe de son époux pour lui lire les pages sportives.

Nous sommes alors arrivés au lieu du dernier repos d'Aracelli – une simple plaque sur le mur où les Solielian avaient scellé son corps brisé. Ahmed et moi

nous sommes assis sur un petit mausolée en hauteur, mais grâce à l'ombre du cyprès qui nous dominait il faisait frais.

Ahmed m'a soudain demandé, avec beaucoup d'agressivité selon moi : « Comment Aracelli est-elle montée sur le toit de l'hôpital psychiatrique municipal ?

— Ce pauvre jardinier et homme à tout faire de l'hôpital. Ce matin-là, Aracelli l'avait emmené par la main dans un box des toilettes de la salle des femmes. Elle lui a alors piqué la clef du cadenas, puis elle a attendu que je l'invite à la cafétéria du dernier étage. Elle voulait mourir coûte que coûte. Le jardinier n'avait même pas remarqué l'absence de cette clef quand on l'a retrouvée dans l'escalier qui menait au toit. Pauvre homme ; il paraît qu'il a fait une dépression et qu'il s'est mis à boire. Je ne lui reproche rien, mais la direction de l'hôpital l'a viré et je crois qu'ils ont transformé sa vie en un véritable enfer. Mais à quoi bon faire souffrir quelqu'un d'autre ? Aracelli désirait simplement mettre un terme à tous ces chœurs de souffrances. Pourtant, elle ne m'a rien dit. Simplement qu'elle désirait du sucre dans son café. Quel genre d'adieu ou d'épitaphe à notre amour est-ce donc ? À mon avis, c'est exactement ce que méritait mon amour pour elle. »

Ahmed a baissé la tête. Je savais qu'il me désapprouvait entièrement. Il me jugeait.

J'ai poursuivi notre promenade. À l'extrémité du cimetière, nous sommes restés un moment assis dans la lumière faible, à peine chaude, du soleil, sur un banc situé dans l'une des allées bordées par les morts. J'ai dit que j'avais faim, que je regrettais de ne pas avoir emporté quelque chose à manger.

Ahmed a secoué la tête et rétorqué que selon lui ce n'était vraiment pas un endroit où manger. Il était réellement très en colère.

Après un silence, je me suis tourné vers lui :

« Tu n'es pas très observateur.

— Que voulez-vous dire ?

— Tu n'es pas très observateur. Regarde autour de toi. »

Ahmed a tourné les verres réfléchissants de ses lunettes vers le ciel, il a regardé à gauche puis à droite dans l'allée, alors il a compris et il a ôté ses lunettes. Il m'a lancé un regard méfiant – là encore, presque agressif. Puis il s'est levé et, comme dans une galerie d'art, il s'est mis à lire les noms sur les murs des tombes qui nous entouraient.

Au second étage à partir du sol, juste devant nous, il a soudain pivoté sur ses talons pour me dévisager. « Follana ! »

J'ai acquiescé.

Il s'est approché de moi. « Que s'est-il passé ?

— J'étais sans nouvelles depuis des années. Nous avions échangé quelques déprimantes cartes postales enfantines, bourrées de promesses en l'air. Ainsi que nous en préviennent nos parents, à cet âge on croit toujours qu'on a tout le temps devant soi. Quand on a ton âge, Ahmed, on croit que la vie ne s'arrêtera jamais. Elles m'ont envoyé une lettre me mettant au défi de venir étudier avec elles à la Sorbonne. Imagine un peu. Une photographie Polaroïd est alors tombée de l'enveloppe couverte de timbres français : elles deux complètement nues sur un lit, mais floues, car pour lutter de vitesse avec le retardateur l'une d'elles – sans doute Quynh – avait couru vers le lit et sauté dessus, faisant bouger les deux corps qui étaient donc flous : les jambes lancées en l'air avec excitation, une pudeur presque entière, mais des zones d'ombre entre les cuisses – les tonalités de leur chair intenses, chaudes, inévitables, leurs deux bouches grandes ouvertes par un éclat de rire.

« Leurs pères étaient des diplomates de l'ancien Vietnam, du temps où ce pays était une colonie française. Quand Thinh et Quynh avaient dix-neuf ans et qu'elles étudiaient à Paris, elles sont devenues des fêtardes invétérées – la drogue et des trucs louches. Elles avaient une forte personnalité, elles étaient belles, elles disposaient de l'argent nécessaire pour assurer leurs arrières. » J'ai fait un signe de tête vers la tombe. « Elle et Quynh sont allées à une fête délirante. Il y avait là un garçon qui les attirait beaucoup toutes les deux, elles étaient donc rivales et elles sont tombées d'accord pour le partager. Comme moi autrefois. Toutes les deux étaient bien décidées à séduire ce garçon, mais Thinh était tellement défoncée qu'elle est soudain tombée à la renverse à travers une porte vitrée du vieil appartement. Elle a seulement été blessée au bras, mais une plaie très très vilaine. Elle a néanmoins refusé de quitter la soirée et repoussé toute forme d'aide. Plusieurs invités de la fête ont voulu appeler une ambulance, mais Thinh et Quynh se sont enfermées dans la salle de bains pour faire couler de l'eau froide sur la blessure de Thinh, et Quynh l'a ensuite aidée à bander son bras dans une épaisse serviette.

« Thinh a réussi à coincer le garçon en question dans une chambre. Elle a insisté pour qu'elles deux lui fassent l'amour pendant toute cette nuit-là. Tous les trois ont continué à boire le vin des bouteilles posées près du lit. Quynh me l'a expliqué. Les trois corps étaient couverts de sang. Quynh a paniqué et demandé plusieurs fois à Thinh d'arrêter, mais Thinh a continué et puis elle a fini par lancer dans un coin la serviette trempée de sang. Quynh était en larmes, mais elle a continué de faire l'amour avec les deux autres.

« Dans les premières lueurs de l'aube Quynh a cru que Thinh dormait, puis elle a regardé les yeux de son amie. Imagine que tu es réveillé par une Quynh couverte de sang, qui hurle à pleins poumons, et ce garçon terrifié, épuisé,

entre elles. À force de faire l'amour toute la nuit, elle avait perdu tout son sang et elle était morte. Son sang noir était partout, m'a dit Quynh, il dégouttait sous le matelas du lit. L'autopsie a montré que des fragments de verre étaient restés dans le bras de Thinh et que ces minuscules éclats avaient voyagé à travers son corps durant toute la nuit, tranchant en elle les veines et les artères, lacérant enfin le cœur lui-même, si bien que Thinh a surtout saigné à l'intérieur de son propre corps, la pression sanguine s'est alors effondrée et elle est morte. Tenis m'a évidemment expliqué ce processus dans les moindres détails.

« Ils ont décidé d'inhumer Thinh ici, dans notre ville. Elle avait un jour confié à Quynh que, si jamais il lui arrivait quelque chose, elle désirait être enterrée ici, car toute petite déjà elle avait séjourné dans notre ville, bien avant que je ne les drague. Tu sais comment sont les adolescents. Très dramatiques. Veroña et moi avons suivi les Solielian à travers ce terrible labyrinthe et j'ai fait l'amour avec Veroña dans un de ces mausolées, même si je lui en ai voulu ; alors que nos deux corps cognaient la pierre, je lui ai fait mal tellement j'étais en colère.

« Mon Dieu, j'aurais vraiment dû aller à Paris, mais ma fréquentation est sans doute mortelle et puis j'étais trop timide. Elles sont revenues dans notre ville, ensemble une fois de plus, mais Veroña et moi étions à l'université dans cette fichue capitale. Je ne les ai jamais revues. Et puis brusquement Quynh est arrivée avec cette traductrice pour organiser l'enterrement. J'étais bouleversé, mais je ne pouvais pas laisser mon cœur manifester sa peine devant ma satanée nouvelle épouse, que j'aimais autant que Thinh. Deux jours après la cérémonie funèbre, j'ai réussi à voir Quynh seul à seule. Mes parents avaient vendu l'hôtel Impérial ; néanmoins, on pouvait toujours accéder au toit à partir du vieil appartement de ma mère sur la place de l'Hôtel-de-Ville. J'ai donc emmené Quynh là-haut, je l'ai soulevée pour la faire passer par une trappe du plafond, puis nous avons marché ensemble sur les toits jusqu'au réservoir d'eau. Elle souriait. Je me rappelle encore sa peau parfaite, les deux bassins obscurs de ses yeux plus délicatement enfoncés dans la courbe du crâne, les pommettes plates, sa silhouette de garçon. Elle semblait contente de retourner vers le passé. Nous restâmes plongés dans un silence paisible, incapables de parler, car enfin débarrassés de cette traductrice collante qui parlait ma langue avec un horrible accent.

« Sur la plate-forme en bois au-dessus du réservoir d'eau, comme un idiot je me suis penché vers elle pour l'embrasser. Elle a reculé la tête et dit "Non". La présence obsédante de Thinh était entre nous. Nous tremblions tous deux de peur et de désir. Elle s'est assise sur la plate-forme en bois et elle a incliné le cou, celui d'une jeune femme désormais, puis elle a pleuré jusqu'à ce que ses

larmes disparaissent entre les parois du réservoir couvertes de gouttelettes, parmi la condensation des tuyaux, sous les stalactites naissantes de calcaire lisse qui au plafond gouttaient. La tuyauterie sifflait et gargouillait autour de nous. J'ai eu le sentiment d'avoir souillé et détruit un autre beau souvenir. Quynh est repartie pour Paris. J'aurais dû quitter Veroña et me lancer à sa poursuite, mais je ne l'ai pas fait. Quynh avait des enfants lorsque j'ai eu de ses nouvelles pour la dernière fois. »

Ahmed a hoché la tête. « Tu es mortel, Follana. »

Mon visage s'est éclairé. « Bien trouvé. S'il m'arrivait quelque chose, j'aimerais reposer ici, sous ces arbres, le plus près possible de Thinh. »

Ahmed a levé les yeux vers moi : « Mais qu'est-ce qui pourrait bien t'arriver, mon vieux ? »

Quelque chose avait changé entre Ahmed et moi, comme le climat entre de vrais amants s'altère parfois. Les semaines bénies passées dans notre appartement étaient révolues ; ces matinées où je regardais plus souvent l'horizon marin en m'interrogeant sur l'Afrique au-delà des lointains porte-conteneurs, où j'étais fier de mon compagnon. Je regrettais ces jours où Ahmed et moi préparions et mangions du poisson cuit à la vapeur avec du couscous, des poires et des mangues bien mûres qu'il m'a appris à éplucher avec une cuillère à soupe ; où nous mettions des oranges, des pommes et des carottes dans mon mixer électrique ; où Ahmed écoutait les chapitres de ma vie que je lui racontais.

Il y avait une gêne entre nous quand nous avons quitté la Colline du Paradis pour rentrer à mon appartement des Phases Zone 1. Je suppose qu'il souffrait de l'étouffant effet Follana qui finissait par affecter tout le monde – y compris mes pauvres ex-épouses.

Au bout de quelques heures, j'ai fini par fermer toutes les fenêtres pour m'asseoir sur le cuir de veau de mon canapé et regarder la fin du jour sans allumer la moindre lumière, selon mon habitude.

Ahmed est soudain arrivé en tenant son sac-poubelle noir et crasseux.

« Que fais-tu ?

— Je pars.

— Tu es cinglé ? Où ça ?

— J'ai besoin de m'en aller. Tout ce que je demande c'est de pouvoir garder cette chemise. Je ne pourrai jamais te rembourser. »

J'ai éclaté de rire. « Écoute, espèce d'immigrant clandestin à Monaco. Reste. Je te donnerai un emploi à mon agence, comme promis. Tu peux loger à

l'appartement de ma mère si tu en as marre de moi. Et si tu as besoin d'argent, je t'en donnerai aussi. »

J'ai regardé Ahmed Omar. Il n'avait pas de papiers, pas de passeport, pas de numéro de Sécurité sociale ; il n'existait sur aucun listing de banque ou d'ordinateur, il n'existait ni pour les impôts ni pour le gouvernement ; cet homme traversait tel un fantôme la méticuleuse documentation de l'existence établie par Sagrana. Il était saint, il était particulier et cela me peinait de le civiliser ainsi, de lui inculquer nos règles et nos valeurs timides que, dans notre relation, nous n'avions jamais partagées ni autorisées à nous limiter.

« J'ai besoin de passer un peu de temps tout seul.

— Cet appartement est assez grand pour que tu puisses y être seul. »

Il s'est dirigé vers la porte. Je ne m'étais pas attendu à cette initiative. J'ai bondi sur mes pieds.

« Ahmed. S'il te plaît. Nous partageons quelque chose ici. Nous partageons une liberté et la vérité. Peu d'hommes peuvent en dire autant de nos jours. »

Il s'est retourné pour me regarder. Je ne l'avais jamais vu triste, mais maintenant il l'était.

« J'espère que tu n'oses pas me plaindre », dis-je avec colère.

Il a secoué la tête et ouvert la porte. « Nous avons tous les deux besoin de réfléchir seuls pendant un moment, dit-il, curieusement.

— Hé. Est-ce que je te reverrai ? Prends un trousseau de clefs, mon vieux, il fait un froid de canard dehors. » Il a fait la sourde oreille. « Tu vas la retrouver ? » criai-je derrière lui dans l'escalier.

Seul dans l'obscurité grandissante de l'appartement, j'ai senti un désespoir gluant me labourer le ventre. Je ne pouvais pas m'arrêter de penser à lui. J'étais aussi possessif qu'avec une fille. Enfin la sonnerie de ma porte a retenti et, tout guilleret, je me suis rué vers elle.

La jeune Teresa était là, superbement habillée, avec une nouvelle coiffure. Son aspect physique m'a fait un tel choc que j'ai reculé d'un pas.

Depuis cette fameuse soirée, des semaines plus tôt, où j'étais allé dans la tanière d'Ahmed, le fusil sous-marin était resté, désarmé, dans la petite alcôve, proche de la porte, réservée aux manteaux et aux parapluies. Alors que Teresa osait m'adresser la parole, mes yeux ont quitté son expression prétentieuse et faussement inquiète, je me suis emparé du fusil sous-marin et – bien que je ne l'aie pas armé – je l'ai pointé directement vers son visage. Elle a reculé de plusieurs pas sur le palier, une peur légèrement rance envahissant son visage.

« Allez-vous-en ! » criai-je.

Elle a prononcé mon nom, mais en reculant toujours vers la première marche de la cage d'escalier et les marques agaçantes de chaussures dans le béton. Elles avaient beau s'effacer peu à peu, il faudrait que je réessaie les brosses métalliques pour m'en débarrasser.

« Si vous le voulez, dis-je, vous pouvez bien l'avoir, mais n'allez pas croire que vous pouvez venir ici et rôder aux Phases. Vous êtes tous les deux adultes.

— Vouloir qui ? » répondit-elle en reculant sur la première marche.

J'ai abaissé le fusil sous-marin, maintenant pointé sur le ventre de Teresa.

Elle a sauté trois marches plus bas et trébuché. Je me suis alors élancé à sa poursuite et nous avons entamé une course endiablée dans la cage d'escalier, notre cavalcade assourdissante se répercutant vers le dernier étage.

Je l'ai rattrapée à l'entrée principale ; elle tirait sur la porte sans enfoncer le bouton de la gâche électrique. J'ai brusquement compris que, si jamais je mettais la main sur elle, je la serrerais dans mes bras et tenterais d'embrasser cette tête de linotte. J'ai poussé un hurlement désespéré et lancé le fusil sous-marin qui a rebondi bruyamment sur le dallage de l'entrée.

Dehors, Teresa courait et traversait la route du littoral vers les voies du chemin de fer, mais j'ai continué à la poursuivre dans le crépuscule.

J'ai encore crié. Puis j'ai penché le buste, les mains sur les cuisses. J'ai remarqué la froideur de l'air et frissonné.

Je venais de m'arrêter, j'avais le souffle court.

Elle s'est retournée, elle m'a regardé, mais en continuant de marcher lentement en arrière. Elle m'a lancé d'une voix haletante :

« Vous me faites peur.

— Oui.

— Qu'est-ce que vous avez ? Vous prenez de la cocaïne ? »

Nous étions immobiles et glacés dans le jour déclinant, face à face. Malgré la distance qui nous séparait, chacun percevait la respiration hachée de l'autre. Je me suis redressé et j'ai regardé autour de moi dans la nuit toute proche ces Phases Zone 1 que j'aimais tant autrefois. La résidence semblait uniquement éclairée par un poudroiement de lueurs bleues en provenance des étoiles.

Une lumière s'est allumée dans un autre appartement élevé et a parfaitement illuminé l'intérieur magique, pareil à une boîte – une authentique leçon de perspective. Je voyais tout cet espace profond qui donnait sur une autre pièce de l'appartement, j'apercevais même le haut d'une fenêtre éloignée et un rectangle bleu porcelaine de ciel occidental plus clair au-dessus des montagnes.

Derrière la voix de Teresa, les ombres saignaient jusqu'au liséré des terres. Un peu plus loin le long des voies, les lueurs jumelles de la gare scintillaient comme des pixels argentés. Au bout du quai, au-dessus des appartements

supérieurs, la trace brisée d'un avion à réaction se teintait d'orange. Une autre lumière s'est allumée. J'ai eu envie de retenir mon souffle pour mieux entendre le silence.

« Où est-il ?

— Qui ? Ils ont bouclé les chats, dit-elle.

— Je sais très bien que vous les avez nourris », dis-je en ricanant. Puis je lui ai demandé : « Quoi ?

— Ils ont bouclé les chats. »

Mon regard a suivi les voies du chemin de fer et, à la place de l'obscurité secrète et entêtante des plantes de la pampa sur le terrain vague, j'ai aperçu un long mur scintillant de fil de fer très élevé, affreusement vierge – presque choquant dans sa nouveauté incongrue – et des poteaux en béton blanc. Je me suis mis en marche vers cette horreur.

« C'est arrivé quand ? fis-je, soudain renfrogné.

— Le camion partait tout juste. »

Elle m'a considéré d'un air soupçonneux quand je suis passé devant elle avant de continuer.

La situation était apocalyptique. Certains chats avaient fui cette zone pendant la journée et ils étaient maintenant piégés à l'extérieur de la clôture. Ils se sont réunis autour de moi, en se frottant contre mes mollets. D'autres chats, qui avaient passé toute la journée terrés au fond du bateau, étaient désormais enfermés à l'intérieur de la clôture. Ils longeaient d'un air méfiant le périmètre, en y cherchant une issue inexistante.

« Pour l'amour du ciel, ils auraient tout de même pu penser à creuser quelques centimètres à un endroit pour leur permettre de sortir et d'entrer à leur guise », pestai-je, en me laissant violemment tomber à genoux pour tenter de relever une partie du grillage très raide – en tirant dessus avec les mains et vers le haut.

Les chats enfermés, me voyant de l'autre côté, se sont aussitôt réunis là pour se frotter contre le métal.

« Je vais avoir besoin de mes pinces coupantes qui sont à la cave pour venir à bout de cette saleté », déclarai-je.

Mais il faisait à présent nuit noire et j'avais beau deviner la présence relativement proche de Teresa, je ne pouvais plus la voir.

« Teresa ? lançai-je doucement.

— Quoi ? a soudain répondu sa voix glacée, quelque part à gauche.

— Je pense à vous. »

Sa voix m'a rétorqué tranquillement : « Moi aussi je pense à vous. Tout le temps. Je regrette de ne pas être restée avec vous le jour où nous avons

déjeuné ensemble. J'essayais d'être raisonnable.

— Il y a beaucoup de choses que vous ignorez à mon sujet. Je vous expliquerai tout ça un jour. Je ne peux pas être avec vous, voilà pourquoi je suis en colère. »

Les caissons lumineux des appartements suspendus très haut au-dessus de nos têtes étaient allumés, mais dans les ténèbres absolues qui nous entouraient, il m'était complètement impossible de la localiser.

« Ahmed ! criai-je. Aidez-moi à le trouver. »

Il n'y a pas eu de réponse. J'ai pesté et marché d'un pas agressif vers la cave pour y prendre mes grosses pinces coupantes – celles que j'avais achetées pour le boulot de rénovation de l'étang du parc.

OceanofPDF.com

L'ultime cocktail de M. Malheur

Une heure plus tard je me suis rué sur le téléphone, mais j'ai décroché avec un soupir en voyant s'afficher sur le cadran lumineux le numéro de la maison de Tenis.

« Lolo, excellente nouvelle ! » Lupe, la belle épouse de Tenis, avait une voix claire et joyeuse – elle riait presque, mais j'ai eu le pressentiment d'un cataclysme.

« Lupe ? Tu es enceinte ? Encore ? » murmurai-je, mais en dépit de tout le reste j'ai remarqué avec horreur que ma voix boueuse était allègre.

Elle a poussé un cri ; j'ai entendu le bruit étouffé de Lupe qui se tournait pour répéter mes paroles. Alors – parfaitement audible – le rire narquois et amer de Tenis, tel un rusé corbeau à l'agonie.

« Viens ici à la maison. Il a besoin de te parler. Un taxi va passer te prendre. »

Quarante minutes plus tard, j'étais assis sur la banquette arrière d'un taxi que le chauffeur bougon et assommé d'ennui a conduit sur l'ancienne route nationale en direction de l'aéroport, tandis que le chauffage réglé à fond diffusait un air nauséeux. La station de radio décérébrée émettait des aigus stridents et d'horripilantes basses beaucoup trop fortes, à tel point que durant le trajet j'ai bien failli me pencher en avant pour demander au chauffeur de conserver seulement les aigus.

L'aéroport international de Lacas se dressait sur la terre froide et tout à fait noire des vignobles abandonnés qui l'entouraient – un aéroport hystériquement éclairé comme un navire sur une mer obscure, comme un porte-avions : les lumières des avions de ligne fuyaient sa proue et disparaissaient dans sa poupe ; cheminées enguirlandées, mâts de charge, ponts inférieurs décalés et étranges bollards jaillissaient et saillaient de ses cloisons. L'odeur du kérosène brûlé adoucissait l'air piquant de la nuit, filtré à travers le système de chauffage du taxi, les appareils soumis aux mystérieuses procédures précédant le décollage vrombissaient invisibles ou s'éloignaient lentement, en montrant seulement un empennage vertical éclairé et peint de couleurs vives – énorme au-dessus des bâtiments les plus bas de l'aéroport.

Puis nous avons dépassé le bout de la piste d'envol pour nous engager sur la longue ligne droite qui menait à la villa de Tenis au bord de la mer.

Le chauffeur m'a déposé près de l'entrée de la propriété et j'ai traversé le parking. Les soirs où Tenis donnait une fête, j'avais l'habitude de voir sur cette surface asphaltée dix véhicules ou plus encore. Même en dehors de ces festivités, il y avait toujours les voitures habituelles : une petite bombe sportive pour Lupe, le dernier caprice luxueux de Tenis et puis, souvent, une modeste Seat ou une Fiat appartenant aux employés de maison, voire le van des sociétés d'entretien de la piscine ou de l'aquarium.

Ce soir-là, le parking situé devant la villa était vide en dehors de la petite voiture de sport de Lupe, dont la capote à commande électrique était en position basse. L'endroit tout entier semblait abandonné comme une maison endeuillée. Mon deuil. Les fêtards qui s'incrustaient en permanence à la villa étaient tous partis. C'était l'heure de l'ultime cocktail de M. Malheur.

J'ai gravi l'escalier aux marches en forme de coquille Saint-Jacques, recouvertes de tuiles vernissées. J'ai avisé les rambardes en fer forgé hérissées de pointes, dont deux ou trois avaient été brisées par les livreurs maladroits qui avaient transporté le fameux mât de bateau destiné à la chambre de maître ; lors de chaque fête Lupe enfonçait des bougies colorées dans les trous des pointes manquantes, si bien que les barres verticales en fer étaient maintenant enduites d'un pâle linceul de cire dégoulinante et figée.

J'ai enfoncé le bouton de sonnette moderne, mitoyen de l'œil mort d'une caméra de sécurité incrustée dans le mur. Comme personne n'a répondu, j'ai pris une profonde inspiration et j'ai encore sonné. La porte s'est alors ouverte et j'ai découvert Lupe debout sur le seuil, nimbée de cette étrange aura irréelle qui, lorsqu'ils apparaissent devant vous en chair et en os, entoure les individus qui ont fortement et souvent mobilisé votre imagination.

J'arrivais moi-même avec mon habituel halo homérique que je réussis à transporter avec moi lors de mes déplacements les plus triviaux. Lupe semblait plus petite : elle ne portait ni chaussures ni chaussettes. Un vernis bleu métallique sur les ongles des pieds. Elle a aussitôt franchi le seuil pour me serrer fort dans ses bras, mais elle m'a aussi embrassé durement sur la bouche, en penchant un peu son visage menu afin que ses lèvres aient directement accès aux miennes. J'ai réagi à la manière ordinaire de l'homme qui reçoit un baiser incongru – autrement dit quand le mari est dans les parages : au lieu de laisser mes bras envelopper ses deux épaules, j'ai écarté les mains en un geste d'impuissance, même si je n'ai pas essayé de m'arracher très vigoureusement à son étreinte. C'était aussi bien, car Tenis est soudain apparu en ricanant au-dessus de l'épaule de son épouse.

« Monsieur Malheur, bienvenue à la maison des plaisirs. »

Lupe a pouffé de rire et m'a brusquement serré si fort que, détail gênant, je n'ai plus réussi à respirer. Ses cheveux dénoués m'arrivaient sous le menton et me chatouillaient le nez. Puis elle m'a lâché, elle s'est retournée et a soupiré ! J'ai regardé l'écume soyeuse de ses cheveux noirs sur sa nuque pâle.

« Hé ! » J'ai réussi à sourire à son mari.

J'avais néanmoins trouvé remarquable la sensation des bras de Lupe Tenis une fois encore serrés autour de mon buste, un geste qu'elle n'avait pas réitéré depuis la naissance d'Eva, sa première fille. Au fil des ans, je l'ai remarqué, j'étais la proie de si énormes oscillations émotionnelles envers Lupe qu'il me semblait stupéfiant que la source de mon chagrin fût contenue dans cette femme menue, proprette, presque dérisoire.

Mais le fait est que, durant toutes ces années, j'avais toujours eu une pensée très émue pour Lupe chaque fois que sur notre chaîne de télévision locale je découvrais la présentatrice remplaçante – qui ne lui arrivait jamais à la cheville, cela va sans dire.

« Entre. Comment vas-tu, je me le demande. Tu n'as pas téléphoné. Chut. Chut. » Tenis m'a fait signe de pénétrer dans le hall ; vêtu d'un mince pantalon blanc cloqué et d'une chemise bleue déboutonnée jusque très bas sur la poitrine, il avait un air canaille – il était bronzé, mais il avait aussi le regard vague. Il tenait par le goulot une grande bouteille de rhum.

Lupe m'a saisi la main et entraîné dans l'entrée majestueuse.

Ils faisaient des gestes très excités en traversant l'entrée et j'ai compris qu'ils étaient tous deux très ivres.

« Est-ce que tu n'as pas... froid ? » La question de Tenis m'a paru sinistre.

« Alors, comment vas-tu ? a enchaîné Lupe, en coulant un regard appuyé à Tenis.

— Comme vous vous en doutez », répondis-je, mais j'ai senti la toile d'araignée d'une peur cruelle desserrer imperceptiblement son étreinte.

Tenis a ri, Lupe l'a imité.

« Pauvre Lolo, dit-elle.

— Tu arrives à un moment intéressant de la soirée, dit Tenis avec le hochement de tête du connaisseur.

— Ah bon ? » hasardai-je.

Il nous a emmenés vers la cuisine rénovée, cliniquement éclairée de spots encastrés – une cuisine qui rappelait sans nul doute à Tenis ses salles d'opération où il était Dieu, où il passait *Turandot*, la *Tosca* et des morceaux de jazz.

Une fois encore, Tenis a avancé la tête et répété :

« Chut. Chut. Les enfants sont en haut. »

Puis il a incliné vivement la bouteille de rhum pour remplir quatre petits verres, répandant une minuscule flaque ambrée sur le marbre noir du plan de travail quand chaque verre débordait ; ensuite, il a posé trop fort la bouteille de rhum et la base en verre a claqué.

Lupe a hoché la tête d'un air décidé et elle a saisi son petit verre entre deux doigts : « Hop là ! »

Tenis m'a enfin regardé et il a montré du menton les grands tabourets désagréables où nous nous sommes tous perchés – nos mouvements m'ont alors rappelé les gestes parfaitement coordonnés de Solielian et de ses fossoyeurs unissant leurs forces avec enthousiasme pour refermer le cercueil de ma mère sur la Colline du Paradis, au-dessus de notre ville, qui se trouvait maintenant à l'horizon.

J'étais assis entre les Tenis. Déjà Lupe avait fait main basse sur le quatrième verre ; Tenis a soupiré et en a rempli un autre.

« Nous donnons une petite fête, rien que pour nous trois, dit Tenis d'une voix neutre.

— Oui. » Mon regard dubitatif errait entre eux deux, j'ai essayé de porter le petit verre à mes lèvres sans répandre une seule goutte de son contenu, j'ai réussi, fait cul sec et reposé le verre d'un geste vif. Le rhum était très doux et agréablement frais. Comme si j'avais un avenir, je n'ai pas pu m'empêcher de jeter un regard machinal à l'étiquette de la bouteille : *Mount Gay.*

Tenis a regardé à gauche et à droite, puis il s'est penché en avant vers l'aluminium immaculé de la boîte à pain, dont il a fait glisser la paroi courbe. À l'intérieur, il y avait un choix de *croissants* * dorés et un petit coffret à bijoux asiatique. Il a ouvert ce coffret et, avec beaucoup de doigté, a dessiné quatre lignes de poudre blanche sur la surface sombre devant nous. Ni lui ni Lupe ne parlait, mais tout à coup une sorte de vibration électronique acoustiquement silencieuse a violemment résonné et d'une main agressive Lupe s'est emparée du téléphone mobile posé près d'elle, en train de se recharger sur un socle. Une étrange et très particulière lumière artificielle a alors enveloppé le minuscule objet.

« Quoi ? » aboya-t-elle avant de prendre une voix plus douce. « Oh, ma chérie, tu ne dors toujours pas ? » Lupe s'est tournée vers moi en levant les yeux au ciel pour signifier à la fois l'étage supérieur et son exaspération.

Tenis triturait comme un enfant les quatre lignes de poudre blanche avec un luxueux couteau de cuisine. Il m'a chuchoté : « Maintenant les deux gamines ont chacune un portable ; elles téléphonent toutes les cinq minutes d'en haut

jusqu'à ce qu'elles s'endorment. Je jure que je vais flanquer ces machins à la mer.

— Non, Eva, c'était un taxi. Lolo est venu nous rendre une petite visite. Non, c'est impossible. Endors-toi et tu verras Lolo demain. Maman peut-elle parler à Nuria ? » Il a y eu un silence, puis Lupe a dit : « Arrête de les laisser utiliser leur portable. Bon, descends et elles vont s'endormir. » Puis elle a raccroché.

Il y a eu un long silence. Tenis s'est penché en avant et a sniffé avec adresse l'une des lignes de poudre blanche, puis, en se frottant machinalement les narines et en souriant, il m'a adressé un signe de tête.

« Je suis certain que c'est la meilleure qualité, docteur, mais comme vous le savez, je n'y touche jamais.

— Ordres du médecin », dit sèchement Lupe en éclatant de rire. Puis elle a allumé une cigarette.

« Mes chéris. Je déteste la compétition, vous savez que j'ai ça en horreur.

— Vas-y. Il n'y a aucune compétition. »

Je me suis tourné vers Tenis : « C'est sans doute mauvais pour moi.

— Bien au contraire », dit-il en souriant.

J'ai haussé les épaules, je me suis raclé la gorge, bouché une narine, j'ai incliné le buste, puis attaqué la ligne rapidement pour ne pas en perdre une parcelle, en la laissant m'envahir la narine. Aussitôt, j'ai reconnu les symptômes nauséeux déjà subis les rares fois où j'avais précédemment cédé à ce vice idiot et à la mode : une colle brûlante agissant avec une autonomie troublante au fond de la gorge, l'atmosphère reconnaissable entre toutes du cabinet dentaire, le besoin de me mordre la langue pour endiguer un torrent de paroles.

J'ai hoché la tête et me suis redressé en adressant un sourire de fierté à gauche et à droite ; ainsi que le font seulement le mari et l'épouse d'un couple bancal, ils ne me regardaient pas, mais chacun fixait obstinément le mur devant soi. J'ai soudain tourné la tête. La jeune et séduisante baby-sitter venait d'entrer dans la cuisine et j'ai aussitôt désigné d'un signe de tête inquiet la dernière ligne de poudre blanche.

« Non, non. Tout va bien », m'a alors rassuré Tenis d'une voix indifférente.

La baby-sitter s'est arrêtée tout près de Tenis, si bien que sa cuisse menue a touché la jambe du médecin – en fait elle se pressait contre cette jambe posée sur le barreau du tabouret –, et la jeune femme s'est penchée, elle a levé un pied joliment moulé dans une sandale rose, puis elle a inhalé une ligne de poudre. J'ai regardé son petit nez lorsqu'elle s'est redressée près de moi, j'ai eu conscience de la dévisager assez grossièrement, d'examiner ses narines minuscules. J'ai constaté avec étonnement que la physiognomonie du nez ne

constituait, semblait-il, nulle barrière à ce passe-temps. Puis j'ai eu une pensée salace concernant les parties intimes de cette fille, au moment même où Lupe disait d'une voix pâteuse : « Lolo, voici Nuria, notre baby-sitter à plein temps, avec qui mon mari couche alors que je lui avais bien dit qu'il pouvait seulement s'amuser un peu avec elle. Le soir, elle partage notre lit. »

J'ai acquiescé poliment. « Enchanté », marmonnai-je.

Tenis et Lupe ont éclaté de rire.

La fille m'a adressé un signe de tête très *cool*, elle a pris le dernier petit verre et l'a vidé. « Je vais me coucher. Eva dort. »

Tandis qu'elle s'éloignait derrière nous, je me suis retourné pour la regarder partir et me faire une idée de son cul sous le jean.

« Au fait, a lancé Lupe, mais sans se retourner pour la regarder. J'aimerais bien que tu me rendes mon vibromasseur. Avec des piles neuves, s'il te plaît. »

Tenis a encore éclaté de rire. En secouant lentement la tête et en regardant le plan de travail devant lui.

Lupe a soufflé un petit panache de fumée. « C'est vrai, elle me l'a emprunté pour de bon et elle ne veut pas me le rendre », puis elle a eu un rire allègre. Elle s'est ensuite tournée vers moi. « Alors, Lolo chéri, j'ai annoncé à Tenis que, puisqu'il couchait avec elle, moi aussi j'avais envie de m'amuser un peu et que je pensais à toi. Il m'a répondu en riant que tu ne serais sans doute pas d'humeur à ça, car pour satisfaire à son bon plaisir il te ment depuis plus de deux semaines à propos de cette... de cette ridicule Maladie. »

Je me suis tourné vers Tenis. Il me regardait droit dans les yeux. « C'est fascinant, rétorqua-t-il. Vas-y. C'est ton tour. »

Je ne sentais littéralement plus ni mon visage ni mes lèvres. J'ignorais s'il voulait dire que c'était à mon tour de boire, de sniffer une ligne ou de parler. « C'est vrai ?

— Oui ! s'écria-t-il en riant.

— Ne parle donc pas si fort », fit Lupe d'un air las.

J'ai continué de dévisager mon voisin.

« Lolo. » Il s'est penché très loin vers moi. « Ton sang est parfaitement sain. Tu es en pleine forme. J'avais juste pensé m'amuser avec toi un jour ou deux, et puis je me suis pris au jeu. Dis-moi comment tu te sens. Je veux dire, vraiment ; tu te sens bien maintenant, non ? Je parie que tu ne t'es jamais senti mieux de ta vie. Tu es en parfaite santé, mon garçon. » Il a pouffé. « Un taux de cholestérol très bas par-dessus le marché, espèce de sale veinard.

— Pourquoi ne pas prendre ce couteau et le lui planter dans le bide ? » Lupe m'a adressé un signe de tête. « Vas-y, je nettoierai. Non, je demanderai à Nuria de le faire.

— J'ai sauvé des milliers de vies avec ces mains. J'ai le droit de m'amuser un peu avec une ou deux vies. Toi ou elle. Je suis sûr que tu viens de faire un petit voyage spirituel, pas vrai ? Quelque part, tu m'es reconnaissant de ce que j'ai accompli pour toi. »

C'était peut-être la drogue, mais j'ai acquiescé lentement.

« Non, grogna Lupe en secouant la tête. Tu t'es fait berner tout du long, Lolo. »

Tenis a souri et m'a tendu le paquet de cigarettes. J'en ai pris une.

« Alors emmène-la passer quelques jours dans notre belle ville », m'ordonna-t-il.

J'avais réussi à glisser la cigarette entre mes lèvres. Tenis l'a allumée.

« Vas-y. Tu ne seras pas déçu. »

Lupe m'a tapoté l'épaule comme un enfant. « Et puis à la fin des vacances il reconduira Nuria à son école. » Elle a aboyé un rire amer.

J'ai secoué la tête : « Je ne suis pas malade ?

— Tu n'es pas malade, Lolo, mais tu es aussi insupportable que lorsque tu avais dix ans. Tu confonds la complaisance et la générosité. De ta vie, Lolo, tu n'as jamais accompli la moindre bonne chose. Et puis il y a eu Aracelli. »

J'ai senti Lupe se raidir, mais j'ai acquiescé : « Je ne peux pas dire le contraire. »

Un long silence a suivi.

« Alors, que vas-tu faire ? a soudain chuchoté Lupe. Tu ne peux pas le laisser t'humilier comme ça. »

Je suis resté assis.

« Il tremble, annonça Tenis.

— Emmène-moi », dit Lupe.

Tenis a repris, légèrement mal à l'aise selon moi :

« Que vas-tu faire ? Comment pourrais-tu être davantage certain que tu n'as pas la Maladie ? Envoie-toi en l'air avec elle autant que tu veux. Lolo et Lupe ! s'écria-t-il en riant aux éclats. On dirait un putain de numéro de cirque.

— Le trapèze volant, ajouta Lupe.

— Non. Les clowns, rectifia sèchement Tenis.

— Je ne reviendrai pas, dit Lupe en secouant la tête.

— Tu peux me reconduire dans notre ville, dis-je tout à trac.

— O.K. » Lupe a poussé un long soupir. Elle s'est levée et a rejoint un coin de la cuisine pour enfiler sur ses pieds nus une paire de longues bottes beiges, et chaque fermeture Éclair latérale a émis un crissement sinistre, presque électrique, quand Lupe l'a fait remonter.

« C'est à toi que je parlais », murmurai-je en regardant Tenis.

Je me suis levé et suis passé derrière le dos de Lupe pour rejoindre la porte.

« Je te l'avais bien dit », entendis-je Tenis glisser doucement à sa femme derrière moi.

Contrairement à son habitude, il n'a pas roulé assez vite pour me faire peur. Dans la voiture de Lupe, nous avons dépassé les alignements jumeaux des pylônes où brillaient les feux d'approche de la piste d'atterrissage. Sur les étangs d'eau salée, de modestes langues de brume côtière filaient dans les cônes des phares.

« Peut-être que je l'ai toujours su, chuchotai-je presque.

— L'heure arrive pour nous tous. Ça ne fait aucune différence », fut sa seule réponse.

Tandis que nous roulions vers le nord et notre ville sur la route nationale, j'ai remarqué que nos phares éclairaient aussi les panneaux réfléchissants de la signalisation ferroviaire en bordure de la voie principale, dont l'ombre courait le long de la route ; ils indiquaient des vitesses maximales pour les trains : 60, puis 40, puis d'autres symboles incompréhensibles, des hachures rouges sur fond blanc, etc.

« J'ai toujours su que tu étais vraiment cinglé, mais jamais je ne me serais douté que tu pourrais aller aussi loin dans tes petits jeux.

— Bon Dieu, j'ai cru que tu jouais avec moi. Impossible de penser que tu étais aussi jobard. Je me suis dit que ce serait marrant. Que penses-tu de Nuria ? enchaîna-t-il d'une voix neutre.

— Au nom du ciel. C'est une gamine. »

Il a haussé les épaules et souri.

Je lui ai demandé : « Pourquoi moi ? Les autres sont-ils indignes de ta haine ?

— Lolo. J'aurais adoré en piéger un autre que toi, mon vieux. J'aurais volontiers flanqué une syphilis carabinée à Mendez, et ton cher ami le sodomite – même si je n'ai strictement rien contre la sodomie – mériterait une bonne maladie vénérienne pour lui effacer du visage son éternel sourire. Mais tu sais que tous ces types auraient essayé de me flanquer un procès au cul. Ils n'auraient strictement rien appris de cette expérience. Un mauvais diagnostic sur un échantillon sanguin ne m'aurait jamais fait perdre mon boulot, mais franchement, Lupe et toi, vous commenciez sérieusement à me taper sur le système avec vos perpétuelles roucoulades, sans jamais avoir les couilles de coucher pour de bon ensemble.

— J'en suis désolé.

— Tu avais une chance ce soir, mon gars. Mais je crois qu'elle a perdu tout respect pour toi. » Il a éclaté de rire. « Hé. As-tu contacté tes ex ? As-tu pleurniché au téléphone avec l'une d'elles ? J'espère que tu as causé de secrètes angoisses, mais maintenant tu peux leur annoncer à toutes qu'elles n'ont plus rien à craindre.

— Je n'en ai strictement parlé à personne, dis-je très vite.

— Nom de Dieu. Un salaud égoïste et irresponsable jusqu'au bout.

— Tu as raison. Tu me connais par cœur. »

Alors que nous entrions dans la zone des lampadaires élevés signalant l'approche de notre ville, je suis sûr d'avoir vu de rares flocons de neige isolés se poser et se dissoudre sur le pare-brise propre. J'ai aussitôt pensé à Ahmed.

« Il n'a pas neigé dans notre ville depuis 1982, déclara-t-il.

— Ce soir, il doit y avoir une sacrée couche dans les montagnes », rétorquai-je avec mystère.

Tout à coup il a dit, tendrement : « Tu te rappelles quand on était gosses et qu'il y avait de la neige dans les montagnes ; on y montait avec le van de papa et on rapportait un bonhomme de neige sur le plateau ? On longeait l'esplanade et on lançait des boules de neige sur les plus jolies filles. Il faisait encore chaud au bord de la mer, le bonhomme de neige fondait à l'arrière. Ce tricheur de Claudio, le fils du pêcheur, s'est mis à monter en camion réfrigéré et le vantard installait des bonshommes de neige sur la plage.

— Je me rappelle, soufflai-je.

— Il y a longtemps, Lolo. Que nous est-il arrivé ? »

J'ai hoché la tête.

Sur la route nationale, nous avons longé la promenade en mosaïque de l'esplanade : le kiosque à musique en béton, les chaises colorées rangées avec soin, l'hospice du vieillard à qui, par égoïsme, je n'avais pas payé un whisky. Cena's et la fontaine devant l'hôtel Impérial.

De vrais tourbillons de neige sont alors arrivés des mâts de la marina en donnant l'illusion de se rassembler autour des lampadaires élevés ; des sphères et des effusions concentrées de flocons créaient leurs propres ombres minuscules et grouillantes sur le sol, à la verticale des lentilles précises des lampadaires. Ces nuées d'un matériau presque impalpable semblaient redoubler mon impression intime de légèreté et de fragmentation.

La salle du Cena's était brillamment éclairée, ses portes vitrées hermétiquement closes ce soir-là pour empêcher le froid d'y entrer. Des volutes de neige se ruaient contre ses auvents d'où jaillissaient les minces courbes des palmiers. Je me suis penché vers Tenis pour marmonner : « Me

demande bien où les perroquets sauvages ont pu se cacher. Faut que je nourrisse mes chats du bateau. »

Il a pouffé de rire. Comme je ne supportais plus sa présence, j'ai dit soudain : « Je vais passer la nuit dans l'ancien appartement de ma mère. Dépose-moi ici. »

Alors que je descendais de voiture, je me suis tourné vers lui : « Je vais bien ?

— Est-ce que je te laisserais avoir Lupe si tu étais contaminé ? Je la garderais jalousement pour moi tout seul, ricana-t-il.

— Peut-être que, cinglés comme vous l'êtes, vous avez déjà la Maladie ? » hasardai-je timidement.

Il est parti d'un grand rire. « Lolo. Tu n'en finiras donc jamais ? Allez, file.

— Au revoir.

— Quel cinéma ! »

J'ai claqué la portière et regardé la voiture s'éloigner avec un luxe de précautions décevant.

J'ai jeté un coup d'œil à droite : les extrémités de la fontaine tremblaient, presque roses dans la lumière électrique ; les sorties d'eau ressemblaient aux perruques alambiquées du dix-huitième siècle. J'étais complètement défoncé.

J'ai mis mon veston et je l'ai serré autour de mon buste tandis que je me hâtais dans la neige qui tombait dru – j'ai levé les yeux. Il me semblait que les rues de notre ville vibraient d'une excitation fébrile : la même que dans mon enfance, quand le régime a condamné les deux hommes à être garrottés tout là-haut, dans le château.

Il me fallait retrouver mes esprits et ralentir mon cœur. J'ai atteint l'entrée principale située sur le côté de l'hôtel Impérial, le haut linteau incurvé datant de l'époque des diligences à chevaux, et une fois encore je suis entré. J'ai adressé un signe de tête beaucoup trop énergique au réceptionniste – que je n'ai pas reconnu – derrière la vieille réception, et j'ai traversé l'entrée en longeant les marches qui donnaient accès à la terrasse de l'Impérial, utilisant l'entrée des clients de l'hôtel toute proche du bar.

J'ai entendu leur cacophonie avant de les voir : la terrasse de l'Impérial était couverte d'adolescents excités, tapageurs et intimidants. Vêtus d'anoraks aux couleurs criardes, ils prenaient le bar d'assaut et hélaient bruyamment les serveurs. La porte d'entrée située à côté du kiosque à journaux était grande ouverte et laissait entrer le froid. Derrière les baies vitrées, des jeunes couraient puis glissaient dehors sur le pavé enneigé ; une inévitable boule de neige a explosé avec un bruit mat contre le verre et une tablée de filles s'est retournée pour regarder avec impatience le serveur le plus proche.

Les deux postes de télévision étaient allumés, l'un diffusait MTV et l'autre les hurlements d'un film d'aspect *hollywoodien* doublé dans notre langue avec l'accent inévitable et unique de la capitale.

Le serveur, celui que je gratifiais souvent d'une mimique désespérée quand je passais devant le café de la terrasse, s'est matérialisé près de moi et a paru surpris de me voir ici.

« Seigneur. Qu'est-ce que c'est que ça ? m'enquis-je avec une expression pleine de compassion.

— Deux cars pour trois nuits. Un échange avec une institution de la capitale. Ils ont couru dans tous les couloirs jusqu'à deux heures du matin. Tous mes clients habituels sont au Cena's. Moi aussi, j'aimerais bien y faire ma journée de travail. »

J'ai approuvé avec sympathie, puis pouffé de rire. « Toutes mes condoléances.

— Merci.

— Quel temps, hein ?

— Ce soir, bagarres de boules de neige dans les couloirs.

— Sans aucun doute. Écoutez, j'ai besoin d'eau, d'un jus d'orange, de café et... de thé à la camomille. Et deux paquets de Marlboro Light. »

Il y avait si longtemps que je n'avais pas acheté de cigarettes à cet endroit que j'ai remarqué avec une agréable surprise que les paquets étaient stockés derrière le comptoir et non vendus dans les détestables distributeurs de cigarettes. Derrière le bar, le serveur a fait jouer la poignée du porte-café pour le libérer avant de le cogner encore plus violemment contre le bord de la poubelle et évacuer de l'alvéole le café déjà utilisé. Le dos noir et luisant du gilet du serveur s'est plissé lorsqu'il a effectué ces gestes familiers : essuyer le bec à vapeur avec un chiffon mouillé, lever le pot à lait en métal jusqu'au bec, tourner le robinet pour ébouillanter le récipient. Je n'ai pas tenté de poursuivre la conversation dans tout ce vacarme. Il a réchauffé l'une des plus grandes tasses avec le robinet d'eau bouillante, puis il a placé cette tasse sur le socle de la machine à café – le sifflement furieux a commencé, un cercle noir de liquide s'est formé au fond de la tasse blanche. Il a bientôt posé cette tasse devant moi, et du pot il a fait couler d'une grande hauteur une mince baguette blanche de lait bouilli afin de générer des bulles.

Tandis qu'il s'activait derrière le comptoir et calculait des additions sur la caisse enregistreuse, j'ai regardé les écrans de télévision au-dessus des têtes des gamins. J'ai remarqué que chaque plan des vidéos de MTV ne durait jamais plus que les deux ou trois secondes réglementaires – sinon il aurait été sans aucun doute jugé trop long par ces consciences effervescentes et impatientes.

Puis j'ai regardé ces jeunes autour de moi. Ils étaient voraces – et très versatiles : les vêtements, les visages, on voyait bien ce qui excitait leur gourmandise : la vie. Tous autant qu'ils étaient, ils exigeaient tout de la vie. Très bien, mais je sais désormais une chose : il y a seulement une quantité finie de vie à savourer.

J'ai essayé de dénicher un seul gamin qui se tenait tranquille, mais même les filles attablées s'agitaient en tous sens, faisaient racler les pieds de leur chaise, pivotaient sur leurs fesses pour reluquer et jauger, leurs yeux gobant avec avidité tout ce qui passait à leur portée. Ainsi donc, toujours vivant, telle était ma seule et unique pensée.

J'ai avalé mon café. J'ai englouti mon verre d'eau et mon jus d'orange, puis j'ai bu lentement le thé à la camomille. Sur un écran, j'ai remarqué l'absence de tout logo ou de tout sigle susceptible d'indiquer que le film de Hollywood s'interrompait quelques minutes afin de faire place à la publicité – non, le film s'arrêtait brusquement en plein dialogue, remplacé au pied levé par une horde de clips absurdes ; pourtant, l'éclat métallique et brillant du film semblait se poursuivre sans solution de continuité dans ces mirifiques manœuvres de séduction, comme si le film était simplement une adjonction dérisoire et futile à l'essentiel de la diffusion télévisée : la publicité, avec son idéologie haletante, subtilement désespérée.

« Z'auriez une cigarette ? » m'a demandé tout près de moi un petit effronté.

Je l'ai ignoré. Le visage couvert de sueur, l'air désespéré, à la fois imbu de soi et hanté par l'acné, les adolescents de sexe masculin m'ont toujours plongé dans un violent embarras. Il essayait de toute évidence d'acheter de l'herbe et, à cause de mes cheveux mouillés, de mon aspect emprunté et secoué, j'en étais sans doute réduit à évoquer le fantôme d'un dealer. Je me suis essuyé les narines pour en ôter une possible trace révélatrice.

« Va boire sous l'évier de la cuisine, grondai-je dans notre dialecte.

— Allez, monsieur.

— Fous-moi le camp. »

Au bout d'une heure environ, j'en ai eu assez. Je devais dormir.

Dehors, j'ai laissé la neige tomber sur moi, me papillonner au visage et me faire cligner les yeux ; peut-être avais-je les cils couverts de cristaux comme ceux de Quynh Hoang et de Thinh Tram à cause de l'eau de mer, vingt-cinq ans plus tôt.

J'ai sorti les clefs plates pour les glisser dans les serrures du portail en fer, doublé d'un plaquage intérieur moderne de *perspex* afin d'empêcher les papiers gras et autres débris citadins d'être poussés par le vent entre les barres de fer

puis dans notre vaste cage d'escalier. Toutes les garnitures du majestueux portail fin de siècle étaient couvertes d'un mince liséré de neige. J'ai vigoureusement poussé un battant pour voir la neige frémir sur les barres transversales et une bonne quantité de poudreuse est alors tombée sur le cuir noir mouillé de mes chaussures.

J'ai tiré sur la vieille porte de l'ascenseur dans lequel mon père mort était jadis descendu, puis je suis monté jusqu'au dernier étage.

Lorsque j'ai ouvert la porte d'entrée de l'ancien appartement de ma mère et que j'ai fait un pas dans le couloir, je me suis figé dans la lumière vive des lampes à abat-jour et j'ai tendu l'oreille. Tout ce que j'ai entendu, ç'a été l'agitation de mon métabolisme. L'appartement en duplex était presque vide depuis le jour où je m'étais débarrassé de toutes ces caisses et autres cartons de livres non lus. Les sols dépourvus de mobilier, les murs blancs, les plafonds immaculés, les voilages jaunis de chaque haute fenêtre donnant sur un balcon, tout cela accordait un silence volumineux à chaque pièce. Il y avait des boules de poussière sur le dallage en similimarbre ; de sinistres moutons s'amassaient et se déplaçaient derrière les portes, comme une vase qui s'agite mollement dans une faible profondeur d'eau quand on la traverse.

Je suis resté un moment debout dans la pièce principale nimbée de lumière rosâtre en provenance de la rue, étrangement muselée par les nuées mouvantes de la neige. Je me suis approché des fenêtres du balcon et j'ai écarté le voilage, cuit de soleil, comme pour révéler à Lupe une obscénité irrésistible de l'autre côté de la fenêtre. Ou peut-être soulevais-je la jupe d'Ann pour que la jeune-femme-qui-surveillait pût la voir. C'était de ce balcon que mon père avait baissé les yeux vers le trottoir en contrebas pour voir ma mère et Bonat, le suicidé aux poignets bandés, partir ensemble dans un taxi avec l'échiquier. J'ai remarqué que la neige s'accumulait sur les lourdes dalles en pierre de l'étroit balcon.

À l'étage, j'ai retiré mes chaussures et je me suis écroulé sur le grand matelas que j'ai installé à même le sol. Je m'étais servi un whisky en croyant qu'il m'aiderait à dormir, mais j'ai repoussé le verre loin du matelas sur le sol de pierre, où il a émis une longue vibration agacée.

OceanofPDF.com

Dernier chapitre
Titre : Dernier chapitre

Mon esprit stupéfait et surexcité m'a radicalement privé de sommeil. Pelotonné sur moi-même, j'ai pleuré pendant une heure. Je suis descendu et j'ai bu deux whiskies, fumé six cigarettes – mes mains s'agitaient comme deux moulins à vent – en me servant des allumettes humides de la cuisine, écrasant chaque mégot sur le sol en marbre, portant pour cette raison précise une seule chaussure à un pied autrement nu. Puis je me suis habillé entièrement et dans une garde-robe j'ai trouvé le long manteau gris de mon père, en laine et cachemire, ce même vêtement qu'il avait jadis porté à Madère quand j'avais dix ans et qu'il avait blagué au sujet du corbillard. Les manches étaient trop courtes de deux ou trois centimètres, mais sinon il m'allait parfaitement.

J'ai vivement glissé deux paquets de cigarettes et la grosse boîte d'allumettes de cuisine dans les poches latérales. J'ai rempli un verre de whisky et vérifié que j'avais bien mes cigarettes. J'ai gravi l'escalier, puis dépassé la chambre vers le débarras.

Les clefs des cadenas se trouvaient au fond du tiroir de la table située sous la trappe. J'ai ouvert le premier cadenas et abaissé le panneau intérieur. J'ai retiré le rectangle d'isolant et vérifié qu'il n'y avait aucun signe de chauves-souris en hibernation – car une fois elles s'étaient installées là. Puis j'ai utilisé l'autre clef pour ouvrir le cadenas qui fermait la trappe du toit. Un peu de neige est entrée quand j'ai fait basculer cette trappe. J'ai fait passer en premier mon verre de whisky, en tâtonnant à l'aveuglette au-dehors, la main soudain plongée dans l'air froid de la nuit, et je me suis servi de la couche de neige pour poser le verre en sécurité sur le toit. En ahanant sous le poids des ans, je suis ensuite monté sur la table et je me suis hissé avec maladresse pour franchir la courte distance qui me séparait du toit de l'appartement vide de ma mère au-dessus de la place de l'Hôtel-de-Ville, sous un ciel bas et violet.

Je me suis relevé, puis j'ai regardé autour de moi les toits tout blancs : les formes plus sombres des conduits de ventilation et des installations diverses dominaient le manteau neigeux qui retenait magnifiquement la lumière de la ville. Je suis resté à l'écart du bord des toits de l'immeuble, car il avait beau se trouver à dix mètres de moi, contrairement à celui de l'hôtel Impérial aucun mur ne protégeait d'une chute vers la place située en contrebas. La cloche de

l'hôtel de ville a sonné un quart d'heure bruyant, désespérément optimiste et cristallin.

Tenant mon verre de whisky avec grand soin, j'ai enjambé le muret qui sépare les toits. Une fois encore sur le toit de l'hôtel Impérial – pour la première fois depuis la mort de Thinh. J'ai bu une dernière gorgée de whisky, mais je n'ai pas pu le finir et j'ai posé le verre sur le haut d'un châssis de vieux panneaux solaires. Le verre était enfoncé dans plusieurs centimètres de neige croûtée qui garderait très bien au froid le restant du liquide, ai-je conclu. J'ai levé les yeux vers le château et les plaques de neige coincées dans les fissures de la haute falaise – les nuages bas qui avaient apporté toute cette neige s'effilochaient maintenant et laissaient de nouveau visible la lune aux trois quarts pleine. C'était toujours splendide ici, et surtout ce soir-là.

Malgré le froid, je sentais une pellicule de sueur sur ma peau. J'ai tendu le bras vers mon verre de whisky et l'ai repris en main.

Alors que je m'approchais un peu plus du bord du toit de l'hôtel, je me suis soudain figé et renfrogné. Mon corps s'est raidi sous le coup de la stupeur. Je n'en croyais pas mes yeux : ces fichus lycéens qui séjournaient à l'hôtel Impérial et qui avaient fait une invraisemblable nouba la nuit précédente se surpassaient maintenant ! Des gamins avaient réussi à accéder, par la « trappe secrète » que j'utilisais dans ma jeunesse, au toit de l'hôtel. Je me suis senti personnellement offensé et un peu jaloux, car ils venaient de violer le sanctuaire privé de ma propre adolescence.

Il y avait longtemps que notre appartement du dernier étage de l'hôtel avait été transformé en chambres ordinaires, mais les pérégrinations, que, poussé par la curiosité, j'avais entreprises dans les couloirs de l'hôtel au cours des années postérieures à la vente de l'établissement par mes parents, m'avaient appris que la pièce donnant accès à la trappe du toit n'était plus une buanderie équipée d'une batterie de machines à laver allemandes flambant neuves, mais désormais un local d'entrepôt de linge pour les femmes de chambre.

Ces jeunes trublions en échange scolaire, qui un peu plus tôt s'étaient montrés si turbulents à la terrasse du café de l'Impérial, avaient sans doute découvert la trappe secrète puis s'étaient faufilés sur le toit pour y répandre le chaos et faire des bagarres de boules de neige, car sur la droite ils avaient bel et bien allumé un petit feu de joie, avec des bouts de papier ou autre chose. Et ce feu brûlait toujours, sans la moindre surveillance !

La chaleur des modestes flammes avait fait fondre la neige tout autour, une neige très épaisse partout ailleurs. L'ocre foncé de la surface du toit était visible sur une couronne bien délimitée autour du feu, et la lumière – cet orange saturé des flammes – éclairait la neige nouvelle, la colorait, montrant comment

ces quelques centimètres blancs n'étaient pas tout à fait horizontaux, car le vent avait créé de petites plaines et des congères miniatures où des ombres se formaient au rythme vacillant des flammes.

Cette scène étrangement paisible s'offrait à mes yeux ébahis comme un tableau parfaitement mystérieux. Pourquoi ces gamins auraient-ils allumé un feu de joie pour l'abandonner aussitôt après, à moins que leur ouïe affûtée n'ait perçu mon approche ? J'ai scruté les modestes cheminées et les boîtes métalliques des climatisations, ainsi que les ombres situées derrière l'abri de la machinerie de l'ascenseur, mais il n'y avait pas âme qui vive, et pas davantage de traces de chaussures révélatrices.

J'ai traversé d'un pas prudent le toit lunaire vers le feu de joie, en prévoyant de prendre de gros paquets de neige dans les mains – celle qui était presque fondue, tout près du feu – pour les lancer dans les flammes jusqu'à l'extinction complète, après quoi il me faudrait informer la direction de ce qui venait de se passer.

J'anticipais déjà le froid qui allait m'engourdir les mains, à force de saisir toute cette neige fondue, comme Ahmed avait écopé l'eau au fond de son bateau en train de sombrer. J'avais presque atteint les flammes quand, entendant soudain un bruit familier, je me suis figé sur place. Et voilà le résultat, ai-je pensé. Je percevais même la vibration combinée à travers le toit et jusque dans mes pieds.

Les sonneries d'alarme d'incendie venaient d'être déclenchées par la convection de chaleur émanant du feu allumé sur le toit, à travers le plâtre du plafond jusqu'à un détecteur de fumée dans une chambre ou un couloir inférieur de l'hôtel.

En baissant les yeux, j'ai remarqué qu'il n'y avait pas de neige autour de mes pieds, mais quelques bons centimètres d'eau piquetée des perles à demi fondues de gros grêlons – comme les points blancs d'œufs de grenouille agglutinés dans la vase. J'ai froncé les sourcils. Pourquoi les alarmes d'incendie étaient-elles plus bruyantes ? Ce bruit strident semblait émaner du cœur même du brasier. J'ai cligné. Étais-je victime d'une hallucination auditive ?

C'est alors que j'ai vu – à l'intérieur du cœur blanc des flammes – la petite traverse du toit, réduite en cendres, détruite. Ce n'était pas un feu de joie allumé par des adolescents sur le toit. Ces flammes montaient à travers le toit de l'hôtel Impérial – elles venaient d'en dessous.

« Au nom du ciel », murmurai-je à voix haute.

J'ai alors senti sur mon visage la chaleur catastrophique de l'incendie, qui émergeait de ce trou chauffé à blanc.

Aussitôt ma mémoire s'est mise à calculer : 91. La chambre 91. Le feu faisait rage dans la chambre d'angle, juste en dessous de cette brèche du toit, et il devait être très intense pour avoir réussi à traverser ainsi le plâtre du plafond, les poutres en bois et les couches de goudron du toit.

Si la neige fondait pour se transformer en gadoue miroitante, c'était parce que sous mes pieds l'incendie chauffait tout simplement le toit, mais la zone de neige fondue était beaucoup plus vaste que la seule surface de la chambre 91 en dessous.

Je me suis retourné. La neige fondait tout du long jusqu'à l'arrière de l'hôtel. L'incendie devait être bien établi dans au moins deux ou trois chambres situées dans cette direction.

Peut-être le feu risquait-il même de se propager par-derrière jusqu'à mon appartement ? Je n'ai pas pu empêcher mon esprit mesquin et prosaïque d'osciller du choc initial à cette conviction, aussitôt rassurante, que ma police d'assurance habitation rédigée grâce à Sagrana était valide et mes primes dûment payées. J'ai aussitôt été écœuré par ma timidité et mon indécrottable attachement à la normalité. J'ai aussi remarqué que je ne ressentais aucune peur.

Alors j'ai entendu le cri. Reconnaissable entre tous : de même qu'on ne peut reproduire le scintillement du clair de lune sur la neige, j'ai entendu un authentique cri de terreur, poussé par une adolescente. Ces cris montaient du trou brûlant – non pas les jeunes gens de la fournaise infernale du Livre de Daniel, mais directement sous mes pieds, une lycéenne de quinze ans dans les chambres en feu de l'hôtel Impérial.

Au bord du toit j'ai mis les mains dans la neige pour regarder le kiosque tout en bas. La lueur bleue de l'enseigne inversée de l'hôtel Impérial colorait la neige le long des créneaux.

« Hé ! criai-je. Des enfants ! Piégés ! » Puis j'ai murmuré : « Au dernier étage. »

Tout en bas je voyais des silhouettes humaines courir en tous sens, puis j'ai avisé une voiture de la police locale et des gens qui s'agitaient.

Je suis retourné vers la trappe que, tout jeune, j'avais utilisée pour nous faire monter jusqu'à mon royaume secret sur le toit. Je n'ai pas remarqué de neige dessus et, quand j'ai posé la main à plat sur le métal, j'ai senti de la chaleur. Cette trappe ressemblait à un aménagement de bateau de pêche, la moitié fixée au toit saillait de dix centimètres et était de niveau avec la partie mobile, si bien que la pluie – même torrentielle – ne pouvait pas pénétrer par cette ouverture pour inonder l'hôtel.

D'instinct, ma main a jailli vers le cadenas sur lequel elle a tiré. Il était fermé. Je me suis laissé tomber à genoux, mouillant ainsi tout le bas de mon pantalon, mes mains ont palpé les deux boulons en aluminium qui amarraient la trappe à la partie cimentée et surélevée du toit. La trappe était toujours fixée par quatre boulons courts, chacun doté d'une clavette à son extrémité, mais sans aucun petit cadenas pour protéger ces boulons. J'ai retiré les clavettes et fait glisser les boulons, puis j'ai ouvert la trappe du côté opposé à la normale et je l'ai faite basculer bruyamment.

Aussitôt la chaleur et la sonnerie de l'alarme d'incendie sont montées vers moi avec une légère bouffée de fumée qui sentait le bois. Jetant un coup d'œil en bas, j'ai discerné le gris terne de ce qui ressemblait à des serviettes soigneusement rangées sur des étagères.

Je me suis agenouillé et j'ai crié dans ce placard à linge, presque avec colère : « Ici ! Par ici ! Il y a une sortie ! »

À mes pieds la porte du couloir était fermée – peut-être à clef –, et puis comment aurait-on pu entendre mes cris, avec le vrombissement du feu, la torsion des matériaux, les sonneries d'incendie dans les couloirs – sans compter ces autres cris ?

J'ai couru, parmi les éclaboussures soulevées par mes chaussures, jusqu'à la porte de l'enceinte du réservoir d'eau et j'ai tiré dessus une seule fois, d'un coup sec et violent ; je m'attendais à une résistance têtue, mais la porte s'est brutalement ouverte et a failli me heurter la face. Elle n'était pas verrouillée. Comme pour m'approprier sans plus attendre un talisman porte-bonheur, j'ai tendu le bras et laissé ma paume courir près de la porte le long du plâtre extérieur, jusqu'à ce que je trouve la petite dépression longiligne tracée à un mètre trente du sol par mon père, du temps de ma prime jeunesse, afin de mesurer ma taille.

J'ai pénétré dans l'enceinte du réservoir d'eau et tendu la main vers l'interrupteur familier et peu commun, de style militaire : le tube saillant qui abritait les fils protégés dans leur gaine, la rotule souple et verticale – son claquement rassurant, presque silencieux. Les ampoules se sont allumées derrière leur grillage métallique de protection marine et je me suis retrouvé une fois encore debout parmi l'aigre goutte-à-goutte, les menus échos du réservoir d'eau et les souvenirs de tout ce que nous y avions fait, Thinh, Quynh et moi. On avait repeint à la va-vite la structure en bois suspendue au-dessus de l'eau sur la gauche du réservoir, et grossièrement inséré sous la plate-forme la base d'un cric mécanique, dont l'essentiel était submergé dans l'eau du réservoir. Sinon, l'endroit était aussi parfaitement conservé que dans ma mémoire.

Contrairement aux recommandations de mon père, j'ai coincé en position ouverte la porte de l'enceinte du réservoir d'eau, puis je me suis déplacé rapidement entre les vannes rondes ou linéaires et la tuyauterie multicolore, comme trente ans plus tôt. J'ai fermé, au lieu de les ouvrir, les cinq évacuations du sol, dont les bondes grillagées m'avaient toujours légèrement horrifié quand j'étais enfant. Puis j'ai brisé le minuscule sceau en plomb et à deux mains j'ai tourné le volant de la grosse vanne de vidange, peinte en rouge brillant, qui contrôlait l'évacuation de l'eau par un tuyau incurvé en cuivre brillant et poli, aussi large et obscur que la lippe ourlée de quelque dieu de rivière sur une fontaine baroque ; ce tuyau comportait une dérivation filetée en cuivre poli, assez grande pour qu'on pût y visser l'embout d'un gros tuyau de pompier afin de vider le réservoir en cas de fuite soudaine.

Sans que je prenne vraiment garde aux positions « marche » et « arrêt », l'eau du réservoir a soudain jailli du tuyau de cuivre pour inonder mes chaussures en cuir et tremper tout un côté du beau manteau gris de mon père, qui a viré au noir. Je suis sorti en courant de l'enceinte du réservoir.

Derrière moi un flot tumultueux, qui me montait aux genoux, s'est rué par la porte du réservoir, en balayant devant lui la neige fondante. Dans son enthousiasme, la vague a envahi le toit plat et contourné tous les obstacles pour se répandre en une flaque moins rapide et peu profonde.

« Allez ! » me suis-je écrié en serrant les poings, alors que l'eau avançait vers les flammes.

Le trou percé dans le toit par l'incendie s'était élargi et maintenant les flammes montaient plus haut, tandis qu'une fumée violette s'étendait dans le ciel au-dessus de notre ville. J'ai observé avec angoisse la progression de la marée que je venais de créer. Elle avançait vers le feu, mais à mesure que la flaque s'étendait sur le toit plat et se rapprochait des flammes, sa vitesse diminuait. Elle s'est presque arrêtée. J'ai jeté un coup d'œil vers la porte de l'enceinte : il y avait toujours autant d'eau qui en sortait, elle jaillissait avec une profusion régulière hors de la salle du réservoir, mais lorsqu'elle débouchait sur l'énorme toit plat, elle se dispersait et l'on voyait bien qu'il n'y en aurait pas assez. L'eau s'est arrêtée à une petite distance du feu.

J'ai regardé derrière moi. Mon inondation refluait loin du trou de l'incendie pour s'accumuler le long du mur opposé, au-delà de la trappe. Des milliers de litres d'eau pesaient sur le toit bordé d'un mur, mais du mauvais côté, et sans le moindre effet.

« Sainte hostie ! » ai-je pesté en courant jusqu'au bord du toit.

Toujours pas de voiture de pompiers, mais il y avait une foule plus nombreuse que précédemment, les gens levaient la tête, leurs visages

intermittents semblables à des flocons de neige. Je me suis passé la langue sur les lèvres, j'ai regardé autour de moi avec désespoir.

Et si je me glissais par cette trappe dans le placard à linge de l'hôtel... Mon imagination en proie au délire a évoqué des destins atroces. Même si je réussissais à descendre le long de ce mur de serviettes et de draps d'hôtel, je risquais fort de trouver la porte du placard fermée de l'extérieur, donnant sur un couloir où l'incendie faisait rage... L'eau accumulée sur le toit et celle qui arrivait toujours du réservoir pouvaient très bien dépasser la lèvre de la trappe et se mettre à me dégringoler sur la tête... Je me retrouverais alors coincé dans ce placard à linge, probablement incapable d'en ressortir par la trappe. Peut-être que l'eau du toit se mettrait à remplir cette pièce exiguë ? L'inondation me permettrait alors de flotter vers la trappe et les somptueuses étoiles nocturnes du ciel, aspiré vers le fond par l'épaisse soupe tourbillonnante des serviettes trempées et des draps de lit marqués du sang séché de cent vierges, puis à cause de l'intense chaleur inférieure je finirais ébouillanté vif avec le linge indigent, tel un homard rose.

Je me suis rapproché du mur du toit en lui tournant le dos. Si jamais le toit s'effondrait, j'allais y passer. Mais je désirais vivre. À quoi bon risquer ma vie ?

Il y a eu un sifflement qui m'a fait sursauter et tourner violemment la tête, mais j'ai compris que c'était seulement l'inondation qui atteignait l'extrémité opposée du toit, rencontrait la neige et en emportait de fragiles plaques à sa surface.

J'ai commencé à retraverser le toit vers mon appartement. J'allais rejoindre l'entrée de l'hôtel pour expliquer que je venais d'entendre des enfants toujours prisonniers au dernier étage.

Alors je l'ai entendu, abandonné et presque beau dans son phrasé – aussi clair et puissant que précédemment. Un unique cri de jeune fille montant d'en dessous. Cette fois j'ai été certain qu'il venait de la façade de l'hôtel où elle s'était sans doute réfugiée sur un balcon.

J'ai tapé du pied. Une nappe liquide a jailli autour de ma chaussure. J'ai rejoint la trappe et une fois encore jeté un coup d'œil à l'intérieur. Il y faisait très noir. Je me suis accroupi, j'ai ajusté mes paumes sur la lèvre métallique de la trappe, j'ai transféré tout mon poids sur mes bras, je me suis ainsi suspendu, puis j'ai abaissé mes jambes dans le vide. Mes pieds pendaient, le bout de mes chaussures a rencontré des draps ou des serviettes, mais à cause des étagères installées très loin contre le mur, je n'avais aucun moyen de faire basculer tout le poids de mon corps en avant pour prendre pied sur une étagère qui m'aurait alors soutenu.

Mes bras tremblaient convulsivement. Avec mes pieds, j'ai fait tomber le plus grand nombre possible de draps et de serviettes vers le sol, sous moi, afin d'amortir ma chute.

J'ai essayé de me suspendre à bout de bras, en me retenant seulement avec les mains, mais mes doigts n'arrivaient pas à supporter tout le poids de mon corps, sans parler de celui du lourd manteau trempé. Presque aussitôt, mes doigts douloureux ont glissé sur le métal et je suis tombé comme une pierre dans le puits obscur. J'ai raté les étagères de serviettes et tous les tissus que je venais de précipiter par terre, mais mes jambes ont bien amorti l'impact et je me suis laissé rouler sur le côté avant de percuter quelques aspirateurs rangés verticalement. Je suis resté un instant assis par terre. Je voyais la lumière intense des flammes orange qui se reflétaient sous la porte, tout près de moi. J'ai bondi sur mes pieds et tenté d'évaluer mes chances d'escalader les étagères jusqu'à la trappe. J'ai appuyé sur l'interrupteur électrique. À ma grande surprise, l'ampoule électrique nue s'est allumée et j'ai soudain été assiégé par les piles brillantes des serviettes et des draps amidonnés, mais j'ai aussi aperçu de minuscules grains de poussière, des flocons noirs de cendre impalpable qui se détachaient parfaitement sur le fond du linge blanc et propre.

Rangée dans un angle, une échelle extensible, moderne, en aluminium, brillait. J'ai bondi en avant, m'en suis emparé, je l'ai tirée et installée pour que le haut repose contre l'étagère supérieure, tout près de la trappe ouverte.

Je me suis retourné vers la porte du placard. Je savais que je ne devais poser la main sur aucune poignée de porte en métal. J'ai touché le panneau de bois de la porte pour voir s'il était chaud, et j'en ai aussitôt retiré mes doigts. J'ai saisi une serviette sur une étagère, je m'en suis enveloppé la main, j'ai abaissé la poignée et j'ai poussé.

J'ai été surpris. Je n'ai pas été confronté à un terrible mur de chaleur, ni à une boule de feu, ni à une fumée affreusement âcre – et puis il y avait toujours de la lumière dans le couloir.

Honteusement, pathétiquement, m'a-t-il semblé, j'ai seulement aventuré la tête hors du placard à linge – tel un fornicateur coupable. Je me suis mis à hurler à pleins poumons : « Les enfants ! Les enfants ! Les filles ! Ici. Ici. Ici. »

Je n'ai pas pu ignorer l'accent d'hystérie dans ma voix – voire une sorte de splendide et gaillarde insistance pour que les enfants jusque-là piégés se présentent immédiatement devant moi.

J'avais moins peur, car l'échelle de secours était en position derrière moi, mais mon adrénaline s'est mise à faire des siennes : mes bras saisis de spasmes incontrôlables étaient la proie de mouvements désordonnés dès que je tendais

la main vers quelque objet. Je n'avais pas oublié le danger d'un effondrement possible du toit sur ma tête. J'ai crié encore, puis tendu l'oreille.

Les sonneries des alarmes d'incendie s'étaient tues, mais je n'avais pas remarqué quand. Il n'y avait pas de bruit en dehors du bois qui se brisait et des étranges grondements, vrombissements et chuchotis du sauvage incendie par lequel l'hôtel se dévorait lui-même. Je tenais mon visage grimaçant tourné vers le sol et j'ai hasardé un coup d'œil au-delà de la porte ouverte.

Le couloir n'était pas éclairé, mais les chambres 93, 94, 95 et 96, très loin vers le haut de l'escalier, étaient toutes en train de brûler. C'était fascinant, je l'avoue. Je me suis attardé quelques instants pour observer deux portes de chambre dont le cadre complet et réduit en cendres était tombé dans le couloir ; de grasses flammes orange se déversaient par le rectangle parfait et fidèle de leur chambranle, pour lécher les corniches du plafond. Les anciennes lampes murales, qui dataient de mon époque, avaient perdu leur tissu roussi, dont les cendres recroquevillées pendaient. J'ai vu une ampoule électrique noire comme du charbon de bois. Les rideaux de la fenêtre médiane étaient en feu et ils s'agitaient de gauche et de droite dans les courants d'air créés par les flammes ; j'ai entendu tinter les gros anneaux de cuivre des rideaux.

Une vitre a volé en éclats, une cascade de verre a cliqueté sur les pierres du sol. J'ai cru qu'il s'agissait d'une fenêtre, mais c'était le verre d'une des gravures du couloir : j'ai vu le papier fixé sous le verre s'enflammer simplement à cause de la chaleur dégagée par un seuil embrasé, puis s'incurver et se racornir férocement. Une copie de Botero est tombée verticalement dans la cage d'escalier blanche, le cadre aspirant le mur.

Choisissant de prendre la direction opposée, je suis sorti du placard à linge, puis j'ai légèrement dépassé l'angle des chambres de la façade.

« Les filles ! Les filles ! » ai-je crié, maintenant furieux d'être moi-même en grand danger.

Je suis passé devant la suite d'angle 91 ; une épaisse fumée crachait sous la porte – soumise à une violente pression – et j'ai remarqué que le vernis noircissait sur tout le panneau de cette porte et jusqu'au chambranle. Ces saletés de fenêtres étaient ouvertes à l'intérieur et elles alimentaient le brasier.

J'ai poursuivi vers la porte de la 92 et je me suis servi de la serviette pour abaisser la poignée, prêt à bondir en arrière. J'ai senti une résistance inégale, spongieuse – signifiant des fenêtres ouvertes à l'intérieur, une sensation de ma jeunesse que j'ai parfaitement reconnue –, mais aucune chaleur, aucune flamme, aucune fumée n'a jailli par l'entrebâillement. J'ai poussé et ouvert la porte en grand :

Une jeune fille se tenait dehors sur le petit balcon – seize ans tout au plus –, le dos tourné vers moi, les fenêtres de la chambre grandes ouvertes et attisant les flammes, les panneaux de verre délicatement encadrés en position d'ouverture maximale sous les longs rideaux verts, encourageant ainsi la combustion à l'intérieur de l'hôtel ; la jeune fille était debout, les avant-bras posés sur le garde-fou en métal, penchée au-dessus du vide, et elle criait en agitant la main ; elle concentrait toute son attention vers les gens qui étaient en bas, sa voix m'était inaudible.

Elle était presque nue. Elle portait seulement un T-shirt un peu long, dont le dos arborait l'image infantile d'un ours en peluche endormi. Elle n'avait aucune conscience de ma présence derrière elle tandis que je l'observais. Malgré ces circonstances périlleuses, j'ai constaté avec stupéfaction qu'il m'était toujours impossible de ne pas codifier et comparer certains aspects de l'anatomie adolescente de cette fille – les jambes, les fesses aux formes soulignées par sa posture penchée au-dessus du garde-fou du balcon – et jusqu'à ma propre réaction codée, masculine, personnelle.

J'étais conscient de quelque chose dans mon champ visuel, à gauche. Le féroce brasier de la chambre voisine venait de créer une fissure, longue de plusieurs mètres mais large de quelques millimètres seulement, entre le plâtre du plafond et les décorations de la corniche ; de petits friselis vivaces d'une fumée sale et noire, qui se détachaient parfaitement sur la peinture blanche, poussaient et palpitaient pour traverser le mur compact.

J'ai soudain compris la précarité de notre situation. Je ne sais pas pourquoi ni comment, mais quand j'ai vu cette fumée due à l'intense chaleur de la chambre voisine, et puis cette lycéenne à la peau si fraîche, aux cuisses bronzées et aux pieds nus derrière la fenêtre grande ouverte, j'ai compris qu'il allait se passer quelque chose – une catastrophe aux conséquences infinies.

Lorsqu'elle s'est enfin tournée vers moi, la jeune fille était belle et elle pleurait, un brillant et durable lacis de larmes striait ses joues. Elle a hésité un moment sur le seuil entre le balcon et la chambre. Je suppose que ma présence inopinée a engendré chez elle une étrange hallucination : ses yeux ahuris venaient de passer de l'obscurité du balcon, avec les gyrophares en bas, à la boîte intérieure de lumière artificielle jaunâtre et nette, projetée par les ampoules brillantes du petit lustre de la chambre.

Avec mon long manteau détrempé et mes cheveux hirsutes, je devais constituer une apparition inquiétante. Ma présence l'effrayait, malgré les dangers beaucoup plus évidents qui l'entouraient ! J'ai été vexé. Après tous les dangers que je venais d'affronter pour elle, cette manifestation d'un rejet violemment dubitatif m'a ramené à ma conviction juvénile d'être un outsider.

J'ai dit d'une voix forte, en tâchant d'imiter le ton d'un professeur : « Ferme cette fenêtre immédiatement. » Je l'ai montrée du doigt. « Tu attises l'incendie. »

Une fois encore, je l'ai vue regarder sombrement en arrière et en bas. Elle faisait davantage confiance à ces inconnus tout en bas sur le trottoir, qu'à moi.

La fille aux jambes nues a tendu un bras osseux derrière elle.

« La voiture des pompiers est là avec les échelles », dit-elle d'une voix qui tremblait, mais où j'ai aussitôt reconnu l'accent de la capitale.

Je l'ai rejointe sur le balcon et, jetant un coup d'œil sceptique vers l'esplanade, j'ai avisé une voiture rouge de pompiers qui manœuvrait encore à côté de la fontaine, un tuyau sinueux déjà lancé dans le bassin peint en bleu, afin de l'assécher.

« Nous n'avons pas besoin de tuyaux, nous avons besoin d'échelles. Ce toit va nous tomber dessus d'une minute à l'autre. »

Elle a gémi.

Je lui ai montré le plafond. « Tout ce côté-ci de l'hôtel est en feu. Viens avec moi. J'ai une échelle, nous pouvons rejoindre l'immeuble d'à côté en passant par les toits. » Alors j'ai remarqué ses pieds. « Tu t'es brûlé les pieds ?

— J'ai essayé de marcher sur le sol, mais ça brûlait. Regardez comme il est chaud. »

J'ai baissé les yeux vers mes chaussures en cuir. Je me suis accroupi pour poser la main sur le carrelage de pierre noir et blanc. J'en ai aussitôt écarté mes doigts. Seigneur. Cette chaleur signifiait-elle que l'incendie était aussi sous nos pieds ? L'adolescente avait de minces jambes nues, mais qui se terminaient par des pieds enflés, le rebord des talons violacé et sanguinolent, là où de grosses ampoules avaient éclaté.

« Tu n'as pas de chaussures ?

— Trempées à cause de la neige, je les ai mises à sécher sur un radiateur. Elles ont brûlé. Tout le monde s'est enfui.

— Je te porterai si le sol est trop chaud. S'il te plaît. Ferme cette fenêtre et suis-moi. »

À contrecœur, elle s'est retournée pour fermer les deux battants de la porte-fenêtre. Dès qu'elle a mis en place les barres de sécurité, immédiatement, comme un réchaud à gaz dont on tourne le bouton, la fumée sous pression qui entrait en sifflant par la fissure de la corniche a hésité, oscillé avant de dériver sans but.

J'ai tendu une main protectrice et touché l'épaule de la fille selon mon habitude insinuante et en même temps rassurante. Mes doigts se sont légèrement arrondis autour de la courbe de son épaule lisse et je l'ai guidée

vers le couloir que j'ai rejoint juste derrière elle, avant de refermer la porte de la chambre. J'ai alors remarqué que la porte de la 91, tout près de nous, était désormais une plaque verticale de braise orange pulsatile.

Nos déplacements ou le fait que je venais de fermer la porte derrière nous, une aspiration en provenance du fond du couloir ou même une soudaine bourrasque à l'intérieur de la chambre 91 où toutes les vitres des fenêtres avaient sans doute volé en éclats, ont fait tomber vers nous la moitié supérieure de la porte transformée en braises, et la fille a poussé un cri. Aussitôt l'odeur : ces samedis matin avec mon père dans la boutique, carrelée en blanc, du barbier, quand Tomás posait ses ciseaux près du lavabo puis approchait des oreilles de mon père la bougie allumée afin de lui roussir jusqu'au dernier cheveu récalcitrant.

Après les braises effondrées de la porte a jailli de la chambre un mur de chaleur invisible qui m'a fait siffler entre les dents ; la fille en T-shirt et moi avons instinctivement reculé.

J'ai vivement ôté le manteau gris et trempé de mon père pour le mettre sur les épaules de l'adolescente.

« Mets-le sur ta tête et puis cours, mais ne trébuche pas. Allez vas-y, petite, fais vite. »

Elle a relevé le manteau pour se protéger de la fournaise aveuglante qui faisait rage à l'intérieur de la chambre 91 – tel le vampire s'abritant de l'aube estivale qui dissipe les ombres du château.

J'ai grimacé en voyant les pieds enflés de la jeune fille marcher sur les braises rougeoyantes, mais elle n'a pas réagi. J'ai retiré puis brandi mon veston de costume pour me protéger le visage et j'ai seulement perçu à travers ma chemise l'intensité de la chaleur. À l'angle du couloir, la fille en T-shirt a lancé devant elle le manteau gris de mon père sur le carrelage noir et blanc du couloir et elle a posé les pieds dessus. J'ai vu la vapeur monter instantanément du tissu mouillé. Une fois arrivé à sa hauteur, j'ai plaqué mes paumes contre la peau douce et lisse derrière ses deux genoux et je l'ai soulevée dans mes bras. Elle ne m'a pas paru très lourde sur le moment, mais quand j'ai fait un pas en avant j'ai senti croître le poids de mon fardeau. Lorsque ses doigts de pied ont cogné contre l'angle du couloir, elle a grincé des dents.

J'ai fait un brusque signe de tête et crié : « Là-bas, l'échelle. »

Tout m'a semblé beaucoup plus bruyant.

Mes impressions de ce qui s'est ensuite passé sont subjectives. J'ai abaissé les bras pour faire descendre la fille à terre et préparer l'échelle. J'ai pris conscience de ses pieds gonflés à côté de mes chaussures en cuir et tout d'un coup elle m'a attrapé la main – elle paraissait trembler, puis j'ai compris qu'elle

hurlait, mais je ne pouvais pas l'entendre. Sous mes yeux le sol s'est effondré. Je me rappellerai toujours – tel un échiquier soudain soufflé – le carrelage noir et blanc du sol qui a semblé se soulever, osciller sur des vagues joueuses. Peut-être la chaudière du sous-sol venait-elle d'exploser ? La lumière électrique s'est éteinte.

J'ai tourné les talons et fait pivoter la jeune fille choquée près de moi. Je me suis retourné une seule fois, pour découvrir ce que je redoutais : les murs penchés vers l'intérieur projetaient méthodiquement, étagère après étagère, les piles impeccables de linge à travers les poutres visibles et enflammées vers l'incinérateur inférieur où j'ai seulement entraperçu l'épure infernale des chambres dévastées.

J'ai aidé la fille à battre en retraite de quelques pas jusqu'au manteau de mon père étalé dans le couloir. Elle criait sans discontinuer, parfaitement hystérique. Je m'attendais sans arrêt à ce que le plancher s'effondre sous nos deux corps. La terreur lui emplissait les yeux. Prenant une voix pleine de colère, je lui ai montré le couloir et j'ai crié : « Cours. Maintenant. »

Et comme si j'étais un fantôme, elle s'est enfuie.

J'ai ramassé le manteau de mon père et imité l'usage qu'elle venait d'en faire, le tenant tel un bouclier en passant devant la porte rugissante de la 91 avant de rattraper la fille. On aurait pu penser qu'elle serait retournée sur le balcon de sa chambre, mais ce n'était pas le cas. Elle donnait des coups de pied, une lanière de peau brûlée accrochée à la cheville, sur la porte de la 89, pour essayer d'y entrer.

Je me suis agenouillé devant elle et, de la main, j'ai frappé le carrelage.

« Arrête ça. Le feu est en dessous de nous dans toute cette partie du bâtiment. Tu l'as vu. Mais derrière cette porte il y a un escalier de service qui mène un étage plus bas.

— Je croyais que c'était une chambre, cria-t-elle. L'ascenseur marchera pas.

— Pas d'ascenseur. Plus d'électricité. Il faut que nous prenions cet escalier en vitesse pour descendre d'un étage. Si ça brûle et qu'il y a de la fumée, nous pourrons faire une seule chose. Écoute-moi.

— Quoi ?

— Y aura pas le temps de parler là en bas. Si nous rencontrons des flammes, nous remonterons ensemble en courant. OK. Prends ma main.

— Pourquoi ne pas attendre ici ? Les pompiers, murmura-t-elle.

— À l'étage inférieur ils nous sauveront plus facilement. Tout l'hôtel s'effondre. Nous devons descendre. »

Elle a acquiescé plusieurs fois.

De ma poche j'ai sorti un paquet de cigarettes ouvert et je l'ai tendu à la fille. « Tu veux fumer ? » lui ai-je proposé avec nonchalance.

Comme je l'espérais, elle a eu un rire bref ; puis avec la nervosité fulgurante d'une envie de vomir, elle a rejeté la tête en arrière et tout le haut de son corps a été saisi d'un spasme avant de se détendre. J'ai pris une cigarette dans le paquet et, par pure bouffonnerie, je l'ai pliée pour qu'elle se brise à angle droit et je l'ai placée entre mes lèvres. La fille a souri. Je n'avais pas encore vu ses dents.

J'ai saisi durement son bras gracile. J'ai perçu la souplesse de l'os sous mes doigts. De ma vie, je n'avais jamais rien senti de plus beau. J'ai soudain eu envie d'être le père d'une gamine.

« Retiens ta respiration tout du long, car tu vas avoir besoin de cet air si nous devons remonter ici. Garde les yeux fermés autant que possible. »

L'escalier de service était plein de fumée blanche, pâle et tumultueuse. J'ai descendu les marches plié en deux derrière le manteau que je tenais tel un bouclier, comme si je redoutais la collision d'une cavalcade de gens gravissant l'escalier quatre à quatre.

Je n'avais pas besoin de mémoriser les coudes de l'escalier, le premier, le deuxième, le troisième autour de l'axe central. Je m'en souvenais parfaitement. Et puis il y avait le bras que je tirais derrière moi pour contraindre la fille à suivre mon rythme.

Nous avons atteint la porte. Elle a refusé de s'ouvrir. J'ai laissé l'air s'échapper de mes poumons et j'ai reculé d'un pas, faisant valser la fille contre les marches derrière moi, où elle est restée vautrée dans l'obscurité. Je me suis jeté de tout mon poids contre la porte et quelque chose a cédé. Je suis aussitôt tombé dans un océan de flammes. J'ai entendu la fille hurler derrière moi. J'étais tombé mais je me suis relevé. La chambre située en face de l'escalier de service avait entièrement brûlé et là encore tout le chambranle s'était écroulé, bloquant la porte de l'escalier. Mon coup d'épaule avait enfoncé le bois brûlé, mais s'il avait été moins fragilisé par le feu, il n'aurait pas cédé. Un pan de mon veston était en feu. Sans réfléchir davantage j'ai assené de grandes tapes sur le tissu dont les flammèches ont bientôt disparu.

J'ai cherché le manteau de mon père, mais en vain. Mauvais signe. J'ai fait deux pas en avant, je me suis tourné, puis j'ai ouvert les yeux. Ainsi que me l'avait promis ma mémoire, la porte de la 71 était devant moi. Chaque chose demeurait à sa place dans mon univers. J'ai même souri. J'ai donné un violent coup de pied pour ouvrir la porte de la 71 et j'y ai entraîné la fille derrière moi.

Nous sommes entrés d'un pas chancelant, mais la disposition de la pièce n'était pas conforme à mon attente.

Ma petite compagne s'est renfrognée.

« Le sol est brûlant », dit-elle sombrement.

Elle s'est tenue sur une jambe et il y a eu un craquement. J'ai bondi sans réfléchir pour la saisir. Je l'ai attrapée comme si elle venait d'être happée par un alligator et je l'ai agressivement hissée jusqu'à moi. J'ai vu du sang sur sa jambe.

Nous étions apparemment au-dessus d'un mur porteur de l'hôtel, car à travers le plancher effondré on distinguait une couche de sable et de gravats, mais à droite j'ai vu une ligne de briques nues, puis, de l'autre côté, des câbles et des chaînes qui s'enfonçaient dans le plâtre mince d'un plafond – un plafond si transparent que j'apercevais les ombres théâtrales des grandes flammes qui l'illuminaient par en dessous. Le balcon – notre seule chance de sauvetage – se trouvait de l'autre côté de ce plancher dévasté. Nous ne pourrions jamais l'atteindre.

J'ai essayé d'inhaler entre les dents, car un air brûlant se ruait dans notre coquille.

« J'ai peur. » Elle m'a regardé droit dans les yeux avec désespoir.

Je me suis retourné, puis j'ai serré l'adolescente très fort contre moi pour que les flammes imminentes ne la touchent pas. Je me sentais si calme que j'ai juré de ne plus jamais la lâcher.

« Je ne te lâcherai pas », ai-je promis. J'ai senti de violents picotements sur mon cuir chevelu, puis comme des piqûres sur le bas du dos et j'ai crié en attendant l'odeur de la boutique du barbier de mon père. Ma seule pensée a été : au moins dans mon cas Solielian n'aura pas grand-chose à se mettre sous la main.

Le toit s'est incurvé au-dessus de nous, le plancher a basculé en grognant. Des débris enflammés ont percuté le plâtre gondolé du plafond et l'ont fendu ; il y a eu un grondement féroce quand le feu a giflé notre peau nue comme un insupportable coup de fouet. Puis quelque chose s'est mué en une vapeur sifflante et une irruption soudaine s'est engouffrée à travers le plafond pour m'emplir la bouche d'un liquide chaud et grumeleux tandis que je levais les yeux. Je pouvais voir le toit à travers le plancher supérieur, et le réservoir d'eau lui-même accroché tout là-haut dans l'espace, qui déversait sur nous sa miséricordieuse cascade brûlante ! Alors le sol s'est dérobé sous nos pieds.

Je suis donc tombé moi aussi à travers les planchers incinérés de l'hôtel Impérial. Je n'ai pas été soutenu par ces tapis volants de feu dévorant qui se

transformait en vapeur, et nous avons chu.

En descendant j'ai aperçu le tube carré en béton de la cage d'ascenseur mise à nu où une tornade brûlante se ruait vers le haut, traversait l'abri de la machinerie pour se dissoudre dans le ciel nocturne au-dessus de notre ville.

Nous sommes tombés comme ces corps désespérés et abandonnés par la technologie, qui sous les avions détruits volent vers la terre. Je me suis aperçu que je serrais de toutes mes forces le corps de l'adolescente contre moi. J'ai senti le dos de mes mains plaquées contre ses fines omoplates frapper durement des objets terrifiants.

À travers les corniches et les lattes carbonisées des plafonds, comme le vieillard mort en 1934 dans sa lourde baignoire, la fille et moi embrassés sommes tombés jusqu'à la salle à manger en feu.

Mais une pression m'a soudain écrasé le dos, suivie d'une oscillation nauséeuse et de la complainte musicale de fragiles morceaux de verre agités – notre chute venait d'être arrêtée par le col de cygne métallique et les pendeloques en verre prises d'une frénésie tintinnabulante du lustre malmené, toujours suspendu à la poutre centrale de la salle à manger – et auquel le DC-8 *stretch series* avait jadis été accroché.

Nous nous balancions follement, pendus à cette plate-forme rococo. Les bras métalliques du lustre se sont brièvement collés à la peau de mon dos, mais je n'ai pas relâché mon étreinte sur la jeune fille. Cette fois je suis resté fidèle et nous avons accompagné un brusque effondrement de morceaux de plafond qui nous a libérés du lustre penché sur le côté.

Je n'ai jamais cru en aucun dieu, mais j'ai fait confiance à une étrange intuition. J'ai seulement vu les choses avec lucidité à ce moment-là, suspendu dans un lustre en plein milieu d'un hôtel en feu ! J'ai vu le beau visage d'Ahmed Omar et je me suis rappelé ses paroles à l'instant où il allait être projeté dans la terrifiante mer nocturne. Ahmed avait dit : « Je n'avais rien à perdre. »

Il y avait trop de flammes en dessous de nous. Je n'avais pas la force de crier pour avertir la fille, mais ignorant le nom de cette enfant, j'ai prononcé à voix haute celui de « Ahmed », j'ai craché un filtre de cigarette oublié entre mes dents et j'ai bel et bien pensé : Ce truc-là aurait pu m'étouffer.

Enfin la voix humaine a résonné, modeste et belle parmi tout ce vacarme et cette destruction – ce drame gigantesque vaincu par le tendre écho moelleux d'un prénom humain articulé tandis que nous descendions à travers les couches d'air intermédiaires de cet empire embrasé, fabuleusement lumineux.

De vieux rideaux qui montaient jusqu'au plafond frémissaient d'une sorte de ravissement, excités à l'idée de leur propre destruction. À croire qu'ils étaient enfin affranchis de leur forme matérielle après tout ce temps et qu'ils se réjouissaient de cette soudaine et exaltante dématérialisation.

Nous avons heurté le sol alors que je serrais toujours l'enfant de toutes mes forces. Durant quelques secondes, j'ai senti que je recommençais à brûler. Puis le torrent en provenance du réservoir d'eau nous a rattrapés pour s'effondrer sur moi dans un mélange de plâtre, de bois et de clous arrachés, de cendres et de poutres carbonisées, noires et argentées, leurs extrémités brisées affûtées comme des pieux, le tout s'écroulant en un terrible chaos fumant et détrempé.

J'ai réussi à me lever. C'était comme si, tel Jonas, nous étions debout à l'intérieur de la gueule noircie de la baleine, des ruisseaux et des cascades de salive s'écoulant du sombre palais défoncé et béant du toit au-dessus de nous. Des colonnes d'eau se brisaient en vagues formes circulaires sur les tas noirs de débris.

En état de choc, l'écolière avalée – inondée d'eau et de cendres au point de sembler aussi noire qu'Ahmed – s'est relevée d'entre les gravats, puis elle a tendu ses longs bras devant elle. Sans un mot, sous mes yeux, elle s'est éloignée de moi. Au cours de notre chute commune de vingt mètres, nous venions d'accomplir un long voyage jusqu'à ce palais vénitien moisi et submergé – le toit avait déversé ses canaux sur nous.

« Comment t'appelles-tu ? » ai-je alors crié, et les échos de ma question se sont répercutés dans la salle à manger dévastée.

Elle n'a pas répondu. J'ai encore grimacé quand elle a soulevé sa jeune jambe nue au-dessus des dents d'une fenêtre explosée pour se hisser vers le trottoir civilisé.

J'ai rejoint les fenêtres en boitant à travers les cascades, miroirs déformant d'eaux vives chutant de très haut, puis j'ai enjambé le bas d'un châssis et j'ai quitté pour toujours l'hôtel Impérial.

J'ai entendu l'énorme lustre, qu'un siècle plus tôt il avait fallu transporter par bateau jusqu'à notre ville, se pulvériser sur le sol de la salle à manger, puis l'orchestre tonitruant du réservoir d'eau qui accélérait à travers les planchers supérieurs réduits en cendres avant d'anéantir la réception de l'hôtel.

Il n'y avait personne dehors de mon côté de la rue. Mon imagination m'avait présenté une succession d'images d'applaudissements, les flashes des photographes, Paz Vermici se ruant vers moi, son calepin à la main. Des vivats plus nourris que pour ce satané maître nageur français au bord de la piscine.

Mais il n'y avait personne, seulement une neige sale. Je me suis rappelé, incrédule, quel temps il faisait dehors après la chaleur de l'hôtel en feu.

L'enfant avait survécu et je me suis appuyé contre le mur de l'hôtel. Personne d'autre n'aurait pu accomplir cela. Personne d'autre ne connaissait ce bâtiment aussi bien que moi et je l'avais sauvée.

J'ai frissonné parmi les ombres du trottoir, à côté de l'entrée de l'hôtel réservée jadis aux diligences. Sans doute s'attendait-on à ce que tout l'immeuble s'effondre, car on avait évacué la rue, mais j'entendais un grand vacarme à gauche, devant la façade de l'hôtel. Un peu plus loin, près de la station de taxis, j'ai avisé un cordon de sécurité qui maintenait les spectateurs à distance, mais selon un angle extrême, si bien qu'ils ne pouvaient pas me voir. Un policier a traversé la neige crasseuse vers la fille souple au T-shirt trempé et il l'a aussitôt prise dans ses bras. Des gens très excités ont fait cercle autour d'eux. Elle semblait maintenant ne plus avoir le moindre lien avec moi.

Je me suis aplati contre le mur, en souriant pour moi seul et avec tristesse dans ma présente solitude. J'ai fait volte-face, puis j'ai boitillé sur le trottoir dans la direction opposée.

« Éloignez-vous d'ici. Éloignez-vous.

— Oui. »

J'ai acquiescé docilement et continué de marcher. De l'autre côté de la rue, à l'endroit où commençait le Major, un policier m'a considéré d'un air soupçonneux ; mais parce que sous cet angle on ne voyait pas bien l'incendie de l'hôtel, seulement la fumée qui sortait des fenêtres des chambres latérales, il n'y avait pas de spectateurs, seulement ce policier et sa voiture garée en travers de la rue.

« Hé. Vous allez bien ? » m'a-t-il lancé, mais j'ai continué d'avancer en agitant un bras en l'air avec nonchalance.

Deux autres voitures de la police locale bloquaient la rue devant l'appartement de ma mère au-dessus de la place de l'Hôtel-de-Ville. Des policiers appuyés sur les capots parlaient dans des radios quand je suis sorti des ombres.

« Je suis résident », annonçai-je en criant presque, à cause de la nouveauté brutale de ma voix – et j'ai montré le portail de l'immeuble.

« Impossible d'entrer. L'hôtel Impérial est en feu juste à côté. Vraiment en feu. Le toit vient de s'effondrer. On pense qu'il y a des enfants à l'intérieur. »

J'ai encore acquiescé, puis j'ai continué, mon bras serrant mon veston pour essayer de dissimuler l'état déplorable de mes vêtements, ensuite j'ai franchi le coin de la rue et j'ai disparu.

Par-dessus les immeubles, d'innombrables sirènes allaient et venaient à toute vitesse. J'ai boité plus vite dans la neige ; j'ai soudain glissé et je suis tombé, j'ai poussé un cri de douleur, mais me suis immédiatement relevé.

Je me suis arrêté sous un lampadaire, j'ai regardé à gauche et à droite pour m'assurer qu'il n'y avait personne. Je tremblais déjà. Mon veston était entièrement brûlé à certains endroits et je sentais une douleur terrible envahir plusieurs parties de mon corps, comme le jour où une méduse m'avait piqué alors que je faisais de la plongée sous-marine. J'ai relevé les pans de ma chemise en grinçant des dents et j'ai senti la chair de poule envahir mon torse.

J'étais grièvement brûlé, de la marque de ma ceinture, sur le côté droit, jusqu'à proximité du mamelon. La peau s'était soulevée en une mince pellicule couverte de bulles, comme une feuille de plastique froissée. Et il s'assit parmi les cendres. Quel souvenir !

Je me suis agenouillé pour prendre une poignée de neige froide et en tamponner ma peau brûlée. J'ai frissonné, mais connu un moment de répit, après quoi la douleur a été pire qu'avant. Pas d'hôpital. J'allais guérir. J'étais immunisé contre les brûlures, c'était un fait médical avéré, l'expérience de cette nuit le prouvait. À l'avenir, je traverserais pieds nus les feux de jasmin des fêtes de mai, pour le simple plaisir d'y allumer ma cigarette.

Aussitôt j'ai tapoté les poches à demi carbonisées de mon veston à la recherche d'un paquet de cigarettes, mais – sainte hostie ! – elles étaient sans doute restées dans le splendide manteau immolé de mon père.

J'ai descendu la ruelle en boitillant vers l'esplanade. J'ai vu trois chats errants enfermés sur le seuil d'une maison, complètement abasourdis par la neige et un peu nerveux. Ils m'ont regardé d'un air envieux, mais j'ai poursuivi mon chemin.

La police avait fermé la route nationale à proximité de la fontaine, laquelle ne fonctionnait pas et avait sans doute été vidée de son eau. Comment faire pour trouver un taxi dans tout ce désordre ?

Malgré l'heure, la circulation sur la nationale était détournée le long de la plage, derrière les cafés de l'été. Aucun véhicule ne roulait dans l'autre sens, si bien que les trois voies étaient étrangement désertes, à l'exception des conducteurs qui venaient d'y abandonner leur véhicule et de retourner en arrière à pied pour regarder l'incendie de l'hôtel Impérial.

« Z'auriez une cigarette ? demandai-je à un jeune type et à son amie qui restaient immobiles, tandis qu'elle parlait sur un téléphone portable.

— Va te faire voir », dit-il.

J'ai failli réagir et puis j'ai compris : je ressemblais à un mendiant des rues. Je ressemblais à Ahmed autrefois.

Ce type à l'air méfiant me regardait maintenant, un bras soudain passé autour des épaules de son amie. Il m'examinait d'un air dégoûté.

« Hé. Votre visage ! » fit-il.

J'avais déjà poursuivi ma marche en secouant la tête.

« Z'auriez une cigarette ? » lançai-je à deux types, avant de remarquer sur leur chemise le badge du chauffeur de taxi. J'avais les cheveux tellement hirsutes que j'ai vu l'un des deux hommes porter machinalement la main vers son crâne pour vérifier qu'il n'était pas aussi follement décoiffé que moi. L'autre, un moustachu, a failli m'envoyer paître avec une expression menaçante, en me prenant pour un junkie des rues, mais il a alors identifié la sombre dévastation de mon costume. Puis il a regardé mon visage.

« Sainte hostie ! Vous étiez dans cet incendie ? Bonne mère ! Vous avez la face toute brûlée.

— Pas de problème, je m'en suis sorti.

— Seigneur, vous êtes trempé par-dessus le marché. » L'autre type a fait mine d'ôter son blouson.

« Non merci, mon ami. Une simple cigarette me ferait du bien.

— Bien sûr, tenez, tenez. Vous devriez pas aller à l'hôpital ? Toutes les ambulances sont de l'autre côté. Sur l'esplanade. » Il m'a tendu son paquet. Des mauvaises Fortune !

J'ai fait claquer mes paumes contre mon veston brûlé. « Je fumais pour de bon il y a une minute. » J'ai souri.

« Hé. Vous êtes O.K.? » L'autre chauffeur de taxi a doucement posé le bras sur mes épaules. J'ai acquiescé en gardant la tête baissée. Puis je l'ai relevée. « Il y a d'autres rescapés ?

— Y a plein de rumeurs. Le toit s'est effondré, alors personne sait ce qu'il se passe. Z'auriez dû voir les étincelles monter dans le ciel. »

Je me suis penché vers le briquet protégé d'une main et j'ai inhalé la fumée.

« Vous avez le visage salement brûlé, mon vieux. Z'êtes couvert de... cloques. Et vous avez du sang sur la jambe. » Les deux chauffeurs de taxi ont baissé les yeux comme pour examiner un pneu. Je me suis dit qu'ils allaient sans doute me flanquer un bon coup de pied dans la jambe pour voir si elle était solide.

« C'est sans importance. Écoutez, pourriez-vous m'emmener aux Phases Zone 1, très vite. C'est vraiment urgent. J'ai... de la famille là-bas. Ils ont besoin de moi. Cinq mille la course. »

J'ai sorti mon portefeuille et glissé la cigarette entre mes lèvres afin de pouvoir l'ouvrir et montrer mes billets à ces deux types.

« Nous, on est coincés ici, mais on peut appeler. »

Ils ont regardé autour d'eux d'un air désespéré. « On n'a pas d'idée sur l'état des routes tout là-bas, sur la nationale, avec cette neige... »

Je suis reparti en boitant et j'ai levé un bras :

« Pas de problème, les gars. Merci pour la cigarette. Gratitude éternelle.

— Vous devriez voir un médecin ! » m'a lancé le chauffeur de taxi.

J'ai continué en riant, très fort.

Le dernier satané citron express de la journée fonctionnait normalement malgré la neige, l'incendie, l'apocalypse derrière moi. Il attendait, moteurs tournant au ralenti à côté du quai couvert de neige fondue. J'ai serré mon veston déchiré autour de moi et parcouru la partie couverte. Les quelques passagers assis – pour la plupart des jeunes déjà ivres – m'ont observé et sans la moindre pudeur ils ont laissé leur tête suivre ma progression. Comme le premier wagon était vide, je me suis allongé par terre et j'ai senti la vibration des moteurs sous mon corps tandis que nous longions la côte plongée dans la nuit, la sirène mugissant à intervalles réguliers. Le chauffage électrique hostile et sec marchait à fond. Je me suis hissé sur une banquette, car je désirais voir mes paysages familiers recouverts d'un manteau blanc, le spectacle toujours désespérément irréel de la neige accumulée sur les feuilles incurvées des palmiers, le monde tout entier entraîné par le sillage laiteux posé sur la mer limpide, dans les déferlantes éclairées par la lune.

Je savais que le contrôleur allait remonter le train jusqu'à mon wagon pour vérifier les billets. À ce moment précis, personne au monde n'aurait pu supporter ma vue. Je le savais. Je sentais les cloques gonfler sur mon visage. Je suis descendu du citron express à *Disco*, puis j'ai marché sur la voie pour éviter les piétons, les deux lumières rouges du train disparaissant devant moi peu à peu, après quoi ma progression a été aidée par le bruit du train qui roulait vers le Kilomètre 4.

J'ai dépassé en boitant toujours ma résidence des Phases Zone 1, les pieds désormais complètement engourdis par le froid, dans la lueur électrique beurrée de mon entrée du rez-de-chaussée.

Mais je n'ai pas franchi cette porte d'entrée. J'ai continué vers le nouveau mur grillagé du terrain vague.

« Ahmed. Ahmed ! » ai-je crié dans la nuit paisible, longtemps avant d'atteindre mon but.

Je me suis faufilé dans le trou du grillage que j'avais précédemment aménagé avec mes pinces coupantes et j'ai crié vers le bateau : « Ahmed, s'il te plaît. Tu es là ? »

Quelques chats effrayés ont fait le gros dos en regardant alentour, au-dessus du niveau du pont – à la dérive sur leur océan de neige, trop prudents pour sauter dans toute cette blancheur et venir à ma rencontre, très courroucés de me voir chanceler bruyamment vers leur épave, seulement capable de me fier au clair de lune sur la neige, éthéré, bleu, éternel.

« Ahmed. »

Sur ma gauche, j'ai senti des appartements s'éclairer, de brusques carrés de lumière sur le sol hivernal.

J'ai posé les mains sur le plat-bord du bateau. Je suis monté sur le baril dont les chats infirmes se servaient comme d'un marchepied pour grimper et descendre, j'ai fait pivoter ma jambe sur le pont, qui a craqué.

J'ai plissé les yeux et scruté l'intérieur obscur – comme des rats, les chats s'agitaient et tout le bateau a légèrement bougé sous mon poids. Ça sentait là-dedans – et ça sentait mauvais.

« Ahmed. Tu n'as pas d'autre endroit où aller.

— Bienvenue à bord », fit soudain la voix faible d'Ahmed, qui parlait si bien notre langue.

D'un seul coup, j'ai été heureux.

« Hé. »

Je suis descendu à l'intérieur du bateau. Il était allongé le long d'un trou de la coque et dehors la neige brillait d'une lueur radioactive. La chemise violette était curieusement ouverte sur son torse nu. Il caressait plusieurs chats à l'endroit où il avait cherché à s'abriter de la neige. J'ai écarté ces chats pour le serrer contre moi. Il tremblait comme la jeune fille que je venais de tenir dans mes bras à l'intérieur de l'hôtel en feu.

« Qu'est-il arrivé à ton beau costume, Follana ? demanda-t-il, avant d'être obligé de reprendre son souffle. Les gens du McDonald ont-ils enfin essayé de te lyncher ? »

J'ai éclaté de rire. Mais j'ai discerné dans sa voix un halètement que je n'avais jamais remarqué. « Je ne savais pas que tu étais malade, mon vieux. Excuse-moi.

— Qu'est-il arrivé à ton visage ?

— Peu importe. Allez viens, il faut que nous sortions d'ici.

— Mais nous allons reprendre la mer, Follana. J'ai enfin trouvé un bon bateau.

— Oui, dis-je. Mettons le cap sur les casinos de Monaco, mon ami. Je suis vraiment désolé. Tu étais obligé de traverser la mer. Pas de médicaments à l'endroit d'où tu venais. Tu aurais dû arriver sur un vaisseau doré, mon vieux ; nous nous serions agenouillés pour t'accueillir. »

J'étais retourné sur le terrain enneigé et Ahmed Omar m'a suivi quand je lui ai pris la main ; sa peau était si sombre qu'à mon avis il demeurait invisible pour la vieille pie qui nous regardait du haut de son satané appartement. Je crois qu'elle m'a seulement vu, moi, en train de hurler, de gesticuler et de contourner d'un pas chancelant mon bateau en ruine, comme si j'étais tout seul dans le clair de lune.

Un grand frisson m'a parcouru tout le corps, mais j'ai aidé Ahmed à effectuer le bref trajet jusqu'à la clôture ; nous avons marché côte à côte, puis l'un après l'autre nous avons franchi la brèche du grillage. Ensuite, nous avons traversé ce mystérieux pays des merveilles qui tintait, scintillait et crissait autour de nous.

Ahmed a passé un bras sur mes épaules, puis nous avons avancé ensemble vers la lueur de l'entrée de ma résidence.

« Je vais te trouver des médecins, des spécialistes. Je peux tout vendre. Tu n'aurais pas dû me laisser aussi longtemps te raconter toutes ces histoires dans mon appartement.

— J'avais peur. Tes Solielian vont m'avoir et ils vont m'emmener sur cette colline hantée ! » Il a secoué la tête. « J'étais fichu avant de faire la traversée. Des médecins m'ont examiné là-bas.

— Non. Non. Il y a des médicaments ici. Tu es en Europe maintenant.

— Voilà désormais plusieurs jours que je sens l'esprit en moi.

— Non. Je ne me doutais de rien jusqu'à ce soir. Je te le promets.

— Ton visage ? murmura-t-il encore en secouant la tête.

— Viens. Nous allons te mettre au chaud. »

J'ai détourné mon visage où la peau se décollait et cloquait, et j'ai regardé dans la direction où nous devions aller. L'un de mes yeux me semblait comprimé par en haut et en bas. Ahmed a dit quelque chose. Peut-être m'a-t-il pardonné ? Un grand frisson m'a encore saisi. J'ai vu ses lèvres remuer, mais il avait beau s'exprimer dans ma propre langue, je ne saurai jamais ce qu'elles m'ont dit.

OceanofPDF.com



Christian Bourgois éditeur
116 rue du Bac / 75007 Paris

www.christianbourgois-editeur.com

Titre original :
The Worms Can Carry Me to Heaven
© Alan Warner, 2006
© Christian Bourgois éditeur, 2007 pour la traduction française
© Christian Bourgois éditeur, 2011 pour l'édition numérique

OceanofPDF.com

Le Format epub a été préparé par ePagine
www.epagine.fr
à partir de l'édition papier du même ouvrage
Réalisation : Société Nouvelle Firmin Didot à Mesnil-sur-l'Estrée
Impression : Société Nouvelle Firmin Didot à Mesnil-sur-l'Estrée
Dépôt légal : juin 2007
N° d'édition : 1890
ISBN : 9782267019315 / *Imprimé en France*
ISBN ePub : 9782267022353

OceanofPDF.com